

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817



ARTES SCIENTIA VERITAS



The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

o'-»- 0 COLLECTION MICHEL LÉVY ŒUYRBS
COMPLÈTES D^ALEXANDRE DUMAS LES DEUX DIANE II

The text on this page is estimated to be only 25.73% accurate

(ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS
PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY
1 Aniaory. 1 Ange P. 3 Ascattio • 3 Une Aventuro d'auoor 1 Aven ta tes de John Davys. • . • 2 Les Baleiniers 2 Le n&tard de Maaléon 3 Blacti t Les Blancs et les Biens 3 La Bouillie de la comtesse Berlbc. 1 La Boule de neige • 1 Bric-à-Brac. 2 Un Cadet de famille 3 Le Capitaine Pamphile 1 Le Capitaine Paol • I Le Capitaine Rhino 1 5« Gaiûiaine Richard. . • . . 1 Gatlieriie Blnm I Gaaseries 3 Cécile 1 Charles le Téméraire 3 Le Chasseur de Sauvagine. ... 1 Le Château d'Eppstein S Le Chevalier d'Harmental. ... S Le Chevalier de Maison-Rouge. . 3 Xe CoUier de la reine 3 La Colombe. — lalir* idaa la Cilabrais, 1 Le Comte de Monte-Cristo. ... 6 La Comtesse de Charny 6 La Comtesse de Salisbury. ... s Les Compagnons de Jéhu. ... 3 Les Confessions de la marquise. 2 Conscience l'Innocent 2 Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2 — La Fille du Marquis. ... 2 La Dame de Monsoreau 3 La Dame de Yoluptë 2 Les Deux Diane 3 Les Deux Reines 2 Dieu dispose 2 Xe Drame de 93 3 Les Drames de la mer 1 Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2 La Femme an collier de velours. feroande Une Fille du régent Filles, Lorettes et Courtisanes. . Le Fils du torçat Les Frères cor^es « 'Gabriel Lambert Les Garibaldiens Gaule et France Georges Un Gil Blas en Californie. . . . Les Grands Hommes en robe de chambre : César 3 — Henri IV.LouisXIII, Richelieu. 3 La Guerre des femmes 8 Histoire d'un casse-noiseite ... 1 Les Hommes de fer 1 L'Horoscope 1 L'Ile de Fen 3 Impressions de voyage : En Su isse. S — Une Année à Flore;ice. . . 1 ^ L'Arabie Heureuse. 3 _ Tac nnrda iln Rliin. 9 — Le Caucase , — Le Corrlcolo — Le Midi de la France. . . • — De Paris à Cadix — Quit)2e jours au Sinal. . . . — En Russie — Le Speronare — Le Véloce — La Villa Palmieri Ingénue Isabel de Bavière Italiens et Flamands Ivanliocde Walter Scott (tradictiti) Jacques Ortis Jarquot sans Oreilles Jane Jehan ne la Pucelle Louis XI Y et son Siècle Louis XV et sa Conr Louis XVI et la Révolution. • , Les Louves de Macheconl. • . • Madame de Chamblay La Maison de glace Le Maître d'armes Les Mariages du père Olifus. . . Les Médecis Mes Mémoires Mémoires de Garibaldi Mémoires d'une aveugle Mémoiesd'on médecin : Balsamo. Le Meneur de loups Les Mille et un Fantômes. . . . Les Mohicans de Paris Les Bforts vont vite Napoléon • Une Nuit à Florence Olympe de Clèvcs Le Page du duc de

Savoie. . . . Parisiens et Provinciaux Le Pasteur d'Ashbourn Pauline et
 Pascal Bruno Un Pays inconnu Le Père Gigogne Le Père la Ruine Le Prince
 des Voleurs La Princesse de Monaco La Princesse Floi a Les Quarante-Cinq
 La Régence La Reine Margot Rolnn Hood le Proscrit La Route de Varennes
 Le Saltëador Salvntor (siitc it% labicana it Paris). . Souvenirs d'Antony Les
 Sioarts Sulianetta Sylvandire La Terreur prussienne Le Testament de
 M. Cbauvelln. . Théâtre c< mplet Trois Maîtres Les Trois Mousquetaires. • .
 • . Le Trou de l'enfer La Tulipe noire • • « Le Vicomte de Bragelonne. • • •
 La Vie an Désert F"» Vie d'artiste ...••••« '^ rt Ans anrfes. 3 3 S 2 1 h 2
 2 1 2 2 3 2 2 2 3 3 3 I 1 1 10 2 2 5 1 1 k 2 1 1 3 2 1 2 f 3 1 2 2 1 3 1 2 2 . I f
 a 1 1 i 1 2 \ 0 S 4 3

The text on this page is estimated to be only 17.26% accurate

LES :UX DIANE I PAR ALEXANDRE DUMAS II NOUVELLE
EDITION ^^ PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS RUE AUBER,
3, PLACE DE l'°PBRA LIBRAIRIE NOUVELLE •BOULEVARD DES
ITALIENS, 15, AD COIN DE LA HIE DE GBAMHONT 1874 Droits de
reproduction et de traduction réservés

LES DEUX DIANE OU DB NOMBREUX ÉTÉNEVENS SONT
EASSEMBLÉS AVEC BEAUCOUP d'art. Trois semaines s'étaient
écoulées, on touchait aux derniers iours de septembre, et aucun changement
notable ne s'était opéré dans la situation des divers personnages de cette
histoire. Jean Peuquoy avait, comme de raison, payé à lord Wentworth la
faible rançon à laquelle il avait su se faire taxer. De plus, il avait obtenu la
permission de se fixer à CalaisMais nous devons dire qu'il ne se pressait
nullement de monter un établissement nouveau et de se remettre à
TouTrage. Il paraissait fort curieux et fort nonchalant de sa nature, l'honnête
bourgeois I et on le voyait, du matin au soir, flâner sur les remparts et
causer avec les soldats de la garnison, sans paraître plus songer au métier de
tisserand que s'il eût été3 abbé ou moine. Toutefois, il n'avait pas voulu ou
n'avait pas pu entraîner son cousin Pierre Peuquoy dans son désœuvrement,
et jaT. n. 1

a LES DEUX DIANE. mais l'habile armurier n'avait fourbi plus d'armes et de pi belles. Gabriel devenait de jour en jour plus triste. Il n'arriva jusqu'à lui, de Paris, que des nouvelles générales. I France commençait à respirer. Les Espagnols et les Angla avaient perdu à prendre des bicoques un temps irrépars ble; le pays avait pu |» reconnaître, et Paris etie roiétaiei sauvés. Ces nouvelles, que Théroïque défense de Sain Quentin n'avait pas peu contribué à faire si bonnes, n jouissaient Gabriel sans doute! mais quoi? de Henri 1 de Coligny, de son père, de Diane, pas un mot I Celte p Bée assombrissait son front et l'empêchait de se livre ^omme il l'eût fait peut-être en toute autre occasion, ai amicales avances de lord Wentworth pour lui. Le facile et expansif gouverneur semblait, en effet, s'êti pris de belle amitié pour son prisonnier. L'ennui et, d< puis quelques jours, un peu de tristesse avaient sans dou contribué à cette sympathie. C'était une distraction pr< cieuse, dans ce morne Calais, que la compagnie d'un jeuï et spirituel gentilhomme dé la cour de France. Aussi, loi Wentworth ne passait jamais deux jours sans aller fai visite au vicomte d'Exmès, et voulait le voir trois fois pj seniiaine au moins à sai table. Affection gênante, à to prendre ; car le gouverneur jurait ep riapt qu'il ne lâch raitsoa captif qu'à la dernière extrémité, qu'il ne se gnerait jamais à le laisser aller sur parole, et que ce ne î* rait que lorsque le dprnier écu de la rançon de Gabriel I aurait été bien et dûment payé qq'il subirait la dure née site de se séparer d'un ami si cher. Comme^ au fond, cel^i pouvait n'être fort bien qu'ui f^Qon él^ante çt seigneuriale de se déûer de lui, Gabri n'osait pas insister, et, dans se délicatesse, souffrait sans plaindre, ei^ attendant le rétablissement de son écuyer qi si l'on s'en souvient, devait aller chercher à Paris la raj çon convenue pour la mise en liberté du vicomte d'Exm^ Mais Martin-ÎGuerre, ou plutôt son remplaçant Arnau du Thill, ne se rétablissait que bien lentement. Au bout < quelques jours cependant, le chirurgien chargé de la blessure que le drôle avait reçue dans une rixe s ou

LES DEUX DIANE. 8 rdiré, déclarant sa tâche achevée et son malade entièrement remis. Un ou deux jours de repos et les bons soins de la gentille Babette, sœur.de Pierre Peuquoy, sufQraient pour compléter la guérison, si elle avait besoin d'être complétée. Sur cette assurance, Gabriel avait annoncé à son écuy«x quMl partirait sans retard pour Paris le surlendemain. Mai\$ le surlendemain au matin, Arnould du Tbill se plaigaii d*éblouissemens et d'étovrdissemens qui Texposeraient è ^es chutes graves s'il faisait seulement quelques pas sans Pappui accoutumé de Babette. Nouveau délai, demandé et accordé, de deux jours. Mais, au bout de ce temps, une sorte de lassitude générale cassait bras et jambps au pauvre Arnould ; il fallut combattre cette fatigue, causée par ses souffrances assurément, au moyen de bains et d'une diète assez sévère. Mais ce régime occasionna une faiblesse si grande qu'un autre délai fut jugé indispensable pour donner au fidèle écuyer le temps de rétablir sa vigueur par des fortlGans et un peu de vin généreux. Du moins sa ^ardc-malade Babette jurait en pleurant à Gabriel que, §•11 exigeait de Martin-Guerre un départ immédiat, il Pexposait à périr d'inanition sur lagrand'route. Cette singulière convalescence se prolongeant ainsi bien au-delà de la maladie, malgré les soins, un médisant dirait grâce aux soins de Babette, deux semaines, gagnées jour par jour, s'écoulèrent ; ce qui faisait près d'un mois depuis l'arrivée de Gabriel à Calais. Mais cela ne pouvait pas durer plus longtemps. Gabriel à la fin s'impatientait, et Arnould du Thill lui-même, qui, ëans le commencement, cherchait et trouvait des expédiens avec la meilleure volonté du monde, déclarait maintenant d'un air suffisant et vainqueur à Babette éplorée qu'il ne pouvait pas risquer de mécontenter son maître, et que le mieux était, après tout, de partir plus vite pour revenir plus vite aussi. Mais les yeux rouges et la mine abattue de la pauvre Babette prouvaient qu'elle n'entendait gttères cette raison-là. La veine du jour où, d'après sa déclaration formelle,

I LES DEUX DIANE. /Irnauld du Thill devait enGn se mettre en route pour Pa« ris, Gabriel alla souper chez lord Wentworth. Le gouverneur semblait avoir plus de mélancolie encore que d'ordinaire à secouer, car il força sa gatté jusqu'à la folie. Quand il quitta Gabriel, après l'avoir reconduit jusqu'au préau, éclairé seulement à cette heure par une lampe déjà pâissante, le jeune homme, au moment où il s'enveloppait de son manteau pour sortir, vit une des portières qui donnaient dans le préau s'entr'ouvrir. Une femme, que Gabriel reconnut pour une des camérières de la maison, se glissa jusqu'à lui, un doigt sur les lèvres, et lui tendant de l'autre main un papier : — Pour le gentilhomme français que reçoit souvent lord Wentworth, dit-elle à voix basse en lui remettant let billet plié. Et avant que Gabriel stupéfait eût eu le temps de l'interroger, elle avait déjà pris la fuite. Le jeune homme, fort intrigué, et de sa nature un peu ^ curieux et passablement imprudent, songea qu'il avait un^ quart d'heure de chemin à faire dans l'obscurité avant de pouvoir lire le billet à son aise dans sa chambre, et que c'était bien longtemps attendre le mot d'une énigme qui paraissait piquante. Donc, sans plus de façon, et pour savoir à quoi s'en tenir tout de suite, il regarda autour de lui, et, voyant qu'il était bien seul, il s'approcha de la lampe fumeuse, déploya le billet et lut, non sans quelque émotion, ce qui suit : « Monsieur, je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu ; mais une des femmes qui me sert me dit que vous êtes Français comme moi et prisonnier comme moi. Gela me donne le courage de crier vers vous dans ma détresse. Vous êtes sans doute reçu à rançon, vous. Vous retournerez probablement bientôt à Paris. Vous pourrez y voir les miens qui ignorent ce que je suis devenue. Vous pourriez leur dire où je suis, que lord Wentworth me retient sans me permettre de communiquer avec âme qui vive, sans vouloir accepter de prix pour ma liberté, et, qu'abusant dn droit cruel que ma position lui donne, il ose chaque jour

LES DEUX DIANE. 5 me parier d'un amour que je repousse avec horreur, mais que ce mépris même et la certitude de l'impunité peuvent exciter au crime. Un gentilhomme et surtout un compatriote me doit certainement son aide dans cette misérable extrémité; mais je veux encore vous dire qui je suis pour que ce devoir... » La lettre s'arrêtait là, non signée. Un obstacle inattendu, un accident subit l'avait fait interrompre probablement, et cependant on avait voulu l'envoyer, même inachevée, pour ne pas laisser perdre quelque précieuse occasion, et parce qu'ainsi incomplète elle disait pourtant encore tout ce qu'elle voulait dire, hormis le nom de la femme si indignement contrainte. Ce nom, Gabriel ne le savait pas, cette écriture tremblante et hâtée il ne pouvait la connaître, et cependant un trouble étrange, un pressentiment inouï s'était glissé dans son cœur. Et, tout pâle d'émotion, il se rapprochait de la lampe pour mieux relire ce billet, quand une autre portière s'ouvrit et donna passage à lord Wentworth lui-même qui, précédé d'un petit page, traversait le préau pour se rendre à sa chambre. En apercevant Gabriel, qui venait de reconduire cinq minutes auparavant, le gouverneur s'arrêta assez étonné. — C'est vous encore, mon ami? lui dit-il en allant à lui avec l'intérêt qu'il lui témoignait d'habitude. Qui vous a retenu? ce n'est pas, du moins je l'espère, un accident, une indisposition? Le loyal jeune homme, sans répondre à lord Wentworth, lui tendit seulement la lettre qu'il venait de recevoir. L'Anglais y jeta un coup d'œil et devint plus pâle que Gabriel, mais il sut garder son sang-froid, et, tout en feignant de lire, combina habilement sa réponse. — La vieille folle! dit-il en froissant et en jetant à terre le billet avec un dédain bien joué. Aucune parole ne pouvait désenchanter plus vite que mieux Gabriel, tout à l'heure perdu dans les rêves les plus émouvants, et maintenant fort refroidi déjà à l'endroit de l'inconnue. Pourtant, il ne se rendit pas encore tout de fuite et reprit avec quelque déuance :

6 LES DEUX DIANE. — Vous ne me dites pas quelle est cette prisonnière que vous retenez ici malgré elle, railorii ? — Malgré elle, je crois bien ! dit d'un ton dégagé Wentworth. C'est une parente de ma femme, cerveau fêlé, s'Û en est au monde, que la famille a voulu éloigner d'Angleterre, et qu'on a fort mal à propos conGée à ma garde, dans cette ville où la surveillance est plus facile pour les insensés aussi bien que pour les prisonniers. Puisque vous avez pénétré dans ce secret de lamille, mon cher ami, j'aime mieux vous dire tout de suite ce qu'il en est. La manie de lady Howe, qui a lu trop de poèmes de chevalerie, est de se croire, malgré ses cinquante ans et ses cheveux gris, une héroïne opprimée et persécutée, et de vouloir intéresser à sa cause, au moyen de fables plus ou moins bien trouvées, tout chevalier jeune et galant qui passe à sa portée. Et, Dieu me damne I Gabriel, il me st^mble que les contes de ma vieille tante vous avaient touché. Allons I convenez que sa missive vous avait un peu troublé, mon pauvre ami I — L'histoire aussi est étrange, convenez-en vous-mômo, milord, reprit Gabriel assez froidement, et vous ne m'aviez jamais parlé, que je sache, de cette parente ? — Non, ea vérité, répondit lord Wentworlh, et l'on ne se soucie pas d'ordinaire d'introduire des étrangers dans ses affaires d'intérieur, — Mais comment votre parente se dit-elle Française, reprit Gabriel. — Ehl pour vous intéresser probablement, dit lord Wentworth avec un sourire qui commençait à être COQ^ traint. — Mais cet amour dont eUe se dit obsédée, milord î — Illusions de vieille qui pr^nd des souvenirs pour des espérances ! reprit Wentworth, non sans marquer toutefois un peu d'impatience. — Et c'est pour éviter le ridicule, n'est-ce pas, milordf que vous la tenez cachée à tous les regards ? — Ah ! voilà bien des questions ! dit lord Wentworth en fronçant le sourcil, mais sans éclater toutefois. Je ne vous savais pas interrogatif à ce point, Gabriel. Mais il est neuf

LES DEUS DIANE. 7 heures moins un quart, et je vous engage à rentrer chez vous avant que le couvre-feu ait sonné ; car vos licences de prisonnier sur parole ne doivent pas aller jusqu'à enfreindre les règlements de sûreté de Calais. Si lady Howe vous intéresse tellement, nous pourrions reprendre de nouveau l'entretien sur ce sujet. En attendant, je vous demande le silence sur ces choses délicates de famille, et je vous souhaite le bonsoir, monsieur le vicomte. Là-dessus, le gouverneur salua Gabriel et sortit. Il voulait rester maître de lui jusqu'au bout, et craignait de trop s'animer si la conversation se prolongeait. Gabriel, après une minute d'hésitation et de réflexion, quitta l'hôtel du gouverneur pour retourner à la maison de l'armurier. Mais lord Wentworth ne s'était pas assez bien contenu jusqu'au bout pour effacer tout soupçon au cœur de Gabriel, et les doutes du jeune homme, doutes qu'un secret instinct encourageait, l'assaillirent de nouveau pendant le chemin. Il résolut de garder désormais là-dessus le silence avec lord Wentworth, qui certes ne devait rien lui apprendre, mais d'observer, d'interroger et de s'assurer si véritablement la dame inconnue n'était pas une compatriote et la prisonnière de l'Anglais. — Mais, mon Dieu ! quand cela me serait prouvé jusqu'à l'évidence, se disait Gabriel, que pourrais-je faire ? Ne suis-je pas moi-même prisonnier ici ? N'ai-je pas les mains liées, et lord Wentworth ne peut-il pas me redemander cette épée que je ne porte que grâce à sa tolérance ? Il faut que cela finisse, et qu'au besoin je puisse sortir de cette position équivoque. Il faut que définitivement et sans plus de délai Martin-Guerre parte demain. Je vais le lui signifier ce soir même. En effet, Gabriel, à qui un apprenti de Pierre Pequoy vint ouvrir, monta au second étage, au lieu de rester comme à l'ordinaire à son logement du premier. Toute la maison dormait à cette heure, et Martin-Guerre dormait sans doute comme les autres. Mais Gabriel voulait le réveiller pour lui intimiser sa volonté expresse. Il s'avança

8 LES DEUX DIANE. pourtant sans faire de bruit jusqu'à la chambre de son écuyer, afin de ne troubler le sommeil de personne. La clef était sur la première porte, et Gabriel l'ouvrit doucement. Mais la seconde porte était fermée, et Gabriel put seulement entendre, à travers la cloison, des éclats de rire et le bruit de verros qui se choquent. Il frappa alors avec quelque violence, et se nomma d'une voix impérieuse. Tout aussitôt, le silence se fit, et, comme Gabriel n'en élevait que plus haut la voix, Arnauld du Thiil vint en hâte ouvrir les verrous à son maître. Mais justement)i so hâta trop et no laissa pas le temps à une robe de femme, qui s'enfuyait par une porte de côté, de dispar^ire complètement avant l'entrée de Gabriel. Celui-ci crut à quelque amourette avec la servante de la maison, et comme, après tout, le jeune homme n'était pas d'une pruderie exagérée, il ne put s'empôctier de sourire en morigénant son écuyer. — Ah I ah I dit-il, il me semble, Martin, que lu te portes mieux que tu ne le pré ends ! une table dressée, trois bouteilles, deux couverts ! Il me paraît que j'ai mis l'autre convive en fuite. N'importe, j'ai vu assez de preuves flagrantes de ta guérison, et je crois plus que jamais pouvoir sans scrupule t'ordonner de partir demain. — C'était, vous le savez, mon intention, monseigneur, dit Arnauld du Thill assez penaud, et précisément je faisais mes adieux... — A un ami ? c'est d'un bon cœur, dit Gabriel, mais il ne faut pas que l'amitié lasse oublier le devoir, et j'exige que demain, avant mon lever, tu sois sur la route de Paris. Tu as la passe du gouverneur, ton équipage est prêt depuis quelques jours, ton cheval reposé comme toi, ton escarcelle pleine, grâce à la confiance de notre excellent hôte, qui n'a qu'un regret, le digne homme ! celui de ne pouvoir m'avancer ma rançon toute entière. Rien ne le manque, Martin, et, si tu pars demain matin de bonne heure, dans trois jours tu peux être à Paris. Là, tu te rappelles ce que as à faire. — Oui. monseigneur ; je vais sur-le-champ à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul ; je rassure votnî nourrice sur

LES DEUX DUNE. 0 votre compte ; je lui demande les dix mille écus de votre rançon, plus trois mille autres pour vos dépenses et vos dettes ici, et, comme gage, je lui montre ce mot de vous et voire anneau. — Précautions inutiles, Martm, car ma bonne nour* Tîce te connaît bien, mon fidèle serviteur; mais j'ai cédé à tes scrupules. Seulement, fais que cet argent soit rassem blé un peu promptement, entends-tu ? —Soyez tranquille, monseigneur. Et l'argent rassemblé votre lettre à monsieur l'amiral remise, je reviens ici plu vite encore que je ne suis parli. — Et pas de mauvaises querelles en route, surtout I — Il n'y a pas de danger, monseigneur. — Allons ! adieu, Mnrlin, et bonne chance I — Dans dix jours d'ici vous me reverrez, monseigneur et demain, au lever du soleil, je serai déjà loin de Calais. Amauld du Thill, cette lois, tint sa promesse. Il permi seulement le lendemain matin à Babette de l'accompagner jusqu'à la porto de la ville. Il l'embrassa une dernière lois» lui jurant à elle aussi qu'elle le reverrait bientôt, puis il pi qua des deux, fort allègre on somme, comme un sacripant qu'il était, et disparut bientôt à un angle du chemin. La pauvre fille se dépêcha de rentrer avant que son terrible frère Pierre Peuquoy ne fût levé, mais elle lut obligée de se dire malade pour pouvoir pleurer seule à son aise dans sa chambre. Dès-lors, il serait difficile de dire si ce fut elle ou G--briel qui attendit avec le plus d'impatience le retour de réeuyer. Us devaient attendre longtemps tous deux. f.

10 LES DEUX DUNE. > II. GOMSIENT ARNAULD DU THILL FIT PBIFDRE ARNAUI^ DU THILL, A NOTOTf. Arnauld du Thill, Je premier jour, ne fit pas de mauvaise rencontre et poursuivit sa ^oute sans trop d'obstacles. Il trouvait bien, de temps en temps, sur le chemin, des troupes d'ennemis, Allemands qui désertaient. Anglais licenciés, Espagnols insolens comme leur victoire; car, dans cette pauvre France désolée, il y avait alors plus d'étrangers que de Français. Mais, à tous ces questionneurs de grand'route, Arnauld montrait fièrement le laissez-passer de lord Wentworth, et tous, non sans regrets et sans murmures, respectaient le porteur de la signature du gouverneur de Calais. Néanmoins, le second jour, aux environs de Saint-Quétttin, un détachement d'Espagnols lui chercha de mauvaises chicanes, préteniiant que son cheval n'était pas coinr pris dans le laissez-passer. ot qu'il serait bon de le confisquer peut-être. Mais le faux Martin-Guerre déploya uiie grande fermeté, demandant à être conduit au chef, et on relâcha avec son cheval ce compagnon difficile. L'aventure toutefois lui servit de leçon, et il résolut dorénavant d'éviter autant que possible les troupes qu'il rencontrerait. La chose était difficile : — l'ennemi, sans remporter depuis la prise de Saint-Quentin d'avantage décisif, avait pourtant occupé tout le pays. Le Catelet, Ham, Noyon, Chauny, lui appartenaient, et Arnauld arrivant, lo soir de ce deuxième jour, devant Noyon, dut se déterminer, pour prévenir tout embarras, à tourner la ville et à n'aller coucher qu'au village suivant. Mais pour cela il fallut quitter la route : Arnauld connais**

LES DEUX DIANE. il sait mal le pays, il s'égara, et, en cherchant son chemin, il tomba tout à coup, au détour d'un sentier, au milieu d'une troupe de féâles ennemis qui paraissaient chercher aussi. Or, quelle ne fut pas la satisfaction d'Arnauld en entendant l'un d'eux s'écrier, quand il Taperçul : — Holà ! hé I ne serait-ce pas lui par hasard, ce misérable Ârnauld du Thîll? — Est-ce qu'Arnauld du Thill serait à cheval? dit un autre reître. — Grand Dieu l se dit l'écuyer en pâlisant, il paraît que je suis connu par ici, et, si je suis connu, je suis perdu. Mais il était trop tard pour reculer et fuir; les retires l'entouraient. Heureusement la nuit se faisait déjà assez sombre. — Qui ôtes-YOus ? et où allez- vous? lui demanda l'un d'eux. — Je m'appelle Martin-Guerre, répondit Arnauld tremblant, je suis écuyer du vicomte d'Exmès, actuellement prisonnier à Calais, et jo vais chercher à Paris l'argent de sa rançon. Voici la passe de milord Wentworth, gouverneur de Calais. Le chef de la troupe appela un des siens qui portait une orche, et se mit à vérifier gravement le laissez- passer d'Arnauld. — Le sceau est bien authentique, dit-il, et la passe véritable. Vous avez dit la vérité, Tami, et vous pouvez continuer votre route. — Merci I dit Arnauld qui respira. — Un mot encore pourtant, l'ami. Vous n'auriez pas rencontré sur votre route un homme qui semblait fuir, un coquin, un pèdard qui répond au nom d'Arnauld du ThilU — Je ne connais pas du tout Arnauld du Thill, se hâta de crier Arnauld du Thill. — Vous ne le connaissez pas, l'ami, mais vous auriez 0U le rencontrer par ces sentiers. H est de votre taille, et, autant qu'on en peut juger par cette soirée noire, un peu 4e votre tournure. Seulement| il n'est pas aussi bien ha

12 LES DEUX DIANE. billé que vous, il s'en faut. Il porte une cape brune, un chapeau rond et des chausses grises, et il doit se cacher du côté d'où vous venez, le brigand ! Oh ! qu'il nous tombe sous la main, cet Arnould du diable ! — Qu'a-t-il donc fait ? demanda timidement Arnould. — Ce qu'il a fait ? c'est la troisième fois qu'il s'échappe. Il prétend qu'on lui rend la vie trop dure. Je crois bien ! A sa première escapade, il avait enlevé la maîtresse de son maître. Gela méritait punition, il me semble. Et puis, il n'a pas de quoi payer sa rançon ! on l'a vendu et revendu, il passe de main en main, et c'est à qui n'en voudra plus. Il est juste au moins, puisqu'il ne peut nous profiter, qu'il nous amuse. Eh bien ! il fait le fier, il ne veut pas, il se sauve. Voilà trois fois qu'il se sauve. Mais si nous le rattrapons, le scélérat !... — Que lui ferez-vous ? demanda encore Arnould. — La première fois, on l'a battu ; la seconde, on l'a tué à moitié ; la troisième, on le pendra. — On le pendra ! répéta Arnould effrayé. — Tout de suite, l'ami ! et sans autre forme de procès. Il est à nous. Gela nous divertira, et cela lui apprendra. Regarde à ta droite, l'ami. Tu vois bien cette potence ? Eh bien ! c'est à cette potence-là que nous pendrons immédiatement Arnould du Thill si nous parvenons à le reprendre. — Ah ! oui-dà ! dit Arnould avec un rire un peu forcé. — C'est comme je te l'affirme, l'ami ! et, si tu rencontres le drôle, mets la main dessus et amène-nous-le ; nous reconnâtrons le service. Là-dessus, bon voyage ! Ils s'éloignaient. Arnould, rassuré, les rappela. — Pardon, mes maîtres, service pour service ! je me suis égaré, voyez-vous, et je ne sais plus trop où je suis. Orientez-moi donc un peu, s'il vous plaît. — Mais c'est bien aisé, l'ami, dit le reître. Là, derrière vous, ces murailles et cette poterne que vous distinguez peut-être dans l'ombre, c'est Noyon. Vous regardez trop à droite, du côté du gibet ! c'est là, à gauche, où vous devez voir briller les piques de nos camarades ; car c'est à cette poterne que notre compagnie est de garde cette nuit.

LES DEUX DUyE. i% A présent, retournez-vous, vous avez devant vous la roule de Paris à travers le bois. A vin^t pas d'ici, la roule se bifurque. Vous prendrez à gauche ou à droite, comme bon vous semblera ; les deux chemins ne sont pas plus lonf^ Tun que Tautre, et tous deux se rejoignent au bac de l Oise, à un quart de lieue d'ici. Le bac traversé, allez toujours tout droit. Le premier village est Auvray, à une lieue du bac. Maintenant vous voilà aussi bien renseigné que nous, l'ami. Bon voyage I — Merci l et bonsoir, dit Arnauld en mettant au trot sa monture. Les indications qu'on lui avait données étaient exactes. A vingt pas, il trouva le carrefour et laissa son cheval prendre la route de gauch. La nuit était épaisse, et la forêt aussi. Pourtant, au bout de dix minutes, Arnauld du Thill arriva à une clairière dans le bois, et la lune, à travers la nacre des nuages, répandit une faible lueur sur le chemin. En ce moment, l'écuyer rêvait à la peur qu'il venait d'avoir et à la bizarre aventure qui avait éprouvé son sangfroid. Rassuré sur le passé, il n'envisageait pas l'avenir sans mélancolie. — Cène peut être que le vrai Martin-Guerre qu'on poursuit amsi sous mon nom, pensait-il. Mais s'il s'est échappé, ce pendar ! je le retrouverai aussitôt que moi à Paris, et un étrange conflit pourra s'en suivre. Je sais bien que l'impudence peut me sauver, mais elle peut aussi me perdre. Quel besoin ce drôle avait-il de s'échapper I il devient bien gênant, en vérité I et ce serait charité à ces braves ennemis de me le pendre. Cet homme est décidément mon mauvais génie. Cet édifiant monologue durait encore quand Arnauld, (|ul avait la vue très pénétrante et très exercée, aperçut» »u crut apercevoir, à cent pas en avant, un homme, ou plutôt une ombre qui, à son approche, disparut vilement dans un fossé. — Holà I encore une mauvaise rencontre, quelque embuscade, pensa le prudent Arnauld. Il essaya d'entrer dans le bois, mais le fossé était impé^

14 LES DEUX DIANE. nétrable pour le cavalier et pour le cheval. Il attendit quelques minutes, puis se hasarda à regarder. Le fantôme, qui s'était relevé, se jeta rapidement dans son fo«sé. — Est-ce qu'il aurait peur de moi, comme moi de lui? se dit Arnauld. Est-ce que nous chercherions réciproquement à nous éviter? Mais il faut prendre un parti, puisque ces maudits taillis m'empêchent de gagner l'autre route à travers bois. Faut-il rebrousser chemin ? ce serait le plus prudent. Faut-il bravement mettre mon cheval ad galop et passer comme un éclair devant mon homme ? ce serait le plus court. Il est à pied, et à moins qu'un coup d'arquebuse... Mais boni je ne lui en laisserai pas fè temps. Aussitôt résolu, aussitôt exécuté. Arnauld piqua dès deux et passa comme un^ait devant l'homme embusqué ou caché. L'homme ne bougea pas. Ceci ôta à Arnauld sa frayeur, il arrêta court son cheval, et revint même de quelques pas en arrière, saisi de Téclair d'une idée soudaine. L'homme ne fit pas un seul mouvement. Cela rendit à Arnauld tout son courage; et, presque certain maintenant de son fait, il alla droit au fossé. Mais, alors, et avant qu'il eût le temps de dire : Jésus I l'homme s'élança d'un bond, et, d^^gageant subitement de rétrier la jambe droite d'Anauld et la relevant avec violence, il jeta à bas de cheval l'écuyer, tomba avec lui sur lui. et lui mit la main à la gorge et le genou sur la poitrine. Tout cela n'avait pas duré vingt secondes. — Qui es-tu ? et que veux-tu ? demanda le vainqueur à son ennemi terrassé. — Lâchez-moi, par grâce! dit d'une voix fort étranglée Arnauld qui sentit son maître. Je suis Français, mais j'ai un laissez-passer de lord Wentworth, gouverneur de Calaià. — Si vous êtes Français, dit l'homme, et, en effet, voici n'avez pas l'accent de tous ces étaugers du démon, je n'ai pas besoin de votre laissez-passer. Mais qu'aviez-voa'5 è vous approcher si curieusement de moi ? ^ ^'ayais oyu voir u» homm^ dans lé fossé, reprit Ht

LES DEUX DIANE. 15 nàuld sous uno étreinte moins vigoureuse, et je m'avançais pour regarder s'il n'était pas blessé, et s'il n'y avait pas à lui porter secours. — L'intention était bonne, dit l'homme en retirant sa main et en écartant son genou. Allons, camarade, relevezvous, ajouta-t-il en tendant la main à Arnauld qui fut debout bien vile. Je vous ai peut-être accueilli un peu... sévèrement, excusez-moi. C'est qu'il ne vaut rien pour moi qu'on mette en ce moment le nez dans mes affaires, èais vous êtes un compatriote, c'est différent, et, loin de nuire, vous me servirez. Nous allons iiious entendre tout de suite. Moi je m'appelle Martin-Guerre, et vous ? — Moi? moi? Bertrand, dit Arnauld tressaillant; car Seul avec lui, la nuit, dans ce bois, l'homme qu'il dominait d'ordinaire par la ruse et l'astuce le dominait à son tour par la force et le courage. Heureusement, la nuit profonde assurait l'incognito d'Arnauld, et il déguisait encore sa voix de son mieux. — Eh bien ! camarade Bertrand, continua Martin- Guerre, sachez que je suis un prisonnier fugitif échappé ce matin pour la deuxième fois, d'autres disent pour la troisième, à ces Espagnols, Anglais, Allemands, Flamands, bref, à toute cette séquelle ennemie qui s'est jetée sur notre pauvre pays comme une nuée de sauterelles. Car la France ressemble à cette heure, ou Dieu me confonde I à la tour de Babel. Depuis un mois, j'ai appartenu, tel que vous me voyez, à vingt baragouineurs de nations différentes, et c'était toujours un nouveau patois plus rude et plus barbare à entendre. Je me suis lassé d'être promené de bourgade en bourgade, d'autant qu'il m'a semblé qu'on se moquait de moi et qu'on se faisait un jeu^ me tourmenter. Ils me reprochaient toujours une jolie diablesse appelée Gudule qui m'avait aimé, à ce qu'il paraît, jusqu'à fuir avec moi. — Ah ! ah I ût Arnauld* — Je vous dis ce qu'on m'a dit. Donc, leurs moqueries m'ont ennuyé, si bien qu'un beau jour, c'était à Chauny, je me suis enfui de rechef, mais tout seul. On m'a, par guignon, repris et roué do coups que je m'en faisais pitié h moi-même. Mais à (^"i bon tout cela? ils ont eu kea\^

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

16 LES DEUX DIANE. menacer de me pendre si Je recommençais, Je n'en avais que plus envie de recommencer, et, ce matin, trouvant]*occasion belle, pendant qu'on m*emroénageait à Noyon^ J'ai planté ià bel et bien mes tyrans. Dieu sait comme ils m'ont cberclié pour me pendre I... Mais moi, qui y répugne, je m^étais jucié, s'il vous plaît sur un gros arbre de la foréi pour y attendre la nuit, et je ne pouvais m'empé* cher de rire, quoique un peu pâle, en les voyant passer maugréant et jurant sous mon arbre. Le soir arrivé, j'ai quitté mon observatoire. Mais, premièrement, je me suis égaré dans ce bois, n^étant jamais venu par ici, et, deuxiè^ mement, je meurs de faim, n'ayant rien mis sous ma dent, depuis vingt-quatre lieures, que quelques feuilles et quelques racines, maigre régal 1 c'est ce qui fait que je tombe de faiblesse, comme vous pouvez aisément le voir. — Peuhl dit Arnould, jo n'ai pas vu c«la tout è l'heure, et vous m'avez paru, ie dois l'avouer, assez vigoureux au contraire. — Ah I oui, reprit Martin, parce que je vous ai un peu gourmé. Ne m'en tenez pas rancune. C était en vérité la fièvre de la faim qui me soutenait. Mais, à cetlo heure, vous êtes ma providence, car puisque vous êtes un compatriote, vous ne me laisserez pas retomber aux mains de ces ennemis, n'est-ce pas? — Non certainement, si j'y puis quelque chose, répondit Arnould du Thill qui réfléchissait sournoisement au discours de Martin. Il commençait à voir jour à reprendre ses avantages un moment compromis par le poignet de fer de son sosie. — Vous devez pouvoir beaucoup pour moi, continua bonnement Martin-Guerre. Connaissez-vous un peu les environs d'abord ? — Jo suis d'Auvray, à un quart de lieue d'ici, dit Arnould. — Vous y alliez? reprit Martin. — Non pas, j'en revenais, répondit, après un moment d'hésitation, le maître fourbe. — C'est donc par là, Auvray? dit Martin, désignant le côté où se trouvait Noyon,

LES DEUX DIANE. 17 — Par là justement, repartit Arnould.

C'est le premier village après Noyon sur la route de Paris. — Sur la route de Paris I s'écria Martin; eh bien I voyez comme on se perd dans les bois. Je m'imaginai tourner le dos à Noyon et j'y revenais. Je m'imaginai marcher vers Paris et je m'en éloignais. Votre maudit pays m'est, comme jo vous le disais, parfaitement inconnu. C'est donc du côté d'où vous arriviez qu'il faut que je me dirige pour ne pas tomber dans la gueule du loup. — Comme vous dites, mon maître. Moi, je vais à Noyon; mais faites avec moi quelques pas. Nous allons trouver tout près d'ici, un peu avant le bac de l'Oise, une autre route qui vous conduira plus directement à Auvray. — Grand merci I ami B^{er}trand, dit Martin ; il est certain que je souhaite fort épargner mes pas, car je suis bien las et de plus bien faible, me trouvant, comme je vous le disais encore, aussi à jeun qu'on peut l'être. Vous n'auriez pas sur vous, par hasard, quelques subsistances, ami Bertrand ? ce serait me sauver deux fois I une fois de TAnglais et une fois de la faim non moins horrible que l'Anglais. — Hélas I répondit Arnould, je n'ai pas une miette dans mon havresac. Mais, si vous voulez boire un coup, j'ai ma grosse gourde pleine. En effet, Babette avait eu soin d'emplir de petit Chypre, un vin assez chaud du temps, la gourde de son infidèle, et Arnould, jusque là, avait prudemment ménagé sa houtoi lie, pour ménager sa raison un peu fragile au milieu des dangers du chemin. — Je crois bien que je veux boire ! s'écria avec enthousiasme Martin-Guerre. Un coup de vin me ranimera toujours un peu. — Eh bien I prenez et buvez, mon brave homme, dit Arnould en lui tendant sa gourde. — Merci ! et que Dieu vous le rende, flt Martin. Et il se mit à s'ingurgiter sans défiance ce vin, aussi traître que celui qui le lui ofTr[^]t, et dont les fumées troublèrent presque aussitôt son cerveau vide. — Eh ! dit-il, tout hilare, il ne manque pas d'ardeur votre claret.

18 LES DEUX DIANE. — Oh I mon Dieu I il est bien innocent, dit Arnould, et j'en bois à chaque repas deux bouteilles. Mais, tenez, la soirée est belle, asseyons-nous là sur Therbe un instant, vous vous reposerez et vous boirez tout à votre aise. J'ai le temps, moi, et pourvu que j'arrive à Noyon avant dix heures, heure où les portes sont fermées, tout ira bien. Vous, de votre côté, bien qu'Auvray tienne toujours pour la France, vous pourrez encore rencontrer, si vous suivez la grande route de si bonne heure, des patrouilles embarrassantes, et, si vous quittez la grande route, vous vous égarerez de nouveau. Le mieux est de nous arrêter quelques minutes à causer là de bonne amitié. Oïi donc avez-vous été fait prisonnier ? — Je ne sais pas au juste, dit Martin-Guerre, car il y a là-dessus, comme sur presque toute ma pauvre existence, deux versions contradictoires : ce que je crois et ce qu'on me dit. Or, on m'assure que c'est à la bataille de Saint-Laurent que je me suis rendu à merci, et moi je m'imagine que je n'étais pas à cette journée, et que c'est plus tard que je suis tombé seul dans un détachement ennemi. — Comment l'entendez-vous ? demanda Arnould du Thill ouant l'étonnement. Vous avez donc deux histoires ? Vos aventures me paraissent devoir être intéressantes et instructives, au moins I II faut vous dire que j'aime les récits à en perdre la tête. Buvez donc cinq ou six gorgées pour vous donner de la mémoire, et racontez-moi quelque chose de votre vie, heini Vous n'êtes pas de la Picardie ? — Non, répondit Martin, après une pause qu'il remplit en vidant la gourde aux trois quarts, non, je suis du midi, d'Artigues. — Un beau pays, dit-on. Vous avez là votre famille ? — Famille et femme, cher ami, répondit Marlin-Guerro devenu, grâce au petit Chypre, très expansif et très confiant. Et excité, moitié par les questions d'Arnould, moitié par ses libations réitérées, il se mit à raconter avec volubilité son histoire dans ses plus intimes détails : sa jeunesse, ses amours, son mariage ; que sa femme était charmante, à cela près d'un petit défaut à la main, qu'elle avait trop le

LES DEUX DIANE. 19 gère et trop lourde à la fois. A la vérité un soufflet de femme ne déshonorait pas un homme, mais à la longue cela l'ennuyait. C'est pourquoi Marlin-Guerre avait quitté sa femme par trop expressive. Narration circonstanciée des causes, des accidents et des suites de cette rupture. Il aimait pourtant toujours, au fond, cette chère Bertrande, il portait encore à son doigt l'anneau de fer de son mariage, et, sur son cœur, les deux ou trois lettres que Bertrande lui avait écrites, lors d'une première séparation. Ce disant, il pleurait, le bon Martin-Guerre. Il avait décidément le vin tendre. Il voulait raconter ensuite ce qui lui était arrivé, depuis qu'il était entré au service du vicomte d'Exmès, qu'un démon le poursuivait, que lui, Martin-Guerre était double et ne s'y reconnaissait pas du tout dans ses deux existences. Mais cette partie de son histoire paraissait moins intéresser Arnould du Thill, lequel ramenait toujours le narrateur à son enfance, à la maison paternelle, aux amis, aux parents d'Artigues, aux grâces et aux défauts de Bertrande. En moins de deux heures, le perfide Arnould du Thill, au moyen du plus habile interrogatoire, sut tout ce qu'il voulait savoir sur les anciennes habitudes et les plus secrètes actions du pauvre Martin-Guerre. Au bout de deux heures, Marlin-Guerre, la tête en feu, se leva ou plutôt voulut se lever ; car dans son mouvement, il trébucha et retomba lourdement assis. — Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? dit-il en partant d'un éclat de rire qui se prolongea fort longtemps avant de s'éteindre. Je crois. Dieu me damne ! que ce petit vin impertinent fait des siennes. Donnez-moi donc la main mon camarade, que je voie à me tenir debout, Arnould le hissa courageusement et parvint à le rétablir sur ses jambes, mais non pas dans un équilibre classique* — Holâ ! les lanternes ! s'écria Martin, Mais que je suis bête ! je prenais les étoiles pour des lanternes. Puis il se mit à chanter d'une voix formidable 5 Par ta foi, envoyras-tu pas Au vin, pour fournir le repas Du meilleur cabaret d'Enfer, Le vieil ravasseur Lucifer,

20 LES DEUX DIANE. — Mais voulez-vous bien vous taire, s'écria Arnould. Si quelque Iroupe ennemie passait aux environs et vous entendait? — Basie I je m'en moque beaucoup, dît Martin ; qu'est-ce qu'ils pourraient me faire? me pendre? on doit être bien, pendu! Vous m'avez fait trop boire, camarade. Moi qui suis sobre ordinairement comme un agne[^]iu, je ne sais pas me battre avec l'ivresse, et puis, j'étais à jeun, j'avais faim; maintenant j'ai soif. Par ta foy, envoyras-tu pas... — ChutI dit Arnould. Allons I essayez de marcher. Ne voulez-vous pas aller coucher à Auvray ? — Oh I oui, me coucher I dit Martin. Mais pas à Auvray, là, sur l'herbe, sous les lanternes du bon Dieu — Oui, reprit Arnould, et demain malin une patrouille espagnole vous découvrira et vous enverra coucher chez le diable. — Le vieil ravasseur Lucifer? dit Martin ; non j'aime encore mieux prendre un peu sur moi et me traîner jusqu'à Auvray. C'est par là n'est-ce pas ? j'y vais. Mais il eut beau prendre sur lui, il décrivait des zigzags si extravagans qu' Arnould vit bien que, s'il ne l'aidait un peu, Martin allait se perdre encore, c'est-à-dire cette fois se sauver. Or, ce n'était pas là le compte du vilain sire. — Voyons, dit-il au pauvre Martin, j'ai l'âme charitable, et Auvray n'est pas si loin. Je vais vous conduire jusque-là. Laissez-moi détacher mon cheval, je le mènerai par la bride « t vous me donnerez le bras. — Ma foi I j'accepte, reprit Martin. Je n'ai aucune fierté, moi, et entre nous, je vous avouerai que je me crois un peu gris. J'en reviens à mon opinion, votr • claret no manque pas d'ardeur. Je suis très heureux, nais un peu gris. — Allons! enroule, il se fait tard, dit Arrauld du Thill. en reprenant, avec son sosie sous le bras, le chemin par lequel il était venu, et qui conduisait directement à la poterne de Noyon. Mais, reprit-il, pour abréger le chemin,

LES DEUX DIANE. âl est-ce que vous n'allez pas mi^ raconter encore quelque bonne histoire d'Artigues ? — Voulez-vous que je vous raconte ITiistoire de Papotle , dit Martin-Guerre, ah ! ah ! cette pauvre Papotte I L'épopée de Papotto fut trop décousue pour que nous la relations ici. Elle était pourtant à peu près achevée lorsque, cahincaha, les deux ménechmes du XV1« siècle arrivèrent à la poterne de Noyon. — Là I dit Arnauld, je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Vous voyez bien cette porto ? c'est la porto d'Auvray . Frappez, le gardien viendra vous ouvrir, vous vous recommanderez de moi, Bertrand, et il vous montrera à deux pas de là ma maison, où mon f^ère vous accueillera, et oh vous trouverez bon souper et bon gîte. Là-dessus, adieu, camarade. Oui, une dernière poignée de main, et adieu I — Adieu! et merci, répondit Martin. Je ne suis qu'un pauvro hère qui ne peux pas reconnaître ce que vous avez fait pour moi. Mais, soyez tranquille! le bon Dieu, qui est Juste, saura bien vous payer, lui. Adieu, l'ami. Chose étrange ! celte prédiction d'ivrogne fit frémir Arnauld, qui pourtant n'était pas superstitieux, et il eut, une minute, envie de rappeler Martin. Mais celui ci Hrappait déjà à tour de bras à la poterne. — Pauvre diable! il frappe à sa tombe! pensait Arnauld; mais bah ! ce sont là des puérilités. Cependant, Martin, qui ne se doutait pas que son compagnon de roule l'observait de loin, criait à tuc-tôlo : — Hé! le gardien! Hé! Cerbère ! veux-tu bien ouvrir, manant ! c'est Bertrand, le digne Bertrand qui m'envoie. — Qui est là? demanda la sentinelle à l'intérieur. On n'ouvre plus. Qui 6tes-vous pour faire tant de tapage? — Qui je suis? butor ! je suis Martin-Guerre, ou, si tu veux, Arnauld du Thill, ou, si tu veux l'ami de Bertrand. Je suis plusieurs, moi, surtout quand j'ai bu. Je suis une vingtaine de gaillards qui allons te rosser d'importance si tu ne m'ouvres pas sur-hî-champ. — Arnauld du Thill ! vous êtes Arnauld du Thill? demanda la sentinelle. ^ Oui, Arnauld du Thill en esl, vingt mille charretées

22 LES DEUX DIANE. de diables ! dit Martin-Guerre qui battait la porte des pieds et des poings. Il se fit alors derrière la porte une rumeur de soldats appelés par la sentinelle. Puis, on vint ouvrir avec une lanterne, et Amauld du Thill, embusqué derrière les arbres à quelque distance, entendit plusieurs voix s'écrier ensemble avec l'accent de la surprise : — C'est bu, ma fôî c'est bien lui, Dieu me damne ! Pour Martin-Guerre, en reconnaissant ses tyrans, il jeta un cri de désespoir qui vint frapper Amauld dans sa cacbette comme une malédiction. Puis, Amauld jugea, aux piétinemens et aux cris, que le brave Martin, voyant tout perdu, entreprenait une lutte impossible. Mais il n'avait que ses deux poings contre vingt épées. Le bruit diminua, puis s'éloigna, puis cessa. On avait emmené Martin jurant et blasphémant. — Si c'est avec des injures et des coups qu'il compte accommoder ses affaires !... se disait Amauld en se frottant les mains. Quand il n'entendît plus rien, il se livra pendant un quart d'heure à ses réflexions ; car c'était un coquin très profond qu'Arnauld du Thill. Le résultat de sa méditation fut qu'il s'enfonça dans le bois à trois ou quatre cents pas, attacha son cheval à un arbre, étendit à terre sur des feuilles mortes la selle et la couverture du cheval, s'enveloppa de son manteau, et, au bout de quelques minutes, s'endormit de ce profond sommeil que Dieu permet au méchant endurci, encore plus qu'à l'innocent timide. Il dormit huit heures de suite. Néanmoins, lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit encore, et il vit à la position des étoiles qu'il pouvait être quatre heures du matin. Il se leva, se secoua, et, sans détacher son cheval, s'avança avec précaution jusqu'à la grande route. Au gibet qu'on lui avait montré la veille, se balançait doucement le corps du pauvre Martin-Guerre. Un sourire hideux erra sur les lèvres d'Arnauld. Il s'approcha sans trembler du cadavre. Mais le corps pendait trop haut pour qu'il pût l'atteindre. Alors, il grimpa

L'ES DEUX DUNE. 23 le long du poteau du gibet, son épée à la main, et, parvenu à la hauteur nécessaire, coupa la corde du tranchant de son épée. Le corps tomba h terre. Arnauld redescendit, détacha du doigt du mort un anneau de fer qui ne valait pas la peine d'être pris, fouilla la Doitrine du pendu et y trouva des papiers qu'il serra avec oiu, remit son mauteapi, let 3e retira tranquillement, sans un regard, sans une prière pour le malheureux qu'il avait tant tourmenté pendant sa vie et qu'il volait encore dans a mort. Tl retrouva son cheval dans le taillis, le sella et s'éloigna au grand galop du côté d'Aulnay. 11 était content, le misérable I Martin ne lui faisait plus peur. Une demi-heure après, comme une faible lueur commençait à poindre au levant, un bûcheron passant par hasard sur la route vit la corde du gibet coupée, et le pendu gisant à terre. Il s'approcha, à la fois craintif et curieux, du mort qui avait ses vAtemens en désordre et la corde assez lâche autour du cou ; il se demandait si c'était le poids du corps qui avait cassé la corde ou quelque ami qui l'avait coupée, trop tard sans doute. U se hasarda même à toucher le patient pour s'assurer qu'il était bien mort. Mais aloT^, à sa grande terreur, le pendu remua la tête et les mains, et se releva sur ses genoux, et le bûcheron épouvanté s'enftii4 à toutes jambes dans le bois, en nfiulti(Âiant les signes de croix et en se recommandant à Dieu et aux saints»

21 LES DEUX DUNB. m. LES RÊVES BUCOLIQUES

D'ARNAULD DU THILL. Le connétable de Montmorency, revenu à Paris seulement de la veille, après avoir payé une rançon royale, s'était présenté au Louvre pour tâter tout de suite le terrain de sa faveur. Mais Henri II l'avait reçu avec une froideur sévère, et lui avait fait l'éloge de l'administration du duc de Guise, qui s'était arrangé, lui dit-il, de façon à atténuer, sinon à réparer, les malheurs du royaume. Le connétable, pâlisant de colère et d'envie, avait du moins espéré trouver auprès de Diane de Poitiers quelque consolation. Mais la favorite lui avait battu froid aussi, et, comme Montmorency se plaignait de cet accueil et semblait craindre que l'absence ne lui eût fait tort, et qu'un plus heureux que lui eût succédé dans les bonnes grâces de la duchesse. — Dame! reprit impertinemment madame de Poitiers, vous savez sans doute le nouveau dicton du peuple de Paris? — J'arrive, madame, et j'ignore... balbutia le connétable* — Eh bien! il dit, ce méchant peuple : C'est au ourd'hui la saint Laurent; qui quitte sa place la rend. Le connétable devint blême, salua la duchesse, et sortit du Louvre, la mort dans le cœur. En rentrant à son hôtel et dans sa chambre, il ^eta violemment son chapeau à terre. — Oh! les rois et les femmes, s'écria-t-il, race ingrat! cela n'aime que le ^uccès. — Monseigneur, lui dit un valet, il y a là un homme qui demande à vous parler.

LES DEUX DIANE. 9& — Qu'il aille au diable! reprit le connétable; je suis bien en train de recevoir I envoyez-le chez monsieur de Guise. — Monseigneur, cet homme m'a prié de vous dire son nom, il s'appelle. Arnauld duThilt. — Ârnauld du Thill I s'écria le connétable frappé, c'est différent, faites-le entrer. Le valet s'inclina et sortit* — Cet Arnauld, pensait lo connétable, est habile, rusé et avide, déplus, sans scrupule et sacs conscience. Oh I s'il pouvait m'aider h me venger de tous ces gens-là. Mç venger! eh! qu'y gagnerais-je ? s'il pouvait m'aider è rentrer en grâce plutôt! il sait beaucoup de choses. J'avois déjà songé à me servir de ce secret de Montgomery ; mais si Arnauld peut me dispenser d'jr avoir recours, ce sera mieux. En ce moment Arnauld du Thill fut introduit. La joie et Timpudence éclataient sur la figure du drôle. Il salua le connétable jusqu'à terre. — Je te croyais prisonnier, lui dit Montmorency. — Et je l'étais en effet, monseigneur, comme vous, dit Arnauld. — Mais tu t'en es tiré, à ce que je vois, reprit le connétable. «- Oui, monseigneur, je les ai payés en ma monnaie, monnaie de singe. Vous vous êtes servi de votre argent* je me suis servi de mon esprit, et nous voilà libres tous les deux. ^ Ah! çà, est-ce une impertinence, misérable ? dit le connétable. — Non monseigneur, répondit Arnauld, c'est de l'humilité, cela veut dire que je manque d'argent, voilà tout. — Hum ! fit Montmorency grondant, qu'est-ce que tu veux de moi î — De l'argent, puisque j'en manque, monseigneur. — Et pourquoi te donnerais-je de l'argent? reprit le connétable. — Mais pour me payer, monseigneur, répondit l'espion. — Pour te payer quoi ? — Les nouvelles que je vous apporte. T. IL 2

26 LES DEUX DtANE. — Voyons tes nouvelles. — Voyons vos écus. — Drôle I si je te faisais pendre? — Un détestable moyen pour me délier la langue que de me l'allonger, monseigneur. — Il est bien insolent, se dit Montmorency, il faut qu'il se sache nécessaire. • Voyons, reprit-il tout haut, je consens encore à te faire quelques avances. — Monseigneur est bien bon,"" reprit Amauld, pt je lui rappellerai cette généreuse parole quand il se sera acquitté envers moi des dettes du passé. — Quelles dettes? demanda le connétable. — Voici ma note, monseigneur, dit Amauld en lui présentant la fameuse pancarte que nous lui avons vu si souvent grossir. Anne de Montmorency y jeta un coup d'œil. — Oui, dit-il, il y a là, à côté de services parfaitement chimériques et illusoires, des services qui auraient pu m'être utiles dans la situation où j'étais au moment oh tu me les rendais, mais qui, à l'heure qu'il est, ne sont bons qu'à me donner des regrets tout au plus. — Bah I monseigneur, vous vous exagérez peut-être votre disgrâce aussi, dit Amauld. — Hein ? fit le connétable. Ta sais donc, on sait donc déjà que je suis en disgrâce? — On s'en doute et je m'en doute, monseigneur. — Eh bien ! alors, Amauld , reprit Montmorency avec amertume, tu dois te douter aussi qu'il ne me sert de rien à présent que le vicomte d'Exmès et Diane de Castro aient été séparés à Saint-Quentin, puisque, selon toute probabilité, le roi et la grande sénéchaie ne voudront plus donner leur fille à mon fils. — Mon Dieu I monseigneur, reprit Amauld, je crois, moi, que le roi consentirait de grand cœur à vous la donner, si vous pouviez la lui rendre. — Que veux-tu dire ? — Je dis, monseigneur, que Henri H, notre sire, doit être en ce moment bien triste, non-seideraent de la perte

LES DEUX DIANE. 27 de la ville de Saint-Quentin et de la bataille de Saint-Laurent, mais aussi de la perte de sa fille bien-aimée Diane de Castro, qui a disparu après le siège de Saint-Quentin, sans qu'on pût savoir au juste ce qu'elle était devenue ; car vingt bruits contradictoires ont couru sur cette disparition. Revenu d'hier seulement vous deviez ignorer cela, monseigneur ? je ne l'ai su moi-même que ce matin. — J'ai en effet tant d'autres soucis ! reprit le connétable. Je devais naturellement penser plutôt à ma défaveur présente qu'à ma faveur passée. — C'est juste, dit Arnould. Mais cette faveur ne refleurirait-elle pas, monseigneur, si vous veniez dire au roi, par exemple : Sire, vous pleurez votre fille, vous la cherchez partout, vous la demandez k tous. Mais moi seul je sais où elle est, sire. — Est-ce que tu le saurais, toi, Arnould ? demanda vivement Montmorency. — Savoir est mon métier, répondit l'espion. Je vous ai dit que j'avais des nouvelles à vendre, vous voyez que ma marchandise n'est pas de mauvaise qualité. Vous y réfléchissez ? réfléchissez, monseigneur. — Je réfléchis, dit le connétable, que les rois se souviennent des étiecs de leurs serviteurs, mais non de leurs mérites. Quand j'aurai rendu à Henry II sa fille, il sera d'abord transporté : tout l'or, tous les honneurs du royaume ne suffiraient pas dans le premier moment à me payer. Et puis, Diane pleurera, Diane dira qu'elle veut mourir si on la domie à on autre qu'à son vicomte d'Exmès, et le roi, obsédé par elle, vaincu par mes ennemis, se rappellera la bataille que j'ai perdue, et non plus l'enfant que je lui aurai retrouvé. Ainsi tous mes efforts auront abouti à rendre heureux le vicomte d'Exmès. — Il faudrait donc, reprit Arnould de son mauvais sourire, il faudrait qu'en même temps que madame de Castro reparût, le vicomte d'Exmès disparût. Ah I ce serait bien joué cela, hein I — Oui, mais ce sont là des moyens extrêmes dont il me répugne d'user, dit le connétable. Je sais que ton bras est sûr et ta bouche discrète. Cependant...

LES DEUX DUNE. — Ah ! monseigneur se méprend h mes intentions, s'écria Arnould jouant l'indignation, monseigneur me calomnie I Monseigneur a cru que je voulais le délivrer de ce jeune homme par un procédé... violent. (Il fit un geste expressif.) Non, cent fois non I j'ai mieux que cela. — Qu'as-tu donc ? demanda vivement le connétable. — Faisons d'abord nos petits arrangemens, monseigneur, reprit Arnould. Voyons, je vous dis l'endroit où gîte ta biche égarée. Je vous assure, au moins pour le temps nécessaire à la conclusion du mariage du duc François, l'absence et le silence de son dangereux rival. Ce sont là deux fameux services, monseigneur ! Vous, de votre côté, que ferez-vous bien pour moi ? — Que demandes-tu T dit Montmorency. «- Vous êtes raisonnable, Je le serai, reprit Arnould. Vous acquittez d'abord sans marchander, n'est-il pas vrai ? la petite note du passé, que j'ai eu l'honneur de vous présenter tout à l'heure T — Soit, répondit le connétable. ^ — Je savais bien que nous n'aurions point de difficultés sur ce premier point, monseigneur ; le total est une misère, et cet argent n'est pas pour payer mes frais de route et quelques cadeaux dont je compte faire emplette avant de quitter Paris. Mais l'or n'est pas tout en ce monde, — Quoi I dit le connétable étonné et presque effrayé, c'est bien Arnould du Thill qui vient de me dire que l'or n'était pas tout en ce monde ? — JV nould du Thill lui-même, monseigneur, mais non plus cet Arnould du Thill gueux et avide que vous avez connu, non : un autre Arnould du Thill, content d'une modique fortune qu'il s'est... acquise, et n'ayant plus d'autre désir hélas I que de passer paisiblement le reste de sa vie dans le pays qui l'a vu naître, sous le toit paternel, au milieu de ses amis d'enfance, au sein d'une famille. Ce fut toujours là mon rêve, monseigneur, ce fut là le but tranquille et charmant de mon existence... agitée. — Oui, en effet, dit Montmorency, si, pour jouir du calme il faut passer par la tempête, tu seras heureux, Arnould. Mais tu es donc devenu riche ?

LES DEUX DIANE. 29 — A mon aïse, monseigneur, à mon aïso. Dix mille écus pour un pauvre diable comme moi, c'est une fortune, surtout dans mon humble village, au sein de ma modeste famille. — Ta famille ! ton village ! reprit le connétable ; moi qui te croyais sans feu ni lieu, et vivant au hasard avec un habit de rencontre et sous un nom de contrebande. — Arnould du Thillest fait un nom supposé, monseigneur. Mon nom véritable est Marlin-Guerro, et je suis né au village d'Artigues près Rieux, où j'ai laissé ma femme et mes enfans. — Ta femme ! répétait le vieux Montmorency de plus en plus stupéfait. Tes enfans ! — Oui, monseigneur, reprit Arnould d'un ton sentimental le plus comique du monde, et je dois prévenir monseigneur qu'il n'a plus dorénavant à compter sur mes services, et que ces deux expéditions, dont je le secours en ce moment, seront assurément les derniers. Je me retire des affaires, et veux vivre honnêtement désormais, entouré de l'affection de mes parens et de l'estime de mes concitoyens. — A la bonne heure ! dit le connétable, mais si tu es devenu si modeste et pastoral que tu ne veuilles plus entendre parler d'argent, que demandes-tu donc pour prix des secrets que tu dis posséder ? — Je demande plus et moins que de l'argent, monseigneur, reprit Arnould de son ton naturel cette fois, je demande de l'honneur, non pas des honneurs, cela s'entend, seulement un peu d'honneur, dont j'ai, je vous l'avoue, le plus urgent besoin. — Explique-toi, dit Montmorency ; car tu parles en énigmes, véritablement. — Eh bien ! voici, monseigneur : j'ai fait préparer un écrit qui atteste que moi, Martin-Guerre, je suis resté à votre service pendant tant d'années, en qualité... en qualité d'écuyer (il faut embellir la chose) ; que, durant tout ce temps, je me suis conduit en serviteur loyal et fidèle, de plus dévoué ; et que ce dévouement, monseigneur, vous l'avez voulu reconnaître et me l'avez doté.

90 LES D^{UX} DIANE. d'une somme assez forte pour me mettre le reste de mes jours à Tabri du besoin. Apposez au bas de cet écrit votre sceau et votre signature, et nous serons quittes, monseigneur. — Impossible, reprit le connétable. Je m'exposerais à être faussaire, c'est-à-dire à être appelé faussaire et félon, si je signalais de pareils mensonges. — Ce ne sont pas des mensonges, monseigneur; car je vous ai toujours servi fidèlement... dans mes moyens, et je vous atteste que, si j'avais économisé tout l'argent qt^ê j'ai obtenu de vous jusqu'ici, la somme irait à plus dp diiÇ mille écus. Vous n'êtes donc exposé à aucun démenti, et croyez-vous d'ailleurs que je ne me sois pas terriblement exposé, moi, pour amener l'heureux résultat dont vous n'aurez plus qu'à recueillir les fruits. — Misérable ! cette comparaison... — Est juste, monseigneur, reprit Aruauld. Nous avoi[^] besoin l'un de l'autre, et l'égalité est fille de la nécessité. L'espion vous rend votre crédit, rendez son crédit à l'espion. Allez I personne ne nous entend, monseigneur, pas do fausse honte 1 concluez le marché : il est bon pour moi, meilleur pour vous. Donnant, donnant. Signez, nionseigneur. — Non, après, reprit Montmorency. Donnant, donnani[^] comme tu dis. Je veux d'abord connaître tes moyens pour arriver au double résultat que tu me promets. Je veux savoir ce qu'est devenue Diane de Castro et ce que deviendra le vicomte d'Exmès. -[^] Eh bien I monseigneur, à part quelques réticences que je crois nécessaires, je veux bien vous satisfaire sur ces deux points, et vous allez être lorcé de convenir que le hasard et moi nous avons assez bien arrangé les choses dans votre intérêt. — J'écoute, dit le connétable. — Pour ce qui est d'abord de madame dé Castro, fepiTft Arnauid du Thill, elle n'a été ni tuée ni enlevée, mais seulement faite prisonnière à bainl-Quentin, et comprise parmi les cinquante personnages notables dont on devait tirer rançon. Maintenant, pourquoi celui aux mains de qui ellç

LES DEUX DUNE. Si agt tombée n'a-t-ll pas publié sa capture ? comment madame de Castro elle-même n*d-t-elie pas donné de ses nouvelles î c'est ce que j'ignore absolument. A vrai dire, je la croyais déjà libre, et, en arrivant à Paris, je pensais Vj trouver. C'est seulement ce matin que le bruit public m'a appris qu'on ne savait à la cour ce que la fille du roi était devenue, et que ce n'était pas là un des moindres soucis de Henry II. Peut-être, en ces temps de troubles, les messages de madame Diane ont-ils été détournés ou égarés, peut-être quelque'aulre mystère est-il caché sous ce retard. Mais enfin je puis lever sur ce point tous les dont S et dire positivement en quel endroit et de qui madame de Castro est prisonnière. — Le renseignement est assez précieux en effet, dit le connétable, et quel est^ cet endroit, quel est cet homme î — Attendez donc, monseigneur, reprit Arnauld, ne voulez-vous pas avant tout être édifié également sur le compte du vicomte d'Exmès? car, s'il est bien de savoir où sont ses amis, il est mieux de savoir où sont ses ennemis. — Trêve de maximes I dit Montmorency. Où est ce d'Exmès? — Prisonnier aussi, monseigneur, répondit Arnauld. Qui n'a pas été un peu prisonnier dans ces derniers temps? C'était fort la mode I Or, le vicomte d'Exmès s'est conformé à la modo, et il est prisonnier. — Mais il saura bien donner de ses nouvelles, lui l reprit le connétable, il doit avoir des amis, de l'argent ; il trouvera sans doute de quoi payer sa rançon, et nous tombera au premier jour sur les épaules. — Vous l'avez fort bien conjecturé, monseigneur. Oui, le vicomte d'Exmès a de l'argent, oui, il est impatient de sortir de captivité et entend payer sa rançon le plus tôt possible. Il a même déjà envoyé quelqu'un à Paris pour aller chercher et lui rapporter au plus vite le prix de sa liberté. — Que faire à cela? dit Montmorency. — Mais, par bonheur pour nous, par malheur pour lui, continua Arnauld, ce quelqu'un qu'il a envoyé à Paris en

32 LES DEUX DIANE. si grande hâte, c'est moi, monseigneur, moi qui servais lo vicomte d'Exmès sous mon vrai nom de Martin-Guerre, on qualité d'écuyer. Vous voyez que je puis être écuyer sans invraisemblance. — Et tu n'as pas fait la commission, drôle? dit le connétable. Tu n'as pas ramassé la rançon de ton prétendu ma[^]lre ? — Je l'ai ramassée précieusement, monseigneur, on ne laisse pas ces choses-là à terre. Considérez d'ailleurs que ne pas prendre cet argent, c'était exciter des soupçons. Je Tai pris scrupuleusement... pour le bien de l'entreprise. Seulement, soyez tranquille 1 je ne le lui porterai d'ici à bien longtemps sous aucun prétexte. Ce seraient justement ces dix mille écus qui m'aideraient à passer pieusement et honnêtement le reste de ma vie, et que je serais censé tenir de votre générosité, monseigneur, d'après le papier que vous allez signer. — Je ne le signerai pas, infâme ! s'écria Montmorency. Je ne me forai pas sciemment le complice d'un vol. — OU I monseigneur, reprit Arnould, comment appelezvous d'un nom si dur une nécessité que je subis pour vous rendre service ! Quoi ! je fais taire ma conscience par dévoûment et c'est ainsi que vous m'en récompensez I Eh bien I soit I envoyons au vicomte d'Exmès cette somme d'argent, et il sera ici aussitôt que madame Diane, s'il ne la devance. Tandis que s'il ne la reçoit pas... — S'il ne la reçoit pas? dit le connétable. — Nous gagnons du temps, monseigneur. Monsieur d*Exmès m'attend d'abord patiemment quinze jours. Il faut bien quelque délai pour recueillir dix mille écus, et sa nourrice ne me les a comptés en vérité que ce matin. — Elle s'est donc fiée à toi, cette pauvre femme î — A moi, et à l'anneau et à l'écriture du vicomte, monseigneur. Et puis elle m'a bien reconnu. Nous disions donc quinze jours d'attente impatiente, une semaine d'attente nquiële, une autre semaine d'attente désolée. Ce n'est que dans un mois, un mois et demi que le vicomte d'Exmès désespéré enverra un autre messager à la recherche du premier. Mais le premier ne se retrouvera pas ; mais, si

LEg^DEUX DIANE. 33 dix mille écus sont difficiles à réunir, dix mille autres sont presqalmpossibles* Vous aurez assez de loisir pour marier vingt fois votre fils, monseigneur; car le vicomte d'Exmès va disparaître comme s'il était mort pendant plus de deux mois, et ne reviendra vivant et lurieux que Tannée prochaine. — Oui, mais il reviendra l dit Montmorency, et, ce jourlà, ne s'informera -t-il pas de ce qu'est devenu son bon écuyer Martin-Guerre î — Hélas I monseigneur, reprit piteusement Ârnauld, on lui répondra, j*ai le regret do vous l'apprendre, que le fit dèle Martin-Guerre, en venant retrouver son maître avec la rançon qu'il était allé chercher, est malheureusement tombé entre les mains d'un parti d'Espagnols qui, après l'avoir, selon toutes probabiUtés, pillé et dépouillé, l'ont cruellement pendu, pour s'assurer son silence, aux portes deNoyon. — Comment I Arnauld, tu seras pendu ? — Je l'ai été, monseigneur, voyez jusqu'où va mon zèle. Il n'y a que sur la date de la pendaison que les versions se contrediront un peu. Mais croira-t-on aux retires pillards intéressés à déguiser la vérité? Allons! monseigneur, reprit gaîment et résolument l'impudent Arnauld. Pensez donc que mes précautions sont habilement prises, et qu'avec un gaillard exprimenté comme moi, il n'y a pas de danger que votre Excellence soit jamais compromise. Si la prudence était bannie de la terre, elle se réfugierait au cœur d'un... penda. D'ailleurs, je le répète, vous n'afûrmez que la vérité : je vous sers depuis longtemps, nombre de vos gens peuvent l'attester comme vous, et vous m'avez bien donné en somme dix mille écus, soyez-en sûr. Voulez-vous, au reste, reprit magnifiquement le drôle, que je vous fasse mon reçu ? Le connétable ne put s'empêcher de sourire. — Oui, mais, coquin, dit-il, si, au bout du compte... Arnauld du Thill Tinterronripit : — Allons! monseigneur, dit-il, vous n'hésitez plus que pour la forme, et qu'est-ce que la forme pour les esprits supérieurs? signez sans plus ae façons.

14 JEB DEUX DIANE. Il mit sur la table devant Montmorency le papier qui n'attendait plus que cette signature. — Mais, d'abord, le nom de la ville et le nom de l'homme qui tiennent Diane de Castro prisonnière ? — Nom pour nom, monseigneur, le voir au bas de ce papier et vous saurez les autres. — Allons ! dit Montmorency. Il traça le paraphe hardi qui lui servait de signature. — Et le sceau, monseigneur ? — Le voici. Es-tu content ? — Gomme si monseigneur me donnait les dix mille écos ! — Eh bien ! maintenant, où est Diane ? — Entre les mains de lord Wentworth, à Calais, dit Arbould en voulant prendre le parchemin au connétable (fût le retint encore. — Un instant, dit-il, et le vicomte d'Exmès ? — A Calais, entre les mains de lord Wentworth. — Mais alors Diane et lui se voient ? — Non, monseigneur ; il demeure, lui chez un armurier de la ville appelé Pierre Peuquoy, et elle doit habiter, elle, l'hôtel du gouverneur. Le vicomte d'Exmès ne sait j'ambi plus que moi, j'en jurerais, que sa belle est aussi près de lui. — Je cours au Louvre, dit le connétable en lâchant le papier. — Et moi à Artigues, s'écria Arnauld triomphant. Bonne chance, monseigneur ! tâchez de ne plus être connétable pour rire. — Bonne chance, drôle ! tâchez de ne pas être pénal tout de bon. ils sortirent chacun de leur côté.

LES DEUX DIANE. K IV. IISBÊ ABIIBS ME PIEBRB
PEUQUOT, LES COBDFIS DC JBAH PBtJQUOY, ET LES PLEURS DE
BABETTE PEUQUOT. A Calais, près dMn mois se passa sans apporter, à
leur grand regret, aucun changement dans la situation de ceux que nous y
avons laissés. Pierre Peuquoy confectionnait toujours des armes à force ;
Jean Peuquoy s'était remis à tisser et, dans ses momens perdus, achevait des
cordes d'une longueur invraisemblable ; Babette Peuquoy pleurait. Pour
Gabriel, son attente avait snbi les phases prédites par Âmauld du ThiH au
connétable. H avait patienté les quinze premiers jours ; mais, depuis, il
s'impatientait. Il n'allait plus que très rarement chez lord Wentworth, et ne
lui rendait que de fort courtes visites. Il y avait du froid entre eux, depuis le
jour où Gabriel était intervenu témérairement dans les prétendues affaires
du gouverneur. Celui-ci d'ailleurs, nous devons le dire avec satisfaction,
devenait de Jour en jour plus triste. Ce n'était pourtant pas les trois
messages envoyés depuis le départ d'Amould de la part du roi de France h
de courts intervalles qui inquiétaient lord Wentworth. Tous trois, le premier
avec politesse, le second avec aigreur, le troisième avec menace,
demandaient, on peut s'en douter, la même chose, la liberté de madame de
Castro moyennant une rançon qu'on laissait au gouverneur de Calais le soin
de fixer lui-même. Mais à tous trois il avait fait la même réponse : qu'il
entendait garder madame de Castro comme otage, pour l'échaïger, si besoin
était, contre quelque prisonnier important pendant la gaerre, ou pour la
rendre au roi sans rançon it

36 LES DEUX DIANE. la paix. Il était dans son droit strict, et bravait derrière ses fortes murailles la colère de Henri IL Ce n'était donc pas cette colère qui le troublait^ bien qu'il se demandât comment le roi avait appris la captivité de Diane; ce qui le troublait» c'était l'indifférence de plus en plus méprisante de sa belle prisonnière. Ni soumissions, ni prévenances n'avaient pu adoucir l'humeur ûère et dédaigneuse de madame de Gaj^^o. Elle restait toujours triste, calme et digne devant le passionné gouverneur, et, lorsqu'il hasardait un mot de son amour, tout en restant fidèle, il faut le dire, à la réserve que lui imposait son titre de gentilhomme, un regard à la fois douloureux et hautain venait briser le cœur et offenser l'orgueil du pauvre lord Wenlworth. Il n'

/ LES DEUX DIANE. ZI dans cette cour, et machinalement ses doigts jouaient et couraient sur les vitres. Tout à coup, sous ses doigts même, des caractères tracés sur le verre avec une bague en diamant appelèrent son attention. Il s'approcha pour mieux voir et put lire distinctement ces mots : Diane de Castro. C'était la signature qui manquait au bas de la lettre mystérieuse qu'il avait reçue le mois précédent. Un nuage passa devant les yeux de Gabriel, et il fut obligé de s'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber. Ses pressentimens intérieurs ne lui avaient donc pas menti ! Diane ! c'était bien Diane, sa fiancée ou sa sœur, que ce Wentworth débauché tenait actuellement en son pouvoir ! c'était à la pure et douce créature qu'il osait parler de son amour. D'un geste involontaire, Gabriel portait la main à la garde de son épée absente. En ce moment, lord Wentworth enhra. Comme la première fois. Gabriel, sans prononcer une parole le conduisit devant la fenêtre et lui montra la signature accusatrice. Le gouverneur pâlit d'abord, puis, se remettant aussitôt avec cet empire sur lui-même qu'il possédait à un degré éminent : — Eh bien ! quoi ? demanda-t-il. — N'est-ce pas là le nom de cette parente folle que vous êtes obligé de garder ici, milord ? dit Gabriel. — C'est possible ; après ? reprit lord Wentworth d'un air hautain. — C'est que si cela était, milord, je connais cette parente... bien éloignée sans doute. Je l'ai vue souvent au Louvre. Je lui suis dévoué, comme tout gentilhomme français doit l'être à une fille de la maison de France. — Et puis ? dit lord Wentworth. — Et puis, milord, je vous demanderais compte de la façon dont vous retenez et dont vous traitez une prisonnière de ce rang. — Et si je refusais, monsieur, de vous rendre ce compte, comme je l'ai refusé déjà au roi de France ? — Au roi de France ! répéta Gabriel étonné. ff. u. 8

88 LES DEUX DIANE. -r Sans doute, monsieur, reprit lord Wentworth avec son inaltérable sang-froid. Un Anglais n'a pas, ce me semble, à répor^dre de ses actions à un souverain élranger, ^^tût quand son pays est en guerre avec ce souverain. Atfikh monsieur d'Ëxmès, si à vous aussi je refusais de rei^iire compte? — Je vous demanderais de me rendre raison, milord ? fi'écrit Gabriel. — Et vous espérez me tuer sans doute, monsieur, reprit le gouverneur, avec Tépée que vous ne portez que grâce à ma permission et que j'ai le droit de vous redemander tout à l'heure ? — Oh! milord milord! dit Gabriel furieux, vous me paierez aussi celle-là. — Soit, monsieur, reprit lord Wentworth, et je ne renierai pas ma dette, quand vous aurez acquitté l^ vôtre. — Impuissant ! s'écriait Gabriel en se tordant Icjs m^ips, impuissant dans un moment où je voudrais avoir l^ fqq c^ de dix mille hommes I «— ^l e3t fi^ effet fâcheux ppur vous, reprit l^yd W^Ptworth, que la convenance et Ip droit vous lient leg maips; mais avouez aussi qu'il serait trop commode pour \xn prisonnier de guerre et pour un débiteur d'pbtepir tout simplement sa quittance et sa liberté en coupant la gorge à son créancier et à son ennemi. — ifilprd, (lit Gabriel s'efforçant de recouvrer soçi calme, vous n'ignorez pas que j'ai envoyé, il y a un mois, moil écuyer à Paris pour m'aller chercher cette somme qui vous prépccupe si fort. Martin* Guerre a-t-il été blessé, tué ^uç les routes, malgré votre sauf-conduit î lui a-t-on volé l^ygent qu'il rapportait? c'est ce que j'ignore. Le fait est qu'il ne revient pas, et je venais en ce moment même vous prier de nie laisser envoyer de nouveau quelqu'un à Paris, puisque vous n'avez pas foi dans une parole de gentilhoa^oip, et que vous ne m'avez pas offert d'aller chercher ma rauçop moi-même. Maintenant, milord, cette permission que je venais vous demander, vous n'avez plus le droit de (pp la refuser, ou bien, moi, j'ai le droit de dire maintenant

LES DEUX blAKË. 80 que TOUS avez peur de ma liberté, et que vous n'osez pas Hie rendre pion épéo. rr? Età qui diriez-vous cela, monsieur, reprit lord Wentworth, dans une ville anglaise, placée sous mon autorité immédiate, et où vous né devez être regardé que comme un prisonnier et un ennemi ¥ rr-. Je dirais cela tout haut, milord, à tout homme qui sent et qui pense, à tout noble de cœur ou de nom, à vos ofûciers qui s'entendent aux choses d'honneur, à vos ouvriers même que leur instinct éclairerait, et tous conviendraient avec moi contre vous, milord, qu'en ne m'accordent pas les pfioyens de sortir d'ici, vous avez démerité d'être le chef de vaillans soldats. -T- Mais vous ne songez pas, monsieur, reprit froidement lord Wentworth, qu'avant de vous laisser répandre parmi les mieqs l'esprit d'indiscipline, je n'ai qu'un mot à prononcer, qu'un geste à faire pour que vous soyez jeté dans une prison où vous ne pourrez m'accuser que devant des murailles. -r Qh I c^est vrai pourtant, mille tempêtes ! murmurait Gabriel les dents serrées et les poings fermés. Cet homme de sentiment et d'émotion se brisait contre rimpaasibilité de cet homme de fer et d'airain. Mais un mot changea la face de la srène et rétablit soudain entre Wentworth pt Gabriel l'égahté. — Chère Diane I chère Diane l répéta le jeune homme avec angoisse ; ne pouvoir rien pour toi dans ton danger! r— Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur? demanda lord Wentworth chancelant, vous avez dit, je crois : Chère IH^ne! Tavez-vous ditou ai-je mal entendu? est-ce que vous aimeriez aussi madame de Castro, vous î rr. Eh bieni oui, je l'aime I s'écria Gabriel. Vous l'aimez bien, vous! mais mon amour est aussi pur et dévoué que la vôtre est indigne et cruel. Oui, devant Dieu et les anges I je l'aime avec idolâtrie. — Qu'est-ce que vous veniez donc alors me parler de fille de France et de protection que tout gentilhomme devait à une telle opprimée! reprit lord Wentworth hors de lui. Ah I vous l'aimez ! et vous êtes celui qu'elle aime sans

40 LES DEUX DIANE. doute! dont elle invoque le souvenir quand elle veut me torturer 1 Vous êtes l'homme pour l'amour duquel elle me méprise ! l'homme sans lequel elle m'aimerait peut-être 1 Ah I celui qu'elle aime, c'est vous? Lord Wentworth, tout à l'heure si railleur et dédaigneux, considérait maintenant avec une sorte de respectueuse terreur celui qu'aimait Diane, et Gabriel, de son côté, aux paroles de son rival, relevait peu à peu son front joyeux et triomphant. — Ah ! vraiment elle m'aime ainsi t s'ecria-t il, elle pense à moi encore I elle m'appelle, comme vous le dites I Oh I bien, si elle m'appelle, j'irai, je la secourrai, je la sauverai. Allez, milord I prenez mon épée, bâillonnez-moi, liez-moi, emprisonnez-moi. Je saurai bien, malgré l'univers et malgré vous, la secourir et la préserver, puisqu'elle m'aime toujours, ma sainte Diane ! Puisqu'elle m'aime toujours, je vous brave et je vous défie, et, vous armé, moi sans armes, je suis sûr de vous vaincre encore avec l'amour de Diane pour divine égide. — C'est vrai, c'est vrai, je le crois bien I murmurait à son tour lord Wentworth écrasé. — Aussi ne serait-il pas généreux à moi maintenant de vous appeler en duel, reprit Gabriel, faites venir vos gardes, et dites-leur de m'enfermer, si cela vous plaît. La prison près d'elle et en même temps qu'elle, c'est encore une sorte de bonheur. Il se fit im assez long silence. — Monsieur, reprit enfin lord Wentworth après quelque hésitation, vous veniez me demander, je crois, de laisser partir pour Paris un second envoyé qui rapporterait votre rançon? — En effet, milord, répondit Gabriel, tel était d'abord mon dessein quand je suis arrivé ici. — Et vous m'avez reproché dans vos discours, ce me semble, continua le gouverneur, de n'avoir pas eu foi dans votre honneur de gentilhomme et de ne vous avoir pas permis, avec votre parole pour garant, d'aller chercher votre rançon vous-même î — C'est vrai, milord.

LES DEUX DIANE. 41 — Eh bien I monsieur, reprit Wentworth, vous pouvez dès aujourd'hui partir : les portes de Calais vous seront ouvertes, votre demande vous est accordée. — J'entends, dit Gabriel avec amertume, vous voulez m'éloigner d'elle. Et si je refusais de quitter Calais maintenant î — Je suis le maître ici, monsieur, reprit lord Wentworth, et vous n'avez ni à refuser ni à accepter ma volonté, mais. à la subir. — Soit donc, dit Gabriel, je partirai, milord, sans toutefois vous savoir gré de cette générosité, je vous en préviens. — Aussi, n'ai-je pas besoin, monsieur, de votre reconnaissance. — Je partirai, poursuivit Gabriel, mais sachez que je ne resterai pas longtemps votre débiteur, et que je reviendra bientôt, 'milord, pour vous payer toutes mes dettes ensemble. Et, comme je ne serai plus votre prisonnier alors, et que vous ne serez plus mon créancier, il n'y aura plus de prétexte pour que Pépée que j'aurai le droit de porter ne se rencontre pas avec la vôtre. — Je pourrais refuser ce combat, monsieur, reprit lord Wentworth avec une sorte de mélancolie ; car les chances entre nous ne sont pas égales : si je vous tue, elle me haïra plus ; si vous me tuez, elle vous aimera davantage. N'importe ! il faut que j'accepte, et j'accepte. Mais ne craignez-vous pas, ajouta-t-il d'un air sombre, de me réduire par là à quelque extrémité ? Quand tous les avantages sont de votre côté, ne pourrais-je pas, dites, abuser de ceux qui me restent ? — Dieu là-haut, et en ce monde la noblesse de tous les pays vous jugeront, milord, dit Gabriel frissonnant, si vous vous vengez lâchement sur ceux qui ne peuvent se défendre de ceux que vous n'aurez pas vaincus. — Quoi qu'il en soit, monsieur, reprit Wentworth, je vous récusé parmi mes juges. Il ajouta après une pause : — 11 est trois heures, monsieur, vous avez jusqu'à sept heures, .heure de la fermeture des premières portes, pour

42 LES DEUX DIANE. faire vos apprêts et quitter la ville

J'aurai donné mes ordres pour qu'on vous laisse librement passer. — A sept heures, milord, dit Gabriel, je ne serai plus à Calais. — Et comptez, reprit Wentworth, que vous n'y renoncerez de votre vie, et que, quand même je mourrais tué par vous dans ce duel hors de nos remparts, mes précautions du moins seront prises, et bien prises, afin de vous en empêcher par ma jalousie pour que vous ne possédiez et ne revoyiez jamais madame de Castro. Gabriel avait déjà fait un pas pour sortir de la chambre. Il s'arrêta devant la porte. — Ce que vous dites est impossible, milord, reprit-il, il est nécessaire qu'un jour ou l'autre je revienne. — Cela ne sera pourtant pas, {Jas^ monsieur je vous jure si la volonté d'un gouverneur de place ou le dernier ordre d'un mourant ont quelque chance de s'imposer. — Cela sera, milord, je ne sais comment, mais j'en suis sûr, dit Gabriel. — Alors, monsieur, reprit Wentworth avec un air dédaigneux, alors vous prendrez Calais d'assaut* Gabriel réfléchit une minute. — Je prendrai d'assaut Calais, dit-il. Au revoir", Il salua et sortit, laissant lord Wentworth pétrifié et ne sachant plus s'il devait s'épouvanter ou rire; Gabriel retourna sur-le-champ à la maison des Peupliers. Il trouva Pierre qui polissait la lame de son épée. Jean qui faisait des nœuds à sa corde, et Babette (qui l'aurait piratée. Il raconta à ses amis la conversation qu'il venait d'avoir avec le gouverneur, et leur annonça son départ. Il ne leur cacha même pas le mot téméraire peut-être avec lequel il avait pris congé de lord Wentworth. Puis il leur dit : — Maintenant je monte à ma chambre pour faire préparatifs, et je vous laisse à vos épées, Pierre, à vos cordes, Jean, à vos soupirs, Babette; Il monta en effet afin de tout disposer en hâte pour son départ. Maintenant qu'il était libre, il se donnait au vaillanc

LES DEUX DIÂNE« 48 ieine homme de revoir Paris pour
saiirer son pèrt^ puis, de revoir Calais pour sauver Diane. Quand il sortit de
sa chambre, une demi-heure après^ il trouva sur le palier Babette Peuquoy;
**- Vous partez donc, monsieur le vicomte? lui dit-dlle. Vous ne me
demanderez donc plus pourquoi je pleure? — Non, mon. enfant, car j'espère
que lorsque je tevien-* drai, vous ne pleurerez plus. — Je Tespère aussi,
monseigneur, reprit Babette^ Ainsi^ malgré les menaces de tiotrë
gouverneur^ vous edtnptez revenir, n'est-ce pas? — Je vous en réponds I
Babette, -i- Avec votre écuyer Martin-Guerre, Je suppose? — Assurément.
— Comme cela, monsieur d'Exmès, reprit la jeune fllle^ vous êtes certain Je
le retrouver à Paris, Martin-Guerre? Ce n'est pas un malhonnête homme,
n'est-ce pas? il n'a pas à coup sûr détourné votre rançon? il est inbaplable
d'uflô... iûfldélité ? — J'en jurerais, dit Gabriel assez étonné de ce» ques^
tiens. Martin a l'humeur changeante, surtout depuis quelque temps, et il y a
comme deux hommes en lui, l'un simple d'esprit et tranquille de mœurs,
l'autre rusé et tapageur. Mais, à part ces variations de caractère^ c'est un
serviteur loyal et fidèle. — Et, reprit Babette, il rie tromperait pas plus une
femme que son maître, n'est-il pas vrai? — Oh! ceci est plus chanceux, dit
Gabriel, et Je n'en répondrais plus, je l'avoue. — Enfin, monseigneur* reprit
la pauvre Babette pftlis^ sant, auriez-vous la honte de lui remettre cette
bague? ii sauta de qui elle vient et ce qu'elle signifie. — Je la remettrai,
Babette, dit Gabriel surpris, en se rappelant cette soirée du départ de son
écuyer* Je la remettrai, mais la personne qui l'envoie sait... que
MartinGuerre... est marié, je présume. — Marié! s'écria Babette. Alors
monseigneur, gardez cette bague, jetez-la, mais ne la lui remettez pas, —
Mais, Babette...

44 LES DEUX DIANE. -^ Merci I monseigneur, et adieu, murmura la pauvre fille. Elle s'enluit au second étay^, et, à peine rentrée dans sa chambre, tomba sur une chaise, évanouie. Gabriel, chagrin et inquiet du soupçon qui, pour la première fois, lui traversait l'esprit, descendait pensif l'escalier de bois de la vieille maison des Peuquoy. Au bas des marches, il trouva Jean qui s'approcha de lui avec mystère. — Monsieur le vicomte, lui dit à voix basse le bourgeois, vous me demandiez toujours pourquoi je confectionnais des cordes d'une telle longueur. Je ne veux pourtant pas vous laisser partir, surtout après vos admirables adieux à ce Wentworth, sans vous donner le mot de l'énigme. Enjoignant par de petites cordes transversales deux longues et solides cordes comme celle que je fais, monsieur le vicomte, on obtient une immense échelle. Cette échelle, quand on est de la garde urbaine, comme Pierre depuis vingt ans, comme moi depuis trois jours, on peut la transporter à deux en deux fois sous la guérite de la plate-forme de la tour Octogone. Puis, par une matinée noire de décembre ou de janvier, on peut, par curiosité, étant en sentinelle, en attacher solidement deux bouts à ces tronçons de fer scellés dans les créneaux, et laisser tomber les deux autres bouts dans la mer, à trois cents pieds, où quelque hardi canot pourrait se trouver par mégarde. — Mais, mon brave Jean... interrompit Gabriel. — Assez sur ce point! monsieur le vicomte, reprit le tisserand. Mais, excusez-moi, je voudrais, avant de vous quitter vous laisser encore un souvenir de votre dévoué serviteur Jean Peuquoy. Voici un dessin tel quel, représentant le plan des murs et des fortifications de Calais. Je l'ai fait, en m'amusant, après ces éternelles promenades qui vous étonnaient si fort de ma part. Cachez-le sous votre pourpoint, et, quand vous serez à Paris, regardez-le quelque, fois, je vous prie, par amitié pour moi. Gabriel voulut interrompre encore, mais Jean ne lui en laissa pas le temps, et, lui serrant la main que lui tendait le jeune homme, s'éloigna en lui disant seulement :

LES DEUX DIANE. 45 — Au revoir, monsieur d'Exmès. Vous trouverez à la porte Pierre, qui vous attend pour vous faire aussi ses adieux. Ils compléteront les miens. En effet, Pierre attendait devant sa maison, tenant en bride le cheval de Gabriel. — Merci de votre bonne hospitalité, maître, lui dit le vicomte d'Exmès. Je vous enverrai sous peu, si même je ne vous rapporte pas moi-même, l'argent que vous avez bien voulu m'avancer. J'y joindrai, s'il vous plaît, une bonne gratification pour vos gens. En attendant, veuillez offrir de ma part ce petit diamant à votre chère sœur. — J'accepte pour elle, monsieur le vicomte, répondit l'armurier, mais à condition que vous accepterez aussi quelque chose de ma façon, ce cor que j'ai pendu à l'arçon de votre selle, ce cor que j'ai fabriqué de mes mains et dont je reconnaîtrais le son, fût-ce à travers les mugissemens de la mer orageuse, par exemple dans ces nuits du 5 de chaque mois, où je monte ma faction de quatre à six heures du matin sur la tour Octogone qui donne sur la mer. — Merci ! dit Gabriel, en serrant la main de Pierre de façon à lui prouver qu'il avait compris. — Quant à ces armes que vous vous étonniez de me voir faire en si grande quantité, reprit Pierre, je me repens, en effet, d'en avoir chez moi un tel nombre : car, enfin, si Calais était assiégé quelque jour, le parti qui tient encore pour la France parmi nous pourrait s'emparer de ces armes, et faire, dans le sein même de la ville, une diversion dangereuse. — C'est vrai ! dit Gabriel en serrant plus fort encore la main du brave citoyen. — Là-dessus, je vous souhaite bon voyage et bonne chance, monsieur d'Exmès, reprit Pierre. Adieu et à bientôt ! — A bientôt ! dit Gabriel. Il se retourna et salua une dernière fois de la main Pierre debout sur le seuil, Jean, la tête penchée à la fenêtre du premier étage, et même Babette qui le regardait aussi partir derrière un rideau du second. 3.

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

LES DEUX DIANE⁴ Puis il donna de l'éperail à son cheral, et s'éloi^a au galopé Des ordres avaient été envoyés par lord Wentworlh à la porte do Calais; car on ne fit nulle difficulté pôut* laisser passer le prisonnier, qui se trouva bientôt sur la roilte de Paris, seul avec ses anxiétés et ses espérances. Pourrait-il délivrer son père en arrivant à Paris? pour«rait-il délivrer Diane en revenant à Calais î V. SUtTB DES TftIBULATIOIS t>B BTARTIN-GÛBààfi. Les routes de France ti'étaient pas plus Sûreà pou^a Gabriel de Montgomery que pour son écuyët, et il dut dé^a ployer toute l'intelligence et toute l'activité de son esprit pour éritet les obstacles et les encombres; EtttothB^a ifialgré toute sa diligence, n'altiva-t-il à Paris qiie le quatrièttië jour après son départ de Calais. Mais les périls du fchemiii préoccupaient peut-être inoitld Gabriel qiie son inquiétude touchant le but. Bien ctu'il ftë flût pas de sa nature fort porté aux songeries, sa tnaidhë solitaire le contraignait pfesque à tôver sans cesse à Itt captivité de son père et de Diatte, aux moyens de délivfef ces êtres chers et sacrés, à la promesse du roi, ôti patti (}u'il faudrait pwndrë si Henri II manquait à cette promesse. Mais non I Henri II n'était pa? pour riëû le premier genUlhomttlë de la chrétientéi L'accomplissement de son serment lui coûtait, et il attendait que Gabriel vînt, le t&^a clamer pour pardonner au vieux comte rebelle, mais il pardonnerait. Et s'il ne pardonnait pas pourtant?... Gabriel^a quand c(^ttë idée désespérattlo traversait son esprit, Cëmme un poignard eût traversé son cœut} Gabriel donnait de l'épelron à son cheval et portait la main & la garde de son épée....

LES DEUX DIANB. If C'était d'ordinaire la douce et douloureuse pensée de Diane de Castro qui ramenait au calme son âme agitée. Ce fut au milieu de ces incertitudes et de ces angoisses qu'il arriva enfin aux portes de Paris, le matin du quatrième jour. Il avait voyagé toute la nuit, et les clartés pâles de l'aube éclairaient à peine la ville, lorsqu'il traversa les rues qui avoisinaient le Louvre. Il s'arrêta devant la maison royale fermée et endormie, et se demanda s'il devait attendre ou passer outre. Mais son impatience s'accommodait mal de l'immobilité. Il décida solut d'aller tout de suite jusque chez lui, dans la rue des Jarres-Saint-Paul, où il pourrait du moins apprendre quelque chose de ce qu'il souhaitait ou de ce qu'il redoutait. Sa route le conduisait devant les sinistres tourelles du Châtelet. Il s'arrêta aussi devant la porte fatale. Une sueur froide baignait son front. Son passé et son avenir étaient pourtant là, derrière ces humides murailles. Mais Gabriel n'était pas homme à donner aux émotions une longue partie du temps qu'il pouvait utilement consacrer à agir. Il secoua ces sombres pensées et se remit en marche en se disant

48 LES DEUX DUNE. yicomte, comme si la rév[^]ation contenue dans ce silence ne lui suffisait pas. — Aucune nouvelle , monseigneur, répondit la nourrice. — Oh I je m'en doutais bien. S'il s'était passé quelque chose d'heureux ou de malheureux, tu me Taurais crié d'abord dans le premier baiser. Tu ne sais rien ? » Ri[^], hélas I — Oui, je conçois, reprit amèrement le jeune homme, rétais prisonnier, mort peut-être I On ne paie pas ses dettes à un prisonnier, encore moins à un mort. Mais me Toici vivant et libre, et il faudra bien que Ton compte avec moi ; de gré ou de force, il le faudra. — Oh l prenez garde, monseigneur I s'écria Âloyse. — Ne crains rien, nourrice. Monsieur l'amiral est-il à Paris? — Oui, monseigneur. Il est venu et il a envoyé ici dix ois pour s'informer de votre retour. — Bien. Et monsieur de Guise î — Il est revenu aussi. C'est sur lui que le peuple compte pour réparer les malheurs de la France et les douleurs des citoyens. — Dieu veuille, reprit Gabriel, qu'il ne trouve pas des douleurs qu'on ne puisse plus réparer I — Pour madame Diane de Castro, que l'on croyait perdue, continua Aloyse avec empressement , monsieur le eonnétable a découvert qu'elle était prisonnière à Calais, et l'on espère l'en tirer bientôt. — Je le savais, et je l'espère comme eux, dit Gabriel avec un accent singulier. Mais, reprit-il, tu ne me parles pas de ce qui a si longtemps prolongé ma propre captivité, de Martin-Guerre, de son message en retard. Qu'est donc devenu Martin ? — Il est ici, monseigneur, le fainéant, l'imbécile I — Quoi I ici I Mais depuis quand ? que fait-il ? — Il est couché là-haut et il dort, dit Aloyse, qui semblait parler du pauvre Martin avec quelque aigreur. Il se dit un peu malade, sous prétexte qu'on l'a pendu I

LES DEUX DIANE. 49 — Pendu ! s'écria Gabriel Pour lui voler l'arfçent de ma rançon, probablement? — L'argent de votre rançon, monseigneur ? Oui, parlez lui un peu à ce triple idiot de l'argent de votre rançon l vous verrez ce qu'il vous répondra. Il ne saura pas ce que vous voudrez lui dire. Figurez- vous, monseigneur, qu'il arrive id tout zélé, tout en hâte, et que, d'après votre lettre, je réunis bien vite et je lui compte dix mille beaux écus sonnans. Il repart tout chaud, sans perdre une minute. Quelques jours après, qui vois-je revenir ici, l'oreille basse et l'air piteux? mon Martin-Guerre. Il prétend n'avoir pas reçu de moi un rouge denier. Prisonnier luimême, bien avant la prise de Saint-QUentin, il ignore, dit-il, depuis trois mois, ce que vous êtes devenu. Vous ne l'avez chargé d'aucune mission. Il a été battu, pendu I Il a réussi à s'échapper, et rentre à Paris, pour la première fois, depuis la guerre. Voilà les contes que Martin-Guerre nous rabâche, du matin au soir, quand on lui parle de votre rançon. — Explique-toi, nourrice, dit Gabriel. Martin-Guerre n'a pas pu détourner cet argent, j'en jurerais. Ce n'est pas un malhonnête homme, assurément, et il m'est loyalement dévoué. — Non, monseigneur, il n'esi pas malhonnête homme, mais il est fou, j'en ai peur, fou sans idée et sans souvenir, fou à lier, croyez-moi. Bien qu'il ne soit pas encore méchant, il est dangereux du moins. Enfin, je ne suis pas la seule qui l'aie vu ici l tous vos gens l'accablent de leur témoignage. Il a réellement reçu les dix mille écus. Maître Elyot a même eu quelque peine à me les ramasser si promptement. — Il faudra pourtant, reprit Gabriel, qu'il réunisse de nouveau au plus vite une somme pareille, voire même une somme plus forte. Mais il ne s'agit pas encore de cela. Voici le grand jour. Je vais au Louvre, je vais parler au roi. — Quoi I monseigneur, sans prendre une minute de repos I dit Àloyse. En outre, vous nç réfléchissez pas qu'il

M LES DEUX DIANE. n'est guère plus de sept heures[^] et que
 tous IroaVeriez fermées les portes qu'on ouvre seulement à neuf. — C'est
 juste I dit Gabriel, encore deux heures d'attente ! 0 mon Dieu I donnez-moi
 la patience d'attendre deux heures, puisque j'ai pu attendre deux mois. Mais
 dvi moins, reprit-il, je puis trouver monsieur de Coligny et monsieur de
 Guise. — Non, car ils sont vraisemblablement au Louvre[^] dit Aloyse.
 D'ailleurs, le roi ne reçoit pas avant midi, et vous ne pourriez le voir plus
 tôt, je le crains. Vous aurez donc trois heures pour entretenir monsieur
 l'amiral et nionsei-[^] gneur le lieutenant général du royaume. C'est, vous le
 savez, le nouveau titre dont le roi, dans les circonsances graves où nous
 sommes, a revêtu monsieur de Guise. En attendant, monseigneur, vous ne
 me refuserez pas de prendre quelques alimens, et de recevoir vos fidèles et
 an^{^^} ciens serviteurs, qui ont si longtemps languì après votre retour. Dans le
 même moment, et comme pour occuper en effet et distraire la douloureuse
 attente du jeune homme, Martin-Guerre, averti sans doute de l'arrivée de
 sOn maître, se précipita dans la chambre, plus pâle encore de joie que des
 suites de sa souffrance. — Quoil c'est vousl quoi! vous voilé, monseigneur,
 s'écria- t-il. Oh I quel bonheur ! Mais Gabriel accueillit assez froidement les
 tranSpidf ta du paUvfe écuyer. — Si je suis heufeusértlënt arrivé, MarHn,
 tiii dit-il, ftôtivêtiez qtié ce n[^]est pas de votre faute, et qtlô Vous aveSÈ f[^]it
 tout pôlir me laisser à jatnais ptisotinier ! — * Alldtis t vous au§si,
 thonseigneui", dit Màrtiil avec consternation. Vous aussi, au lieu de me
 justifie[^] du premier mot[^] conlme je l'ëspéraië, vous allez m'accuae[^] d'avoir
 touôhé ces dix mille écus* Qui sait? vous direz peut** être même que vous
 m'aviez chargé de les recevoir et de vous les rapporter ? — Mais sans doute,
 reprit Gabriel stupéfait. — Ainsi, repartit le pauvre écuyer d'une voix
 sourde, vous me jugez capable, moi Martin[^]Guerre, de m'être ap

LES DEUX DIANE. Bi proprié lâchement un argent qui ne m'appartenait pas, un argent destiné à payer la liberté de mon maître ? — Non^ Martin, non, reprit vivement Gabriel touché de Taccent de son loyal serviteur, mes soupçons* je te le jure, n'ont jamais été jusqu'à douter de ta probité, et nous le disions à l'instant même avec Aloyse. Mais on à pu Ife prendre cette somme, tu as pu la perdre sur le chemin en venant me rejoindre. — En venant vous rejoindre, répéta Martin. Mais où monseigneur. Depuis notre première sortie de Saint-Quentin, que Dieu me foudroie si je sais où vous avez été I Où allais-je vous rejoindre? — A Calais, Martin. Quelque légère et folle que soit ta tête, il est impossible que tu aies oublié Calais I — Comment oublierais-je en effet ce que je n'ai jamais connu, dit tranquillement Martin-Guerre. — Mais, malheureux, peux-tu te renier à ce point I s'écria Gabriel. Il dit tout bas quelques mots à la nourrice qui sortit^ S'approchant alors de Martin : — Et Babette ? ingrat I lui dit-il. — Babette I quelle Babette ? demanda l'écuyer stupéfait* — Mais celle que tu as séduite, indigne. — Ah I bon I Gudule! dit Martin, vous vous trompez de nom. Ce n'est pas Babette, c'est Gudule^ monseigneur. Ah I oui, la pauvre fille ! mais franchement je ne l'ai pas séduite, elle s'est séduite toute seule, je vous jure. — Quoi! une autre encore I reprit Gabriel» Mais celle-là, je ne la connais pas, et quoi qu'il en soit^ elle ne peut être aussi à plaindre que Babette Peuquoy. Martin-Guerre n'osait pas s'impatienter ; mais s'il eût été du rang du vicomte, il n'y eût pas manqué, certes— Tenez, monseigneur, ils disent tous ici que je suis fou, et, à force de me l'entendre dire, je crois* par SaintMartin l que je le deviendrai. Pourtant, j'ai bien encore ma raison et ma mémoire, que diable ! et au besain, mon-' seigneur, quoique j'aie eu à subir des épreuves liiultipliées et des malheurs... pour deux, cependant, au besoin, je vous raconterais de point en point ce qui m'est arrivé de

f» Lits DEUX DIANE. puis trois mois, depuis que je vous ai quitté. Au moins, ajouta-t-il, ce que je me rappelle... pour ma part! — Je serais curieux en effet, dit Gabriel, de savoir comment tu vas expliquer ton étrange conduite. — Eh bien I monseigneur, quand, au sortir de SaintQuentin pour aller quérir les secours de monsieur de Vaulpergues, nous eûmes pris chacun notre route, comme vous devez vous en souvenir, ce que vous aviez prévu arriva. Je tombai entre les mains des ennemis. Je voulais, selon vos recommandations, payer d'audace ; mais, chose étrange I les ennemis me reconnurent. J'étais déjà leur prisonnier. — Allons! interrompit Gabriel, voilà déjà que tu divagues! — Oh I monseigneur, reprit Martin, je vous en conjure en grâce, laissez-moi raconter ce que je sais comme je le sais. J'ai assez de peine à m'y reconnaître ! vous me critiquerez après. Du moment où les ennemis me reconnaissaient, monseigneur, j'avoue que je me résignai ; car je savais, et, au fond, vous savez bien comme moi, monseigneur, que je suis deux, et que, sans m'en prévenir, mon autre moi fait souvent des siennes. Donc, nous acceptâmes notre sort ; car dorénavant je veux parler de moi, de nous, dis-je, au pluriel. Gudule, une gentille Flamande que nous avions enlevée, nous reconnut aussi ; ce qui nous valut, par parenthèse, des grêles de coups. Il n'y a vraiment que nous qui ne nous reconnaissons pas. Vous raconter toutes les misères qui suivirent, et au pouvoir de combien de maîtres, tous embellis de patois différons, votre malheureux écuyer tomba successivement, ce serait trop long, monseigneur. — Oui, abrège tes condoléances, dit Gabriel. — J'en passe et des pires. Mon numéro 2 s'était déjà échappé une fois, et on m'avait fort éreinté pour sa peine. Mon numéro 1, celui dont j'ai conscience et dont je vous narre le martyre, parvint à s'échapper de nouveau, mais eut la sottise de se faire reprendre, et on me laissa pour mort sur la place. N'importe I je pris une troisième fois la fuite I Mais, rattrapé une troisième fois par une double

LES DEUX DIANE. 58 trahison, celle du vin et celle d'un passant, je voulus faire un coup de tête, et gourmai mes estaffiers avec la fureur du désespoir et de Tivresse. Pour le coup, après m'avoir bafoué et tourmenté toute la nuit de la façon la plus barbare, mes bourreaux me pendirent vers le matin. — Ils te pendirent ! s'écria Gabriel jugeant que la monomanie de son écuyer le reprenait sans doute. Ils te pendirent, Martin ! qu'entends-tu par là ? — J'entends, monseigneur, qu'ils me hiss[^].rent entre ciel et terre au bout d'une corde de chanvre solidement attachée à un gibet, autrement dit potence. Ce qui, dans toutes les langues et patois dont on m'a écorché les oreilles, s'appelle vulgairement pendre, monseigneur ! Est-ce clair cela ? — Pas trop, Martin ; car enfin pour un pendu... — Je m'en porte assez bien, monseigneur, c'est un fait ; mais vous ne savez pas la fin de l'histoire. Ma douleur et ma rage, quand je me vis pendre, firent que je perd^{L*^} à peu près connaissance. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur l'herbe fraîche avec ma corde coupée autour du cou. Quelque voyageur passant par là avait-il voulu, touché de ma position, délivrer le gibet de son fruit humain ? C'est ce que ma misanthropie actuelle me défend de croire. J'imagine plutôt qu'un filou aura souhaité me dépouiller et coupé la corde pour fouiller mes poches à son aise. C'est ce que ma bague nuptiale et mes papiers enlevés m'autorisent, je pense, à affirmer, sans trop faire de tort à la race humaine. Toujours est-il que j'avais été détaché à temps, et que, malgré mon cou un peu disloqué, je pus m'enfuir une quatrième fois à travers bois et champs, me cachant le jour, m'avancant la nuit avec précaution, vivant de racines et d'herbes sauvages, une détestable nourriture, et à laquelle les bestiaux doivent avoir bien de la peine à s'accoutumer. Enfin, après m'être égaré cent fois, j'ai pu, au bout de quinze jours, revoir Paris et cette maison où je suis arrivé depuis douze jours, et où j'ai été reçu plus médiocrement que je ne m'y attendais après tant d'épreuves. Voilà mon histoire, monseigneur. — Eh bien ! moi, dit Gabriel, en regard de cette histoire,

61 LES DEUX DIANE. je pourrais bien t'en raconter une autre[^]
une entièrement différente que je t'ai vu accomplir sous mes yeux. —
L'histoire de paon numéro 2, monseigneur î dit tranquillement Martin. Ma
foi monseigneur[^] s'il n'y a pas d'indiscrétion, et si vous aviez cette bonté
de m'en touchet deux mots, je serais assez curieux de la connaître. —
Railles-tu, coquin? dit Gabriel. — Oh I monseigneur connaît mon profond
respect ! Mais chose singulière I cet autre moi-même m*a causé bien def
embarras, n'est-il pas vrai ? il m'a fourré dans de cruelles passes ! Eh bien I
malgré cela, je ne sais pas, je m'intéresse à lui ! je crois, ma parole
d'honneur ! que j'aurais à la fin la faiblesse de l'aimer[^] le drôle t — Le
drôle, en effet !... dit Gabriel. Il allait entamer peut-être le récit des méfaits
d'Amauld du Thill; mais il fut interrompu par sa nourrice qui t&ût tra suivie
d'un homme en habit de paysan, 'xer Qu'est-ce encore que ceci ? dit Aloyse.
Voici un homme qui se prétend envoyé ici pour nous annonoer votre mort[^]
Martin-Guerre I VI. 00 LA VERTU Dfl MARTIN-GUBRUH dOMBIBNCI
4 BM RÉHABIUTBR. — Ma mort? s'écria Martin-Guerre pâissant aux
ierrîhles paroles de dame Aloyse. — Ah I Jésus Dieu ! s'écria de son côté ie
paysan dès qu'il eut dévisagé l'écuyer. — Mon autre moi serait-il mort?
bonté divine I reprit Martin. N'aurais-je plus d'existence de rechange? Bah l
au foQd, avec la réflexion, j'en serais bien un peu fâcbéj mais

LES DEUX DIANE. 55 cependant assez content. Parle, toi, Tami, parle, ajouta-t-il en s'adressant au paysan ébahi. — Ah I maître, reprit ce dernier quand il eut bien regardé et touché Martin, comment se fait-il que je vous retrouve arrivé avant moi ? Je vous jure pourtant, maître, que je me suis dépêché autant qu'un homme puisse se dépêcher, pour faire votre commission et gagner vos dix écus; et, à moins que vous n'ayez pris un cheval, il est absolument impossible, maître, que vous m'ayez dépassé sur la route, où j'aurais dû, en tous cas, vous revoir. — Ah ça I mais mon brave, je ne t'ai jamais vu, moi ! dit Martin-Guerre, et tu me parles comme si tu me connaissais. — Si je vous connais I dit le paysan stupéfait; ce n'est pas vous peut-être qui m'avez donné la commission de venir dire ici que M. Martin-Guerre était mort|pendu? — Comment I mais Martin-Guerre, c'est moi, dit Martin-Guerre. — Vous? impossible I est-ce que vous auriez pu annoncer votre propre pendaison ? reprit le paysan. — Mais pourquoi, où et quand t'ai-je annoncé de pareilles atrocités? demanda Martin. — Il faut donc tout dire à cette heure ? dit le paysan. — Oui, tout. — Malgré la frime que vous m'avez recommandée? — Malgré la frime. — Eh bien, alors, puisque vous avez si peu de mémoire, je vas tout dire ; tant pis pour vous si vous m'y forcez ! Il y a de cela six jours, au matin, j'étais en train de sarcler mon champ... — Où est-il d'abord, ton champ ? demanda Martin. — Est-ce la vérité vraie qu'il faut répondre, mon maître? dit le paysan. — Eh I sans doute, animal I — Pour lors, mon champ est derrière Montargis^ là I Je travaillais, vous vîntes à passer sur la route, un sac de voyage sur le dos. — Eh I l'ami, que fais-tu là? C'est vous qui parlez. — Je sarcle, notre maître. C'est moi qui réponds.

56 LES DEUX DIANE. — Combien cela te rapporte-t-il, ce métier-là? — Bon an mal an, quatre sols par jour. — Veux-tu gagner vingt écus en deux semaines? — Oh I oh I — Je te demande oui ou non. — Oui-da. — Eh bien I tu vas partir sur-le-champ pour Paris. En marchant bien, tu y seras au plus tard dans cinq ou six jours ; tu demanderas la rue des Jardins-Saint-Paul et rhôtel du vicomte d'Exmès. C'est à cet hôtel que je t'envoie. Le vicomte n'y sera pas ; mais tu trouveras la dame Aloyse, une bonne femme, sa nourrice ; et voici ce que tu lui dices. Ecoute bien. Tu lui diras : J'arrive de Noyon... Tu comprends ? Pas de Montargis, de Noyon. J'arrive de Noyon, où quelqu'un de votre connaissance a été pendu, il y a quinze jours. Ce quelqu'un s'appelle Martin-Guerre. Retiens bien ce nom : Martin-Guerre. On a pendu MartinGuerre, après l'avoir dépouillé de l'argent qu'il portait, de peur qu'il ne s'allât plaindre. Mais, avant d'être conduit au gibet, Martin-Guerre a eu le temps de jije charger de ve* nirvous prévenir de ce malheur, afin, m'a-t-il dit, que vous puissiez ramasser une nouvelle rançon à son maître. Il m'a jrromis que pour ma peine vous me compteriez dix écus. Je l'ai vu pendre, et je suis venu. — Voilà ce que tu* diras à la bonne femme. As- tu compris ? m'avez-vous demandé. — Oui, maître, ai-je répondu ; seulement, vous aviez dit vingt écus d'abord, et vous ne dites plus que dix. — Imbécile I fites-vous, voilà d'avance les dix autres. — A la bonne heure I fis-je. Mais si la bonne femme Aloyse me demande comment était fait ce monsieur Martin-Guerre que je n'ai jamais vu et que je dois avoir vu ? — Regarde-moi. — Je vous regarde. — Eh bien I tu peindras Martin-Guerre comme si c'était moi-même. — C'est étrange I murmura Gabriel, qui écoutait le narrateur avec une attention profonde. — Maintenant, reprit le paysan, je suis venu, mon ma!

LES DEUX DIANE. tre, prêt à répéter ma leçon comme vous me l'avez apprise à deux fois et presque par cœur, et je vous retrouve ici avant moi I Il est bien vrai que j'ai flâné en route et rogné dans les cabarets du chemin vos dix écus, dans l'espérance de loucher bientôt les dix autres. Mais enfin je n'ai eu garde de dépasser le terme que vous m'aviez fixé. Vous m'aviez donné les six jours, et il y a précisément six jours aujourd'hui que j'ai qiiitlé Montargis. — Six jours I dit Martin-Guerre mélancolique et rêveur. J'ai passé à Montargis il y a six jours I j'étais, il y a six jours, sur la route de mon pays I Ton récit est extrêmement vraisemblable, l'ami, continua-t-il, et je le crois vrai. — Mais non I interrompit vivement Aloyse ; cet homme est évidemment un menteur, au contraire, puisqu'il prétend vous avoir parlé à Montargis il y a six jours, et que, depuis douze jours, vous n'êtes pas sorti de ce logis. — C'est juste, dit Martin. Pourtant, mon numéro 2... — Et puis, reprit la nourrice, il n'y a pas quinze jours que vous avez été pendu à Noyon ; d'après vos dires mêmes, il y a un mois. — C'est certain, repartit l'écuyer, et c'est justement aujourd'hui le quantième, j'y pensais en m'éveillant. Cependant, mon autre moi-même... — Balivernes ! s'écria la nourrice. — Non pas, dit Gabriel intervenant, cet homme nous met, je le crois, sur la voie de la vérité. — Oh I mon bon seigneur, vous ne vous trompez pas , dit le paysan. Aurai-je les dix écus? — Oui, dit Gabriel, mais vous nous laisserez votre nom et votre adresse. Nous aurons peut-être quelque jour besoin de votre témoignage. Je commence, à travers des soupçons encore obscurs, à entrevoir bien des crimes. — Cependant, monseigneur... voulut objecter Martin. — En voilà assez là-dessus, Interrompit Gabriel. Tu voileras, ma bonne Aloyse, à ce que ce brave homme s'en aille satisfait. Cette affaire-ci aura son heure. Mais, tu le sais, ajouta-t-il en baissant la voix, avant de punir la tra

58 LES DEUX DIANE. hîson env

LES DEUX DIANE. 50 — Monsieur de Coligny l s'écria-t-il sans toutefois élever la voix. Vous à cette place l à cette heure l — Chut ! fit l'amiral. Je vous avoue que je ne voudrais pas être en ce moment reconnu, épié, suivi. Mais en vous voyant, mon ami, après une si longue séparation et tant d'inquiétude sur votre compte, je n'ai pu résister au besoin de vous appeler et de vous serrer la main. Depuis quand donc êtes-vous à Paris ? — De ce matin même, dit Gabriel, et j'allais avant tout vous voir au Louvre. — Eh bien l si vous n'êtes pas trop pressé, reprit l'amiral, faites quelques pas avec moi de mon côté. Vous me direz ce que vous étiez devenu pendant cette longue absence. — Je vous dirai tout ce que je puis vous dire comme au plus loyal et au plus dévoué des amis, répondit Gabriel. Néanmoins, veuillez d'abord, monsieur l'amiral, me permettre une question sur un point qui m'intéresse plus que tout au monde. — Je prévois cette question, dit l'amiral. Mais ne devezvous pas, ami, prévoir aussi ma réponse ? Vous allez me demander, n'est-il pas vrai, si j'ai tenu la promesse que je vous avais faite ? si j'ai raconté au roi la part glorieuse et efficace que vous aviez prise à la défense de Saint-Quentin ? — Non, monsieur l'amiral, reprit le vicomte d'Exmès, ce n'est pas cela, en vérité l que j'allais vous demander ; car je vous connais, j'ai appris à me fier à votre parole, et je suis bien sûr que votre premier soin, à votre retour ici, a été de remplir votre engagement et de déclarer généreusement au roi, au roi lui seul, que j'avais été pour quelque chose dans la résistance de Saint-Quentin. Vous avez même dû, je le crois, exagérer à Sa Majesté mes quelques services. Oui, monsieur, cela je le savais d'avance. Mais ce que j'ignore et ce qu'il m'importe de savoir pourtant c'est ce que Henri II a répondu à vos bonnes paroles. — Hélas l Gabriel, dit l'amiral, Henri II n'a répondu qu'en m'interrogeant sur ce que vous étiez devenu. J'étais assez embarrassé de le lui dire. La lettre que vous aviez laissée pour moi en quittant Calais n'était guère explicite et me rappelait seulement ma promesse. J'ai répondu au

60 LES DEUX DÎANE. roi qu'à coup sûr vous n'aviez pas succombé, mais que, selon toutes les probabilités, vous aviez été fait prisonnier, et que, par délicatesse, vous n'aviez pas voulu m'en instruire. — Et le roi alors?... demanda Gabriel. — Le roi, mon ami, a dit : — C'est bî«ï ! Et un sourire de satisfaction a effleuré ses lèvres. Puis, comme j'insistais sur le mérite de vos faits d'armes et sur les obligations que vous avaient le roi et la France. — ^En voilà assez là-dessus, a repris Henri II, et, changeant impérieusement le sujet de la conversation, il m'a contraint à parler d'autre chose. — Oui, c'est bien ce que je présumais I dit Gabriel avec ironie. — Ami, du courage I reprit l'amiral. Vous vous rappelez que, dès St-Quentin, je vous avais prévenu qu'il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des grands de ce monde* — Ohl mais, dit Gabriel d'un air menaçant, le roi a bien pu vouloir oublier, alors qu'il m'espérait captif ou mort. Mais quand je viendrai tantôt lui rappeler mes droits en face, il faudra bien qu'il se souvienne ! — Et s'il persiste à manquer de mémoire ? demanda monsieur de Coligny. — Monsieur l'amiral, dit Gabriel, quand on a subi quelque offense, on s'adresse au roi, qui vous fait justice. Quand le roi lui-même est l'offenseur, on n'a plus besoin de s'adresser qu'à Dieu, qui vous venge. — D'ailleurs, reprit l'amiral, j'imagine que, s'il le fallait, vous vous feriez volontiers l'instrument de la vengeance divine? — Vous l'avez dit, monsieur. — Eh bien I reprit Coligny, c'est peut-être ici le lieu el le moment de vous rappeler une conversation que nous eûmes ensemble sur la religion des opprimés, et où je vous parlai d'un moyen sûr de punir les rois, tout en servant la vérité. — Oh I j'ai cet entretien présent à la pensée, dit Gabriel ; la mémoire ne me fait pas défaut, à moi ? J'aurai peutêtre recours à votre moyen, monsieur, sinon contre Henri II lui-même, du moins contre ses successeurs, puisque ce moyen est bon contre tous les rois.

LES DEUX DIANE. 61 — Cela étant, reprit l'amiral, pouvez-vous en ce moment me donner une heure? — Le roi ne reçoit qu'à midi. Mon temps vous appartient jusque-là. — Venez donc avec moi là où je vais, dit l'amiral. Vous êtes gentilhomme, et j'ai vu votre caractère à l'épreuve, je ne vous demande donc pas de serment. Promettez-moi simplement de garder un secret inviolable sur les personnes que vous allez voir et les choses que vous allez entendre. — Je vous promets un silence absolu, dit Gabriel. — Suivez-moi donc, reprit l'amiral, et, si vous essayez au Louvre quelque injustice, vous aurez du moins d'avance entre les mains votre revanche. Suivez-moi. Coligny et Gabriel traversèrent le Pont-au-Change et la Cité, et s'engagèrent ensemble dans les ruelles tortueuses qui avoisinaient alors la rue Saint-Jacques. vn. UN PHILOSOPHE ET UN SOLDAT. Coligny s'arrêta, au commencement de la rue Saint-Jacques, devant la porte basse d'une maison de pauvre apparence. Il frappa, un guichet s'ouvrit d'abord, puis la porte, quand un gardien invisible eut reconnu l'amiral. Gabriel, à la suite de son noble guide, traversa une longue allée noire, et gravit les trois étages d'un escalier vermoulu. Lorsqu'ils furent arrivés presque au grenier, à la porte de la chambre la plus haute et la plus misérable de la maison, Coligny frappa trois coups contre cette porte, non avec la main, mais avec le pied. On ouvrit, et ils entrèrent. Us entrèrent dans une chambre assez grande, mais triste et nue. Deux étroites fenêtres. Tune sur la rue Saint Jacques, l'autre sur une arrière-cour, ne l'éclairaient que d'une lueur sombre. Pour tous meubles, il n'y avait là que quatre escabeaux et une table de chêne aux pieds tors. T.n. 4

ek LES DEUX DIANE. A l'entrée de l'amiral, deux hommes qui paraissaient Taltendro vinrent à sa rencontre. Un troisième resta discrètement à l'écart, debout devant la croisée de la rue, et fit seulement de loin un profond salut à Coligny. — Théodore, et vous, capitaine, dit Tamiral aux deux hommes qui l'avaient reçu, je vous amène et vous présente un ami, ami sinon dans le passé ou le présent, du moins, je le crois, dans l'avenir. Les deux inconnus s'inclinèrent en silence devant le vicomte d'Exmès. Puis, le plus jeune., celui qui se nommait Théodore, se mit à parler à voix basse à Coligny avec vivacité. Gabriels^éloigria un peu pour les laisser plus hbres, et put alors examiner à son aise ceux à qui l'amiral venait de le présenter et dont il ignorait encore les noms. Le capitaine avait les traits accentués et l'allure décidée d'un homme de résolution et d'action. Il était grand, brun et nerveux. On n'avait pas besoin d'être un observateur pour lire l'audace sur son front, l'ardeur dans ses yeux, l'énergique volonté aux plis 4^ ses lèvres serrées. Le compagnon de cet aventurier hautain ressemblait plutôt à un courtisan : c'était un gracieux cavalier, à la figure ronde et gaie, au regard fin, aux gesU's élégans et faciles. Son costume, conforme aux lois de la mode la plus récente, contrastait singulièrement avec le vêtement, simple jusqu^à l'austérité, du capitaine. Pour le troisième personnage, qui était resté debout et séparé du groupe des autres, malgré son attitude réservée sa puissante physionomie attirait d'abord l'attention j Tappleiir de son front, la netteté et la profondeur de son çoupd'œil indiquaient assez aux moins clairvoyans l'homn^e de pensée, et, disons-le tout de suite, l'homme de génie. Cependant Coligny, après avoir échangé quelques paroles avec son ami, se rapprocha de Gabriel. — Je vous demande pardon, lui dit-il, mais je ne suis pjis le seul maître ici, et j'ai dû consulter mes frères avant de vous révéler oti vous êtes, et en compagnie de qui vous êtes — Et maintenant puis-jo le savoir? demanda (Jabriel. — Vous le pouvez, ami. — Où suis-je donc ?

LES DEUX DIANE. 63 '— Dans la pauvre chambre oh le tils du tonnelier de Noyon, où Jean Calvin, a tenu les premières réunions secrètes des réformés, et d'où il a failli sortir pour marcher au bûcher de FEstrapade. Mais il est aujourd'hui triomphant et tout-puissant à Genève ; les rois de ce monde comptent avec lui, et son seul souvenir suffit à faire resplendir les murs humides de ce taudis plus que les arabesques d'or du Louvre. Gabriel en effet, à ce nom déjà grand de Calvin, se découvrit. Bien que l'impétueux jeune homme ne se fût guère occupé jusque-là de questions de religion ou de morale, cependant il n'eût pas été de son siècle si la vie austère et laborieuse, le caractère sublime et terrible, les doctrines hardies et absolues du législateur de la réforme, n'eussent préoccupé plus d'une fois son esprit. Il reprit toutefois avec assez de calme : — Et quels sont ceux qui m'entourent dans la Chambre vénérée du maître? — Ses disciples, répondit l'amiral : Théodore de Bèze^ sa plume ; La Renaudie, son épée. Gabriel salua l'élégant écrivain qui devait être l'historien des églises réformées, et l'aventureux capitaine qui devait être le fauteur du Tumulte d'Amboise. Théodore de Bèze rendit à Gabriel son salut avec la grâce courtoise qui lui était habituelle^ et, prenant à son tour la parole : — Monsieur le vicomte d'Exmès, lui dit-il en souriant, bien que vous ayez été introduit ici avec quelques précautions, ne nous regardez pas, je vous prie, comme de trop dangereux et ténébreux conspirateurs. Je me hâte de vous déclarer que, si les principaux de la religion se réunissent en secret dans cette maison trois fois par semaine^ c'est uniquement pour se communiquer les nouvelles de la réforme, et pour recevoir soit les néophytes qui, partageant nos principes, demandent à partager nos périls^ soit ceux que, pour leur mérite personnel, nous serions jaloux d& gagner à notre cause. Nous remercions l'amiral de vous avoir conduit ici, monsieur le vicomte; car vous êtes cer** tes de ces derniers.

61 LES DEUX DIANE. — Et moi, messieurs, je suis des autres, dit en s'avancant d'un air simple et modeste Tinconnu qui était resté jusque-là à l'écart. Je suis un de ces humbles songeurs que la lumière de vos idées attire dans leur ombre, et qui voudrait s'en rapprocher. — Mais vous ne tarderez pas, Ambroise, à compter entre les plus illustres de nos frères, dit alors La Renaudie. Oui, messieurs, continua-t-il en s'adressant à Coligny et à de Bèze, celui que je vous présente, un praticien encore obscur, c'est vrai, encore jeune, comme vous le voyez, sera pourtant, j'en réponds, une des gloires de la religion, car il travaille et pense beaucoup; et, puisqu'il vient de lui-même à nous, il faut nous réjouir, car nous citerons bientôt avec orgueil parmi les nôtres le chirurgien Ambroise Paré. — Oh I monsieur le capitaine I se récria Ambroise. — Par qui maître Ambroise Paré a-t-il été instruit? demanda Théodore de Bèze. — Par le ministre Chaudieu, qui m'a fait connaître monsieur de La Renaudie, répondit Ambroise. — Et avez-vous abjuré déjà solennellement? — Pas encore, répondit le chirurgien. Je veux être sincère et ne m'engager qu'en connaissance de cause. Or, je conserve quelques doutes, je l'avoue ; car, pour que je me donne sans retour et sans réserve, certains points me sont trop obscurs encore. C'est pour les éclaircir que j'ai souhaité connaître les chefs des réformés, et que j'irais, s'il le fallait, à Calvin lui-même ; car la vérité et la liberté sont mes passions. — Bien dit I s'écria l'amiral, et, soyez tranquille, maître, nul de nous n'aurait garde de vouloir porter atteinte à votre rare et fière indépendance d'esprit. — Que vous disais-je? reprit La Renaudie triomphant. Ne sera-ce pas là pour notre foi une précieuse conquête? J'ai vu Ambroise Paré dans sa librairie j'en ai vu au chevet des malades, je l'ai vu même sur les champs de bataille, et partout, devant les erreurs et les préjugés comme devant les blessures et les maladies des hommes, il est ainsi, calme, froid, supérieur, maître des autres et de lui-même.

LES DKnX DIANE. ^ Gabriel reprit ici, tout ému de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait : — Qu'on me permette de dire un mot : je sais maintenant où je suis, et je devine pour quels motifs mon généreux ami, monsieur de Coligny, m'a amené dans cette maison, où se réunissent ceux que le roi Henri II appelle des hérétiques, et considère comme ses mortels ennemis. Mais j'ai certainement plus besoin d'être instruit que maître Ambroise Paré. Comme lui, j'ai beaucoup agi peut-être, mais je n'ai guère réfléchi, hélas ! et il rendrait service à un nouveau venu dans toutes ces idées nouvelles, s'il voulait lui apprendre quelles raisons ou quels intérêts ont acquis au parti de la réforme sa noble intelligence. — Ce ne sont pas des intérêts, répondit Ambroise Paré ; car, pour réussir dans mon état de chirurgien, mon intérêt serait de m'attacher aux croyances de la cour et des princes. Ce ne sont pas des intérêts, monsieur le vicomte, mais ce sont, comme vous le disiez, des raisons ; et, si les éminens personnages devant qui j'élève la voix m'y autorisent, je vous ferai comprendre ces raisons en deux mots. — Parlez ! parlez ! dirent à la fois Coligny, La Renaudio et Théodore de Bèze. — J'abrègerai, reprit Ambroise, mon temps ne m'appartient pas. Sachez d'abord que j'ai voulu dégager l'idée de la réforme de toutes les théories et de toutes les formules. Ces broussailles une fois écartées, voici les principes qui me sont apparus et pour lesquels je me soumettrais assurément à toutes les persécutions... Gabriel écoutait avec une admiration qu'il ne cherchait pas à cacher, ce confesseur désintéressé de la vérité. Ambroise Paré poursuivit : — Les pouvoirs religieux et politiques, l'église et la royauté ont jusqu'ici substitué leur règle et leur loi à la volonté et à la raison de l'individu. Le prêtre dit à chaque homme : crois ceci, et le prince : fais ceci. Or, les choses ont pu durer de cette façon tant que les esprits étaient enfans encore et avaient besoin de s'appuyer sur cette discipline pour marcher dans la vie. Mais, à cette heure, nous nous sentons forts : donc nous le sommes. Et cependant, le 4.

eA LE8 DEUX DIANE. prince et le prêtre, l'église et le roi, ne veulent pas se départir de Taulorité qui est devenue pour eux une habitudet C'est contre cet anachronisme d'iniquité que proteste, selon moi, la réforme. Que toute âme dorénavant puisse examiner sa croyance et raisonner sa soumission, c'est là, ce me semble, que doit tendre la rénovation à laquelle nous consacrons nos efforts. Est-ce que je me trompe⁴ messieurs ? — Non, mais vous allez bien loin et bien avant, dit Théodore de Bèze, et cette audace de mêler aux questions morales les choses politiques... — Ahl c'est justement cette audace-là qui me plaît à moi I interrompit Gabriel. — Ehl ce n'est pas de l'audace, mais de la logique 1 re[^] prit Ambroise Paré. Pourquoi ce qui est équitable dans l'Église ne le serait-il pas dans l'État ? Ce que vous admettez pour la pensée, comment le repousseriez-vous pour l'ao tion ? — n y a bien des révoltes dans les paroles hardies que vous avez prononcées, maître, s'écria Coligny pensif. — Des révoltes ? reprit tranquillement Ambroise* Oh t moi, je dis tout de suite des révolutions. Les trois réformés s'entre-regardèrent avec surprise. Cet homme est plus fort encore que nous ne le supposions, semblait signifier ce regard. Pour Gabriel[^] il n'oubliait pas Tétemelle pensée de sa vie, mais il y rapportait ce qu'il venait d'entendre, et il songeait. Théodore de Bèze dit vivement à l'audacieux chirurgien : — Il faut absolument que vous soyez des nôtres. Que demandez-vous ? — Rien que la faveur de vous entretenir quelquefois, et de soumettre à vos lumières les quelques difficultés qui m'arrêtent encore. — Vous aurez plus, dit Théodore de Bèze, vous correspondrez directement avec Calvin. — Un tel honneur à moi ? s'écria -[^]mbroise Paré rougissant de Joie.

LES DEUX DIANB. 6T — Oui, il faut que vous le connaissiez et qu'il vous connaisse, repartit l'amiral. Un disciple comme vous réclame un maître comme lui. Vous remettrez vos lettres à voire ami La Renaudie, et nous nous chargerons de les faire parvenir à Genève. C'est, nous aussi qui vous rendrons les réponses. Elles ne se ieront pas attendre. Vous avez entendu parler de la prodigieuse activité de Calvin; vous serez content. — Ah I dit Ambroise Paré, vous me récompensez avant que j'aie rien fait. Comment donc ai-je mérité tant de faveur? — En étant ce que vous êtes^ ami^ dit La Renaudie* Je savais bien que vous les séduiriez du premier coup. — Oh ! merci, merci mille fois I reprit Ambroise. Mais, continua-t-il, il faut malheureusement que je vous quitte. Il y a tant de souffrances qui m'attendent I — Allez I allez I dit Théodore de Bèze, vos motifs sont trop sacrés pour que nous voulions vous retenir. Allez I faites le bien comme vous pensez le vrai. — Mais, en nous quittant, reprit Coligny, répétez-vous bien que vous quittez des amis, et, comme nous le disons de ceux de notre religion, des frères. Ils prirent ainsi cordialement congé de lui, et Gabriel, en lui serrant la main avec chaleur, s'unit à ce témoignage d'amitié. Ambroise Paré sortit, la joie et la fierté au cœur^ — Une âme vraiment d'élite ! s'écria Théodore de BèzeCi — Quelle haine du lieu commun I reprit La Renaudie. — Et quel dévouement sans calcul et sans arrière-pensée à la cause de l'humanité? dit Coligny. — Hélas I reprit Gabriel, comme à côté de cette abnégation mon égoïsme doit vous paraître mesquin, monsieur l'amiral! Je ne subordonne pas, moi, comme Ambroise Paré, les faits et les personnes aux idées et aux principes, mais, au contraire, les principes et les idées aux personnes et aux laits. La Réforme, vous ne le savez que trop, ne serait pas pour moi un but, mai

LES DEUX DIANE. pour que j'ose défendre une cause si pure, et vous ferez très bien de me repousser dès à présent de vos rangs comme indigne. — Vous vous calomniez certainement monsieur d'Exmès, dit Théodore de Bèze. Lors même que vous obéiriez à des vues moins élevées que celles d'Ambroise Paré, les voies de Dieu sont diverses, et Ton ne trouve pas la vérité dans un seul chemin. — Oui, dit La Renaudie, nous obtenons bien rarement des professions de foi comme celle que vous venez d'entendre, quand nous adressons à ceux que nous voudrions enrôler dans notre parti cette question : Que demandez-vous ? — Eh bien I reprit Gabriel avec un sourire triste, Ambroise Paré, à cette question, a répondu : Je demande si réellement la justice et le bon droit sont de votre côté. Savez-vous ce que, moi, je demanderais ? — Non, répondit Théodore de Bèze ; mais, sur tous les points, nous serions prêts à vous satisfaire. — Je demanderais, reprit Gabriel : Etes-vous sûrs qu'il y ait de votre côté suffisamment de puissance matérielle et de nombre, sinon pour vaincre, au moins pour lutter ? De nouveau les trois réformés s'entre-regardèrent avec surprise. Mais cette surprise n'avait plus la même signification que la première fois. Gabriel les observait dans un mélancolique silence. Théodore de Bèze, après une pause, repartit : — Quel que soit, monsieur d'Exmès, le sentiment qui vous dicte cette interrogation, je vous ai promis d'avance de vous répondre sur tous les points, et je tiens ma promesse. Nous n'avons pas seulement pour nous la raison, mais aussi désormais la force, grâce à Dieu ! Les progrès de la religion sont rapides et incontestables. Depuis trois ans une église réformée s'est établie à Paris, et les grandes villes du royaume, Blois, Tours, Poitiers, Marseille, Rouen, ont maintenant les leurs. Vous pourrez voir vous-même, monsieur d'Exmès, le prodigieux concours qu'attirent nos promenades au Pré-aux-Clercs. Le peuple, la noblesse et la cour abandonnent les fêtes pour venir chanter avec nous

LES DEUX DIANE. 00 les psaumes français de Clément Marot.

Nous comptons, Fan prochain, constater notre nombre par une procession publique, mais, dès à présent, j'affirmerais que nous avons pour nous le cinquième de la population. Nous pouvons donc nous intituler sans présomption un parti, et inspirer, je crois, à nos amis quelque confiance, et à nos ennemis quelque terreur. — Cela étant, dit froidement Gabriel, je pourrai bien, moi, être avant peu au nombre des premiers, et vous aider à combattre les seconds. • — Mais si nous avions été plus faibles ?... demanda La Renaudie. — J'aurais cherché d'autres alliés, je Vavoue, répondit Gabriel avec sa fermeté tranquille. La Renaudie et Théodore de Bèze laissèrent échapper un geste d'étonnement. — Ah ! s'écria Coligny, ne le jugez pas, amis, avec trop de promptitude et de sévérité. Je l'ai vu à l'œuvre au siège de Saint-Quentin, et, quand on risque sa vie comme il la risquait, on n'a point une âme vulgaire. Mais je sais qu'il lui faut accomplir un devoir sacré et terrible, qui ne laisse libre aucune part de son dévouement. — Et, à défaut -de ce dévouement, je voudrais vous apporter du moins la sincérité, dit Gabriel. Si les événemens me déterminent à être des vôtres, monsieur l'amiral peut vous attester que je vous offrirai un bras et un cœur solides. Mais la vérité est que je ne puis pas me donner tout entier et sans calcul ; car j'appartiens à une œuvre nécessaire et redoutable que le courroux de Dieu et la méchanceté des hommes m'ont imposée, et, tant que cette œuvre ne sera pas achevée, il faut me pardonner, je ne suis pas le maître de mon sort. La destinée d'un autre réclame, à toute heure, en tout lieu, la mienne. — On peut se dévouer à un homme aussi bien qu'à une idée, dit Théodore de Bèze. — Et, dans ce cas, reprit Coligny, nous serons heureux, ami, de vous servir, comme nous serons fiers de vous servir de vous.

m LES DEUX DUNEi — Nos vœux vous accompagneront, et nos volontés vous aideront au besoin, continua La Renaudie. — Ah ! vous êtes des héros et des saints ! s'écria Gabriël — Seulement, prends-y garde, jeune homme, reprit l'austère La Renaudie dans son langage familier et grand 5 prends-y garde, quand une fois nous t'appellerons notre frère, il faudra rester digne de nous. Nous pouvons admettre dans nos rangs un dévouement particulier ; mais le cœur se trompe quelquefois lui-même. Es-tu bien sûr, jemie homgie, que, lorsque tu te crois uniquement consaci*^ à la pensée d'un autre, aucune pensée personnelle ne se mêle à tes actions ? Dans le but que tu poursuis, es-tu absolument et réellement désintéressé ? n'es-tu conseillé étifin par aucune passion, cette passion Itit-elle la plus géiiéreuse du monde î — Oui, reprit Théodore de Bèze, nous ne vous dèthdndôns pas vos secrets ; mais descendez dans voire cœur, diteà^ nous que, si vous aviez le droit de nous en révèlet tous les sentimens et tous les projets, vous n'éprouveriez d'embatras à aucun moment, et nous vous croirons sur parole. — S'ils vous parlent ainsi, ami, dit à son tour l'amiral S Gabriel, c'est qu'il faut en efiet pour détendre les causes pures des mains pures ; sinon, l'on porterait malheur et à sa cause et à soi-même. Gabriel écoutait et regardait l'un après l'autre ces trois hommes, sévères pour autrui comme pour eux-mêmes, qui, debout autour de lui, pénétrants et graves, l'interrogeaient à la fois comme des amis et comme des juges. Gabriel, à leurs paroles, pâlisait et rougissait tour à tour. Lui-même il interrogeait sa conscience. Homme tout d'extérieur et de mouvement, il s'était trop peu accoutumé sans doute à réfléchir et se reconnaître. En ce moment, il se demandait avec terreur si dans sa piété ûliale son amour pour madame de Castro n'avait pas une bien grande part ; s'il ne tenait pas autant à apprendre le secret de la naissance de Diane qu'à délivrer le vieux comte ; si enfin, en cette question do vie et de mort, il apportait autant (|e

LES DEUX DIANE. n désintéressement qu'il en fallait, selon Goligny, pour cttôiter la faveur do Dieu. Doute effrayant I si, par quelque arrière-pensée d'égoïsimejj il compromettait vraiment devant le Seigneur le Sdlut Ide son père I n f^missait dans sa pensée inquiète. Une circonstance, en apparence insignifiante, le rappela à sa nature, à l'action. Onze heures sonnèrent à l'église Saint-Séverin. Dans une heure, il serait en présence du roi I Alors, d'une voix assez ferme, Gabriel dit aux réformés s — Vous êtes des hommes de l'âge d'or, et ceux qui se croyaient le plus irréprochables, quand ils se comparent à votre Idéal, se sentent troublés et attristés dans leur estime d'eux-mêmes. Cependant il est impossible que tous ceux de votre parti soient semblables à vous. Que vous, qui êtes la tête et le cœur de la Réforme, vous surveilliez sévèrement vos intentions et vos actes, cela est utile et nécessaire ; mais, si je me donne, moi, à votre cause, ce ne sera pas comme chef, ce sera seulement comme soldat. Or, les souillures de Tâme sont seules indélébiles ; celles de la main peuvent se liaver. Je serai votre main, voilà tout. Cette main courageuse et hardie, j'ose le dire, auriezvous le droit de la refuser î — Non, dit Goligny, et nous l'acceptons dès cette heure, ami. — Et je répondrais, continua Théodore de Bèze, qu'elle se posera aussi pure que vaillante sur la garde de son épée. — Nous en voudrions pour tout garant, reprit La Renaudie, l'hésitation même qu'ont pu faire naître dans votre cœur scrupuleux nos paroles peut-être trop rudes et trop exigeantes. Nous savons juger les hommes. — Merci, messieurs, dit Gabriel. Merci do ne pas vouloir altérer la conGance dont j'ai tant besoin dans la dure tâche que je vais remplir. Merci à vous surtout, monsieur l'amiral, qui, selon votre promesse, m'avez fourni d'avanco les moyens do faire payer un manque d© foi, même à un roi couronné. Il faut maintenant que je vous quitte, mes

72 LES DEUX DIANE. sieurs, et je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. Bien que je sois de ceux qui obéissent plutôt aux événements qu'aux abstractions, je crois pourtant que ce que vous avez semé aujourd'hui en moi germera plus tard. — Nous le souhaitons pour nous, dit Théodore de Bèze. — Il ne faudrait pas le souhaiter pour moi, reprit Gabriel ; car, je vous Tai avoué, ce sera le malheur qui me donnera à votre cause. Adieu encore une fois, messieurs, je dois me rendre à cette heure au Louvre. — Et je vous y accompagne, dit Coligny. J'ai à répéter à Henri II, devant vous, ce que je lui ai déclaré déjà, en votre absence. La mémoire des rois est courte, et il ne faut pas que celui-ci puisse oublier ou nier. Je vais avec vous, — Je n'aurais pas osé vous demander ce service, monsieur l'amiral, dit Gabriel. Mais j'accepte votre offre avec reconnaissance. — Partons donc, dit Coligny. Quand ils eurent quitté la chambre de Calvin, Théodore de Bèze prit ses tablettes et y inscrivit deux noms : Ambroise Paré, Gabriel, vicomte d'Ecemès. — Mais, lui dit La Renaudie, il me semble que vous vous hâtez un peu trop en inscrivant ces deux hommes parmi les nôtres. Ils ne se sont nullement engagés. — Ces deux hommes sont à nous, répondit de Bèze. L'un cherche la vérité, et l'autre fuit l'injustice. Je vous dis qu'ils sont à nous, et je l'écrirai à Calvin. — La matinée aura été bonne pour la religion alors, reprit La Renaudie. — Certes ! dit Théodore, nous y aurons conquis un profond philosophe et un vaillant soldat, une tête puissante et un bras fort, un gagnant de batailles et un semeur d'idées. Vous avez raison, La Renaudie : la matinée est bonne, en effet

LES BEUX DIAN& 9f vni. ou LA GRACE DE MARIE
STUART PASSE DANS CE ROMAN AUSSI FUGITIVEMEirr QUE
DANS L'HISTOIRE DE FRANGE. Gabriel, en arrivant avec Coligny aux
portes du Louvre, fut altéré du premier mot qu'il entendit. Le roi ne recevait
pas ce jour-là. L'amiral, tout amiral et neveu de Montmorency qu'il était, se
trouvait trop fortement entaché du soupçon d'hérésie pour avoir à la cour
beaucoup de crédit. Quant au capitaine des gardes, Gabriel d'Exmès, les
huissiers du logis royal avaient eu le temps d'oublier sa figure et son nom.
Les deux amis eurent de la peine rien qu'à franchir les portes extérieures. Ce
fut bien pis au dedans. Ils perdirent plus d'une heure en pourparlers,
séductions, menaces même. A mesure qu'ils avaient réussi à faire lever une
hallebarde, un autre venait leur barrer le chemin. Tous ces dragons, plus ou
moins invincibles, qui gardent les rois, semblaient se multiplier devant eux.
Mais lorsqu'ils furent arrivés, à force d'instances, dans la grande galerie qui
précédait le cabinet de Henri II, il leur lut impossible de passer outre. La
consigne était trop sévère. Le roi, enfermé avec le connétable et madame de
Poitiers, avait donné les ordres les plus stricts pour qu'on ne le dérangeât
sous atsjeun prétexte. Il fallait que Gabriel, pour avoir audience, attendît
jusqu'au soir. Attendre, attendre encore, quand on croit enfin toucher au but
poursuivi par tant de lutttes et de douleurs I Ces quelques heures à traverser
paraissaient à Gabriel plus reT. H. 5

LE» DfiUI DIANE. doutables et plus mortelles que tous les dangers qu'iUavait Jusque-là bravés et vaincus. Sans entendre les bonnes paroles par lesquelles l'amiral essayait de le consoler et de lui faire prendre patience, il regardait tristement par la fenêtre la pluie qui commençait à tomber du ciel assombri, et, saisi de colère et d'angoisse, il tourmentait fiévreusement la poignée de son épée. Comment renverser et dépasser ces gardes stupides qui l'empêchaient de parvenir jusqu'à la chambre du roi, et peut-être jusqu'à la liberté de son père?... Tout à ôoup la portière de l'antichambre royale se souleva, et une forme blanche et rayonnante sembla au momo jeune homme illuminer l'atitiosphère grise et pluvieuse. La petite reine-dauphine, Marie Stuart, traversa la gaffie. [[f^)4el, comme d'instinct, jeta un cri et étendit les biat vers elle. ^ Oh i madameî'St^t ^^ ^^ ^ rendre même compta é» son mouvement. Marie-Stuart se retourna, rèèSQput l'amiral et Gabriel, ôt vint tout de suite à eux, souriante €omme toujotift. ^ Vous enfin de retour, monsieur le'l^comte d'EXiâèsI dit^Ue* Je suis heureuse de vous revoir; j'ai beaucoup entendu parler de vous dans ces derniers tetnpâ. Mais que iMites-vouô au Louvre à cette heuïe matinale, ?t que vOule**V0U8? — Parler au roi ! parler au roi, madame l répc&dit Gabriel d'une voit étranglée. s — Monsieur d'Exmès, dit alors l'amiral, a en efet bien besoin de parler sur-le-champ à Sa Majesté. La cl^bse est ^ve pour lui et pour le roi lui-même, et tous ces^^gardes lui interdisent le passage, en le remettant à ce soir> — Gomme si je pouvais attendre à ce soirt s'écfl^ Ga-* briel. V — C'est que, dit Marie Stuart, je crois que Sa Ua^é achève en ce moment de donner des ordres imporltns* Moîîsieur le connétable de Montmorency esteiMK>re avefMii roi,et« vraiment, je crains...

LÉS fifitjī ejwë. Té ttûte^i èupplâûi de Gabnél empêcha Marie d'achever sa phrase. — Allons, voyons, ténl pîsf je me risque, dit-elle. Elle fit tin signe de sa main, mignonne. Les gardes s'ééâftèreût feSpectueusenient. èàbriel et l'amiral puieni passer. — Oh! îriérci, madéune, dit l'âf dent jeune homme« lîteréi â tûs^ qui, parèitë eh tout à un ange, m'apparaissez toujours pour me consoler ou pour m'aider dans mes dôuletii^s. Si vèhti prie. j ■ 1 tf Elle Ûi & 6aMèl et h son compagnon un salut gracieux et disparut. Gabriel était déjà à la porte du cabmet du roi. Il y avait, dans la dernière àntiohambre, un dernier huissier qui Msait encore mine de s'opposer à leur passage. Mais, au méfne infant, la porte s'ouvrait, et Henri II paraissait en personne sur le seuil, achevant de donner quelques instructions au connétable. La vertu du roi n'était pas la résolution. A la vue subite du vicomte d'Ëxmès, il recula, et ne sut pas même s'irriter. La vertu de Gabriel était la fermetés II s'incMna d'abord profondément devant le roi. — Sire, dit-il, daignez agréer l'expression de mon respectueux hommage... Puis, se tournant vers monsieur de Coligny, qui s'avan^it derrière lui, et auquel il voulut éviter l'embarras des remières paroles — Venez, monsieur l'amiral, lui dit-il, et, d'après la bienveillante promesse que vous m'avez faite^ veuillez rappeler à Sa Majesté la part que j'ai pu prendre à la défense de Sainf-Quentin. — Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria Henri qui commençait à recouvrer son sang-fïroid. Comment vous iattO" duisez-vous ainsi jusqu'à nous, sans être autorisé, sans être

99 * LES DEUX DIANE. annoncé? Comment osez-vous interpellé monsieur l'amiral en notre présence?... Gabriel, audacieux dans ces occasions décisives comme devant Tennemi, et comprenant bien que ce n'était pas le moment de s'intimider, reprit d'un ton respectueux, mais résolu : — J'ai pensé. Sire, que Votre Majesté était toujours prête quand il s'agissait de rendre justice, fdt-ce au dernier de ses sujets. Il avait profité du mouvement en arrière du roi pour entrer hardiment dans le cabinet, où Diane de Poitiers, pâissante et à demi-soulevée sur son fauteuil de chêne sculpté, regardait faire et dire le téméraire, sans pouvoir, dans sa fureur et sa surprise, trouver une seule parole. Coligny était entré à la suite de son impétueux ami, et Montmorency, aussi stupéfait qu'eux tous, avait pris le parti de l'imiter. Il y eut un moment de silence. Henri n, tourné vers sa maîtresse, l'interrogeait du regard. Mais, avant qu'il eût prLs ou qu'elle lui eût dicté une résolution, Gabrid, qui savait bien qu'en cette minute il jouait une partie suprême, dit ae nouveau à Coligny avec un accent suppliant et digne à la fois : — Je vous adjure de parler, monsieur l'amiral. Montmorency fit rapidement à son neveu un signe négatif ; mais le brave Gaspard n'en tint compte. — Je parlerai en effet, dit-il, car c'est mon devoir et ma promesse. — Sire, reprit-il en s'adressant au roi, je vous répète sommairement en présence de monsieur le vicomte d'Exmès ce que j'ai cru déjà devoir vous dire en détail avant son retour. C'est à lui, à lui seul que nous devons d'avoir prolongé la défense deSaint-Quenlia au-delà du terme fixé par Votre Majesté elle-même. Le connétable fit ici un haut-le-corps significatif. Mais Coligny, le regardant fixement, n'en reprit pas moins avec calme : — Oui, Sire, trois fois et plus, monsieur d'Exmès a sauvé la ville, et, sans son courage, sans son énergie, la France,

LES DEUX DIANE. TT à l'heure qu'il est, ne serait pas sans doute dans la voie de salut où l'on peut désormais espérer qu'elle se maintiendra. — Allons donc ! vous êtes trop modeste ou trop complaisant, notre neveu I s'écria monsieur de Montmorency, hors d'état de contenir plus longtemps l'expression de son impatience. — Non, monsieur, dit Goligny, je suis juste et véridique, voilà tout. J'ai contribué pour ma part et de toutes mes forces à la défense de la cité qui m'était confiée. Mais le vicomte d'Exmès a ranimé le courage des habitans que, moi, je considérais déjà comme à jamais éteint ; le vicomte d'Exmès a su introduire dans la place un secours que je ne savais pas, moi, si voisin de nous ; le vicomte d'Exmès a déjoué enfin une surprise de l'ennemi que, moi, je n'avais pas prévue Je ne parle pas de la façon dont il se comportait dans les mêlées : nous faisons tous de notre mieux. Mais ce qu'il a fait seul, je le proclame hautement, dût la part immense de gloire qu'il s'est acquise en cette occasion^diminuer d'autant, ou même rendre tout à fait illusoire la mienne. Et, se tournant vers Gabriel, le brave amiral ajouta : — Est-ce ainsi qu'il fallait parler, ami I Ai-je rempli à votre gré mes engagements, et êtes-vous content de moi ? — Oh ! je vous remercie et je vous béais, monsieur l'amiral, pour tant de loyauté et de vertu, dit Gabriel ému en serrant les mains de Coligny. Je n'attendais pas moins de vous. Mais comptez sur moi, je vous prie, comme sur votre éternel obligé. Oui, de cette heure, votre créancier est devenu votre débiteur, et se souviendra de sa dette, je vous le jure. Pendant ce temps, le roi, les sourcils froncés et les yeux baissés à terre, frappait impatiemment du pied le parquet et semblait profondément contrarié. Le connétable s'était peu à peu rapproché de madame de Poitiers et échangeait avec elle quelques paroles à voix basse. Ils parurent s'être arrêtés à une détermination, car Diane se mit à sourire ; et ce féminin et diabolique sourire fit

The text on this page is estimated to be only 18.58% accurate

f^ LES PEUX DIANE. ttévdf GdbÂeU qui ep cp moment
p(»rtait pkt t^^MPl fWKS yeu:(dn côté de la belle duchesse. Cependant
Gabriel trouva la force d'ajouter : ; -r- Je ne vous retiens plus, maintenant,
monsieur Tamiral ; vous ^v^z Dait pour moi plus que votre devoir, »U Sji
Sa Majesté daigne à présent m'accorder, comme première récompense, la
faveur d'une minute d'entretien parties* ^ plus t^rd, moi^sie^r, plus tard, je
n.e dii» pas non, t At prit vivement Henri U ; m^is, pour Pin^tapt, la obo^e
est iippssjbe. f^ Impossible I s'écria douloureusement G^rie}. — Çt
pourquoi, impossil^le, sire? interrompit paiiâbl^ ment Diapè, à la grapdQ
surprise et 4o Gabriel et du t(A Jpî-ipême,

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

IX» DEUX PIAKE. « Il fit il Diane^ en «înçlmant devant ê}\%
im 3igp9 d^ncouragement àQ^\ ^^^ i^Q paraii^sait ppujPtant pas |iy(^
liesoin. De son côté, Goligny osa serrer la main dQ (^abripl ; puis D ^ftit
Sur les pas de soq oncL9* te roi ^t I^ Ciyorit0 r^3tèrent \$^uis a?ec Gabriel,
taitô ^PQuvanté de Viwpi^vuQ et mysténeusa protection itm lui mîçordart
la w^^ 4^ Oian© 4e Castro. IX, f/Avm puw» Malgré sa rude poissance sur
lui-même, Crabifel AO put empêcher la pâleur de couvrir son visage ^t
l'émotion do briser sa yoix, quand, après une pause, il dit au roi : — Sire,
c'est en tremblant, et pourtant avec une confiance profonde en votre royale
promesse, que j'ose, échappé d'hier seulement de la captivité, rappeler à
Votre Majesté l'engagement solennel qu'elle a daigné prendre envers moi.
Le comte de Monlgommery vit encore, sire î sans quoi, vous aurieE arrêté
depuis longtemps déjà mes paroles... Il s'arrêta la poih*ine oppressée. Le roi
resta immobile et muet. Gabriel reprit : — Eh bieni sire, puisque le comte
de Montgomery est vivant encore, et que, d'après l'attestation de monsieur
l'amiral, j'ai prolongé au delà du terme fixé la résistance de Saint-Quentin,
sire, j'ai dépassé ma promesse, tenez la vôtre ; sire, rendez-moi mon père l
«»- Monsieur!... dit Henri ir hésitant. — Il regardait Diane de Poitiers, dont
le calme et Fassurance ne paraissaient pas se troubler. Le pas était
cependant difficile. Henri s'était habitué li

gd LES BEUX DIANE. regarder Gabriel comme mort ou
 prisomûer, et n'avait pas préva la réponse à sa terrible demande. Devant
 cette hésitation, Gabriel sentait l'angoisse lui serrer le cœur. — Sire, reprit-il
 avec une sorte de désespoir, il est impossible que Votre Majesté ait oublié I
 Votre Majesté certainement se rappelle ce solennel entretien ; elle se
 rappelle quel engagement j'ai pris au nom du prisonnier, mais quel
 engagement elle a pris aussi envers moi. Le roi fût, malgré lui, saisi de la
 douleur et de l'ef&oi du noble jeune homme ; ses instincts généreux
 s'éveillèrent en lui. — Je me souviens de tout, dit-il à Gabriel. — Ah I sire,
 merci I s'écria Gabriel dont le regard brilla de joie. Mais madame de
 Poitiers reprit en ce moment avec tranquillité : — Sans doute, le roi se
 souvient de tout, monsieur d'Exmès ; mais c'est vous qui me paraissez avoir
 oublié. La foudre tombant à ses pieds au jofilieu d'une belle journée de juin
 n'eût pas davantage épouvanté Gabriel. ~ Comment l murmura-t-il, qu'ai-je
 donc oublié, madame? — La moitié de votre tâche, monsieur, répondit
 Diane. Vous avez dit en effet à Sa Majesté, et si ce ne sont pas vos propres
 paroles, c'en est du moins le sens; vous avez dit : Sire, pour racheter la
 liberté du comte de Montgom^ mery, j'arrêterai l'ennemi dans sa marche
 triomphale vers le centre de la France. — Eh bien I ne l'ai-je pas fait,
 madame? demanda Gabriel éperdu. — Oui, répondit Diane. Mais vous avez
 ajouté : Et même^ sHl le fallait^ d'attaqué devenant agresseur^ je nCempcH
 rerais dune des places dont Vennemi est le maître. Voilà ce que vous avez
 dit, monsieur. Or, vous n'avez fait, ce me semble, que la moitié de ce que
 vous aviez dit. Que pouvez-vous répondre à cela ? Vous avez maiMtena
 Samt-Quentin durant on certain nombre de jours, c'est

LES DEUX DIANE. 81 fort bien, et je ne le nie pas. Voilà la ville défendue, mais la ville prise, où est-elle? — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu I put seulement dire Ga briei anéanti. — Vous voyez, reprit Diane avec le même sang-froid, que ma mémoire est encore meilleure et plus présente que la vôtre. Pourtant, j'espère que maintenant, à votre tour, vous vous souvenez ? — Oui, c'est vrai, je me souviens maintenant ! s'écria amèrement Gabriel. Mais, en disant cela, je voulais dire seulement qu'au besoin je ferais l'impossible ; car prendre en ce moment ime ville aux Espagnols ou aux Anglais, est-ce possible? je vous le demande, sire ? Votre Majesté, en me laissant partir, a tacitement accepté la première de mes offres, sans me laisser croire qu'après cet effort héroïque, après cette longue captivité, j'aurais encore à exécuter la seconde. Sire I c'est à vous, à vous que je m'adresse, une ville pour la liberté d'un homme, n'est-ce donc pas assez ? ne vous contenterez-vous pas d'une rançon pareille? et faudra(-il que, sur une parole en l'air échappée à mon exaltation, on m'impose à moi, pauvre Hercule humain, une autre tâche cent fois plus rude que la pre* mière, et même, cela se comprend, sire, irréalisable. Le roi fit un mouvement pour parler; mais la grande senéchale se hâta de le prévenir. — Est-il donc plus facile et plus réalisable, dit-elle, y at-il donc moins de dangers et de folie, malgré vos promesses, à rendre à la liberté un redoutable captif, un criminel de lèze-majesté? Pour obtenbr l'impossible, vous avez offert l'impossible, monsieur d'Exmès; mais il n'est pas juste que vous exigiez l'accomplissement de la parole du roi, quand vous n'avez pas tenu jusqu'au bout la vôtre. Les devoirs d'un souverain ne sont pas moins graves que ceux d'un fils ; d'immenses et surhumains services rendus à rÉtat pourraient seuls excuser l'extrémité qui ferait imposer silence par Sa Mayesté aux lois de l'État. Vous avez à sauver votre père, soit ; mais le roi a la France à garder, Et, d'un regard expressif commentant ses paroles, Diane rappelait deux lois à Henri quels risques il y avait à laisser

82 LES DEUX DIANE. sortir de la tombe le vieux comte de Montgomery et flon secret. Aussi, lorsque Gabriel, tentant un dernier effort, s'écria en étendant les mains vers le roi : •** Sire, c'est à vous, c'est à votre équité, c'est à votre clémence même que j'en appelle ! Sire, plus tard, avec l'aide du temps et des circonstances, je m'engage encore à rendre à la patrie cette ville, ou à mourir à la tâche. Mais m attendant, sire, faites, de grâce, que je voie mon père ! Henri, conseillé par le regard fixe et par toute attitude de Diane, répondit en affermissant sa voix : -^ Tenez votre promesse jusqu'au bout, monsieur, et je jure Dieu qu'alors, mais alors seulement, je remplirai la mienne. Ma parole ne vaut qu'autant que la vôtre. — C'est votre dernier mot, sire, dit Oabriel. -* - C'est mon dernier mot. Gabriel courba un moment la tête, écrasé, vaincu fH tout frémissant de cette terrible défaite. En une minute il remua un monde de pensées. Il se vengerait de ce roi ingrat et de cette femme perfide; il se jetterait dans les rangs des réformés ! il remplirait la destinée des Montgomery ! il fi^apperait mortellement Henri, comme Henri avait frappé le vieux comte ! il ferait renvoyer Diane de Poitiers honteuse et sans honneurs ! Ce serait là désormais le but unique de sa volonté et de sa vie, et ce but, quelque éloigné et invraisemblable qu'il parût pour un simple gentilhomme, il saurait l'atteindre à la fin ! Mais quoi ! son père, pendant ce temps, serait mort vingt fois ! Le venger était bien, le sauver était mieux. Dans sa position, prendre une ville n'était pas plus difficile peut-être que de punir un roi. Seulement, ce but-là était saint et glorieux, et l'autre criminel et impie ! Avec l'un il perdait Diane de Castro à jamais; avec l'autre, qui sait s'il ne la gagnerait pas ! Tous les événemens qui s'étaient accomplis depuis la prise de Saint-Quentin passèrent devant les yeux de Gabriel comme un éclair. En dix fois moins de temps que nous n'en mettons à écrire tout ceci, l'âme vaillante et toujours prête du Jeune

LES DEUX DIANE. 83 homme s'ôtait relayée. Il avait arrêté une résolution, conçu un plan, entrevu une issue. Le roi et sa maîtresse le virent avec étonnement, et presque avec effroi, redresser son front pâle, mais c'est me« — Soit! dit-il seulement, — Vous vous résignez? reprit Henri. — Je me décide, répondit Gabriel. — Comment? expliquez-vous! dit le roi, — Écoutez-moi, s'il vous plaît. L'entreprise par laquelle Je tenterais de vous rendre une ville pour celle que les Espagnols vous ont occupée, vous paraîtrait désespérée, impossible, insensée, n'est-ce pas? Soyez de bonne foi, sire, et vous aussi, madame, c'est ainsi qu'au fond vous l'avez jugée? — C'est vrai, répondit Henri, — 4e le crains, ajouta Diane. — Selon toutes les probabilités, poursuivit Gabriel, cette tentative me coûterait la vie, sans produire d'autres résultats que de me faire passer pour un fou ridicule. — Ce n'est pas moi qui vous l'ai proposée, dit le roi. — Et il sera sage sans doute d'y renoncer, reprit Diane. — Je vous ai dit pourtant que j'y étais déterminé, dit Gabriel. Henri et Diane ne purent retenir un mouvement d'admiration. — Oh ! prenez garde ! s'écria le roi, " — A quoi ! à ma vie ? reprit en riant tout haut Gabriel, il y a longtemps que j'en ai fait le sacrifice. Seulement, sire, pas de malentendu et de faux-fuyant cette fois. Les termes du marché que nous concluons ensemble devant Dieu sont clairs et nets à présent. Moi, Gabriel, vicomte d'Emès, vicomte de Montgomery, je ferai de telle sorte que, par moi, une ville, actuellement au pouvoir des Espagnols ou des Anglais, tombera au vôtre. Cette ville ne sera pas une bicoque ou une bourgade, mais une place forte aussi importante que vous puissiez la souhaiter. Pas d'ambiguïté là-dedans, je pense! — Non vraiment, dit le roi troublé. — Mais aussi, reprit Gabriel, vous, de votre côté, Henri II, roi de France, vous vous engagez à ouvrir, à ma première

81 LES DEUX DIANE. réquisition, le cachot de mon père, et à me rendre le comte de Montgomery. Vous vous y engagez? c'est dit? Le roi vit le sourire d'incrédulité de Diane et dit : — Je m'y engage. — Merci, Votre Majesté ! Mais ce n'est pas tout : vous pouvez bien accorder une garantie de plus à ce pauvre insensé qui se jette les yeux ouverts dans l'abîme. Il faut être indulgent pour ceux qui vont mourir. Je ne vous demande pas d'écrit signé qui puisse vous compromettre, vous me refuseriez sans doute. Mais voici là une Bible. Sire, posez dessus votre main royale et jurez ce serment : « En échange d'une ville de premier ordre que je devrai au seul Gabriel de Montgomery, je m'engage sur les saints livres à rendre au vicomte d'Exmès la liberté de son père, et déclare d'avance, si je viole ce serment, ledit vicomte dégagé envers moi et les miens de toute fidélité ; dis que tout ce qu'il fera pour punir le parjure sera bien fait, et l'absous devant les hommes et devant Dieu, fût-ce d'un crime sur ma personne. » Jurez ce serment-là, sire. — De quel droit me le demandez-vous? reprit Henri. — Je vous l'ai dit, sire, du droit de celui qui va mourir. Le roi hésitait encore. Mais la duchesse, avec son dédaigneux sourire, lui faisait signe qu'il pouvait bien s'engager sans crainte. En effet, elle pensait que, pour le coup, Oabriel avait tout à fait perdu la raison, et haussait les épaules de pitié. — Allons l je consens, dit Henri avec un entraînement fatal. Et il répéta, la main sur l'Evangile, la formule de serment que lui dicta Gabriel. — Au moins, dit le jeune homme quand le roi eut fini^ cela suffirait pour m'épargner tout remords. Le témoin de notre nouveau marché, ce n'est plus seulement madame, c'est Dieu. Maintenant, je n'ai plus de temps à perdre. Adieu, sire. Dans deux mois d'ici je serai mort, ou j'embrasserai mon père. Il s'inclina devant le roi et la duchesse, et sortit précipitamment»

LES DEUX DIANE. 85 Henri, malgré lui, resta un moment sérieux et pensif, mais Diane éclata de rire. — Allons! vous ne riez pas, sire! dit-elle. Vous voyez bien que ce fou est perdu, et que son père mourra en prison. Vous pouvez rire, allez I sire. — Ainsi fais-je, dit le roi en riant* UNE GKAIœB n>éB POUH 17N GRAND H01IMB* Le duc de Guise, depuis qu'il portait le titre de lieutenant général du royaume, occupait un logement dans le Louvre même. C'était maintenant dans le château des rois de France que dormait, ou plutôt que veillait, chaque nuit, l'ambitieux chef de la maison de Lorraine. Quels rêves rêvait-il tout éveillé sous ces lambris peuplés de Chimères ! N'avaient-ils pas fait bien du chemin, se^ songes, depuis le jour où il confiait à Gabriel sous sa tent de Civitella ses projets sur le trône de Naples ? s'en contenterait-il à présent? l'hôte de la maison royale ne se disait-il pas dès-lors qu'il en pourrait bien devenir le maître? ne sentait-il pas déjà vaguement autour de ses tempes le contact d'une couronne? ne regardait-il pas avec un sourire de complaisance sa bonne épée, qui, plus sûre que la baguette d'un magicien, pouvait transformer son espérance en réalité? Il est permis de supposer que, même à cette époque, François de Lorraine nourrissait de telles pensées. Voyez 1 le roi lui-même, en l'appelant à son secours dans sa détresse, n'autorisait-il point ses ambitions les plus audacieuses? Lui confier le salut de la France dans cette passe désespérée, c'était le reconnaître le premier capitaine du temps I François W n'eût pas agi avec cette modestie I il

89 LES DEUX DIANE. eût saisi son épée de Marignan. Mais Henri II, quoique personnellement fort brave, manquait de la volonté qui commande et de la force qui exécute. Le duc de Guise se disait tout cela, mais il se disait aussi qu'il ne suffisait pas de se justifier à soi-même ces espoirs téméraires, il fallait les justifier aux yeux de la France ; il fallait, par des services éclatants, par des succès signalés, acheter ses droits et conquérir sa destinée. L'heureux général, qui avait eu la chance d'arrêter à Metz la seconde invasion du grand empereur Charles Quint, sentait bien pourtant qu'il n'avait pas encore assez fait pour tout oser. Quand bien même, à cette heure, il repousserait de nouveau jusqu'à la frontière les Espagnols et les Anglais, ce n'était pas assez non plus. Pour que la France se donnât ou se laissât prendre, il ne fallait pas seulement réparer ses défaites, il fallait lui remporter des victoires. Telles étaient les réflexions qui occupaient d'ordinaire le grand esprit du duc de Guise, depuis son retour d'Italie* Il se les répétait ce jour même où Gabriel de MontgoyiK^ mery concluait avec Henri II son nouveau pacte iiisei(srf et sublime. Seul dans sa chambre, François de Guise, debout k h fenêtre, regardait sans voir dans la cour, et tambourinai^ machinalement des doigts contre la vitre. Un de ses gens gratta à la porte avec discrétioii, et, ouvrant sur la permission du duc, lui annonça le vicomteQ d'Exmès. — Le vicomte d'Exmès ! dit le duc de Guise qui avait ^ mémoire de César, et qui d'ailleurs avait de bonnes raisons pour se rappeler Gabriel. Le vicomte d'Exmès 1 mou jeune compagnon d'armes de Metz, de Renty et de Valeur za ! Faites entrer, Thibault, faites entrer sur-le-champ. Le valet s'inclina et sortit pour introduire Gabriel. Notre héros (nous avons bien le droit de lui donner ce nom), notre héros n'avait pas hésité. Avec cet instinct qui illumine l'âme aux heures de crise, et qui, s'il éclaire tout le cours ordinaire de l'existence, s'appelle le génie, Gâr briel, en quittant le roi, comme s'il eut pressenti les sçi

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

L1!8 DEDX DIANB. 91 crMes pensées que caressait dans le moment même le duc de Guise, s'était rendu tout droit au logement du lieutenant général du royaume, C'était peut-être le seul homme vivant qui dût le comprendre et qui pût l'aider. Gabriel, d'ailleurs, eut lieu d'être touché de Paccueilque lui fit son ancien général. Le duc de Guise vint au-devant de lui Jasqu*èt la portOi et le serra dans ses bras. — Ah! c'est vous enfin, mon vaillant! lui dit-il ayec effusion. D'où arrivex-vous? qu'êtes -vous devenu depuis Saint Quentin ? Que j'ai souvent pensé }^ vous et parlé dQ vous, Gabriel l — Vraiment, monseîgneur, f aurajç gardé dan? votre souvenir quelque place ? — Pardieu l il le demande l s'écria Ip duc. Aussi bi^a n'avez-YOus pas des façons h vous de voqs rappeler aux gens? Coligny, qui v^ut mieux à Iqi tout seul que tous lea Montmorency ensemble, m'a raconté (quoiqu'^ mots couverts, je ne sais pourquoi) vme pj^rtjq dq vos exploita Ihbas, à Saint-Quentin ; et encore \\ m'en taisait, ^ cq qu'il disait, la meilleure moitié, — J'en ai trop peu fait, pourtant J dit en «QUriftHt tristement Gabriel. — Ambitieux, reprit le duc. — Bien ambitieux, en efiët I dit Gabriel en secouant la tête avec mélancolie. — Mais, Dieu merci ! reprit le duc de Guise, vous voilà de retour ? nous voilà réunis, ami ! et vous savez les projets que nous faisions ensemble en Italie ! Ah ! mon pauvre Gabriel, c'est maintenant que la France a plus que jamais besoin de votre bravoure. A quelles tristes extrémités ils ont réduit la patrie ! — Tout ce que je suis et tout ce que je puis, dit Gabriel, est consacré à son soutien et je n'attends que votre signal, monseigneur. — Merci, ami, répondit le duc, j'userai de l'ofiîre, soyezen certain, et mon signal ne se fera pas attendre.

LES DEUX DIANE. — Ce sera donc à moi à vous remercier, monseigneur I s'écria Gabriel. — A vrai dire pourtant, reprit le duc de Guise, plus je regarde autour de moi, plus je trouve la situation embarrassante et grave. J'ai dû courir d'abord au plus pressé, organiser autour de Paris la résistance, présenter une ligne formidable de défense à l'ennemi, arrêter ses progrès enfin. Mais ce n'est rien, cela. Il a Saint-Quentin l il a le nord l je dois, je veux agir. Mais comment?... Il s'arrêta, comme pour consulter Gabriel. Il connaissait la haute portée de l'esprit du jeune homme, et s'était en plus d'une occasion trouvé bien de ses avis ; mais, cette fois, le* vicomte d'Ëxmès se tut, observant lui-même le duc et le laissant venir, pour ainsi dire. François de Lorraine reprit donc : — N'accusez point ma lenteur, ami. Je ne suis point, vous le savez, de ceux qui hésitent, mais je suis de ceux qui réfléchissent. Vous ne m'en blâmerez pas, car vous êtes un peu comme moi, à la fois résolu et prudent. Et même, ajouta le duc, la pensée de votre jeune front me semble encore plus austère que par le passé. Je n'ose vous interroger sur vous-même. Vous aviez, je m'en souviens, à vous acquitter de graves devoirs et à découvrir de dangereux ennemis. Auriez-vous à déplorer d'autres malheurs que ceux de la patrie ? J'en ai peur ; car je vous ai quitté sérieux et je vous retrouve triste. — Ne parlons pas de moi, monseigneur ^ je vous prie, dit Gabriel. Parlons de la France, ce sera encore parieur de moi. — Soit ! reprit le duc de Guise. Je veux donc vous dire à cœur ouvert ma pensée et mon souci. Il me semble que ce qui serait actuellement nécessaire, ce serait de relever par quelque coup d'éclat le moral de nos gens et notre vieille réputation de gloire, ce serait de mettre la défense dans l'attaque, ce serait enfin de ne pas se borner à remédier à nos revers, mais de les compenser par un succ^. — Cet avis, c'est le mien, monseigneur I s'écria vivement Gabriel, surpris et ravi d'une coïncidence si favorable à ses propres desseins.

LES DEUX DIANE. — C'est votre avis, n'est-ce pas? reprit le duc de Guise, et vous avez songé plus d'une fois sans doute aux dangers de notre France* et aux moyens de l'en retirer? — J'y ai songé souvent en effet, dit Gabriel. — Eh bien! reprit François de Lorraine, ôtes-vous, ami, plus avancé que moi? Avez-vous envisagé la difficulté sérieuse? Ce coup d'éclat, que vous jugez comme moi nécessaire, où, quand et comment le tenter? — Monseigneur, je crois le savoir, — Se peut-il ? s'écria le duc. Oh ! parlez, parlez, mon ami! — Mon Dieu ! j'ai peut-être déjà parlé trop vite, dit Gabriel. La proposition que j'ai à vous faire est de celles qui auraient besoin sans doute de longues préparations. Vous êtes très grand, monseigneur ; mais, c'est égal ! la chose que j'ai à vous dire pourra bien encore vous paraître à vous-même démesurée. — Je ne suis guère sujet au vertige, dit le duc de Guise en souriant. — N'importe, monseigneur, reprit le vicomte d'Extrême. Au premier aspect, mon projet, je le crains et je vous en préviens, va vous paraître étrange, insensé, irréalisable même ! Il n'est cependant que difficile et périlleux. — Mais c'est un attrait de plus, celui dit François de Lorraine. — Ainsi, continua Gabriel, il est convenu, monseigneur, que vous ne vous en effraierez pas d'abord. Il y aura, je le répète, de grands risques à courir. Mais les moyens de réussite sont en mon pouvoir, et quand je vous les aurai développés, vous en conviendrez vous-même. — S'il en est ainsi, parlez donc, Gabriel, dit le duc. Mais, ajouta-t-il avec impatience, qui vient nous interrompre encore? Est-ce vous qui frappez, Thibault? — Oui, monseigneur, dit le valet survenant. Monseigneur m'avait ordonné de l'avertir quand il serait l'heure du conseil, et voilà deux heures qui sonnent, monsieur de Saint-Remy et ces messieurs vont venir dans l'instant prendre monseigneur. — C'est vrai, c'est vrai, reprit le duc de Guise, il y a

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

90 (£§ jmn mxK' conseil tout à Theure, et conseil important,)1 ^t indispensable que j'y assiste. C'est bien^ Thibault, |ai^Zn][^oiHi* Vous introduirez ces messieurs quand* ils arrivero^tf Vqu3 voyez, Gabriel, que mon devoir va m'appeler prè% du roi. Mais, en attendant que vous puissiez ce soir me 4éyQlopper h loisir votre dessein, qui doit être grand puisqi^il ^\$it de vous, satisfaites brièvenient» je voas en soppiie, n|^ qvMriosité et mon impatience, En ^e\j^ mots, G«lbripJ, que prétendriez-vous faire î — En deux mots, monseigneur , fren4r§ CQUiif% dit tranquillement Gabriel. — Prendre Calaû* I s'^rîa lq dnq de Cuise f» ^«oulant de surprise, — Vous oubliez, n^onseigneur, reprit GaWpl ^v«i te même sang-froid, que vous aviez pronw? 4^ ^e pas v(M|| eflftrayer de la première impression. — Oh I mais y avez-vous bien songé a^sai T dit If duc> Prendre Calais défendu par une garnison formi4J|bie, par des remparts imprenable», par la mer I Calais §u pouvoir de l'Angleterre depuis plu3 di^ deui siècjes | Cali|i? pardé comme on garde la clef de la France quand on li ttpnt (J'aime ce qui est audaci^u^ç. Mais peçi ne ser^it-ij p£^ y^ méraire ? — Oui, monseigneur, répondit Gabriel, Mais c'est Justement parce que Tentreprise est téméraire, c'est parcQ qu'on ne peut m^nn^e en concevoir la penséie P^ \^ soupçon, qu'elle a des cbances meilleures qe réussit^. — C'est possible, au fait, dit le duc rfiyanif — Quand vous m'aurez entendu , monseigneur, vqu§ direz : C'est certain ! l^ conduite à tenir est marquée d avance : garder le plus absolu secret, donner le change h l'ennemi par quelque fausse manœuvre, et arriver i^ vant la ville à l'improyiste, En quinze jours, Calais sor^ k nous. — Mais, reprit vivement le duc de Qujse, ces indications générales ne suf9sent pas. Votre plan, Gabriel, vous avçif un plan î — Oui, monseigneur, il est simple et sûr... Gabriel n'^ut pas le temps d'achever. Eu ce moment, la

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

I[^]DS PEUX PLANf.: M porte s'ouvrit, et le comte de Saint-Remy entra, suivi de nombre de seigneurs attachés à ia fortune des Guise. — Sa Majesté attend au conseil monseigneur le lieutenant général du royaume, dit Saint-Remy. — Je suis à vous, messieurs, reprit le duc de Guise en saluant les arrivans. Puis, revenant rapidement à Gabriel, il lui dit à voix basse : — U faut, vous le voyez, que je vous quitte, ami. Mais l'idée inouïe et magnifique que vous venez de jeter dans qaon esprit ne me quittera pa3 de I4 Journée, je vous en réponds ! Si vraimeat vous croyez un tel prodige exécutable, Je me sens digne de vous comprendre. Pouvez-vous revenir ici ce soir à huit heures? pous aurons ^ ppH3 toute la Juiit, et nous ne serQn3 plu3 interrompus» — A huit heures, je serai exact, dit Gabriel, et j'e^^ploie^rai bien moa temps d'ici 14» — Je ferai observer h monseigneur, dit le comto de Saint-Remy, qu'il est maintenant plus de deux heures. — Me voici I me voici I répondit le duc. Il fit quelques pas pour wttTi pui? 1^ wtouma vers Gabriel, le regarda, et, ^ yapprpc^ant encore de lui, comme pour js'çtssurer ae nouveau qu'il avait bien enn tendu : — Prendre CçJais^î rép^t^^t^tt tort b4\$ «vea une sorte d'interrogaliop. Et Gabriel, inclii^ant ^fOrm^tivepient lu tCte, de râpoo^dre avec son sourire doux et calme 1 — Prendre Calais. Le duc de Guise §Qrtit, 9t te ?iCPWto d'Sxmte quitta derrière lui le Louvre.

«s LES DEUX DIANK. XI. DIVERS PROFILS DE GENS

D'ÉPÉB. Aloyse guettait avec angoisse le retour de Gabriel à ta fefiêtre basse de l'hôtel. Quand elle Taperçut enfin, elle leva au ciel ses yeux pleins de larmes, larmes de bonheur et de gratitude, cette fois. Puis elle courut elle-même ouvrir la porte à son mattre bien-aimé. — Dieu soit béni ! je vous revois, monseigneur, s'écrla1-elle. Vous sortez du Louvre ? vous avez vu le roi ? — Je l'ai vu, répondit Gabriel. — Eh bien ? — Eh bieni ma bonne nourrice, il faut encore attendre. — Attendre encore ! répéta Aloyse en joignant les mains. Sainte Vierge ! c'est poinrtant bien triste et bien difficile d'attendre. — Ce serait impossible, dit Gabriel, si, en attendant, je n'agissais pas. Mais j'agirai, Dieu merci ! je pourrai me distraire de la route en regardant le but. Il entra dans la salle et jeta son manteau sur le dossier d'un fauteuil. Il n'apercevait pas Martin-Guerre assis dans un coin et plongé dans des réflexions profondes. — Eh bien, Martin, eh bien, paresseux ! cria dame Aloyse À l'écuyer, vous ne venez seulement pas aider monseigneur à se débarrasser de son manteau ? — Oh I pardon ! pardon I fit Martin en s'éveillant de sa rêverie et en se levant précipitamment. — C'est bon, Martin, ne te dérange pas, dit Gabriel. Aloyse, jo ne veux pas que tu tourmentes mon pauvre Martin ; son zèle et son dévouement me sont en ce moment

LES DEUX DIANE. 93 «)lus que jamais nécessaires, et j'ai à m'enlendre avec lui le choses graves. Tout désir du vicomte d'Exmès était sacré pour Àloyse. Elle favorisa Técuyer rentré en grâce de son plus aimable sourire, et sortit discrètement, pour laisser Gabriel plus libre de Tentretenir. — Ça, Martin, dit celui-ci quand ils furent seuls, que faisais-tu donc là, de fait? et sur quel siyet méditais-tu si gravement ? — Monseigneur, répondit Martin-Guerre, je me creusais, ê'il vous plaît, la cervelle pour deviner un peu l'énigme de l'homme de ce matin. — Eh bieni l'as-tu trouvée ? reprit Gabriel en souriant. — Très peu, hélas 1 monseigneur. S'il faut vous l'avouer, j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois absolument que la nuit noïrer — Mais je t'ai annoncé, moi, Martin, que je croyais voir autre chose. — En effet, monseigneur, mais quoi ? c'est ce que je me tue à chercher. — Le moment n'est pas venu de te le dire, reprit Gabriel. Écoute : tu m'es dévoué, Martin? — Est-ce une question que fait monseigneur î — Non , Martin, c'est ton éloge. J'invoque ce dévouement dont je parle. Il faut, pour un temps, t'oublier toimême, oublier l'ombre qu'il y a sur ta vie et que nous dissiperons plus tard, je te le promets. Mais à présent, j'ai besoin de toi, Martin. — Ah I tant mieux I tant mieux I tant mieux f s'écria Martin-Guerre. — Mais entendons-nous bien, reprit Gabriel. J'ai besoin de toi tout entier, de toute ta vie, de tout ton courage, veux-tu te fier à moi, ajourner tes inquiétudes personnelles et te donner à ma seule fortune ? — Si je le veux! s'écria Martin. Mais, monseigneur, c'est mon devoir, et qui plus est, mon plaisir. Par saint Martin I je n'ai été que trop longtemps séparé de vous I je veux réparer les jours perdus, grêle et tempête I Quand il j aurait des légions de Martin-Guerre à mes trousse^^

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

iM LES DEUX DUNE. 0 yez tranquille, monseigneur, je m'en moqnered enttëfément. Dès que vous serez là, devant moi^ je ne tertâi que f 0U9 au monde. — Brave cœur I dit Gabriel. Réfléchis pourtant, HéUKitt, que l'entreprise où je te demande de t'ëttgâget l»t pMhè de dangers et d'abîmes. --^ Baste I on saute par dessus f dit Martin ifii feitokf Ckh quer ses doigts avec insouciance. — Nous jouerons cent fois nos existences^ Martini — Tant vaut l'ei^eu^ tant vaut la partie^ monseign«iir I — Mais cette partie terrible, une fois qu'elle ^ra èfigld^ gée, ami, il ne nous sera plus perods de la quittée. — - On est beau joueur ou on ne FéSt pSSf fëpf^ âèfement Técuyer. — N'importe l dit Gabriel, malgré toute ta If^éoltitfôA, tu ne prévois pas les chances redoutables et étranges que comporte la lutte surhumaine dans laquelle je Vaiâ te eotiduire ; et tant d'eflfôrts resteront peut-être, songes-y bien, sans récompense l Martin, pense à ceci : le plan qtill me faut accomplir^ quand je l'envisage, il me fait peut i nioimême. — Bon I les péfils et moi ii(5us tiouâ connaissons,.. dit Martin d'un eli capable, et quand on a eu ^honneur d'être pendu... — Martin, reprit èràbriel^ il iaodra braver les &étuëmf ^ î^ouir de la tempête, nre de l'impossible !«.. — Nous rirons l dit Martin-Guerre. A vous parler franchement, monseigneur, depuis mon gibet, les joufs qûejtf vis me paraissent des jours de grâce, et je ne vais pas chicaner le bon Dieu sur la portion de surplus qu'il veut bien m'ectroyer. Ce que le marchand vous accorde par-dessus le marché, il ne faut pas le compter ; sans quoi^ l'on esl un ingrat ou un sot. — C'est dit alors, Martin I reprit le vicomte d'Eïmès, td partages mon sort et tu me suivras* — Jusqu'en enfer, monseigneiirl pouiYtt toutefois qtid ce soit pour narguer Satan; oAt on est bon catholiqtêt). — Ne crains rien là-dessus, dit Gabriel. Tu compromets

LES ÛËUÎ DIAi^. t6 tras peut-être avec moi ioû salut en ce monde, mais non pas dans l'autre. — C'est tout ce qu'il me feut, reprit ttfartin. Mais est-ce que monseigneur n'avait pas à me demander autre chose que ma vie? — Si vraiment, dit Gabriel ôh souriant de la naïveté héroïque de cette question; si vraiment, Martin-Gruerre, il faut encore que tu me rendes un service. — De quoi s'agit-il, monseigneur? — Te ferais-tu bon, reprit Gabriel, de me chercher et de me trouver le plus proiiiptement possible, aujourd'hui même s'il se pouvait, \me douzaine de compagnons de ta trempe, braves, forts, hardis, qui ne redoutent ni le fer ni le feu, qui sachent supporter la faim et la soif, le chaud et le froid, qui obéissent comme des anges et se battent comme des démons? Cela se peut-il? — C'est selon. Seront-ils bien payés? demanda MartinGuerre. — Une pièce d'or pour chaque goutte de leur sang, dit Gabriel. Ma fortune est la moindre chose que je regrette, hélas! dans la pieuse et rude tftche que je dois mener à bout. — A ce taux-là, monseigneur, reprit Técuyer, je vous ramasserai en deux heures de bons chenapans qui, je vous en répons, ne plaindront pas leurs blessures. En France, et surtout à Paris, on ne chôme jamais de lurons pareils* Mais qui serviront-ils î — Moi-même, dit lé vicomte d*Éxmès. Ce n^estpas comme capitaine des gardes, c'est comme volontaire que je vais faire la campagne qu'on prépare. Il me faut des gens à moi. — Ohl s'il en est ainsi, monseigneur, dit Martin, j'ai d'abord sous la main, et prêts au premier signal, cinq ou six de nos anciens gaillards de la guerre de Lorraine. Ils jaunissent, les pauvres diables, depuis que vous les avez congédiés. Vont-ils être contents de retourner au feu avec vous! Ah ! c'est pour vous-même que je vais recruter? Ohl bien alors» dès ce sohr, je vous présenterai votre galerie complète.

96 LES DEUX DIANE. ~ Bien! dit Gabriel. Une condition nécessaire de leur rôlement, c'est qu'ils devront se disposer à quitter Paris à toute heure et à me suivre partout où j'irai, sans questions ni commentaires, sans seulement regarder si nous marchons vers le sud ou vers le septentrion. — Ils marcheront vers la gloire et l'argent les yeux bandés, monseigneur. — Je compte donc sur eux^et sur toi, Martin. Pour ta part, à toi... — N'en parlons pas, monseigneur, interrompit Martin. — Parlons-en, au contraire. Si nous survivons à la bagarre, mon brave serviteur, je m'engage ici solennellement à faire pour toi ce que tu auras fait pour moi, et à te servir à mon tour contre tes ennemis, sois tranquille. En attendant, ta main, mon fidèle. — Oh! monseigneur I dit Martin-Guerre en baisant respectueusement la main que lui tendait son maître. — Allons, va, Martin, reprit le vicomte d'Exmès; ni^tstoi tout de suite en quête. Discrétion et courage! J'ai besoin maintenant d'être seul. — Pardon! monseigneur va-t-il rester à l'hôtel? demanda Martin. — Oui, jusqu'à sept heures. Je ne dois aller au Louvre qu'à huit. — En ce cas, reprit Técuyer, avant sept heures, monsieur le vicomte, j'espère pouvoir vous présenter au moins quelques échantillons du personnel de votre troupe. Il salua et sortit, tout fier et tout préoccupé déjà de sa haute mission. Gabriel, resté seul, passa le reste du jour enfermé, à consulter le plan que lui avait remis Jean Peuquoy, à écrire des notes, à marcher de long en large dans sa chambre et à méditer. Il ne fallait pas qu'il laissât le soir une seule objection du duc de Guise sans réponse. Il s'interrompait seulement de temps en temps pour répéter d'une voix ferme et d'un cœur ardent : — Je te sauverai, mon père! Ma Diane, je te sauverai! Vers six heures, Gabriel, sur les instances d'Aloyse, ve

LES DEUX DIANE. 97 naît do prendre quelque nourriture, Martin-Guerre entra d'un air grave et composé : — Monseigneur, dit-il, vous plairait-il recevoir six ou sept de ceux qui aspirent à l'honneur do servir sous vos ordres la France et le roi? — Quoil d^à six ou sept! s'écria Gabriel. — Six ou sept inconnus de monseigneur. Nos anciens de Metz compléteraient les douze. Ils sont tous enchantés de risquer leur peau pour un maître tel que vous, et acceptent toutes les conditions que vous voudrez bien leur faire. — Diable I tu n'as pas perdu de temps, dît le vicomte d'Exmès. Eh bionl voyons, introduis tes hommes. — L'un après Vautre, n'est-ce pas? reprit Martin-Guerre. Monseigneur pourra mieux les juger ainsi. — L'un après l'autre, soit dit Gabriel. — Un dernier mot, ajouta l'écuyer. Je n'ai pas besoin d'avertir monsieur le vicomte que tous ces hommes me sont connus, soit par moi-même, soit par des informations exactes. Ils sont d'humeurs diverses et d'instincts variés ; mais leur caractère commun, c'est une bravoure à l'épreuve. Je puis répondre à monsei^eur de cette qualité essentielle, s'il veut bien être indulgent d'ailleurs à l'endroit de quelques petits travers. Après cette harangue préparatoire, Martin-Guerre sortit un instant, et revint presque aussitôt suivi d'un grand gaillard au teint basané, à la tournure leste, à la physionomie insouciant et spirituelle. — Ambrosio, dit Martin-Guerre en le présentant. — Ambrosio ! c'est un nom étranger. N'est-il pas Français? demanda Gabriel. — Qui le sait? dit Ambrosio. On m'a trouvé enfant, et j'ai vécu homme dans les Pyrénées, un pied en France, un pied en Espagne, et ma foi! j'ai gaîment pris mon parti de ma double bâtardise, sans en vouloir autrement ni au bon Dieu, ni à ma mère. — Et comment viviez-vous? reprit Gabriel. — Ah ! voilà, dit Ambrosio. Impartial entre mes deux patries, je tâchais toujours, dans la limite de mes faibles moyens, d'annuler entre elles les barrières, d'étendre à

T. II. 6

The text on this page is estimated to be only 22.13% accurate

(te LËâ ï)ËUt blAi^ chacune d'elles les avantagée do l'airtte, et, pdt (56 libfè échange des dons qu'elles lienneùt àéparément de W Pto^ yidence, de contnblët, en fils pieux, de (dut mon pouvoir & leur tnutuelle pfost)érîté. — En un mot, reprit Martin-Guéffé, Ainficâô fàiSSit M contrebande. — Mais, continua AiriM'oslo* M^àlé 4U ftttctfité^ espagnoles comme aux autorités tfétù^^es, fUëcbSùu ë(ptntfsuivi k la foiâ pdr meS iùgt^të cotiftpàttibtéS de^ dèM Msans pyrèùéens, j'ai pji^ le pàtrll de ïèïrf ééàèf k {flàéë et de venir à Paris, ville dé rësàbttftes rfbttf les Dl^s... — Où Ambi'osio serait hétltëûi, éjôuta iBatftiÛ, dé ftiétrô au sei^vice dutièojtite d^Ëimësson întf épidiîé, ^ii àdr^se et sa longue habl{6

IUmé^ qu'il .çi (^mgjé^ «ymt leur heure w^ pie4 ùx trôpa du
Seigneuy, rr- Accepté ILACtanca to

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

106 I[^] DEUX DUNE. — Jusqu'au 1^{er} janvier? répéta Pierre, Je
Içluidi[^], milord. — Bien I voici votre reçu, l'ami, de plus, pour vous, an
petit dédommagement des peines de ce long voyage. Prenez. Prenez donc I
L'homme, qui avait paru d*abord hésiter, se ravisa et accepta la bourse que
lui offrait lord Weijtwortb. — Merci, milord, dit-il. Mais milord
m'accor(Jera-t-il) encore une grâce I — Qu'est-ce que c'est! demanda le
gouverneur 4[^] O[^]W* — Outre cette dette que je viens d'acquitter envers
milord, reprit le messenger, le vicomte d'Eimè[^] en ^coptracié une autre,
pendant son séjour ici, envers un de§ habi{jans de cette ville, un nommée.
Comment est-ce ^onQ qu'p^f^lp nomme? Un nommé Pierre Peuquoy, dont il
/| été VMtO* -r Eh bien ? dit lord WentWQjrtb, — Eh bieni milord, me
3era-t-il permis d'allejr présçif[^] ment chez ce Pierre Peuquoy pour lai
r^jnbQqm^r s^ avances ? ««- Mais sans doute, dit le gouverneur t Qn ¥Oip
jnqmtff[^] sa maison. Voie} votre laissez-passer poiijr ^rU7 # Cfl4ai#* Je
voudra pouvoir vou§ pef w^ttre d y §if jourfter qi^lques jours; vous auriez
peut-être besoiⁱ^ 4e vous Reposer 4[^] voyage. Mais les règlemj&ns de)a
pl^QC dé^pdpnt d'y gnp^ 4iïr un étranger, un Fray^çajs sart/oi^i, ^im 4pijc,
f jwnl, et bonne route ! — Adieu, et bgnftQ chance, milord, avec toim mes
|remercîmens. En quittant l'hôtel du gouverneqri le me^ger,¥iO|laans 3'âlre
trompé encore dix fols de chemiq, se rendit f)ie du Martroi, oii demeurerait,
si nos lecteurs veulent ^p p0]% rappeler, l'armurier Pierre Peuquoy.
L'envoyé de Gabriel trouva Pierre Peuquoy p)u9 (i^ifli encore dans sqn
ate}ier que lord WeptTforth 4&p£ son hôtel. L'armurier, qui le prit d'abord
pour une pp^itlqiiii le reçut avec une indifférence marquée. Néanmoins,
quand l'autre s'annonga comme yenfiQt di îa part du vicomte d'Exmès, le
front du brave bOHfgépui s'éclaircit soudainement.

LES DEUX DIANE. 101 ensemble tout d'une pièce en emboîtant le pas avec précision. — Le suivant, dit Martin-Guerre, a nom Pilletrousse. Le voici. Une espèce de brigand, à la mine farouche, aux habits déchirés, ût son entrée en se dandinant avec embarras, et en détournant les yeux de Gabriel comme d'un juge. — Pourquoi paraissez-vous honteux, Pilletrousse? lui demanda Martin-Guerre avec aménité. Monseigneur que voici m'a demandé des gens de cœur. Vous êtes un peu plus... accentué que les autres, mais, en somme, vous n'avez pas à rougir. Il reprit gravement en s'adressant à son maître : — Pilletrousse, monseigneur, est ce que nous appelons un routier. Dans la guerre générale contre les Espagnols et les Anglais, il a fait jusqu'ici la guerre pour son propre compte. Pilletrousse rôde sur nos grands chemins, remplis à cette heure de pillards étrangers, et Pilletrousse pille les pillards. Pour ses compatriotes, nonseulement il les respecte, mais il les protège. Donc, Pilletrousse conquiert, il ne vole pas. Pilletrousse vit de butin, non de larcins. Néanmoins, il a éprouvé le besoin de régulariser sa profession... errante, et d'inquiéter moins... arbitrairement les ennemis de la France. Aussi a-t-il accepté avec empressement l'offre de s'enrôler sous la bannière du vicomte d'Ëxmès... — Et moi, dit Gabriel, sous ta caution, Martin-Guerre, je le reçois, à condition qu'il ne prendra plus pour théâtre de ses exploits les routes ou les sentiers, mais les villes fortes et les champs de bataille. — Rends grâce à monseigneur, drôle, tu es des nôtres, dit au routier Martin-Guerre, qui semblait avoir un faible pour ce coquin. — Oh I oui, merci, monseigneur, reprit avec effusion Pilletrousse. Je vous promets de ne plus jamais me battre maintenant un contre deux ou trois, mais un contre dix toujours. — A la bonne heure I dit Gabriel. Celui qui vint après Pilletrousse était un individu pâle, 0.

LES DEUX DIANE. mélancolique et même soucieux, qui semblait ennuager l'univers avec découragement et tristesse. Ce qui ajoutait surtout au cachet lugubre de sa figure, c'étaient les balafres et cicatrices dont elle était largement et abondamment couturée. Martin-Guerre présenta cette septième et demi^e recrue sous l'appellation ^enèbre de Malemort. — Monseigneur le vicomte d'Exmès serait réellement coupable s'il refusait le pauvre Malemort, ajouta-t-il. Malemort est, en effet, atteint d'une passion, d'une passion sincère et profonde, à l'endroit de Bellone, pour parler un peu mythologiquement. Mais cette passion a jusqu'ici été bien malheureuse. L'infortuné a un goût fini et prononcé pour la guerre ; il se plaint que dans les combats, il n'est heureux que devant un beau carnage, et il n'a encore, hélas ! goûté à son bonheur que du bout des lèvres. Il se jette l'aveuglement et si furieusement dans les mêlées, qu'il vous attrape, du premier bond, quelque enfilade qui le frappe sur le flanc et le renvoie d'abord à terre en balance, où il passe le reste de la bataille à gémir, moins de sa blessure que de son absence. Tout son corps n'est qu'une plaie ; mais il est robuste, Dieu merci ! il se relève promptement. Seulement il lui faut attendre une autre occasion. Ce long désir inassouvi le mine plus que tout le sang qu'il a si glorieusement perdu. Monseigneur veut-il qu'il y aurait vraiment conscience à exclure ce mélancolique batailleur d'une joie qu'il peut lui procurer avec avantage réciproque. — Aussi j'accepte Malemort avec enthousiasme, moi, cher Martin, dit Gabriel. Un sourire de satisfaction effleura la face pâle de Malemort. L'espérance ranima d'une étincelle ses yeux éteints, et il alla rejoindre ses camarades d'un pas plus allègre que lorsqu'il était entré. — Sont-ce là tous ceux que tu as à me présenter ? demanda Gabriel à son écuyer. — Oui, monseigneur, je n'en ai pas, pour le moment, d'autres à vous offrir. Je n'osais espérer que monseigneur les accepterait tous.

LES PEUX DIANE. 103 — Je serais difficile, dit Gabriel ; tu as le goût bon et sûr, Martin. Reçois tous mes complimens sur ces heureux choix. — Oui, dit modestement Martin-Guerre, j'aime à penser au fond que Malemort , Pilletrousse, les deux Scharfenstein, Lactance, Yvonnet et Ambrosio ne sont pas précisément des gaillards à dédaigner. — Je le croig bien I dit Gabriel. Quels rudes compagnons! — Si monseigneur, ajouta Martin, consent à leur adjoindre Landry, Ghesnel, Aubriot, Contamine et Balu, nos vétérans de la guerre de Lorraine , j'estime, avec monsei gneur à notre tête, et quatre ou cinq des gens d'ici pour nous servir, que nous aurons une troupe véritablement bonne à montrer à nos amis, et, mieux encore» è nos ennemis. — Oui, certes, dit Gabriel, des bras et des têtes de fer I Tu fiBras armer et équiper ces douze braves dans le plus bref délai, Martin. Mais repose-toi aujourd'hui. Tu as bien employé la journée, ami, et je t'en remercie ; la mienne, quoique pleine aussi d'activité et de douleur, n'est cependant pas encore achevée. — Où donc monseigneur va-t-il ce solrî demanda Martin-Guerre. ■— Au Louvre, auprès de monsieur de Guise, qui m'attend h huit heures, dit Gabriel en se levant. Mais, grâce à la promptitude de ton zèle, Martin, j'espère que quelques unes des difficultés qui pouvaient se présenter dans mon entretien avec le duc sont d'avance levées. — Oh I j'en suis bien heureux, monseigneur. — Et moi donc, Martin I Tu ne sais pas à quel point j'aî besoin de réussir 1 Oh l mais je réussirai ! Et le noble jeune homme se répétait dans son cœur, e& se dirigeant vers la porte pour se rendre au Louvre : — Oui, je te sauverai, mon père ! ma Diane, je te sauverai I

104 L'ES DEUX DIANE. XII ADRESSE DE LA

IIALADBESSE Franchissons par la pensée soixante lieues et deux maines et retournons à Calais vers la fin du mois de novembre 1557. Vingt-cinq jours ne s'étaient pas écoulés depuis le départ du vicomte d'Exmès, quand un messenger se présenta de sa part aux portes de la ville anglaise. Cet homme demandait à être mené à milord Wentworth, le gouverneur, auquel il devait remettre la rançon de son ancien prisonnier. Il paraissait d'ailleurs assez maladroit et peu avisé, ledit messenger car on avait eu beau lui indiquer son chemin, il avait passé vingt fois sans y entrer devant la grande porte qu'on se tuait à lui désigner, et s'en était toujours allé stupidement frapper à des porteries et à des portes condamnées: si bien qu'il fit en pure perte, l'imbécile! presque tout le tour des boulevards extérieurs de la place. Enfin, à force d'informations plus précises les unes que les autres, il voulut bien se laisser mettre dans la vraie route, et tel était déjà, en ce temps lointain, le pouvoir magique de ces mots: J'apporte dix mille écus au gouverneur! que les précautions de rigueur accomplies du reste, après avoir fouillé notre homme, après être allé prendre les ordres de lord Wentworth, on laissa volontiers pénétrer dans Calais le porteur d'une somme aussi respectable. Décidément, il n'y a que le siècle d'or qui n'ait pas été un siècle d'argent! L'inintelligent envoyé de Gabriel s'égarait encore plus d'une fois dans les rues de Calais avant de trouver l'Atol du gouverneur, que des âmes compatissantes lui indi-

LES DEUX DUNE. 105
quaient pourtant tons les cent pas. Il semblait croire, à chaque corps-de-garde qu'il rencontrait, que c'était là qu'il fallait demander lord Wentworth, et, vite, il courait de ce côté. Après avoir dépensé une heure à faire un chemin qui eût pris dix minutes à tout autre, il atteignit enfin l'hôte du gouverneur. Il fut introduit presque aussitôt en présence de lord Wentworth, qui le reçut de son air grave, poussé même ce jour-là jusqu'à une tristesse morne. Quand il eut expliqué l'objet de son message et posé sur la table un sac froncé d'or ; — Le vicomte d'Exmès, lui demanda l'Anglais, vous at-il seulement chargé de me remettre cet argent, sans rien ajouter pour moi ? Pierre, ainsi se nommait l'envoyé, regarda lord Wentworth avec une mine d'étonnement qui continuait à faire peu d'honneur à ses moyens naturels . — Milord, dit-il enfin, je n'ai rien à faire auprès de vous qu'à vous remettre cette rançon. Mon maître du moins ne m'a rien ordonné de plus, et je ne comprends pas... — A la bonne heure ! interrompit lord Wentworth avec un dédaigneux sourire. Monsieur le vicomte d'Exmès est devenu plus raisonnable là-bas, à ce que je vois ! Je l'en félicite. L'air de la cour de France est fait d'oubli ! tant mieux pour ceux qui le respirent ! Il murmura à voix basse, comme se parlant à lui-même. — L'oubli, c'est la moitié du bonheur souvent ! — Milord, de son côté, n'a rien à mander à mon maître ? reprit le messager qui paraissait écouter d'un air fort insouciant et assez stupide les apartés mélancoliques de l'Anglais. — Je n'ai rien à dire à monsieur d'Exmès, puisqu'il ne me dit rien, répartit sèchement lord Wentworth. Cependant, prévenez-le, si vous voulez, que durant un mois encore, jusqu'au 1^{er} janvier, tenez, je l'attendrai et serai à ses ordres, et comme gentilhomme et comme gouverneur de Calais. Il compr^{en}dra.

LES DEUX DIANE. 109 vais, en outre, vous faire apporter à manger et à boire, — Merci pour l'argent ; reprit l'envoyé, qui semblait pourtant assez gêné de le prendre. Quant à boire et à manger, je n'ai ni faim ni soif, ayant déjeuné tantôt à Nieulay. Il faut même ^ue je reparte sur-le-champ ; car votre gouverneur m'a défendu de séjourner longtemps dans votre ville. — Nous ne vous retenons donc pas, Tarnî, reprit Jean Peuquoy. Adieu. Dites à Martin-Guerre... Mais non I à ki nous n'avons rien à dire. Dites seulement à monsieur d'Exmès que nous le remercions, et que nous nous souvenons du 5. Mais, nous l'espérons, de son côté aussi, lui se souviendra. ~ Écoutez, de plus, ajouta Pierre Peuquoy qui sortit un moment de sa sombre méditation. Vous direz encore à votre maître que nous persisterons à l'attendre tout un mois. En un mois, vous pouvez retourner à Paris, et il pourra renvoyer quelqu'un ici. Mais si la présente année se termine sans que nous recevions de ses nouvelles, nous croirons que son cœur n'a pas de mémoire, et nous en serons fôchés pour lui autant que pour nous. Car, enfin, sa probité de gentilhomme, qid se rappelle si bien l'argent prêté, devrait se souvenir encore mieux des secrets confiés. Làdessus, adieu, l'ami. — Que Dieu vous garde ! dit le messenger de Gabriel en se levant pour partir. Toutes vos questions et tous vos avis seront fidèlement rapportés à mon maître. Jean Peuquoy accompagna l'homme jusqu'à la porte de la maison. Pour Pierre, il resta altéré dans son coin. Le messenger flâneur, après mamts détours et mainte nouvelle.erreur dans cette ville embrouillée de Calais qu'il avait tant de peine à comprendre, regagna enfin la porte principale, où il exhiba son laissez-passer, et, quand on l'eut soigneusement fouillé, put sortir dans la camjriagne. Il marcha trois quarts d'heure, d'un pas allègre, sans s'arrêter, et ne ralentit sa marche qu'à une lieue environ de la place. Alors, il se permit à lui-même de se reposer, s'assit sur T. U. t

II LES DEUX DIANE. points, et, pendant ces quinze jours, l'Angleterre avertie aurait quinze fois le temps d'accourir tout entière au secours de sa précieuse cité. Prendre Calais I Ah I ah 1 je ne puis m'empêcher de rire quand j'y songe I Madame de Castro blessée repartit avec quelque amertume: ~ Ce qui fait ma douleur fait votre joie. Comment voulez-vous que nos âmes parviennent jamais à s'entendre P — Eh I madame, s'écria lord Wentworth pâlisant, je voudrais justement anéantir vos illusions qui nous séparent. Je voudrais vous prouver, clair comme le jour, que vous vous leurrez de chimères, et que, pour concevoir seulement l'idée de la tentative que vous rêvez, il &udrai qu'à la cour de France on fût atteint de folie. . — Il y a des folies héroïques, milord, dit fièrement Diane, et je sais en effet des insensés grandioses qui ne reculeraient pas devant cette sublime extravagance, par amour de la gloire, ou simplement par dévouement. — Ah! oui, monsieur d'Exmès par exemple! s'écria lord Wentworth emporté par une fureur jalouse qu'il fût incapable de maîtriser. — Qui vous a dit ce nom? demanda madame de Castro stupéfaite. — Ce nom, madame, reprit le gouverneur, avouez que vous l'avez sur les lèvres depuis le commencement de cet entretien, et qu'en même temps que Dieu et votre père, vous invoquiez dans votre pensée ce troisième libérateur. — Ai-je à vous rendre compte de mes sentimens? dit Diane. — Ne me rendez compte de rien, je sais tout, reprit le gouverneur. Je sais ce que vous ignorez vous-même, madame, et ce qu'il me faut de vous apprendre aujourd'hui, pour vous montrer quel fonds il faut établir sur la balte passion de ces romanesques amoureux ! Je sais notamf^^t que le vicomte d'Exmès, fait prisonnier à Saint-QuentinQ même temps que vous, a été amené en même tempjjilique vous ici, à Calais. W. — Se peut-il I s'écria Diane au comble de la surpria4k — Oh! mais il n'y est plus, madame! Sans celajMV

Lts DECx diatœ: xifr. t£ 51 MECElffBIIE 1557. on a deviné sans doute pourquoi Pierre Strozzi ara^t trouvé lord Wentworlh si amer et si chagrin, et pourquoi le gouverneur de Calais parlait encore du vicomte d'Exm^ avec tant de hauteur et d'aigreur. C'est que madame de Castro paraissait le haïr de plus e» plus. Quand il lui faisait demander la permission d'aller lui rendre visite, elle cherchait toujours des prétextes pour se dispenser de le recevoir. Si pourtant elle était forcée parfois de subir sa présence, son accueil glacial et cérémonieux trahissait trop clairement ses sentimens pour lui et le laissait chaque fois plus désolé. Lui, cependant, ne se lassait pas encore dans son amour. Sans espérer rien, il n'en était pas à désespérer. Il voulait, du moins, rester pour Diane le parfois gentilhomme qui avait laissé à la cour de Marie d'Angleterre une réputation de courtoisie exquise. Il accablait, c'est le mot, sa prisonnière de ses prévenances. Elle était servie avec des égards et un luxe princiers. Il lui avait donné un page français, Il avait engagé pour elle un de ces musicrons italiens si recherchés au siècle de la renaissance. Diane trouvait parfois dans sa chambre des parures et des atours du plus grand prix ; c'était lord Wentworth qui les avait fait venir de Londres à son intention ; mais elle ne les regardait seulement pas. Une fois, il donna en son honneur une grande fête à laquelle il convia tout ce qu'il y avait d'Anglais illustres à Calais et en France. Ses invitations traversèrent même le détroit. Mais madame de Castro refusa obstinément d'y paraître.

119 LES DEUX DIANE. Lord Wentworth, en présence de tant de froideurs et de dédains, se répétait chaque jour qu'il vaudrait assurément mieux, pour son repos, accepter la rançon royale que lui offrait Henri II, et rendre Diane à la liberté. Mais c'était, en même temps, la rendre à l'amour heureux de Gabriel d'Exmès, et l'Anglais ne trouvait jamais dans son cœur assez de force et de courage pour accomplir un si rude sacrifice. — Non, non, se disait-il, si je ne l'ai pas, personne du moins ne l'aura. Au milieu de ces irrésolutions et de ces angoisses, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient. Le 31 décembre 1557, lord Wentworth avait réussi à se faire admettre dans le logement de madame de Gasfro. « Nous l'avons dit, il ne respirait que là, bien qu'il en sortît toujours plus triste et plus épris. Mais voir Diane, même sévère, l'entendre, même ironique, était devenu pour lui le plus impérieux besoin. Lui debout, elle assise devant la haute cheminée, ils causaient. Ils causaient sur l'unique et navrant sujet qui les réunissait et les séparait à la fois. — Enfin, madame, disait l'amoureux gouverneur, si pourtant, outré de votre cruauté, exaspéré de vos mépris, j'oubliais que j'étais gentilhomme et votre hôte?... — Vous vous déshonoreriez, milord, vous ne me déshonoreriez pas, répondit Diane avec fermeté. — Nous serions déshonorés ensemble. » I reprit lord Wentworth. Vous êtes en mon pouvoir. Où vous réfugieriez-vous ? — Mais, mon Dieu ! dans la mort, répondit-elle tranquillement. Lord Wentworth pâlit et frissonna. Lui, causer la mort de Diane ! — Une telle obstination n'est point naturelle, reprit-il en secouant la tête. Au fond, vous craindriez de me pousser à bout, si vous ne conserviez quelque espoir insensé, madame. Vous croyez donc toujours à ce que je vous disais

LES DEUX DIANE. 113 (jwllle chance impossible? Voyons, dites, de qui pouve*YOïa cependant attendre du secours à cette heure? — De Dieu, du roi... répondit Diane. Il y eut dans sa phrase une suspension et dans sa pensée, une réticence que lord Wentworth ne comprit que trop. — À coup sûr, elle songe à ce d'Ëxmès I se dit-il. Mais c'était là un dangereux souvenir qu'il n'osa pas aborder ou réveiller. Il se contenta donc de reprendre avec amertume : — Oui, comptez sur le roi ! comptez sur Dieu I Mais si Dieu avait voulu vous secourhr, madame, c'est le premier jour qu'il vous eût sauvée, ce me semble! et voici une année qui unit aujourd'hui sans qu'il ait étendu sur vous sa protection. — J'espère donc en l'année qui commence demain, répliqua Diane, en levant ses .beaux yeux au ciel, comme pour implorer le céleste appui. — Quant au roi de France, votre père, poursuivit lord Wentworth, il a, j'imagine, sur les bras des affaires assez lourdes pour eihployer toute sa puissance et toute sa pensée. La France est encore dans un plus urgent danger que sa fille. — C'est vous qui le dites I reprit Diane avec un accent de doute. — Lord Wentworth ne ment pas, madame. Savez-vous où en sont les choses pour le roi, votre auguste père?... — Que puis-je apprendre dans cette prison ? répondit Diane, qui pourtant n'avait pu retenir un mouvement d'intérêt. — Vous n'auriez qu'à m'interrdger, reprit lord Wentworth, heureux d'être un moment écouté, fût*ce comme messenger de malheur. Eh bien I sachez que le retour de monsieur le duc de Guise à Paris n'a nullement amélioré jusqu'ici la situation de la France. On a organisé quelques troupes, renforcé quelques places, rien de plus. À l'heiure où nous sommes, ils hésitent et ne savent trop que faire. Toutes leurs forces rassemblées sur les frontières du Nord ont bien pu arrêter la marche triomphante des Espagnols»

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

114 LES DEDX DIANE. mais n'entreprennent rien pour leur compte. Attaqueront-elles le Luxembourg? Se dirigeront-elles sur la Picardie? on l'ignore. Essayeront-elles de prendre Saint-Ouentin ou fiam?... — Ou Calais? interrompit Diane, en levant vivement les yeux sur le gouverneur, pour saisir sur son vîsage l'effet de ce nom jeté. Mais lord. Weutworth ne eourciUa pas, et, avec un superbe sourire : — Ob! madame, reprit-il, permettez-moi de ne pas même me poser cette queslion-là. Quiconque a senlentgut une idée de la guerre n'admettra pas cette folle supposimm une minute, et monsieur le duc de Guise a ^op d'expérience pour s'exposer, par une tentative aussi étrange ment irréalisable, à la risée do tout ce qui porte une épée» en Europe. En ce même moment, il se fit quelque bruit à la p

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

LKS DEUX WAIK: qux prend des mottes de terre poar des moofiagnes^ Ailes le lui dire de ma part. — Ainsi, milord, reprit Tarcher, les postes que lord Derby voulait faire doubler au plus vite? — Qu'ils restent comme Ils sont I et qu'on me laisse tranquille avec ces paniques ridicules ! L'archer s'inclina respectoeusement et sortit. — Pourtant, mitord, dit Dianede Castro, vous voyez c[ue, dans Topinion même de l'un de vos meilleurs lieutenans, mes prévi^ons si insensées pourraient se réaliser à la ri-^ gueur. — Je suis obligé de vous détromper plus que jamais sur ce point, madame^ reprit lord Wentworlh avec son imperturbable assurance. Je puis vous donner en deux mois l'explication de cette fausse alerte, à laquelle je ne conçois pas que lord Derby se soit laissé prendre. — Voyons, dit madame de Castro, avide de lumière sur un point où se concentrerait maintenant sa vie. — Eh bien! madame, continua lord Wentworth, de deux choses l'une : ou messieurs de Guise et de Nevers, quîscmt, je le reconnais, d'habiles et prudens capitaines, veulent ravitailler Ardres et Boulogne, et dirigent de ce côté les troupes qu'on a signalées, ou bien ils font vers Calais un mouvement simi:dé pour tranquilliser Ham et Saint-Quentin ; puis, revenant brusquement sur leurs pas, ils r

LES DEUX DIANE. 121 vre fille ! Et la réparation que lui devait le prétendu Martin-Guerre n'était plus seulement nécessaire pour elle , elle l'était aussi pour son enfant. Babette Peuquoy allait être mère. Toutefois, en avouant sa faute et la dure conséquence de sa faute, elle n'avait pas osé convenir vis à*vis de Pierre et de Jean que son avenir était sans issue, que Martin-Guerre était marié. Elle n'en convenait pas vis-à-vis de son propre cœur ; elle se disait que c'était impossible, que monsieur d'Exmès s'était trompé, et que Dieu, qui est bon, n'accable pas ainsi sans ressource une pauvre misérable créature dont tout le crime est d'avoir aimé I Elle se répétait naïvement, tout le jour, ces raisonnemens d'enfant, et elle espérait. Elle espérait dans Martin-Guerre, elle espérait dans le vicomte d'Exmès. Quoi ? elle ne le savait pas ; mais enfin elle espérait. Néanmoins, le silence gardé pendant ces deux mois éternels, par le maître et par le serviteur, lui avait porté un coup affreux. Elle attendait avec une impatience mêlée d'épouvante le 1^{er} janvier, cette dernière limite que Pierre Peuquoy avait osé assigner au vicomte d'Exmès lui-même: Aussi, le 31 décembre, la nouvelle, d'abord vague et bientôt certaine, que les Français marchaient sur Calais, lui causa un tressaillement de joie indicible. Elle entendait dire à son frère et à son cousin que sûrement le vicomte d'Exmès était parmi les assaillans. Donc Martin-Guerre y était aussi ; donc, Babette avait eu raison d'espérer. Ce fut cependant avec un certain serrement de cœur que, le lendemain !«¹ janvier, elle reçut de Pierre Peuquoy l'invitation de se rendre dans la salle basse, où ils allaient s'entendre avec Jean , devant elle, sur ce qu'il y avait lieu de faire dans les circonstances actuelles. Elle se présenta toute pâle et tremblante devant cette sorte de tribunal domestique, composé pourtant des deux seuls êtres qui lui portaient une affection presque paternelle.

i23 LES DEUX DIANE. — Mon cousin, mon frère, dit-elle d'une voix émue, moi voici à vos ordres. — Asseyez-vous, Babette, lui dit Pierre en lui montrant une chaise préparée pour elle. Puis, il reprit avec douceur, mais avec gravité : — Au commencement, Babette, lorsque^ vaincue par nos instances et nos alarmes, vous nous avez confié la triste vérité, je n'ai pas, je m'en souviens à regret, été le maître d'un premier mouvement de colère et de douleur, je vous ai injuriée, menacée même ; mais Jean est heureusement intervenu entre nous. — Qu'il soit béni pour sa générosité et son indulgence ! dit Babette en tournant vers son cousin son regard noyé de larmes. — Ne parlez pas de cela, Babette, n'en parlez pas, reprit Jean plus remué qu'il n'eût voulu le paraître. Ce que j'ai fait est bien simple, et, après tout, ce n'était pas le moyen de remédier à vos peines que de vous en infliger de nouvelles. — C'est ce que j'ai compris, reprit Pierre. D'ailleurs, Babette, votre repentir et vos larmes m'ont touché ; ma fureur s'est adoucie en pitié, ma pitié en tendresse, et je vous ai pardonné la tache que vous aviez faite à votre nom jusque-là sans tache. — Jésus sera bon pour vous comme vous avez été bon^ pour moi, mon frère. — Et puis, continua Pierre, Jean me faisait encore remarquer que votre malheur n'était peut-être pas sans remède, et que celui qui vous avait entraînée dans la fièvre avait pour droit et pour devoir de vous en retirer. Babette courba plus bas son front rougissant. Lorsqu'un autre qu'elle paraissait croire à cette réparation, elle n'en croyait plus. Pierre poursuivit : — Malgré cet espoir, que j'accueillis avec transport, de voir votre honneur et le nôtre réhabilités, Martin-Guenre se taisait toujours, et le messager que monsieur d'Exmès a envoyé, il y a un mois, à Calais ne nous a même apporté de votre séducteur aucune nouvelle. Mais voici les

LES DEUX DIANE. 123

i^VftnçAk devant nos murs. Le yicomte d'Exmès et son écuyer sont avec eux, j'imagine. — Dites que cela est certain, Pierre, interrompit le brave Jean Peuquoy. — Ce n'est pas moi qui vous contredirai là-dessus, Jean. Admettons donc que monsieur d'Exmès et son écuy^ ne sont séparés de nous que par les murailles et les fossés qui nous gardent, ou plutôt qui gardent les Anglais. En ce cas, si nous les revoyons, Babette, comment estimez-vous que nous devons nous comporter envers eux? Seront-ils des amis ou des ennemis pour nous ? — Ce que vous ferez sera bien fait, mon frère, dit Babette, efiErayée du tour que prenait l'entretien. — Mais, Babette» ne présumez-vous rien de leurs int^»*^ lions? — Rien, mon Dieu I J'attends, voilà tout. — Ainsi, vous ne savez pas s'ils viennent pour vous sauver ou pour vous abandonner, et si le canon qm sert d'accompagnement à mas paroles annonce à notre famille des libérateurs qu'il faut bénir, ou des infâmes qu'ilaul, punir? Vous n'en savez rien, Babette? — Hélas I dii Babette, pourquoi me demandez-vous e&* la, à moi, triste fille sans pensée, qui ne. sais plus que prier et me résigner ? — Pourquoi je vous demande cela, Babette? Ecoutez. Vous vous rappelez dans quels sentimens nous a élevés notre père à l'endroit de la France et des Français. Les Anglais n'ont jamais été pour nous des com|)alrioles, mais des oppresseurs, et, il y a trois mois, nulle musique n'eût été plus agréable à mes oreilles que celle qui retentit ea ce moment. — Ab l pour moi, s'écria Jean, c'est toi;\iours comme la voix de ma patrie qui m'appelle. — Jean, reprit Pierre Peuquoy, la patrie, c'est le foyer en grand ; c'est la famille multipliée, c'est la fraternité élargie. Mais âed-il de lui sacrifier l'autre fraternité, l'autre foyer, l'autre famille ? ^ Mon Dieu I à quoi voulez-vous donc en venir, Pierre? demanda Babette.

124 LES DEUX DIANE. — A ceci, répondît Pierre : dans]os rudes mains plébéiennes et travailleuses de ton frère, Babette, réside piutêtre, à la minute où nous sommes, le sort de la ville de Calais. Oui, ces pauvres mains, noircies par le travail de chaque jour, peuvent rendre au roi de France la clef de la France. — Et elles hésitent I s'écria Babette qui avait véritablement sucé avec le lait la haine du ioug étranger. — Ah I noble fille I dit Jean Peuquoy ; oui, tu étais bien digne de notre confiance I — Ni mon cœur ni mes mains n'hésiteraient, reprit Pierre imperturbable, si j'avais la possibilité de restituer directement sa belle cité au roi Henri II, ou à son représentant monsieur le duc de Guise. Mais les circonstances sont telles que nous serions forcés de nous servir de l'intermédiaire de monsieur d'Exmès. — Eh bien? demanda Babette surprise de cette réserve. ^ Eh bien I reprit Pierre, autant je serais heureux et fier d'associer à cette grande action celui qui fut notre hôte, et dont l'écuyer devrait devenir mon frère, autant il me répugnerait de faire cet honneur au gentilhomme sans entrailles qui aurait contribué à nous ôler l'honneur. — Lui, monsieur d'Exmès, si compatissant, si iojall s'écria Babette. — • Il n'en est pas moins vrai, dit Pierre, que monsieur d'Exmès, par ta confidence, Babette, comme MartinGuerre par sa conscience, a su ton malheur, et tu vois bien que tous deux ils se taisent. — Mais que pouvait dire et faire monâeur d'Exmès Y demanda Babette. — Il pouvait, ma sœur, dès son retour à Paris, faire venir Martin-Guerre, et lui commander de te donner son nom I II pouvait, au lieu de cet inconnu, renvoyer ici son écuyer, et nous payer ainsi à la fois la dette de sa bourse et la dette de son cœur I — Non, non, il ne le pouvait pas, dit la sincère Babetto en hochant tristement la tête. — Quoi I il n'était pas libre de donner un ordre à son serviteur?

LES DEUX DIANE. 125 — Et à qaoi bon donner cet ordre? reprit Babette. — Comment I à quoi bon? s'écria Pierre Peuquoy. A quoi bon réparer un crime? à quoi i)on sauver une réputation ? mais devenez-vous folle, Babetle ? — Hélas I non, pour mon malheur l dit la pauvre fille en larmes. Les fous oublient. ^ Alors, continua Pierre, comment, si vous avez votre raison, pouvez-vous dire que monsieur d'Exmès a bien fôit de ne pas user de son autorité de maître pour contraindre votre séducteur à vous épouser?... — M'épouser ! m'épouser l ehl le pourrait-il ? dit Babette éperdue. — Mais qui donc l'en empêcherait? s'écrièrent en même temps Jean et Pierre. Tous deux s'étaient levés d'un mouvement irrésistible. Babette tomba sur ses genoux. — Ah I s'écria-t-elle égarée, pardonnez-moi une fois de plus, mon frère I... Je voulais vous cacher cela... Je me le cachais à moi-même I... Mais voilà que vous venez me parler de notre honneur flétri, de la France, de monsieur d'Ëxmès, de cet indigne Martin-Guerre.. . que sais-je ?.. . Ah ! ma tête se perd. Vous me demandiez si je devenais folle ? je crois qu'en effet la démence me saisit. Voyons, vous qui êtes plus calmes,dites-moi si je me trompe, si j'ai rêvé^ ou bien si c'est vraiment possible ce qu'il m'a annoncé, monsieur d'Exmès?... — Ce qu'il vous a annoncé l répéta Pierre saisi d'épouvante. — Oui, dans ma chambre, le jour de son départ, quand je le priaï de remettre à Martin cotte bague... Je n'osais pas lui avouer, à lui étranger, ma faute. Et cependant il a dû me comprendre. Et s'il m'a comprise, comment a-t-il pu me dire?... — Quoi? Que t'a-t-il dit? Achève I s'écria Pierre. — Hélas ! que Martin-Guerre était déjà mané I dit Babette. — Malheureuse ! s'écria Pierre Peuquoy^s'élançant, hors de lui, et levant la mapi sur sa sœur.

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

LES DEUX DIANE. — Ah ! c'est donc vrai ! dit d'une voix mourante la malheureuse enfant ; je sens que c'est vrai à présent. Et elle tomba sur le parquet, évanouie. Jean avait eu le temps de prendre Pierre par le corps et de le rejeter en arrière. — Que fais-tu donc, Pierre ? lui dit-il sévèrement. Ce n'est pas la malheureuse qu'il faut frapper, c'est le misérable. — C'est juste, reprit Pierre Peuquoy, honteux de sa colère aveugle. Il se retira à l'écart, farouche et sombre, tandis que Jean penché sur Babette, s'efforçait de la rappeler à la vie. Il y eut un assez long silence. Au dehors, par intervalles presque réglés, le canon grondait toujours ; Enfin, Babette rouvrit les yeux, et, d'abord, essaya de rappeler ses souvenirs — Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle. Elle regarda, avec un regard vague, le visage incliné vers elle de Jean Peuquoy. Chose étrange ! Jean ne paraissait pas trop triste. Il y avait même sur son excellente physionomie, en même temps qu'un attendrissement profond, une sorte de contentement secret. — Mon bon cousin ! dit Babette en lui tendant la main. Le premier mot de Jean Peuquoy à la chère affligée fut : — Espérez, Babette, espérez ! Mais les yeux de Babette s'arrêtèrent en ce moment sur la figure morne et désolée de son frère, et elle tressaillit, car tout lui revint à la mémoire à la fois. — Oh ! Pierre, pardon ! pardon ! cria-t-elle. Sur un signe touchant de Jean Peuquoy pour l'entraîner à la miséricorde, Pierre s'avança vers sa sœur, la releva, la fit s'asseoir. — Rassure-toi, lui dit-il. Ce n'est pas à toi que j'en veux. Tu as dû tant souffrir ! Rassure-toi. Je te répéterai à l'instar de Jean : Espère. — Ah ! que puis-je espérer maintenant ? dit-elle.

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

LES DEUX DIANE. — Non plus la réparation, i^'est vrai, mais du moins la vengeance, répondit Pierre les sourcils froncés, — Et moi, lui glissa Jean à voix basse, moâ, je vous dis : la vei^eance et la réparation «n même temps. Elle le regarda avec surprise. Mais, avant qu'elle pût l^n* interroger, Pierre reprit : r- De nouveau, pauvre sœur. Je te pardonne. Ta faute» en sommé, n*est pas plus grande parce qu*nn- Iftche t'a trompée deux fois. Je t*aime, Babette, comme je t'ai tou*^ joinrs aimée. Babette, heureuse dans sa douleur, sç jeta dans les brai, de son fr^. — Mais, reprit Pierre Peuquoy quand il l'eut embrassée, ma colère ne s'est pas éteinte, elle s'est seulement déplacée. Celui qu'elle voudrait maintenant atteindre c'est, je le répète, cet infâme suborneur, cet odieux Martin^uerre I... — Mon frère I interrompit douloureusement Babette. — Non, pour lui pas de pitié l s'écria le bourgeois rigide. Mais à son maître, à monsieur d'Exmès, je dois une réparation, ma loyauté en convient sans peine* — Je vous l'avais bien dit, Pierre, reprit Jean Peuquoy. — Oui, Jean, vous aviez raison, comme toujours, et j'avais mal jugé ce digne seigneur. Désormais, tout s'explique. Son silence même était de la délicatesse. Pourquoi nous eût-il crueHement rappelé un malheur irrépai*able ? J'avais tort ! Et quand je songe que, par une méprise funeste, j'allais peut-ôlre mentir aux convictions et aux instincts de toute ma vie, et faire payer à celte France quat j'aime tant une faute qui n'existait même pas I — A quoi tiennent, mon Dieoil les grands événement de ce monde! reprit philosophiquement Jean Peuquoyi mais par bonheur, rien n'est perdu encore, ajouta-t-il, et, grâce à la confiance ëe Babette, nous savcms maintenant que le vicomte d'Exmès n'a pas démerité de notre amitié. Oh I je connaissais son noble cœur ; car je n'ai jamais e» qu'à l'admirer, hormis dans son hésitation première, quand nous lui avons d'abord proposé la revanche de la prise de Saint-Quentin. Mais cet(^ hésitation, m'est avis qu'il

528 LES DEUX DIANE. contribue en ce moment à la réparer d'une éclatante façon. Et le brave tisserand faisait signe qu'on écoutât le son formidable du canon, qui semblait retentir à coups de plus en plus pressés. — Jean, reprit Pierre Peuquoy, savez-vous ce que dit pour nous cette canonnade ? — Elle nous dit que monsieur d'Exmès est là, répondit Jean. — Oui, frère, mais, ajouta Pierre à l'oreille de son eôa* sin, elle nous dit encore : Souvenez-vous du 5 1 — Et nous nous 'en souviendrons, Pierre, n'est-il pas vrai ? Ces confidences à voix basse alarmaient Babette, qui, toute à son idée fixe, murmura : ~ Que complotent-ils ? Jésus ! Si monsieur d'Exmès ^t là. Dieu veuille que du moins ce Martin-Guerre n'y soit pas avec lui ! — Martin-Guerre T reprit Jean qui l'entendit. Oh î mon* sieur d'Exmès aura honteusement chassé ce serviteur indigne ! Et il aura bien fait dans l'intérêt même du lâche ; car nous l'eussions provoqué et tué, à son premier pas dans Calais ; n'est-ce pas, Pierre ? — En tout cas, reprit le frère de son accent inflexible, si ce n'est à Calais, ce sera à Paris ; je le tuerai ! — Oh ! s'écria Babette, ce sont justement ces représailles que je craignais ! non pas pour lui, que je n'aime plus, que je méprise, mais pour vous, Pierre, pour vous Jean, tous deux si fraternels et si dévoués f — Ainsi, Babette, dit Jean Peuquoy ému, dans un combat entre lui et moi ce n'est pas pour lui c'est pour moi que vous feriez des vœux. — Ah ! reprit Babette, cette seule question, Jean, est la plus cruelle punition de ma faute que vous puissiez m'infirmer. Entre vous si bon et si clément et lui si vil et si ténébreux, comment donc pourrais-je hésiter aujourd'hui ? — Merci ! s'écria Jean. Ce que vous dites là me fait du bien, Babette, et croyez que Dieu vous en récompensera. — Je suis sûr, moi du moins, reprit Pierre, que Dieu

LES DEUX DIANE. 123 punira le coupable. Mais ne songeons pas encore à lui, ami, dit-il à Jean, nous avons actuellement d'autres choses à faire, et trois jours seulement pour préparer ces choses. Il faut sortir, vou* nos amis, compter les armes... Il répéta à voix basse : ^-> Jean, souvenons-nous du 5 ! Un quart d'heure après, tandis que Babette, retirée plus calme dans sa chambre, remerciait Dieu, sans trop savoir de quoi, de leur côté, l'armurier et le tisserand sortaient tout affairés par la ville. Ils ne paraissaient plus penser à Martin>Guerre, lequel, en ce moment, pour le dire en passant, se doutait aussi fort peu du mauvais parti qu'on lui préparait dans cette ville de Calais où il n'avait jamais mis le pied. Cependant, les canons tonnaient toujours, et, comme dit Rabutin, chargeaient et déchargeaient, de furie esmerveil' iâble, leur tempête d'artillerie. XV sous LA TENTB. Trois jours après cette scène, le 4 janvier au soir, les Français, en dépit de^s prédictions de lord Wentworth, avaient encore fait du chemin. Ils avaient dépassé, non-seulement le pont, mais aussi le fort de Nieulay, dont ils étaient depuis le matin les maîtres, ainsi que de toutes les armes et munitions qu'il contenait. De cette position, ils pouvaient désormais fermer le passage à tout secours d'Espagnols ou d'Anglais venant de terre. Un tel résultat valait bien, certes, les trois jours de lutte acharnée et meurtrière qu'à avait coûtés.

180 LES DEUX DIAMEL. — Mais c'est an rôve I s'était écrié le hautain gonverneur de Calais, quand il avait vu ses troupes fuir en désordre vers la ville, malgré ses courageux efforts pour les retenir à leur poste. Et, comble d'humiliation I il avait dû les suivre. Son devoir était de mourir le dernier. — Par bonheur, lui dit lord Derby quand ils furent en sûreté, par bonheur, Calais et le Vieux-Château, même avec le peu de forces qui nous restent, tiendront bien deux ou trois jours encore. Le fort de Risbank et l'entrée par mer demeurent libres, et l'Angleterre n'est pas loin î Le conseil de lord Wentworth assemblé déclara en effet avec assurance que là était le salut. Mais ce n'était plus le temps d'écouter l'orgueil. Un avis devait être sur-le-diamp expédié à Douvres. Le lendemain, au plus tard, de puissans renforts arriveraient, et Calais était sauvé I Lord Wentworth adopta ce parti avec résignation. Une barque partit aussitôt, emportant un message pressant pour le gouverneur de Douvres. Puis, les Anglais prirent des mesures pour concentrer toute leur énergie sur la défense du Vieux-Château. C'était là le côté vulnérable de Calais. Car la mer, les dunes et une poignée do milices urbaines sufQsaient, et au-delà, à protéger le fort de Risbank. Tandis que les assiégés organisent dans Calais la résistance sur le point attaquable, voyons un peu, hors de la ville, où en sont les assiégeans, et ce que notamment deviennent, dans cette soirée du 4, le vicomte d'fixmès, Hartin-Guerre, et leurs vaillantes recrues. Leur besogne étant celle de soldats et non de mineiiii& et leur place n'étant pas aux tranchées et travaux du siège, mais au combat et à l'assaut, ils doivent se reposer, à Pheure qu'il est. Nous n'aurons en effet qu'à soulever la toile de cette tente placée un peu à Técart sur la droite du camp français, pour retrouver Gabriel et sa petite troupe de to« lontaires. Le tableau qu'ils présentaient était pittoresque et-sartout varié. Gabriel, la tête baissée, assis dans un coin sur le sosi

IES DEUX DIA49E. ^fSÈ escabeau qu'il y eût, paraissait absorbé par une préoccupation profonde. A ses pieds, Martin-Guerre raccommo-
dait la boucle d'un ceinturon Il relevait de temps en temps les yeux vers son maître avec sollicitude, mais il respectait la silencieuse méditation où il le voyait plongé. Non loin d'eux, sur une sorte de lit formé de manteaux, gisait et geignait un blessé. Hélas I ce blessé n'était autre encore que le malencontreux Malemort. A l'autre extrémité de la tente, le pieux Lactance agenouillé égrenait son chapelet avec activité et ferveur. Lactance avait eu le malheur d'assommer le matin, à la prise du fort Nieullay, trois de ses frères en Jésus-Christ. Il redevait donc à sa conscience trois cents Pater et autant d*Àve. C'était le taux ordinaire que lui avait imposé pour ses morts son confesseur. Ses blessés ne comptaient que pour moitié. Près de lui, Yvonnet, après avoir soigneusement décrotté et brossé ses habits tachés par la boue et la poudre, cherchait des yeux un coin du sol qui ne fût pas trop humide afin de s'y étendre et de prendre un peu de repos, les veilles et fatigues trop prolongées.élant tout à fait contraires à son tempérament délicat. A deux pas dYvonnet, Scharfenstein oncle et Scharfenstein neveu faisaient sur leurs doigts énormes des calculs compliqués. Ils supputaient ce que pourrait leur rapporter le butin de la matinée. Scharfenstein neveu avait eu le talent de mettre la main sur une armure de prix, et ces digne» Teutons, le visage épanoui, partageaient d'avance Targent qu'ils comptaient tirer de cette riche proie. Pour le reste des soudards, groupés au centre de la tente, ils jouaient aux dés, et joueurs et parieurs suivaient avec animation les chances diverses de la partie. Une grosse chandelle fumeuse, fichée à même la terre, éclairait leurs physionomies joyeuses ou désappointées, et projetait même quelques hieurs incertaines jusqu'aux autres figures, aux expressions opposées, que nous avons tâché de découvrir et d'esquisser dans la pénombre. Â un gémississement plus douloureux poussé par le pauvre

lai LES DEUX DIANE. Malemort, Gabriel releva la tête, et, interpellant son écuyer : — Martin-Guerre, quelle heure peut-il être maintenant? l'Ui demanda-t-il. * Monseigneur, je ne sais pas trop, répondit Martin, cette nuit pluvieuse a éteint toutes les étoiles. Mais j'estime qu'il ne doit pas être loin de six heures; car il y a plus d'une heure qu'il fait nuit fermée. — Et ce chirurgien t'a bien promis de venir à sàx heures? repnt Gabriel. — A six heures précises, monseigneur. Et tenez, on soulève la portière, c'est lui, le voilà. Le vicomte d'Exmès jeta un seul coup d'oeil sur le non* vel arrivant, et sur-le-champ le reconnut. Il ne l'avait pourtant vu qu'une fois. Mais la figure du chirurgien était de celles que l'on n'oublie pas quand on les a rencontrées. — Maître Ambroise Paré l s'écria Gabriel en se levant. — Monsieur le vicomte d'Exmès î dit Paré avec un profond salut. — Ati I maître, je ne vous savais pas au camp, si près de nous, reprit Gabriel. — Je tâche d'être toujours à l'endroit où je puis me rendre le plus utile, répondit le chirurgien. — Oh I je vous reconnais bien là, généreux cœur ; et je voussais doublement gré aujourd'hui d'être ainsi, car je vais recourir à votre science et à votre habileté. — Pas pour vous, j'espère, dit Ambroise Paré. De quoi s'agit-il? — C'est un de mes gens, reprit Gabriel, qui, ce matin, en se ruant avec une espèce de frénésie sur les fuyards anglais, a reçu de l'un d'eux un coup de lance dans Tépaule. — Dans l'épaule? ce n'est peut-être pas grave, dit le chirurgien. — J'ai peur du contraire, reprit Gabriel en baissant la voix; car un des camarades du blessé, Scharfenstein que voilà, a si rudement et si maladroitement essayé de déga* ger le bois de la lance, qu'il l'a cassée, et le fer est resté dans la plaie. Ambroise Paré laissa échapper une grimace de mauvais augure.

LES DEUX DIANE. 133 — Voyons cela, dit-il cependant avec son calme accoutumé. On le mena au lit du patient. Tous les soudards s'étaient levés et entouraient le chirurgien, laissant là, qui son jeu, qui ses calculs, qui son nettoyage. Lactance seul continua à marmotter dans son coin. Lactance, quand il faisait pénitence de ses prouesses, ne s'interrompait jamais que pour en commettre d'autres. Ambroise Paré écarta les linges qui enveloppaient Tépaule de Malemort, et examina attentivement la blessure. Il secoua la tête avec doute et mécontentement, mais il dit tout haut : — Ce ne sera rien. — Heuh ! grommela Malemort. Si ce n'est rien, pourrai-je demain retourner me batiroî — Je ne crois pas, dit Ambroise Paré qui sondait la plaie. — Aïe I mais vous me faites un peu mal, savez-vous? reprit Malemort. — Pour cela, je le crois, dit le chirurgien; du courage, mon ami I — Oh ! j'en ai, fit Malemort. Après tout, jusqu'ici c'est tort tolérable. Sera-ce plus dur quand il faudra extirper C6 damné tronçon ? — Non, car le voici, dit Ambroise Paré triomphant, en élevant et montrant à Malemort le fer de lance qu'il venait d'extraire. — Je vous suis bien obligé, monteur le chirurgien, repartit poliment Malemori. Un murmure d'admiration et d'étonnement accueillit Iff coup de mattre d'Ambroise Paré. — Quoi ! toul est fini ? dit Gabriel. Mais c'est un prodige! — Il faut convenir aussi, reprit Ambroise en souriant, que le blessé n'était pas douillet. — Ni l'opérateur maladroit, par la messe I s'écria derrière les soldats un survenant, que dans l'anxiété générale personne n'avait vu entrer. T.IU 8

134 LES DEUX DTANE. Maisr, à cette voix bien connue, tous s'écartèrent respectueusement. ^ Monsieur le duc de Guise ! dit Paré en reconnaissant le général en chef. — Oui, maître, reprit le duc, monsieur de Guise qui est stupéfait et ravi de votre savoir-faire. Par Saint-François, mon patron 1 j'ai vu là-bas tout 5 l'heure, à l'ambulance,, des ânes bâtés de médecins qui, j'en jure, faisaient plus de mal à nos soldats avec leurs instrumens que les Anglais ♦avec leurs armes. Mais vous avez arraché ce pieu, vous, aussi aisément qu'un cheveu blanc. El je ne vous connaissais pas 1 Comment vous appelle-t-on, maître? — Ambroise Paré, ïnonseigneur, dit le chirurgien. — Eh bien! maître Ambroise Paré, reprit le duc de Guise, je vous réponds que votre fortune est faite, à une condition toutefois. — Et peut-on savoir laquelle, monseigneur? — C'est que s'il m'arrive plaie ou bosse, ce qui est fbrt possible, et ces jours-ci plus que jamais, vous vous chaT* giez de moi et me traitiez sans plus de façon et de cér^nonie que ce pauvre diable-là. — Monseigneur, je le ferais, dit Ambroise en s'indinant. Tous les hommes sont égaux devant la souffrance. — Hum ! reprit François de Lorraine, vous tâchez donc, au cas que je vous dis, qu^ils le soient aussi devant la guérison. — Monseigneur me permottra-t-il actuellemeat, dit le chirurgien, de fermer et de band«r la plaie de cet homme. Tant d'autres blessés ont besoin de mes soins aujourd'hui 1 —Faites, maître Ambroise Paré! reprit le duc. Faites sans vous occuper de moi. J'ai hâte moi-même de voua renvoyer délivrer le plus de patiens possible des mains de nos Esculapes jurés. D'ailleurs, j'ai à m'entretenir avec monsieur d'Exmès. Ambroise Paré se remit donc tout de suite au pansement de Malemort. — Monsieur le chirurgien, je vous remerde de nouveau, lui dit le blessé. Mais, pardonnez-moi, J'ai encore un service à vous demander.

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

LES DEUX DIANE» 13» — - QuW-ceque c'est, mou vaillant? demanda Âmbroise. — Voici, monsieur le chirurgieB, reprit Malemort. Maintenant que je ne sens plus dans ma chair cet horrible bâ*ton qui me gênait atrocement, il me \$emhie que je dois être à peu près ffuérit — Oui, h peu près» dit ÀmbriMSd Paré tout en serrant les ligatures. — Èh bieni alors, fit Malemort d'un ton simple et dégagé, voulez-vous avoir la boulé de dire à mon maître, à monsieur d'Ëxmès, que, si l'on se bat demain, je suis parfaitement en état de me battre. — * Vous battre demain I s'écria Ambroise Paré. Ah ça l mais vous n'y songez pas l — Oh I si faitl j'y songe, reprit Malemort avec mélancolie. — Mais, malheureux, dit le chirurgien, sachez que je vous ordonne huit jours de repos absolu, au moins huit jours de lit, huit jours de diète I — Diète de nourriture, soit, reprit Malemort, mais pas diète dp bataille, je vous en prie. — Vous êtes fou! continua Ambroise Paré; si vous vous leviez seulement, la fièvre vous prendrait, tous seriez perdu. J'ai dit huit jours, je n'en rabats pas une heure. — Heu h I beugla Malemort, dans huit jours le siège sera bâclé. Je ne me battrai doue jamais tout mon saoul. ^ Voilà un rude gaillard! dit le duc de Guise qui avait prêté Toreille à ce singulier dialogue. — Mal mort est comme cela, reprit en sguriant Gabriel, et je vous prierai même, monseigneur, ue donner des ordres pour qu'on le transporte à l'ambulance et pour qu'on l'y surveille; car s'il entend le bruit de quelque mêlée, il est capable de vouloir sd lever malgré tout. — Eh bieul rien de plus simple, dit le duc de Guise. Faites-le transporter vous-même par ses camarades. — C'est que, monseigneur, reprit Gabriel avec quelque embarras, j'aurai peut-être besoin de mes honunes celte nuit. — Ah! fit le duc, en regardant le vicomte d'Exmès avec surprise.

J86 LES DEUX DIANE. '- Si monsieur d'Exmès le désire, dit Âmbroise Paré qui s'approcha après avoir terminé son pansement, je vais envoyer deux de mes aides avec un brancard pour prendre ce blessé batailleur. — Je vous remercie et j'accepte, dit Gabriel. Je le recom-» mande à votre attention la plus vigilante, n'est-ce pas I — Heuh I clama de nouveau Malemort avec désespoir. Ambroise Paré sortit après avoir pris congé du duc de Guise. Les gens de monsieur d'Exmès, sur un signe de Martin-Guerre, se retirèrent tous à l'extrémité de la tente, et Gabriel put rester dans une sorte de tête-à-tête avec le général commandant le siège. XVI. LES PETITES BARQUES SAUVEIVT LES GROS NAVIRES. Quand le vicomte d'Éxmès se trouva ainsi à peu près seul avec le duc de Guise, il commença en lui disant : — Eh bieni ôtes-vous content, monseigneur î — Oui, ami, répondit François de Lorraine, oui, content du résultat obtenu, mais, je l'avoue, inquiet du résultat à obtenir. C'est cette inquiétude qui m'a fait sortir de nia tente, errer par le camp, et venir chercher auprès de vous bon encouragement et bon conseil. — Mais qu'y a-l-il donc de nouveau T reprit Gabriel. L'événement a, ce me semble, dépassé toutes vos espérances. En quatre jours, vous voilà maître des deux boucliers de Calais. Les défenseurs de la ville même et du Vieux-Château ne tiendront pas maintenant plus de quarante-huit heures. — C'est vrai, dit le duc, mais ils tiendront quarante-huit heures, et cela suffit pour nous perdre et les sauver. — Oh I monseigneur me permettra encore d'en douter, dit Gabriel.

LES DEUX DIANE, 137 — Noûi, ami, ma vieille expérience ne me trompe point, reprit le duc de Guise. A moins d'un coup de fortune imprévu, d'une chance hors des calculs humains, notre entreprise est manquée. Croyez-moi quand je vous le dis. — Et comment cela ? demanda Gabriel avec un sourire qui répondait mal à la tristesse d'une telle confiance. — Je vais vous le démontrer en deux mots, et sur votre plan même. Suivez-moi bien. — Je suis tout attention, dit Gabriel. — La tentative étrange et hasardeuse où votre jeune ardeur a entraîné ma prudente ambition, reprit le duc, n'avait d'issue possible que par l'isolement et l'étonnement de la garnison anglaise. Calais était imprenable, soit, mais n'était pas insurprenable. C'e.^t d'après cette idée que nous avons raisonné notre folie, n'est-il pas vrai ? — Et jusqu'à présent, reprit Gabriel, les faits n'ont pas tiop dondë tort à nos calculs. — Non, sans doute, dit le duc de Guise, et vous avez prouvé, Gabriel, que vous saviez aussi bien juger les hommes que voir les choses, et que vous aviez étudié le cœur du gouverneur de Calais aussi habilement que l'intérieur de sa ville. Lord Wentworth n'a démenti aucune de vos conjectures. Il a cru que ses neuf cents hommes et ses redoutables avant-postes suffiraient pour nous faire repentir de notre audacieuse équipée. Il nous a estimé trop peu pour s'alarmer, et n'a pas daigné appeler à son secours une seule compagnie, ni sur le continent ni en Angleterre. — J'avais été à même, dit Gabriel, de préjuger comment son dédaigneux orgueil se comporterait en pareille circonstance. — Ausâ, reprit le duc de Gm'se, avons-nous, grâce à cette outrecuidance, emporié le fort Saint-Agathe presque sans coup férir, et le fort de Nieullay par trois jours de lutte heureuse. — Si bien qu'à présent, dit joyeusement Gabriel, les Anglais ou les Espagnols venant secourir, du côté de la terre, leur compatriote ou leur allié, trouveraientf au liciA 8.

t38 LES DEUX DUNE. des canons de lord Wentworth pour les seconder, îes batteries du duc de Guise pour les écraser. — Ils s'en défieront et ne s'approcheront qu'à distance, reprit en souriant François de Guise, que gagnait la bonne humeur du jeune homme. — Eh bien, n'avons-nous pas conquis là un point important 1 reprit Gabriel. — Sans doute, sans doute , dit le duc ; mais ce n'est malheureusement pas le seul, ce n'est même pas le plus important. Nous avons fermé aux auxiliaires extérieurs de Calais un des chemins qu'ils pouvaient prendre, une des portes de la place. Mais il leur reste une autre porte, on second chemin. * Lequel donc, monseigneur ? demanda Gabriel, qui feignait de chercher. — Jetez les yeux sur cette carte, refaite par le maréchal Strozzi, d'après le plan que vous nous aviez remis, dit le général en chef. Calais peut être secouru par deux extrémités : par lo fort de Nieulay qui défend les chaussées et avenues de terre. — Mais qui les défend pour nous à présent, interromiût Gabriel. — Sans doute, reprit le duc de Guise; mais là, du côté de la mer, protégé par TOcéan, les marais et les dunes, il y a, voyez l le fort de Risbank, ou, si vous Taimez mieux, la tour Octogone; le fort de Risbank, qui commande tout le port et qui Touvre et le ferme aux navires. Qu'un avertissement en parle pour Douvres, en quelques heures les vaisseaux anglais amènent assez de renforts et de vivres pour assurer la place pendant des années. Ainsi, le f(»rt de Risbank garde la ville, et la mer garde le fort de Risbank. Or, savez>vous, Gabriel, ce qu'après son échec de tantôt» fait à cette heure lord Wentworth î — Parfaitement, répondit avec calme le vicomte d*Ex* mes. Lord Wentworth, sur l'avis unanime de «on conseil, expédie en toute hâte à Douvres un avertissement jusqu'ici trop retardé, et compte recevoir demain, à pareille heure, tes renforts qu'il reconnaît enfln nécessaires. — Après ? vous n'achevez pas t dit monsieur de Guise.

LES DEUX DIANE. 130 — Mais j'avoue, monseigneur, que je ne vois pas beaucoup plus loin, reprit Gabriel. Je n'ai pas la prescience de Dieu. — Il suffit" ici de la prévoyance d'un homme, reprit François de Lorraine, et, puisque la vôtre s'arrête à moitié chemin, je continuerai pour elle. — Que monseigneur veuille donc m'apprendre ce qui, selon lui, adviendra, dit Gabriel en s'inclinant. — C'est fort simple, reprit monsieur de Guise. Les assiégés, secourus au besoin par l'Angleterre entière, pourront, dès demain, nous opposer, au Vieux-Château, des forces supérieures, des forces désormais invincibles. Si néanmoins nous tenons bon, d'Ardres, de Ham, de Saint-Quentin, tout ce qui se trouve d'Espagnols et d'Anglais en France va s'amasser, comme la neige hivernale, aux environs de Calais. Puis, quand ils se jugeront assez nombreux, ils nous assiègeront à leur tour. J'admets qu'ils ûe reprennent pas tout de suite le fort de Nieulay, ils finiront bien par reprendre celui de Sainte-Agathe. Ce sera assez pour nous foudroyer entre deux feux. — Une telle catastrophe serait épouvantable en efifêt, dit paisiblement Gabriel. — Elle n'est que trop probable pourtant ! reprit le duc de Guise, qui serrait sa main contre son front avec découragement — Mais, dit le vicomte d'Ëxmès, vous n'avez pas été, monseigneur, sans songer aux moyens de la prévenir, cette catastrophe terrible T — Je ne soDge qu'à cela, parbleu ! dit le duc de Guise. — Ah ! Eh bien T demanda négligemment Gabriel. — Eh bien ! la seule chance, chance trop précaire, hélas ! qui nous reste, c'est, je crois, de donner demain au Vieux-Château, en tout état de choses, un assaut désespéré. Rien ne sera prêt comme il faut sans doute, quoique l'on doive pousser cette nuit les travaux avec toute l'activité possible. Mais il n'y a pas d'autre parti à prendre, et cela est moins fou encore que d'attendre l'airivée des renforts d'Angleterre. La furie française j comme ite disent en

140 LES DEUX DIANE. Italie, viendra peut-être à bout, dans son impétuosité prodigieuse, de ces inabordables murailles. — Non, elle s'y brisera repartit froidement Gabriel. Pardonnez-moi, monseigneur, mais il me semble que l'armée de France n'est, en ce moment, ni assez forte ni assez faible pour l'arcenturer ainsi dans l'impossible. Une responsabilité terrible pèse sur vous, monseigneur. Il est vraisemblable qu'après avoir perdu la moitié de notre monde, nous serions finalement repoussés. Que compte faire alors le duc de Guise? — Ne pas s'exposer du moins à une ruine totale, à un échec complet, dit douloureusement François de Lorraine, retirer de ces murs maudits les troupes qui me resteront, et les conserver pour de meilleurs jours au roi et à la patrie. — Le vainqueur de Metz et de Renty battre en retraite ! s'écria Gabriel. — Cela vaut toujours mieux que de s'obstiner dans la défaite, comme le connétable à la journée de Saint-Laurent, dit le duc de Guise. — N'importe 1 reprit Gabriel, le coup serait désastreux et pour la gloire de la France et pour la réputation de monseigneur. -^ Eh I qui le sait mieux que moi ! s'écria le duc de Guise. Voilà ce que c'est que le succès et que la fortune I Si j'avais réussi, j'eusse été un héros, un grand génie, un demi-dieu. J'échoue, et je ne serai plus qu'un esprit présomptueux et vain qui méritera la honte de sa chute. La même tentative qu'on eût appelée grandiose et surprenante, si elle eût heureusement abouti, va m'attirer les huées de l'Europe, et ajourner, ou même détruire dans leur germe, tous mes projets et toutes mes espérances. À quoi tiennent les pauvres ambitions de ce monde !... Le duc se tut, consterné. Il y eut un assez long silence que Gabriel, à dessein, se garda d'interrompre. Il voulait laisser monsieur de Guise mesurer de son ceil expert les terribles difficultés de sa situation. Puis, quand il jugea que le duc les avait de nouveau bien sondées, il reprit :

LES DEUX DIANE. 141 — Je VOUS vois, monseigneur, dans un de ces momens de doute qui, au milieu même des plus grandes œuvres, saisissent les plus grands ouvriers. Un mot cependant. Ce n'est pas certainement un génie supérieur, un capitaine consommé comme celui auquel j'ai l'honneur de parler, qui a pu s'engager à la légère dans une entreprise aussi grave que celle-ci. Les moindres détails, les éventualités les plus improbables en ont été prévus dès Paris, dès le Louvre. Vous avez dû trouver d'avance des dénouemens à toutes les péripéties et des remèdes à tous les maux. Comment se fait-il que vous hésitiez et cherchiez encore? — Mon Dieu ! dit le duc de Guise, votre enthousiasme et votre assurance juvéniles m'ont, je crois l'aveuglé, Gabriel. — Monseigneur !...i reprit le vicomte d'Exmès avec reproche. — Ôh I ne vous blessez pas, je ne vous en veux point, ami I j'admire toujours voire idée qui était grande et patriotique. Mais la réalité aime justement à tuer les beaux rêves. Néanmoins, je m'en souviens bien, je vous avais posé mes objections sur cette même extrémité où nous voilà, et vous aviez détruit ces objections. — Et comment, s'il vous plaît, monseigneur? demanda Gabriel. — Vous m'aviez promis, dit le duc de Guise, que si nous nous rendions maîtres en peu de jours des deux forts de Sainte-Agathe et de Nieulay, les intelligences que vous aviez dans la place mettraient dans nos mains le fort de Risbank, et qu'ainsi Calais ne pourrait plus être secouru ni par mer, ni par terre. Oui, Gabriel, je me le rappelle, et vous devez vous le rappeler aussi, vous m'aviez promis cela. — Eh bien!... dit le vicomte d'Exmès, sans paraître troublé le moins du monde. ^ — Eh bieni reprit le duc, vos espérances vous ont menti, n'est-ce pas ? vos amis de Calais n'ont pas tenu parole, c'est l'usage. Ils ne sont pas encore certains de notre Victoire, et ils ont peur, et ils ne se mentiront que si nous n'avons plus besoin d'eux.

ni LES DEUX DIANE. — Excusez-Tïioi, monseigneur ; qui vous a dit cela î demanda Gabriel. — Mais, mon ami, votre silence même. L'instant est venu oîi vos auxiliaires secrets devraient nous servir et pourraient nous sauver. Ils ne bougent pas et vous vous taisez. J'en conclus quo vous ne comptez plus sur eux, et qu'il faut renoncer à ce secours. — Si vous me connaissiez mieux, monseigneur, reprit Gabriel, vous sauriez que je n'aime guère parler, quand je puis agir. — Eh quoi ? espérez-vous toujours? dit le duc de Guise. — Oui, monseigneur, puisque je vis, répondit Gabriel «vec une expression mélancolique et grave. — Ainsi le fort de Risbank ?... — Vous appartiendra, si je ne suis mort, quand cela sera nécessaire. — Mais, Gabriel, ce serait Hécessaire demain , demain au matin ! — Nous l'aurons donc demain, au matin l répondit avec calme Gabriel, à moins, je le répète, que je ne sucx^mbe ; mais alors vous ne pourrez pas reprocher un manque de parole à celui qui aura donné sa vie pour tenir sa promesse. — Gabriel, dit le duc de Guise, qu'allez-vous faire? braver quelque danger mortel, courir quelque chance insensée? Je ne veux pas je ne veux pasi La France n'a que trop besoin d'hommes tels que vous. — Ne vous inquiétez de rien, monseigneur', reprit Gabriel. Si ie péril est grand le but est grand aussi, et la partie vaut bien les risques qu'elle entraîne. Ne pensez qu'à profiter du résultat, et laissez-moi maître des moyens. Je ne répons que de moi, et vous répondez de tous. — Que pourrais-je faire pour vous seconder du moins? dît Je., duc de Guise. Quelle part me laissez-vous dans vas desseins ? — Ijilonseigneur, reprit Gabriel, si vous ne m'aviez fait la gr^ce de venir ce soir sous cette tente, mon intention était ^'aller vous trouver dans la vôtre et de vous adressa une requête... —>^ Tariez, parlez t dit vivement François de Lorrâinfi»

LES DEUX DIANE. III — Dematn, 5 du mois, au point du jour, monseigneur, c'est-à-dire sur les huit heures, les nuits sont longues ea janvier, veuillez poster quelqu'un de sûr à ce promontoire d'où Ton voit le fort de Risbank. Si le drapeau anglais continue d'y flotter, hasardez l'assaut désespéré que vous aviez résolu, car j'aurai échoué, en d'autres termes je serai mort. — Mort I s'écria lo duc de Guise. Vous voyez bien, Ga^ briel, que vous allez vous perdre. — N'employez pas, en ce cas, votre temps à me regretter, monseigneur, dit le jeune homme. Que seulement tout soit prêt et animé pour votre dernier efl'ort, et je prie Dieu qu'il vous soit donné d'y réussir. Allez l que tout marche et combatte I Les secours d'Angleterre ne pourront arriver avant midi ; vous aurez quatre heures d'héroïsme pour prouver, avant do battre en retraite, que les Français sont intrépides autant que pruàens. — Mais vous, Gabriel, reprit le duc, répétez-moi d« moins que vous avez quelques chances de succès. — Oui, j'en ai, rassurez-vous, monseigneur. Aussi, restez calme et patient comme un homme fort que vous (es« Ne donnez pas trop vite le signal d'un assaut trop précipité. Ne vous jetez pas, avant l'ordre de la nécessité, danx cette extrémité hasardeuse. £nûn ! vous n'aurez qu'à aire continuer tranquillement par monsieur le maréchal Strozzi et ses mineurs les travaux du siège, et vos soldats et artilleurs pourront attendre l'instant favorable pour l'assaut, si, à huit heures, on vous signale sur le fort de Risbank Tétendard de France. — L'étendard de France sur le fort de Risbank! s'écria le duc de Guise. — Oû sa vue, je pense, continua Gabriel, ferait immédiatement rebrousser chemin aux navires qui arriveraieiàt d'Angleterre. ^ Je le pense comme vous, dit monsieur de Guise. Mais^ ami, comment ferez-vousî... — Laissez-moi mon secret, je vous en supplie, monseigneur, dit Gabriel. Si vous connaissiez mon dessein étrange, vous voudriez m'en déloumer peut-être. Or, ce n'est

m LES DEUX DIANE. plus l'heure de réfléchir et de douter. D'ailleurs, je ne compromets on tout ceci- ni l'armée, ni vous. Les hommes qui sont là, les seuls que je veuille employer, sont tous des volontaires à moi, et vous vous êtes engagé à me laisser libre avec eux. Je désire accomplir mon projet sans aide ou mourir. — Et pourquoi cette fierté? demanda le duc de Guise. — Ce n'est point Gerté, monseigneur, mais je veux payer de mon mieux la grâce inappréciable que vous avez bien voulu me promettre à Paris, et que vous vous rappelez, j'espère. — • De quelle grâce inappréciable parlez-vous, Gabriel t dit le duc de Guise. Je passe pour avoir bonne mémoire, à l'endroit de mes amis surtout. Mais j'avoue à ma honte qu'ici je ne me souviens pas... — Hélas ! monseigneur, reprit Gabriel, la chose est pourtant pour moi bien importante I Voici en effet ce que j'avais sollicité de votre bonté :s'il vous devenait prouvé que, par l'exécution comme par l'idée, on me devait, à moi seul, la prise de Calais, je vous avais demandé, non point de m'en faire publiquement l'honneur, cet honneur vous revient à vous, chef de l'entreprise, mais seulement de déclarer au roi Henri II la part que j'aurais eue, sous vos ordres, dans cette conquête. Or, vous aviez bien voulu me laisser espérer que cette récompense me serait accordée. — Quoi I est-ce là cette faveur inouïe à laquelle vous faisiez allusion, Gabriel? reprit le duc. Du diable si je m'en doutais t Mais, mon ami, ce ne sera pas une récompense cela, ce sera une justice ; et, secrètement ou publiquement! à votre gré, je serai toujours prêt à reconnaître et attester comme je le dois vos mérites et vos services. — Mon ambition ne va pas au delà, monseigneur, dit Gabriel. Que le roi soit informé de mes efforts, il a dans les mains un prix qui vaudra [^our moi tous les honneurs et tous les bonheurs du monde. ' — Le roi saura donc tout ce que vous aurez fait pour lui Gabriel. Mais moi ne puis-je rien de plus pour vous î — Si fait, monseigneur, j'ai encore quelques service» l réclamer de votre bienveillance.

LES DEUX DUNE. 115 — Parlez, dit le duc. — D'abord, reprit Gabriel, j'ai besoin du mot de passe IK)ur pouvoir cette nuit, à quelque heure que ce soit, sortir du camp avec mes gens. ^— Vous n'avez qu'à dire: Calais et Charles^ les sentinelles vous livreront passage. — Ensuite, monseigneur, dit Gabriel, si je succombe et que vous réussissiez, j'ose vous rappeler que madame Diane de Castro, la fille du roi, est prisonnière de lord Wenlworth, et a les droits les plus légitimes à votre courtoise protection. — Je me souviendrai de mon devoir d'homme et de gentilhomme, répondit François de Lorraino. Après î ' — Enfin, monseigneur, dit le vicomte d'Exmès, Je vais contracter cette nuit une dette considérable envers un pêcheur de ces côtes appelé Anselme. Si Anselme péril avec moi, j'ai écrit à maître Élyot, celui qui a soin do mes domaines, de pourvoir à la subsistance et au bien-être de sa famille privée désormais de soutien. Mais, pour plus de sûreté, monseigneur, je vous serais obligé de veiller à l'exécution do mes ordres. — Ce sera fait, dit le duc de Guise. Est-ce tout ? — C'est tout, monseigneur, reprit Gabriel. Seulement, si vous ne me revoyez plus, pensez parfois, je vous prie, à moi avec quelque regret, et parlez de moi avec quelque estime, soit au roi qui sera certainement content de ma mort, soit à madame de Castro qui en sera peut-être lâchée. Et maintenant je ne vous retiens plus, et vous dis adieu, monseigneur. Le duc de Guise se leva. — Chassez donc vos tristes idées., ami, dit-il. Je vous quitte pour vous laisser tout entier à votre mystérieux projet, et je conviens que jusqu'à demain huit heures je serai bien inquiet et ne dormirai guère. Mais ce sera surtout à cause de cette obscurité qui pour moi plane sur ce que vous allez faire. Quelque chose me dit que je vous reverrai, et je ne vous dis pas adieu, moi. — Merci de l'augure, monseigneur ! dit Gabriel ; ca^â vous me revoyez, ce sera dans Calais ville firançaise. T. II. 9

m LES DEOX DIANE. — Et, en ce cas, reprit le duc de Guise, vous pourrez TOUS vanter d'avoir tiré d'un grand péril et l'honneur de la France, et le mien propre. -* Les petites barques, monseigneur, sauvent quelquefois les gros navires, dit en s'inclinant Gabriel. Le duc de Guise, sur le seuil de la tente, serra une deuxième fois, dans une accolade amicale, la main du vicomte d'Exmès, et rentra tout songeur à son logis. xvn.

OBSCURI SOLA sus NOCTE... Quand Gabriel revint à sa place, après avoir reconduit jusqu'à la porte monsieur de Guise, il fit de loin un signe à Martin-Guerre, qui se leva sur-le-champ et sortit, sans paraître avoir besoin d'autre explication. L'écuyer rentra, un quart-d'heure après, accompagné d'un homme au teint pâle, et vêtu misérablement. Martin s'approcha de son maître qui était retombé dans ses réflexions. Pour les autres compagnons, ils jouaient ou dormaient à qui mieux mieux. — Monseigneur, dit Martin-Guerre, voici notre homme. — - Ah I bien 1 dit Gabriel. C'est vous qui êtes le pêcheur Anselme dont Martin-Guerre m'a parlé ajouta-t-il en se dressant au nouveau venu. — Je suis le pêcheur Ansehne, oui, monseigneur, dit l'homme. — Et vous savez, reprit le vicomte d'Exmès, sentez-vous que nous attendons de vous? — Votre écuyer me l'a dit, monseigneur, et je suis prêt «- Martin-Guerre a dû cependant vous dire aussi, continua Gabriel, que dans cette expédition vous couriez avec nous risque de la vie.

LES DEUX OL4NE. ^17 — Oh! reprit le pêcheur, cela il n'avait pas besoin de r ID le dire. Je le savais aussi bien et mieux que lui. — Et pourtant vous êtes venu? dit Gabriel. — Mo voilà tout à vos ordres, repartit Anselme. — Bien I ami, c'est le fait d'un vaillant cœur. — Ou d'une existence perdue, reprit le pêcheur. — Comment cela? demanda Gabriel. Que voulez-vous dire? — - Eh I par Notre-Dame de Grâce I fit Anselme, je brave tous les jours la mort pour rapporter quelque poisson, et bien souvent je ne rapporte rien. Il n'y a donc pas grand mérite à hasarder aujourd'hui ma peau hâlée pour vous, qui vous engagez, si je meurs ou si je vis, à assurer le sort de ma femme et de mes trois enfans. — Oui, dit Gabriel, mais le danger que vous affrontez journellement est douteux et caché. Vous ne vous embarquez jamais par la tempête. Cette fois le péril est visible et certain. — Ah I reprît le pêcheur, il est sûr qu'il faut être un fou ou un saint pour s'aventurer sur la mer par une nuit pareille. Mais la chose vous regarde et je n'ai rien à y reprendre, si c'est votre idée. Vous m'avez payé d'avance ma barque et mon corps. Seulement vous devrez à la SainteVierge une Ikmeuse chandelle de vraie cire^ si nous arrivons sains et saufs. — Et une fois arrivés, Anselme, reprit Gabriel, votre tâche n'est pas finie. Après avoir ramé, vous devez, au besoin, vous battre, et faire œuvre de soldat après avoir fait œuvre do marin. Parlant,, il y a deux dangers pour un, ne l'oubliez pas. — C'est bon, dit Anselme, ne me découragez pas trop. On vous obéira. Vous me garantissez la vie de ceux qui me sont chers. Je vous donne la naicnne. Marché conclu, n'en parlons plus. — Vous êtes un bra^e homme, reprit le vicomte d'Exmès. Pour votre femme et vos enfans, soyez tranquille, ils ne manqueront jamais do rien. Tai écrit à mon intendant Élyot mes ordres à ce sujet, et monsieur le duc de Guise lui-même s'en occupera.

lis LES DEUX DIANE. — C'est plus qu'il ne m'en faut, dit le pêcheur, et vous êtes plus généreux qu'un roi. Je ne ferai pas le finaud avec vous. Vous ne m'auriez donné que cette somme qui nous a, par ces temps si durs, tiré d'embarras, je ne vous aurais pas demandé mon reste. Mais si je suis content de vous, j'espère que vous le serez de moi. — Voyons, reprit Gabriel, pourrions-nous bien tenir quatorze dans votre barque ? — Elle en a tenu vingt, monseigneur. — Il vous faut des bras pour vous aider à ramer, n'est-ce pas ? — Ah ! oui, par exemple ! dit Anselme. J'aurai déjà assez à faire au gouvernail et à la voile, si la voile peut tenir. — Nous avons, dit Martin-Guerre, Ambrosio, Pille^ousse et Landry qui rameront comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, et moi-même je nage aussi bien avec du bois qu'avec mes bras. — Oh ! bien, reprit gaîment Anselme, j'aurai l'air d'un patron huppé, j'espère, avec tant et de si bons compagnons à mon service ! Maître Martin ne m'a plus maintenant laissé ignorer qu'une chose, c'est le point précis où nous devons débarquer. — Le fort de Risbank, répondit le vicomte d'Exmès. — Le fort de Risbank ? I vous avez dit le fort de Risbank ? ' s'écria Anselme avec stupéfaction. — Eh ! sans doute, dit Gabriel, qu'avez-vous à objecter à cela ? — Rien, reprit le pêcheur, sinon que l'endroit n'est guère abordable, et que, pour ma part, je n'y ai jamais jeté l'ancre. C'est tout rocher. — Refusez-vous de nous conduire ? dit Gabriel. — Ma foi ! non, et, quoique je connaisse mal ces parages-là, je ferai de mon mieux. Mon père, qui était comme moi pêcheur de naissance, avait coutume de dire : Il ne faut vouloir régenter ni le poisson ni la pratique. Je vous mènerai au fort de Risbank, si je puis. Une jolie promenade que nous ferons là ! — A quelle heure faudra-t-il nous tenir prêts ? demanda Gabriel.

LES DEUX DUNE. 149 — Vous voulez arriver à quatre heures, je crois? reprit Anselme. — De quatre à cinq, pas plus tôt. — Eh bien! du lieu doat nous partons aûn de n'être pas vus et do n'exciter nul soupçon, il faut compter, à vue do nez, deux heures de navigation : l'essentiel est de ne pas nous fatiguer inutilement en mer. Puis, pour se rendre d'ici à la crique, calculons une heure de marche. — Nous quitterions alors le camp à une heure après minuit, dit GaWel. — C'est cela, répondit Anselme. — Je vais donc à présent avertir mes hommes, reprît le vicomte d'Exmès. — Faites, monseigneur, dit le pêcheur. Je vous demanderai seulement la permission de dormir jusqu'à une heure un sonune avec eux. J'ai fait mes adieux chez nous ; la barque nous attend soigneusement cachée et solidement amarrée; je n'ai donc plus rien qui m'appelle dehors. — Reposez-vous, vous avez raison, Anselme, dit Gabriel ; vous aurez assez de fatigue cette nuit. Martin-Guerre, préviens les compagnons maintenant. * -* Hél vous autres, les joueurs et les dormeurs! cria Martin-Guerre. — Quoi? Qu'çst-ce qu'il y a? dirent-ils en se levant et s'approchant. -* Remerciez monseigneur. Il y a expédition particulière à une heure, dit Martin. — Bon ! très bien I parfait I répondirent en chœur unanime les soudards. Malemort mêlait aussi son hurrah de joie à ces marques non équivoques de satisfaction. Mais, dans le moment, entrèrent quatre aides d'Ambroïse Paré, annonçant qu'ils venaient chercher le blessé pour le transporter à l'ambulance. Malemort se mit à jeter les hauts cris. En dépit de ses protestations et de sa résistance, on le plaça et on le maintint sur un brancard. Il adressa vainement à ses camarades les plus durs reproches, appelant même déserteurs et traîtres ces lâches qui allaient se bat

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

^0 LES DEUX DIANE. tre sans lai. On ne tint compte de ses injvros, et on remporta maugréant et jurant. — Il nous reste actuellement, dit Martin-Guerre, à régler toutes nos dispositions et à assigner à chacun son rôle et son rang. — Quelle espèce de besogne auronsnoosàâdretde* manda Pilletrousse. — Il s'agit d'une sorte d'assaut, répondit Bfartin. — Oh ! alors, c'est moi qui monte le premi^! s'écria Yvonnel. — Soit! dit l'écuyer. — Non, c'est injuste I réclama Âmbrosio. Tyonnet accapare toujours la première place au danger. On dirait qa'ii n'y en a que pour lui, vraiment — Laissez faire, dit le vicomte d'Ëxmès int^rresant. Dans l'ascension périlleuse que nous allons tenter, celui qui montera le premier sera le moins exposé, je pense. La preuve en est que je veux monter le demier,-moi! — Alors, Yvonnet est volél reprit Ambrosio en riënt Martin- Guerre désigna à chacun son numéro dVmfare, soit pour la marche, soit dans la barque, soit à Tassant. Ambrosio, Pilletrousse et Landry furent avertis qu*^ auraient à ramer. On prévint enfin tout ce qui pouvait être prévu, afin d'éviter autant que possible les malentendus et la confusion. Lactance prit un instant Martin-Guerre à part — Pardon, lui dit-il, croyez-vous que nous ayons k tuer? — Je ne sais pas au juste; mais c'est fort possible, répondit Martin. — Merci, reprit Lactance, en ce cas, je vais lo«|onrB me mettre en avance dans mes prières pour trois on qnaitre morts et autant de blessés. Quand tout fut réglé, Gabriel engagea ses gens à prendre une heure ou deux de repos. Il se chargeait 4e te réveiller lui-même lorsqu'il le faudrait. — Oui, je dormirai volontiers un peu, dit Yvonnet; car mes pauvres nerfs sont horriblement excités ce soif, et j'ai tant besoin d'être dispos et frais quand jo me bats! Au bout de quelques minutes, on n'entendit plus «Mis

T.ES DEUX DIANE. 151 la tente que les ronflemens réguliers des soudards et les monotones patenôtres de Lactance. Encore ce dernier bruit s'éteignit-il bientôt. Lactance s'assoupit aussi, vaincu par le sommeil. Gabriel seul veillait et pensait. Vers une heure, il éveilla sans bruit et un à un ses hommes. Tous se le[^]nt et s'armèrent en silence. Puis, ils sortirent doucement de la tente et du camp. Aux mots Calais et Charles prononcés à voix basse par Gabriel, les sentinelles les laissèrent passer sans obstacle. La petite troupe, guidée par Anselme le pêcheur, s'avartça alors par la campagne, le long des côtes. Pas un ne prononçait un mot On n'entendait que le vent qui pleurait et la mer qui dans le lointain se lamentait. La nuit était noire et brumeuse. Personne ne se trouva sur le chemin de nos aventuriers. Mais, quand même ils eussent rencontré quelqy'un, on ne les eût pas vus peut-être, et si on les eût vus, à cette heure et par cette ombre[^] on les eût certainement pris pour des fantômes. Dans rintérieur de la ville, il y avait aussi quelqu'un qui[^] à ce moment, veillait encore. C'était lord Wentworth le gouverneur. Et cependant, comptant pour le lendemain sur les secours qu'il avait envoyé demander à Douvres, lord Wentworth s'était retiré chez lui pour prendre quelques instans de repos. Il n'avait pas dormi, en effet, depuis trois jours, s'exposant, il faut le dire, aux endroits les plus périlleux avec une infatigable valeur, se multipliant sur tous les points où sa présence était nécessaire. Le soir du 4 janvier, il avait encore visité la brèche du Vieux-Château, posé lui-même les factionnaires, passé en revue la milice urbaine chargée de la facile défense du fort de Risbank. [^] Mais, malgré sa fatigue, et bien que tout fût certain et tranquille, il ne pouvait dormir. Une crainte vague, absurde, incessante, le tenait éveillé sur son lit de repos. Toutes SCS précautions étaient pourtant bien prises. L*en

152 LES DEUX DIANE. Demi ne pouvait matériellement pas tenter un assaut nocturne par une brèche aussi peu avancée que celle du Vieux Château. Quant aux autres points, ils se gardaient d'eux* mêmes par les marais et par l'Océan. Lord Wenlworth se répétait tout cela mille fois, et cependant il ne pouvait dormir. Il sentait vaguement circuler dans la nuit autour de la ville un danger redoutable, un ennemi invisible. Cet ennemi n'était pas, dans sa pensée, le maréchal Strozzi, ce n'était pas le duc de Nevers, ce n'était pas même Je grand François de Guise. Quoi ! était-ce donc son ancien prisonnier que, de loin, du haut des renH)arts, sa haine avait plusieurs fois reconnu dans la mêlée? Etait-ce vraiment ce fou, ce vicomte d'Exmès, l'amoureux de madame de Castro ? Risible adversaire pour le gouverneur de Calais dans sa ville encore si formidablement gardée I Cependant, lord Wentworth, quoiqu'il fît, ne pourrait ni maîtriser cet effroi indistinct, ni l'expliquer. Mais il le sentait et ne dormait pas. xvin. ENTRB BBUX ABIMES. Le fort de Risbank, qu'à cause de ses huit pans on nommait aussi la tour Octogone, était bâti, comme nous l'avons dit, à l'entrée du port de Calais, en avant des dunes, et posait sa masse noire et formidable de granit sur une autre masse aussi sombre et aussi énorme de rocher. La mer, quand elle était haute, venait briser ses lames contre le rocher, mais n'atteignait jamais aux dernières assises de la pierre. Or, la mer était bien forte et bien menaçante dans la

LES DEUX DIANE. 153 nuit du 4 au 5 janvier 1558, vers quatre heures du matin. Elle poussait de ces immenses et lugubres gémlssemens qui la font ressembler à une fme toujours inquiète et toujours désolée. A un moment, un peu après que la sentinelle de deux à quatre heures eût été remplacée, sur la plate-forme de la tour, par la sentinelle de quatre à six, une sorte de cri humain, comme échappé à ime bouche de cuivre, se mêla, mais distinctement, dans la raffale, à la plainte étemelle de l'Océan. Alors on eut pn voir le nouveau factionnaire tressaillir, prêter l'oreille, et, après avoir reconnu la nature de ce bruit étrange, poser son arbalète contre la muraille. Ensuite, quand il se fut assuré que nul œil ne pouvait l'observer, il souleva d'un bras puissant sa guérite de pierre, et en tira un monceau de cordes formant une longue échelle à nœuds, qu'il assm'étit fortement à des crampons de fer scellés dans les créneaux du fort. Enfin, l'homme attacha solidement l'un à l'autre ces divers f^agmens de cordes, puis, les déroula par dessus les créneaux, et deux lourdes balles de plomb les firent bientôt descendre jusqu'au roc sur lequel le fort était assis. L'échelle mesurait deux cent douze pieds de longueur et le fort de Risbank deux cent quinze. A peine la sentinelle avait-elle achevé son opération mystérieuse, qu'une ronde de nuit parut au haut de l'escalier de pierre qui menait à la plate-forme. Mais la ronde trouva le factionnaire debout près de sa guérite, lui demanda et roQut le mot de ralliement, et passa sans avoir rien vu. La sentinelle, plus tranquille, attendit. Le premier quart de quatre heures était déjà passé. Sur la mer, après plus de deux heures de lutte et d'efforts surhumains, une barque montée par quatorze hommes parvint enfin à aborder au rocher du fort de Risbank. Une échelle de bois fut dressée contre le rocher* Elle atteignait à une première excavation de la pierre où cinq à six hommes pouvaient se tenir debout. Un à un et en silence, /es hardis aventuriers de la bar9.

The text on this page is estimated to be only 25.48% accurate

154 US DEUK DUNE. - ^[ue gravirent cette échelle, et.^ sans s'arrêter à Texcd vatiao, continuèrent à grimper, s'aidant seulement «les pieds et I des mains, eo profitant de tous les accidens du terraku Leur but était certainement d'arriver au pied de la tour. Mais ia nuit étaii noire, la roche était glissante ; leurs ongles s'arrachaient, leurs doigts s'ensanglantaient snx la I pierre. Le pied manqua à l'un d'eux, il roula sans poav

LES DEUX DIANE. 155 — Monte donc, te dis-je I reprît Gabriel en frappant du f>ied avec impatience. Le moment n'était pas propice aux discussions et cérémonies. Martin-Guerre ^impa jusqu'à l'excavation, et, arrivé là, maintint d'en haut, de toutes ses forces, le montant de l'échelle, tandis que Gabriel la gravissait à son tour. Il avait le pied sur le dernier échelon, quand une vague violente secoua la barque, brisa le câble et emporta en pleine mer échelle et chaloupe. Gabriel était perdu si Martin, au risque de se perdre avec lui, ne se fût penché sur l'abîme d'un mouvement ^us prompt que la pensée, et n'eût saisi son maître au collet do son pourpoint. Ensuite, avec la vigueur du désespoir, le brave écuyer ramena à lui Gabriel, sans blessure comme lui, sur le rocher. — Tu m'as sauvé à ton tour, mon vaillant Martin, reprit Gabriel. — Oui, mais la barque est loin î reprit Técuyer. — Bah I comme dit Anselme, elle est payée l répondit Gabriel avec une insouciance qui voulait cacher son inquiétude. — C'est égal l dit le prudent Martin-Guerre en hochant le tête, SI votre ami ne se trouve pas en faction là-haut, si l'échelle ne pend pas à la tour ou se rompt sous notre poids, si la plate-forme est occupée par des forces supérieures, toute chance de retraite, tout espoir de salut nous est enlevée avec cette maudite barque. — Eh bien, tant mieux t dit Gabriel, il nous faut maintenant réussir ou mourir. — Soit I répondit Martm avec son indifférente et héroïque naïveté. — Allons ! reprit Gabriel, les compagnons doivent être arrivés au bas de la tour-, puisque je n'entends plus de bml. Il faut les rejoindre. Fais attention, Martin, à bien te tenir celte fois, et à ne jamais lâcher une main que lorsque l'autre sera fixée solidement. — Soyez tranquille» je tâcherai, dit Martin. Ils commencèrent leur périlleuse ascension, et, au boui

156 LES DEUX DUNE. de dix minutes, après avoir vaincu des difficultés et des dangers innombrables, ils rejoignirent leurs douze compagnons qui les attendaient, pleins d'anxiété, groupés sur le roc, au bas du fort de Risbank. Le troisième quart de quatre heures s'était, et au-delà, écoulé. Gabriel aperçut, avec une joie inexprimable, l'échelle de cordes qui pendait sur le rocher. — Vous le voyez, amis, dit-il à voix basse à sa troupe, nous sommes attendus là-haut. Remerciez-en Dieu, car nous ne pouvons plus regarder en arrière : la mer a emporté notre barque. Donc, en avant ! et que Dieu nous sauve ! — Amen ! dit Lactance. Il fallait que ce fussent véritablement des hommes déterminés ceux qui entouraient Gabriel. En effet, l'entreprise, qui jusque-là était déjà bien téméraire, devenait presque insensée ; et pourtant, à la terrible nouvelle que toute retraite leur était interdite, pas un ne bougea. Gabriel, à la lueur noire qui tombe du ciel le plus couvert, regarda attentivement leurs mâles visages et les trouva tous impassibles. Us répétèrent tous après lui : — En avant ! — Vous vous souvenez de l'ordre convenu ? dit Gabriel. Vous passez le premier, Yvonnet, puis Martin-Guerre, puis chacun à la suite, à son rang désigné, jusqu'à moi, qui veux monter le dernier. La corde et les nœuds de cette échelle sont solides, j'espère ! — La corde est du fer, monseigneur, dit Ambrosio. Nous l'avons essayée, elle en porterait trente aussi bien que quatorze. — Allons donc, mon brave Yvonnet, reprit le vicomte d'Exmès, tu n'as pas la part la moins dangereuse de cette entreprise. Marche, et du courage ! — Du courage, je n'en manque pas, monseigneur ! dit Yvonnet, surtout quand le tambour bat et le canon gronde. Mais je vous avoue que je n'ai pas plus l'habitude des assauts silencieux que de ces cordages flottans. Aussi suis-je

LES DEUX DIANE. 157 bien aise de passer le premier, pour avoir derrière moi les autres. — Prétexte modeste pour t'assurer le poste d'honneur I dit Gabriel qui ne voulait pas s'engager dans une discussion dangereuse. Allons I pas de phrases I Quoique le vent et la mer couvent nos paroles, il faut faire et non dire. En avant, Yvonnet I et souvenez-vous tous qu'au cent cinquantième échelon seulement il est permis de se reposer. Vous êtes prêts I Le mousquet attaché sur le dos, répée aux dents?... Regardez en haut et non en bas, et pensez à Dieu et non au danger. En avant ! Yvonnet mit le pied sur le premier échelon. Quatre heures venaient de sonner ; une deuxième ronde de nuit venait de passer devant la sentinelle de la plateforme. Alors, lentement et en silence, ces quatorze hommes intrépides se hasardèrent, l'un derrière l'autre, sur cette frêle échelle balancée au vent. Ce ne fut rien tant que Gabriel, qui venait le dernier, resta à quelques pas du sol. Mais à mesure qu'ils avançaient, et que leur grappe vivante vacillait davantage, le péril prenait des proportions inouïes. C'eût été un spectacle superbe et terrible que de voir, dans la nuit et dans la raffale, ces quatorze hommes taciturnes, ces quatorze démons escalader la noire muraille, au haut de laquelle était la mort possible, au bas de laquelle était la mort certaine. Au cent cinquantième nœud, Yvonnet s'arrêta. Tous en firent autant. Il était convenu qu'on se reposerait là, le temps de réciter chacun deux Pater et deux Ave. Quand Martin-Guerre eut fini ses prières, il vit avec étonnement qu'Yvonnet ne bougeait pas. Il crut s'être trompé, et, se reprochant son trouble, recommença consciencieusement un troisième Pater et un troisième Ave. Mais Yvonnet restait toujours immobile. Alors, bien qu'on ne fût plus qu'à une centaine de pieds de la plate-forme, et qu'il devînt assez dangereux de par

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

1B3 LES DEUX DIANE. 1er, Marfin-Guerre prit le parti de frapper sur les jam dTvonnel et de lui dire : — Avance donc I — Non, je ne peux plus, dit Yvonnet d'une voix étri giée. — Tu no peux plus, misérable, et pourquoi? dema Hartin frémissant. — J'ai le vertige, dit Yvonnet. Une sueur froide perla au front de Martin-Guerre, I Il resta une minute sans savoir à quoi se résoudre. S i vertige prenait Yvonnet et qu'il se précipitât, tous élaj entraînés dans sa chute. Redescendre n'était pas m(chanceux. Martin se sentit incapable d'accepter une i ponsabilité quelconque dans cette effrayante coi^oncti } Il se contenta de se pencher vers Anselme, qui le suif et de lui dire : i — Yvonnet a \b vertige. Anselmo frémit comme avait frémi Martin, et dit à ; tour àScharfenstein son voisin : — Yvonnet a le vertige. Et chacun, retirant une minute son poignard d'entre dents, dit ainsi à celui qui venait aprèis lui : — Yvonnet a le vertige, Yvonnet a le vertige. Jusqu'à ce qu'enfin la fatale nouvelle arrivât à Gat» qui pâlit et trembla à son tour en Tentendant. l 4 i I \ « » XIX. ABNAULD DU THUX ABSEIVT EXEBCE SNCORB SUR CK PAU1 MARTIN-GUERRE UIVB MORTELLE INFLUENCE. Ce fut un moment d'angoisse terrible et de crise suprêi Gabriel se voyait entre trois dangers. Au-dessous de: la mer mugissante semblait appeler sa proie de sa v

LES DEUX DUNE. 15» formidable. Devant lui, douze hommes elTrayés, immobiles, ne pouvant plus râculer ni avancer, lui barraient pourtant par leur masse le chemin vers le troisième péril,^ les piques ei les arquebuses anglaises qui les attendaient peut-être là-haut. De toutes parts, sur cette échelle vacillante, ^'offraient répouvante et la mort Heureusement, Gabriel n'était pas homme à hésiter longtemps, même entre des abîmes, et, en une minute, il eut pris son parti. Dne se demanda peint si la main n'allait point lui échapper et s'il ne se briserait pas le crâne contre les rochers d'en bas. Il se souleva, en se cramponnant à la corde sijur le côté, par la seule force de ses poignets, et passa succès* sivement par-dessus les douze hommes qui le précédaient. Grâce à sa prodigieuse vigueur de corps et d'âme, il arriva ainsi jusqu'à Yvonnet sans encombre, et put enfin poser ses pieds à côté de ceux de Martin-Guerre. — Ve4ix-tu avancer? dit-il alors à Yvonnet d'une voix brève et impérieuse. — J'ai... le vertige... répondit le malheureux dont les dents claquaient, dont les cheveux se hérissaient. — Veux-tu avancer? répéta le vicomte d'Exmès. — Impossible I... dit Yvonnet. Je^ens... que si mes pieds et mes mains... quittent les échelons qu'ils serrent. ...je me laisserai tomber. — Nous allons voir! dit Gabriel. Il s'éleva jusqu'à la ceinture d'Yvonnet et lui mit la pointe de son poignard dans Le dos. — Sens-lu la pointe de mon poignard, lui demanda-t-il. — Oui, monseigneur, ah I grâce I j'ai peur, grâce 1 — La lame est fine et acérée, poursuivit Gabriel avec un merveilleux sang-froid. Au moindre mouvement elle s'enionce comme d'elle-même. Ecoute bien, Yvonnet. MartinGuerre va passer devant toi, et moi je resterai derrière. Si tu ne suis pas Martin, tu m'ontends, si tu fais mine de broncher, je jure Dieu que tu ne tomberas pas et que tu ne feras pas tomber les autres; car je te clouerais avec mon

160 LES DEUX DUNE. poignard contre la muraille, jusqu'à ce qu'ils aient tous passé sur ton cadaître^ — Oh! pillé! monseigneur! j'obéirai! s'écria Yvonneti guéri d'une terreur par une autre plus forte. — Marlin, dit le vicomte d'Exmès, tu m'as entendu. Passe devant. Martin-Guerre exécuta à son tour le mouvement qu'il avait vu taire à son maître, et se trouva dès lors le premier. — Marche ! dit Gabriel. Martin se mit à monter bravement, et Yvonnet, que Gabriel, en ne se scfrant que de la main gauche et des pieds, menaçait toujours de son poignard, oublia son vertige et suivit l'écuyer. Les quatorze hommes franchirent ainsi les cent cinquante derniers échelons. — Parbleu! pensait Martin-Guerre à qui la bonne humeur revint quand il vit diminuer la distance qui le séparait du sommet de la tour, parbleu ! monseigneur a trouvé là un remède souverain contre le vertige! Il achevait cette joyeuse réflexion, lorsque sa tête se trouva au niveau du rebord de la plate-forme. — Est-ce vous? demanda une voix inconnue à Martin. — Parbleu ! répondit l'écuyer d'un ton dégagé. — Il était temps! reprit la sentinelle. Avant cinq minutes, la troisième ronde va passer. — Bon ! c'est nous qui la recevrons, dit Martin-Guerre. Et il posa victorieusement un genou sur le rebord de pierre. — Ahî s'écria tout à coup l'homme du fort en cherchant à le mieux distinguer dans l'ombre, comment t'appelles-tuî — Ehl Martin-Guerre... Il n'acheva pas. Pierre Peuquoy, c'était bien lui, ne lui laissa pas poser l'autre genou, et, le poussant avec fureur de la paume de ses deux mains, le précipita dans l'abSOie. — Jésus! dit seulement le pauvre Martin-Guerre. Et il tomba, mais sans crier, et en se détournant, par un

LES DEUX DIANE. IM dernier et sublime effort, pour ne pas faire tomber avec lui ses compagnons et son maître. Yvonnet qui le suivait, et qui, en sentant de nouveau le sol ferme sous ses pas, recouvra tout à fait son sangîï*oid et son audace, Yvonnet s'élança sur la plate-forme, et, après lui, Gabriel et tous les autres. Pierre Peuquoy ne leur opposa aucune résistance. Il restait debout, insensible et comme pétrifié. — Malheureux ! lui dit le vicomte d'Exmès en le saisissant et le secouant par le bras. Quelle fureur insensée vous a pris ? Que vous avait fait Martin-Guerre ? — A moi ? rien, répondit l'armurier d'une voix sourde. Mais à Babette ! à ma sœur !... — Ah ! j'avais oublié ! s'écria Gabriel frappé. Pauvre Martin?... Mais ce n'est pas lui !... Ne peut-on le sauver encore. — Le sauve-t-une chute de plus de deux cent cinquante pieds sur le roc ! dit Pierre Peuquoy avec un rire strident. Allez ! monsieur le vicomte, vous ferez mieux, pour l'heure, de songer à vous sauver vous-même avec vos compagnons. — Mes compagnons, et mon père, et Diane ! se dit le jeune homme, rappelé par ces mots aux devoirs et aux périls de sa situation. — C'est égal ! reprit-il tout haut, mon pauvre Martin !... — Ce n'est pas le moment de pleurer le coupable ! interrompit Pierre Peuquoy. — Coupable ! il était innocent, vous dis-je ! je vous le prouverai. Mais l'instant n'est pas venu, vous avez raison. Voyons, êtes-vous toujours disposé à nous servir ? demanda Gabriel à l'armurier avec quelque brusquerie. — Je suis dévoué à la France et à vous, répondit Pierre Peuquoy. — En bien ! dit Gabriel, que nous reste-t-il à faire ! — Une ronde de nuit va passer, répondit le bourgeois. Il faudra garotter et bâillonner les quatre hommes qui la composent... Mais, ajouta-t-il, il n'est plus temps de les surprendre. Les voici ! Comme Pierre Peuquoy parlait encore, la patrouille ur

f jj LES DEUX DIANE baine débouchait en efTot d*un escalier intérieur sur Is plate-forme. Si eUe donnait ralarme^lout était perdu peut* être. Heureusement, les deux Scharfenstein, oncle et- neveu, qui étaient très curieux et très fureteurs de leur nature, rô* daient déjà de ce cdté-là. Les hommes do la ronde n'eurent pas le temps de jeter un cri. Une large main, fermanv tout à coup à chacun d*eux la bouche par derrière, les renversa de plus sur le dos fort vigoureusement. Pilletroussc et deux autres accourent, et, dès-lors, purent sans peine bâillonner et désarmer le quatre miliciens stupéfaits. — Bien engagé I dit Pi

LES DEUX DIANE. fÛ^ On profita habilement du premier moment de surprise et d'indécision. A cette heure matinale, la plupart de ceux qui tenaient pour les Anglais par leur naissance ou par leurs intérêts dormaient encore, en toute sécurité, sur leurs lits de camp. Avant qu'ils ne s'éveillassent, pour ainsi dire, ils étaient déjà garrottés. Le tumulte, car ce ne fut pas un combat, ne dura qu'©^ quelques minutes. Les amis de Peuquoy criaient : Vive Henri n I Vive la France I Les neutres et les indifférents se rangèrent immédiatement, comme c'est la coutume, du côté du succès. Ceux qui essayèrent quelque résistance durent bientôt céder au nombre. Il n'y eut, en tout, que deux morts et cinq blessés, et l'on ne tira que trois coups d'arquebuse. Le pieux Lactance eut la douleur d'avoir sur son compte deux de ces blessés et un de ces morts. Par bonheur, il avait de la marge 1 Six heures n'avaient pas sonné, que tout au fort de Risbank était soumis aux Français. Les récalcitrants et les suspects étaient enfermés en lieu sûr, et tout le reste de la garde urbaine entourait et saluait Gabriel comme un libérateur, fs Ainsi fut emporté presque sans coup férir, en moins d'une heure, par un effort étrange et surhumain, ce fort que les Anglais n'avaient même pas songé à munir, tant la mer seule semblait puissamment le défendre I ce fort qui était cependant la clef du port de Calais, la clef de Calais même! L'affaire fût si Men et si promptement menée que la tour de Risbank était prise et que le vicomte d'Exmès y avait placé de nouvelles sentinelles avec un nouveau mot d'ordre, sans qu'on en sût rien dans la ville. — Mais tant que Calais ne se sera pas rendu aussi, dit Pierre Peuquoy à Gabriel, je ne regarde pas notre tâche comme terminée! Aussi, monsieur le vicomte, je suis d'avis que vous gardiez Jean et la moitié de nos hommes pour maintenir le fort de Risbank, et que vous me laissiez rentrer dans la ville avec l'autre moitié. Nous y servirons» au besoin, les Français mieux qu'ici par quoique utile di

IGI LES DEUX DIANE. version. Après les cordes de Jean, il est bon d'utiliser les armes de Pierre. — Ne craignez-vous pas, dit Gabriel, que lord Wentworth furieux ne vous fasse un mauvais parti? — Soyez tranquille ! reprit Pierre Peuquoy, j'agirai de ruse : avec nos oppresseurs de deux siècles, c'est de bonne guerre. S'il le faut, j'accuserai Jean de nous avoir trahis. Nous aurons été surpris par des forces supérieures, et coii> Iraits, malgré notre résistance, de nous rendre à discrétion. On aura chassé du fort ceux d'entre nous qui se seront refusé à reconnaître votre victoire. Lord Wentworth est trop bas dans ses affaires pour ne pas paraître nous croire et ne pas nous remercier. — Soit I rentrez donc dans Calais, reprit (jabriel, vous êtes, je le vois, aussi adroit que brave. Et il est certain que vous pourrez m'aider si, par exemple, de mon côté, je tente quelque sortie. — Oh ! ne risquez pas cela, je vous y engage ! dit Pierre . Peuquoy. Vous n'êtes pas assez en force, et vous avez peu à gagner et tout à perdre à une sortie. Vous voilà à votre tour inattaquable derrière ces bonnes murailles. Restez-id. Si vous preniez l'offensive, lord Wentworth pourrait bien vous regagner le fort de Risbank. Et après avoir tant fait, ce serait grand dommage de tout défaire. — Mais quoi I reprit Gabriel, vais-je rester oisif et l'épée au côté, tandis que monsieur de Guise et tous les nôtres se battent et jouent leur vie?... — Leur vie est à eux, monseigneur, et le fort de Risbank est à la France, répondit le prudent bourgeois. Ecour tez cependant : Quand je jugerai le moment favorable et qu'il ne faudra plus qu'un dernier coup décisif pour arracher Calais aux Anglais, je ferai soulever et ceux que j'emmène et tous les habitans qui partagent mes opinions. Mots, comme tout sera mûr pour la victoire, vous pourrez sortir, pour nous donner un coup de main et pour ouvrir la ville au duc de Guise. — Mais qui m'avertira que je puis me hasarder ? demaihda le vicomte d'Exmès. — Vous m'aliez rendre ce cor que je vous avais confiéi

LES DEUX DIANE. 165 dit Pierre Peuquoy, dont le son m'a servi à vous reconnaître. Quand, du fort de Risbank, on Tenlendra de nouveau sonner, sortez sans crainte, et vous pourrez une seconde fois participer au triomphe que vous avez si bien préparé. Gabriel remercia cordialement Pierre Peuquoy, choisit avec lui les hommes qui devaient rentrer dans la ville pour seconder les Français au besoin, et les accompai^^na gracieusement jusqu'aux portes de ce fort de Risbank dont ils étaient censés expulsés avec honte. Quand ce fut fait, il était sept heures et demie, et le jour commençait à blanchir dans le del. Gabriel voulut éveiller lui-même à ce que les étendards de France, qui devaient tranquilliser monsieur de Guise et épouvanter les vaisseaux anglais, fussent placés sur le fort de Risbank. Il monta en conséquence sur la plate-forme témoin des événemens de cette nuit terrible et glorieuse. Il s'approcha, tout pâle, de l'endroit où l'échelle de cordes avait été attachée, et d'où le pauvre Martin-Guerre, victime de la plus fatale méprise, avait été précipité. Il se pencha en frémissant, pensant apercevoir sur le roc le cadavre mutilé de son fidèle écuyer. Mais son regard ne le trouva pas d'abord et dut le chercher, avec une surprise mêlée d'un commencement d'espoir. Une gargouille de plomb, par au s'écoulaient les eaux pluviales de la tour, avait en effet arrêté le corps à moitié, chemin dans sa chute formidable, et c'est là que Gabriel le vit suspendu, plié en deux, immobile. Il le crut sans vie, au premier aspect. Mais 0 voulait du moins lui rendre les derniers devoirs. Pilletrousse qui était là, pleurant, que Martin-Guerre avait toujours aimé, associa son dévouement à la pieuse pensée de son maître. U se fit solidement attacher à l'échelle de cordes de la nuit et se risqua dans l'abîme. Quand il remonta, non sans peine, le corps de son ami» on s'aperçut que Martin respirait encore. Un chirurgien appelé constata aussi la vie, et le brave écuyer reprit en effet un peu connaissance.

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

166 LES DEUX DIANE. Mais co fut pour souffrir davantage. Martin-Guerre était dans un cruel état. Il avait un bras démis et une eaisse cassée. Le chirurgien pouvait remettre le bras, mais il jugeait l'amputation de la jambe nécessaire et n'osait cependant prendre sur lui une opération aussi difOcâe. Plus que jamais. Gabriel se dépitait d'être enfermé yain

The text on this page is estimated to be only 3.88% accurate

•UBJ^ «l ap x\jaid q\ xnod ïa\ OdA« ^aouid^QJOOs ^aapsaai mb
xttdo ^uiJB)9 ^;px8 'iduqi^O ^ essauioid bs uops 'i)9A9 'snap^o^id sjuof
xnap sdi ^UBpuad 'iotibna^i auai^ V *)repaD);)9 iC,s an i))jOiM4naAi pioi
anb iQX snid osuaj^p sops aj^iunosud isi i^ ^AiJie ^ps^^ iai)adpiAOjd
sjnooas ao inaoïinod ^auap sjna[[re,p 19 uq *d9aQssi«aaoo sovs anpaa;^
sjnofno^ \ve]^ an^iQ *ia)JOui)isqmo9 aa ap saaj^j^ipni sikI non srain
sianoï saïoui^; ^aaisid aji^i jna] jnod luaj^i -UBJ as 'saooJSedmoa sjnai ^a
'ionbnaa uitaf ^a auaid *aunj aaAQ jaj ai paj^oia ^ai^ied aun ja^nore snvs
'sajpssjaÂpe xnap saq 'amigjuïj janiïfo ^ inas aj)9 xnaA 9| •jiuaAia^ai
^uareniff inb suais xn« lauq^f) ^tj \ ej^ijjv — •jinaiïiBj un jns a^ssioi a^d^
uos issue ^isies 'sa^juas s)Udp sai 'q^JOiïiïudAV. pjoï I oiïqBi^sîW — :
aiquia; ua un oaAV *niBui Bi jq a^d^j *qïioAïuaAi pioi iç^ubsuf »fpuoq
laijqçf) *ïmas ai jus)uajniïd sieône^ sjaqajv aj^ -iBub no sioJî ^a Xoubuaj
xnap sai 's^uixg.p a^nioau ai •seoBJj oaAB ^TiAuOjS a^jod «l
'lUBqooïddei as a;inni -u) 8| 'puçnb 'euBia ap sa^joïoo^p saxA^i sai jus
aqonoq Bs jasod ap sdnia) ai na sed ^psAP.n jnaujaAuod ai siepi
•••ïpiouBA^^s aïia jaiïaq doi) sa nx 'quoAnudAi pioi ;ïïdai •non | uo^ij —
•ajooïua ajip aip-ind i aoi^jf) — •çi iïBAB A iï,nb sodaj ap ^n un jns
s)iojQ[a saidoid sas jred a^uq ;a a^neia^ned e^ïod q la *ïnBjna un,p ajrej nd
ïpa 11 aniïnoa 'aueiQ BAainos n *aïdiHaxaj pi jannop ine(
i^xnanjaAnoJ^ne aïoona)sa,3 i loj eui 'naiq)uoj sp^nb aAnoj) af\)ios
'simanna sai ;nBpnd| -)e ua 'xna ajina laiïïd as ^ inâanannnêa snetïeq sai
anb îjis^d ij 'lenjajm ajni un oaA9 q[joiïi]naA\ . %VP I ^oq — *eaaei^sa,p
nad un jns aaoana euiïuej as)niïa9 \m^ \uop 9xma tnamainas mo i qy —
'aai 9| sup oiïnnini pnej^ îin ^g as n '^nanïoni aa 113 'sn|d ^leAnod an aûa
'jaiJK) ^jaud irai •noA aua *n(uii)a|09 uos ap aQjnq ap nvad ^ i^vs\$û\j3aim
*aima xoaï san 9U

The text on this page is estimated to be only 6.88% accurate

os Qwejq ap ^uaopuqB sdjoo nqoq oq 'qquqsjp 8fui9J]o enn.p
'xnouaJd sds i^ ^uesiâ ^oj)sb3 ep enivpeai «Aaïaj \ \ •jdSudA 8s ;ndA mb)9
junoui ba pb doioioq un 'emoioq nn niaai9idnns)no)8in8 df^doiuiioqinndâ
un sn|d sins en ef *)ui9U8)meûi sibjv 'spsAiA af enb \u^} ^svei^soj dnb
)U9| 'sœqduiou) af enb)ui?i 'aiquias aui oo 'auiuiioqipueJ^ uo ^joduioosms
eni ef^a auiuiioqipuaJd un si9)aj 'ino 'a)^) 9i luenoaas ua q)jOM)UdAi pjoï
)udaj iauiuiioq[i]uaâufi — -auiuiioquiud un sa)^ snoA anb snoA-zaudAnos \
aj^oi ejqoA xb^ 'xnouaâ i^ uopjisd)a aaçjj? epuBuiap snoA af I aaçj:9
*aua-i-BUO •pjoiui îaoçjo — *spaid sas i^ v^af as ana ^uareddeqa^ mi
saaioj sas anb)U9)uas %9 'a^UBurej^p *siO|Y 'jisibs ^\ ininoA \i *sed
i9jaaouaj iC,u af anb uaiq ouop zaiCoJO 'jajuaj ep 9)iuia)9j ap
jaSeoiuiop^p em jnôd ajnaq a))a9 anb pB,u af t;îiai)Ji{dd9,ai aoua^spca
8J)oa ep ejnaq ai^iujap a^^aa '^uas^d i^ ajnaq aun.nb sn|d e Aji Il lea 'ajnaq
ai^ioiap a);aa si^Ki 'ajqq)uaaiuii9)ja9 zajos. snoA 'ini oaAB ajAiA ap anb
louï aaAit jqjnoui xneioi zemie snoA is ^;a 'zajpnoA snoA anb aa zaaaj
snoA ^s^dy 'OiooÛq zaïddejj snoA snoA anb 'aniepBoi 'siird xnaA au ef
'dJiinos)^6iC6^a un aaAB qiJOM]uaAv pjoï isua^s iaaoaaa S9. eui inb
loûi îsap 'q^jLoîîîueAipioi ^ueuiapiojj ^ip 'uok — *9jan) snoA uo
'p^iaouon^p snoA ef ^icjesnaav snoA ef)d 'aueiQ ludaj ^ejpuaiA uo ugua
ainaq eun suvp S|B|] — x^v 'aNvia xoaai sai

The text on this page is estimated to be only 4.22% accurate

*ejmdq eun ^ubap scd vip ' -noiA 9U uo jib j\)\s sins af ^tm)
'saj^çuaj ui s9)jod jdinja^ op aaidd B] sud doi^ui sed m,n ef : sioa 'einaq
enn)ireA9 suioi np ^sud sd) i^ vjpoaiA en \n^ 'S8)j[9S8p laos seni ' sdi
'ijas^p)S8 i9iQi|tl 'dX)siais ^niinbuisji enn odAis q^JOAt -îuaA\ pjioi îîp
'[«à^ uôiq ;s9.ai «po *9|pc[iA ai ^)jnsnb nn ajnaq ann sai^a 'aaioi
n9S9)9snoA)a9sajd ^ tjiOAuodajiOA ua leaas af ^i^nb nn amaq ann supeq
)iias)9d sa^nniai sai ipa ')x«nb an ajnaq 9an snvp)9)nid no ^aimap)à
ajnaq ann swep qa^o -saj 1BJ9S af 'ajn{isai ai sins af Hnamoai aa na
'q^JOiii^uaAi pjoî îîp 'ajpuaidraoo i^ aiiOBj uaiq isa^o jnaia now
-7*daiuiq*)da ep pjisdai inapu»)a aiqmos ai snos xnni ni?,nbsnr)iiBina -ai
aa aireiQ ^udai ^jaiqmaj; af-siop lonbjnod sii^jf — î zaiquiajx -assoq asscq
ap ina anbpnb saisp 'lom <ja^af 9Ji«j am)a 'jnaquoq 9['jnouivj '^iJaqq «i
JUAnoi snoA Bipa9iA s^mx^^p a)iuo9iA ai uaïaaosudinsjasar^aajqiizaias
snoA 'saâuBqo)ttoj9s sai^i sou '9uiBpeui ^9ini9p ^a amaq annsoisa — : sip
snoA ar '^aeôisaaai aiii un oaAv aa^iQ ap ^ireqooiddjBJ as aa q)jOM)aaA\.
pioi)Tp iirep zass« S9d af-spns au i lonO — 'ainessq^d acreiQ vuo^s ^aiip
snoA-zainoA anf) — I zaïqinajx *zna oaAv sQuixg.p aimooiA ai)d
'sireqdaioijq lai ^uojajqna sivônvod sai 'aimap)d amaq aonsirep 'auaBpBfi
— iruipsnoA af)a ^aj^icroai aj)ni? ann lejpaad af 'lapvnsjad snoA b saai;
af lea 'q)joiii)uaAi pjoî)udai ^aaiBpBin ^lap^nsiad snoA mod sjoiv —
'aoaexAii^p ap a^suad anaa ^ ^udvsnuoABi oui -nos ai inop 'pjBJSai ai
)uop ia ^lai^dsa ç ^iBÔuauinoA \wsp -nadaa inb ^oneiQ)ip 'ajqoja snoA
)top noj is sod %m an *aKyia xnaa 8H1 oir

The text on this page is estimated to be only 3.35% accurate

uo.nb *uoï PI un^p «lôo sa^ip snoA *pioiiiH *9Tib ^se.o — I
snoA-zâssmoti^H •xaa oaAV s^mxg^p aimooiA O] ^a ^i«3 saop sueqdozoui
)uojaj)ad sreôoBJi sai ^dnrepQin ^aïoiep)d ojndq 91m susa 'dipuôi 06 9A
9iaiep)9 9jmoq 9an soep AqjÊdQ pjoi 1 191 SinS 9r 9nb 9199 Jnod)S9,9
9nb ^9 '9)IV|9P pi 1^ J9)SI8St ninoA siKi iB,o 9r 9nb spd snoA-zaioA 9a
'dfiis^pqif ^ ^oq nv.nbsnf ^{svssq iioaq s^dy ; ai^ed «i ^las^p roj 9ttb s«d
8IIÛA-Z9Î0A 9a *iiiiOAL)a9A\ . pioi puo^s '9aiepeui i qa — '9j(K)a9
9)nop a9«r 'loui ^i^ipiu ^z9jpa9idi]io» oui snoA)9 9noAej 9t 'mo ^lom
^lem '^a '9xioi9u 9| ap ai9| -199 sreuiQf 9j)9«ii)iop ab 'pjoiai 'ojiiesiaApv
jniod siim «100109 9uiaioq on 99AB,nb)sd«9 'aoPiQ ^udai | qo — *siiOA-
z9S6mor^H 'xn9 19 oaiq)Sd SfspBO ri8|nf *xn9j sioj; 9J)U9 9|]ia q[
aipodjd)a9An9d su *jiOAnod joai 09)OOS nP9)igqo-xn9iA 9i '^ioqc^ih 9p
)ioj 9| ^X9n — «s lainoiissip 1^ aoied ef 9p o9iq)i«ab rob 9i»fG jip i^niod
99 1^ 9jnssp)a9iiiiBJA ii-ij59 sie5oBjj S9p s^ns ai -^ I snoA-zassinof^H
•s99jnossai subs ^a jiodsa sops n9oreA 'n9HieA ;ib} 1^)oo) ^n90i9A sins
9r -otiiioi» sboa spd ao ap ^soasoi on 9)U9a 09 sie^^J ^a ^ooD^tp^iBOi; ap
)a aoinj ap a^aqdojd ^.oanaaxa on looi jnod ^{^ zaAV snoA JPO *aiunos
jauip on 9dA« q^joMioaAi pio^)ud9J ^ooiep -pm 'naoœA aioaoa oa sisd
zaAB.oi ao snoA 9nb is9«l>— *9SSl0âaV,P Ol9{d 9909|IS OO S^9 90910
^udai ^^luaA oa 'pjoiiioi 'svd siBooodaj snoA ao af — *}i)jos ^a^i^uuai
'd)ottAHis B7 'atqixajjai ai^sad on 99Att q^oiioaM V^o\)iupdax 'aoiispeoi
i xnaà af : }ip lej ^ •ino; oos 1^ aoBiQ wip uiinoA ***pao|ioi '^oi^inod — I
xnaA df : ^ip ipj anb npo^oa sed 9aop9noA-zoAe,o ^ajQ{00 aaAQ paid np
)oeddejj oa jnaojaAnoâ ai ^lodaji \ qy -^ •a^oBAins «i B^aaîqo — pnofioi
*siin — *djnaqj jii9)OB|iûr loasBig oa saia.nb xnaA af anb pi luos nib
saouuaj sioj) no xnap xnpsoiip ia'a)insdpino|Z9iiy *90Bid aa;oA
illfSQ^.'^t^ aj^oA jL9Anojq9j Z9ny *iad^)ojd snoA 9p oaXooi 0[|a jp ^11
wna jacassa

The text on this page is estimated to be only 2.93% accurate

sdi onb %x\Qd os n i dui«q9-9i-ias zaijos 'ihIP ^snoA —
|i,nbe)ir9Aiiis a^iaoi^)n; oo '8|ivj^cin)s eueia jan]es saes 'saauuop \ysAy m\
\jih sQ^irsAWs sep omi ogai» iisauoi^ es d|ia x^o aikuivip ^1 snisp 'oj){vni
ua ^inainenbsEijq ii^ae ii siBui 'apn^iq -«q nos ;re)^,9 emuioo ^oobiq i^
joanouae sôd)g es aa n *oj)SGo ep duiBp -Bin ;pe(hKK)o,iib ^namQiSq
wb %iojp mQ 'Jiodsas^p dp oia{ *9)jos enb{enb ne ^9 eqgaojiod ^eojioiii
qv^oM^aoAk P^oi ')pe!))Bqmoo no^f i|0 vfojpaej ^ eiSjea^ ejQiiuop Bs
^iinoouuo)ibaq ^9JI)9I es oia v\ juop sdjoo un ^ ipiod ^siei^o ')d Mni zeqo
^nu^nei qiJOM^aeAi pJO| ep sed sei ins)joai eiuiinoo ^e ^es^p)9jge ue
)ie)^)nox 'seuimej xnep no eon 38Av eines exi^t ^pAop eima "sexpio ses
jjod ^uuejae ^^ %vstAiB 'oj|fie[> ep eiaepBui ep sre5aBJ^ eSed e^ ^^ipay
*npBai ei sindep eqo^q «i i^ saeS ses issno jeiCoAoe.p uonnoo^d v(na
)iBAtt ff xee t epiA vueioei^i^ne le^^q aos jeAnoj) %i9\is \i *'&[iQsn^
'saxneq hap s^dtb.nb jein^idiKi ^ lUdui^inssQ uBJbepuBmep ea iCqjea
pjM>i)e '81B[B0 ep non -ippei «i %wsA^ sejneq seaaq xnep)iB)sei ini \i
'pjoqv^ • sesoqo xnep ep niv^e» neiq |i«ifaiia es q^oi^ueÂl pioi *^9nraHa
^toomt lXX *ini ^uvAepsunoq xnep sniom nv jioab.p jotys %iq\9 h
*e)xe)^id nnenB snos UAins iCj no.nb ^seiQA^s snfd sof sejpjo sei jred
'^mipnej^p ne *)jes^p leigq nos snvp ines upei es)e '^Bqmoe np neji e\
B^^rab 'iqjea pioi 9p uiBU «i çjjes jlûav s^ide 'q^joM^neAi *aftvia xaaa sai
>i^

The text on this page is estimated to be only 3.96% accurate

pjoi *eSinuBA9p 9jpa9)aa aa)9 9jip na jioinoA sires xg *n9ipv
)Oai joiuap aoui ^89,3 'iCqjdQ *sio|faQ Snos ei |9 jnouuoqj zaSen^nisreni
)a9moni jainjapnQ.nbsnfissne zonni *snoA jmodi^ ^n^i^J *l ^*i*b 9P?^ R«
^f ®^»i^ 1^ *91I|a vm 9jpa9j9p jnod oirej ap aiqissod ^aainaiiisumq)re)^
\\j\h 99)rej rej 9nb 9jÎ9)9iéay nô QS^ùSiom^ 99 Z9jpn9j[9ni snoA. 'n9ipy
*snid 9p uqu 'sip snoA 9r anb 99 inaoi -9in9S s9)iGj *^TjO)nis 99AB
jm9aJ9Anod 91)ip iZ9ssy — •iCqjaa pjoi J9i99rqo)n|noA ••îUBpÛ9d93
— '9I09a9 9ireqn08 9r 911b 99 %X\0% ^]XVR] 901 ll^nb 99)n0| em^ni-
ioai ^nssQ sms 9m 9r *imB *ioui 9p sôid zadnoao snoA 9n '9Junos
j9iiiiSai\$ un 99Âv iHH^o^ ^°oa ^ao^ — pioi 9p ^vSqj 9UJ01U 91 SQBp
«nuq 9jquios II9J nn ^sodoo -)S9,n ^uo5a«j 1^ 9Aio59i snoA p,nb 9Sino ^P
Jnaismom ^ issne J9pai?ui9p siop 9f 'pjO|ini ^suo!)ipno9 S99 sirep zenqno
snoA snoA 'iCqi9a pjoi J9nbj«ni9j)g m\ 'sreH — •9inop \iiu su«s
)rej9pioo9B m\ 9sino 9p 9np 91 9nb)9 J9]9ix9 icvAnod ii.nb snoi)Ipno9
sap)uva9)n9ii nos 1^ }iisd %^ \\ioià]xi9/^ pjoi *iqjea pjoi)ip ^pjoiui
^)gjns i?[99 'S9jn9q xii9p sirea — 'lainjid -B9 ^ J9pn9ai9p 9p)9 9)rej)9J «i
j9anos 9jniE(| ap ^u9Ano9 V ^)i|iqe\$aodsai aj)OA 9j))ani xnaïui jnod
^aoi^in anaop -jo snoA 9r ^s)9nijad snoA 9r '9{q9qojd doi; 9nb)S9.a efdo
)9 'aiqQJOABj snid aan^qa v\ sBd)no,a sQxfl^u S9i ^S9in9q xnap stti^p
*is I zapna^na snoA *)ireAB sisd sreiu ^sajnaq xnap suBp *sreiSuv sa] ig
'aj^ai eui la luamapirearaioo ai agao9 stioa af 'q|j[OM]naAi PJOI]ip 'lui» i
uaiq qa — *9I09a9 &JlBj\ ^napBAB siB5aBJj S9I 9iib aiai9q9 ai ^tremsam
na iCqjdQ pjof)ip *srejpud^i naj 'nA^idoinaaniaa^A^ anbpnb jnçg —
unanjaAnod ai)udax ^sisd a9-)sa,a 'saina q xnap ap zaupuod^i snoA sreK -^
*iCqjaa pjoi inanid) -sijq îipnod^i *surej9 ai af ^saanaq sioJi ap snid s^^ —
l aîoaua jin9; suoisspid snou 9nb *|H-I3pireni9p nii *snoA-z9Xoi9
ii9}qui03'«» ui •aNvia xaaa sai

The text on this page is estimated to be only 7.32% accurate

•iCqjOQ pjoï çpddB Ji *s?JOiv *dIBioui diSi9a^,p)9 onbisiCqd
eojøj ap sajnaq. xnap QXih suais xne oj^nd } \y\sdx eu fî^nb isa^nr
%uieABjq PI)d)JOui i?i ^uBunop 'daej jaiuiaid np x\ a ^nauioiB^snoo
)ieAi9ao,nb)a ^sjnofidassindap^Sen^ui s^d %\&\^fî an yah ^quOiiiaA^
pjoï : îpiui-s^dBj ep Sdjnaq si6j) %ve\^ \i ^ 'asiGi^ue nonvnmop «i stios
sibiiso s^d)psjiaA eu aiBinapaai ai anb inapu^)Q)naiq ^nuap u.nb uaiq is
tinfinns nad i^ nad ^renâe^ ne 'arejua; ap aanod.nn lu^nb -Qoaaj luiaaaaj
jassiq ap moi 'asino ap anaisaoni sibk •aïooua |Darep9ssod sn.nb s;aiod
sjdiujap sai Jtis jina^niiem as jnod)a e^nis^joduii is noiiisod aiin ajpuaadai
inod spei^ay sap)ied v\ apsmôai s^joj^a na «ssed as ^ np a^iunor v\ 8)no)
*suioaiUB^>I 'sainaq aj^enb^9aiA ap snjd la^sis^j ^ireABa^iop SBd)mnod
aa srei93 •tiBa^çqo-xnaîA nç sjnanbaiBA ua jaj^aa.p'sapnBqa snid sap a;)|
aan s^idQ 'inaieuaA sibSobij saq *assaj[]^p ap no aqdmou) ap sa^)-isnui
sinanrep sap)a auin^noa ap anb ipuvjS snid a^inui -n) un aiiiA Te\ ap 9)90
np janSuiisip)nja 11 'iia^qsiH apîjoj np uoissassod ua ^iB|a 'içf^p soinaq
xis-a)uai| sindap '(auqçf) auuiuo •aoîAUBr9 np 99110s «i suBp 'juauiainas
• -aouBjji ap %9 ajua^aiSay^p^ saiidiiiiiT? xnap sap auo^ououi)a uie^nioi
liniq ai jaueA)ieaaA an ajuaS aa ap)injq |na sibk 'a^ojoi ^^dAisio nos ap
agaa jaji) ^reAap ai inb joa np npna))B nos aa sed)rejp -uaina.u ii,s jainoa^
jnod aupjoj \\\^^j6 }9 iiiîssajp as 11 ^jnorai aoioioa)mu bi ')uaAnos uaiq
^a/aouaueduii^p s^aC -ns saipaioi sas ap nn lauq^o inôd 1^1 s^d)ie)d,u a3
'snes^nsui saauias . -ned sanbfanb iBd anb ^Seinos^uaaidiinB]\}} aiiano-
niu^KL ap iaeauiei9 |is)9,fanb sues jainoa^.s)9)aaïq)uaieie sinoC xnap)a
*aiiqBq naîai^ieid an,p sinooas s^duiôid sai nuej i\)) Il 'si?d ^lepnod^i na.u
aniBqjn apjreS i?i ap ua^Sanjiqa ai ^IH)œjAiAins jea s anbnQoiaïqoid) joj
aioaua |iB)9 ui)JisK ^[)ii9i9dsa,nb aopQiosaoa aaaoïp^ui a))aa isisiaq
^si^K 'aiiiej) np)a jnaisoduitj ap lan^uiisip aui 1^ BJiAjas 'a^iiasqv xnaioi
ajoaua no 'asna^ioq aquief •aNvra xûaa s3t kî

The text on this page is estimated to be only 3.38% accurate

ojADied Bm lejA ef jnod ^£vd \ĩbatê tnb mi }v«i9P ommos ad.nh
|S9,9 'osoip diin.nb fiBfiqno.u

The text on this page is estimated to be only 3.14% accurate

\i poenb 'osudios «s ap)d ini^qo nos ep ^leAien «i' -pxi?^ uos ^
jasn iioiap ^i^ IfSAv ionbood ejusij)aop ^p^ood)ireqo^ni a] }W\^t^
^n9iiiasii9jno[aop ipsoiSipny)e \sBn Hioi^j inb ea snqi -6eiq«innp«
ami^^p 9)iie^ ann ^a aanaii -ed em aaAi» saaiHBuggnos sas iiompua
ibAxï9^ aABjq ai *ieSejRi09iiaj)d jaiosnoa ai xnod oxianoHjn^nsK op
)aAaqa rv6 iioasse^s airenipjo.p ireaaAsi \i *n^U9x\ly\av6s ap asuî^^p-ei
asuddv iibao mi anb aouBiiiSiA dAnaen^ 9)1^ oaAQ sajnaq sai sa^noi ap
âpooi «s ti«j iobav n pa«nO -sndoidJ a)iA doj))a saipiQ^^ don ireATiojq
n»^ aoireinaAins ap suos sap ^ 9lïai|ob uos jaXojdoia.p dSi[qa ire)9 n
◆a^^nbiiioo «s strep ^uuosudina, lamoioq aanaf)t[isiimoq nB ^^nauiapjnoi
natq)i«sdd in[)inp^)reAnoj| as \i ananbei ^ aouiessindunj '^repuoda^ *nioi
ap am^ui s\djp sas ^p^ôiaxa ajps^nies aaaanijai nos '^)inb^
aîUBssiBUuooai «s sirep asmo ap maisuocn iQxxlt -jnraïaj }vesyej ai
aoioioa ')a 'saais xne ainn aaoaua \\v\^ ^jisio am^ui

The text on this page is estimated to be only 5.94% accurate

tm vXoid^p II ^nidssQp 9i)sinT8 prib sios au ef xod ^9\ios enb -
pnb ud '^iDico)a imaajjeH 'sojppo sas jonnop)d saJ^emoa saiidoiiaej jnod
piQq nos op sjoq B5irei9,s |i 'snssdp-ifi -asudjns a^uQiBJjja^eun i apjred
aaaajd A w^xib 'issno eAjas^i ix\\ nouiisA ^a)UBsmode i^saij nos)d mom
ai| -on ap amoral as i^ doi) SBd)iB,n n^nb smom np snoiaqa -fl snoa
^svB\v;) ap saaiinj sai snos ^xnaA 9\ af amipo9 *siop ^l al aaiuiôa
'sipAasua^in af is ^aaaBsiisidmop ap a^os oim •99A0 iHu^d'^ 'acreiQ anaq
q ap xnainoinBj i^ xwbuH — *ajqaios aiSesiA nos aïof ap jnani aan.p
i9m\Q9 ai^iuajni a^nad ann ^e^^ure.s ii •••0jqsB3 ap aireiQ ^ipq B] ap
xnainoniBj i^ \wevb)h 'prxmod af anb saxABp -ea ap snid np ai^nbnoa
asnaïa^ad is ann aalBd puaj mai)a ^)noq nB.nbsnf psjpnapiBTn Ajn af
ngna siqui] ons) -jaa doj))S8,9 'xna b)nBua)np9ui isa srepsD *ajîO)9iA
jno[jaqa lejpnaA jnaf af i d)iodniî,n 'a^ei ap ;a ^namannoi^.p aioana aiçd
'auî^ni-mi ç sBq ^no^ {i-wf as ia)iodnn^ — *q)i0M -)na^pioi ap iianSjo
aqiadns af jnod uopipnoa aiquiOH 'sajnaq.p aiqmon)i)8d un ani^m ajq^
-înad no *sinor ap ajqnion ^i^ad un.nb iinai snid imnod an aiiiA bi
*aipuaj^p «i ap nâq xvs)napeiqe9oej rab ^i[inR| -sjH ap îjoj aï ^a iCçnnai^
ap |ioj ai oj^na a^juas *J9ni op no axia; ap IUBudA sinoaas)noi i^
spnuos^p a^miaj ^nosni -leâ aiqiBj çs i^ a^inp^i *aniA wj i lonb ap sed
iHpsAB £^' 'pnojoid)naniaiqBaaQ nn sn^p «quio) q)JOM)naAl pjoî 'inas
9)saH *saieo -ime sTBui

The text on this page is estimated to be only 2.93% accurate

^laqoBo 91 snoA lonbjnod 'ajiojo ep neii ^noj ef-re «issny -
joiqnoj) as saies quqx^ ^ipaod^i 'jnauJSiesaoui 'mo — ;8iquias OUI Qd
9)Qq 9J)0A 9)^)i9A« ^loi xnof^s nos)uispa9d ^s^m -X3,p jn9isuoui
*Xonbn9a exiaya iç ih!P 'srera iqa — :9iq»» -iA9ai jinaAnos nn.p ^ddpjj
's^oaojj sipmos sof ^sinj •jnaujoAtioâ 91 isuo^s j s^upA^ S9J8uos sera i qo
— *j8iinuii9j ;ii9ni9nu93ai)ipaod^i 's^uizg.p jn9isaoui 'idiuuosud
n9ioae9j[(eA idoiquok^ *q)J0ii)a9M V^'l ispniBUi 'Op isàmuiioq S)U93
sioi; S99 ^lepuBoinioo inb svea — 'jipaojoidde^p sdiue) q\ n9 s^d)mB,n
^Xonbaa^ 9jj9id 'mi 9nb 'uosiqisj) 9un jBd 9)nop anonQ sqbs s^piB
'i[iiBqsiH 9p }ioj o\ dnod i^)no) ^p«{ie9S8 ^aaiiSAQ rob siau -n)a9AB
S9qonojirj 8^U90 stodt S9i)inJ§i9d^p)9 ^)ina "ox ep)ni5SS9j 'dJ(K)ii9
9IJUJ9))no) '9)00061 siod^jnoq ^snj 9i *90ue)sa(K)ip Bi jnod 8^sodai03
naiq uoj eaïui ean OdAB ^9 dsseq aniajoj vjjtia inb 'ionbno^i ojuaid in| ap
s^idno)Q)uaiq)isinpoa)ai UQ *^n9ure)\?J PI sji)i^r\ S99 ep jaqd of enb
isnuopjo \i 'saifidio sds 01I0J3 ne)reAnod aa n 'ai^ioo «s)a mapop bs subq
*J9ltU9p ai enb ^nuojui 'ojip isniB mod *)nj aa,n jnaaiaAiioS ai *an9Anoa
9IB)BJ «i 9niA q suBp laaa^iioddQ '9)9^ jn9i ^ ^onbnaj ajuaij '^uoqsiH ap
)ioj np snaaivA snpaai^id saf puenb 9jqaieq9 bs 9p)a9m9in9S)ib)jos)9
'ai^Bin 9f 8I9a imjopa9 ugaa)ibi9

The text on this page is estimated to be only 4.92% accurate

8p lom-zoïjred *iA9i osinf) op onp et vuo[^].s | neiQ oaia —
'ojpaajddi ei jnod nou sitsin srefiQ jTino999 jnod sa[^]tresgjns soojoj sap aaiq
indroaeo» s|i "saxAnog sjaA janiiKHQi)8 ndâ i| nad j9aSioi9,s ^aanured
si[^]idav xni[^]ossiBA sd\ ^noiinios[^] -jij i|)9 esudins bi i[^] sa[^]auop sainoini
sanbfanb s[^]jdy •pjrej dojî lUdnsAUJB %[^]\\ epuvj[^] mai ^jJ[^]bui 's[^]iojaai sai
'Siread -91SSB sap JiOAtiod DB i[^]f[^]p }\\j aiiiA bi *ino) Bi auiiiCK) 'enb
auop iiBiiBj II 'asiBi[^]ae ix\o\ bi jns ^wjQtuoa inb aanBij ap piBpna)[^],! ^[^]iq
)r[^]?P I Jd)nop na l[^] SBd oaop YpBABiC,[^] \i 'aoiiBD ap sdnno aj[^]Bnb no
sioj) ap janiBs)g saf lauqBf) ^axnoni aonuBddB a[^]do lauugnoa jnai Jtiod
aoinioa ^a 'nriBoi np sinaT)[sajQimajd xiib *)ire5Ba -ai ajqoads un
amoida %n jredde mai sib5iibi| nBadBjp 9j *)ioj np OQA na ^oi[^]Au -JB
siBi[^]QB xnBassiBA si9\ pnBnb mofiTBj l?)noY ip[^]nu n ^ 'zna ooAB
Bja)iodaioa as 3[iiBqsi\i op ^oj np jnaniaAnoS annarai *)Q9 nos ap
'inanmioa ia ^aiinpuoa as)aoA snnaA TnBdAnou sai ^nauiuioa suoiCoA
's[^]ssaid snid saoïmos an snon anb -«ind ^iBiv 'aiTBj[^]p B| ap aiaoq Bf
aAnBs snon n 'o[^]FOUifA B| tnauiafnassBd anaop snon an n i saoïxg.p
jnaisnoinsiâAna aaubssiBuaooi ap ^afns aiqnoQ 'jno) niBiiA zassB un
^nof l\)a snon sfiojuai saa ap a[^]iqns a[^]AuiBj ^uBa[^]fq[^]-xuaiA ai 9nbBi)B
snoiAB snon 'amaq anaa ^ 'is anb snoA-zaABS l W -Ts SBd siBpuai[^]B sai
au ar)a *sduia| ap n(uad sod }W>ja sff î ajqaBfQ 'iHIP I siBiduy sou
luamiBJA uaiq ^uos 93 — * jno; nos ^ BpjB[^]dj %Q &i\eu!èio\ bi \uû n
'Biaa suoXoA *asino ap maisnom ^i[^]ndai laoua[^]niP)Pj luapajuiB sana —
isasiBi[^]uB sanoA sai ubzuoqj ^ SBd ih*?!?[^] au 'jnauâiasuoTU ^zapjBâan *
jouï bi ap 9)^^ np anA-ônJSoor ef iiBd[^]uip ^vauiouE oa ua ^mb onp np
suBAins sap on ^jf 's[^]loddB zaiCB sai snoA anb oiqoias n ^inau[^]iasuopn
— I jiOAaaai SOI ap BjaiSjpqa as nib laiiqBO isa.o 'ajja)aiBay,p sjtnooas
sai ^uauuaiA 'sibib3 ap asûd bi aajnssB.p)a aajBd[^] op jp isii 'aNVia xQ3a
sai

LES DEUX DIANE. 179 ce. Or, la victoire n'étant plus douteuse, ceux-là étaient devenus naturellement assez nombreux. C'étaient, pour la plupart, des bourgeois avisés et prudents qui s'accordaient tous à penser que,, puisqu'il n'y avait plus moyen de résister, le mieux était, après tout, de se ménager la meilleure capitulation possible. L'armurier, qui ne voulait frapper qu'avec toute sûreté son coup décisif, attendit que sa troupe fût assez forte et le siège assez avancé pour ne pas courir le risque d'exposer gratuitement la vie de ceux qui s'étaient fiés à lui. Dès que le Vieux-Château fut pris, il avait résolu d'agir. Mais il n'avait pas pu réunir sans quelques retards ses conspirateurs disséminés. Ce fut seulement au moment où lord Wentworth venait de quitter la brèche que, derrière lui, le mouvement intérieur se manifesta. Mais plus ce mouvement avait été lentement préparé^ plus il fut irrésistible. Et d'abord le son retentissant du cor de Pierre Peuquoy avait fait, comme par enchantement, se précipiter hors du fort de Risbank le vicomte d'Exmès, Jean, et la moitié de leurs hommes. Le faible détachement qui gardait la ville de ce côté lut promptement désarmé et la porte ouverte aux Français. Puis, tout le parti des Peuquoy, grossi par ce rentort et enhardi par le premier et facile succès, s'élança vers la brèche, oh lord Derby tAchait de tomber le plus honorablement possible. Mais, quand cette sorte de révolte prit ainsi entre deux feux le lieutenant de lord Wentworth, que lui restait-il à faire ? Le drapeau français était déjà entré dans Calais avec le vicomte d'Exmès. La milice urbaine soulevée, menaçait d'ouvrir elle-même les portes aux assiégeans. Lord Derby préféra se rendre tout de suite. Il ne faisait en somme qu'avancer un peu l'exécution des ordres laissés par le gouverneur, et une heure et demie de résistance inutile, quand même cette résistance ne fût pas devenue impossible, ne retirait rien à la défaite et pouvaitajouter au reproche» saillies. Lord Derby envoya des parlementaires au duc de Guise*

LES DEUX DIANE. C'était tout ce qu'ils demandaient pour le moment Gabriel et les Pequoy. L'absence remarquée de lord Wentworth les inquiétait. Ils laissèrent donc la brèche, où retentissaient les derniers coups de feu, et, poussés par un secret pressentiment, prirent, avec deux ou trois soldats dévoués, le chemin connu de l'hôtel du gouverneur. Toutes les portes étaient ouvertes, et ils pénétrèrent sans aucune difficulté jusqu'à la chambre de madame de Castro, où les entraînait Gabriel. Il était temps et l'épée brandie de l'amant de Diane s'étendit à propos sur la tête de Henri II pour la préserver du plus lâche des attentats. Le combat de Gabriel et du gouverneur fut assez long. Les deux adversaires semblaient également experts aux choses de l'escrime. Ils montraient l'un et l'autre le même sang-froid dans la même fureur. Leurs fers s'enroulaient comme deux serpents et se croisaient comme deux éclairs. Cependant, au bout de deux minutes, l'épée de lord Wentworth lui échappa des mains, enlevée par un vigoureux contre du vicomte d'Exmès. Lord Wentworth voulut rompre pour éviter le coup, glissa sur le parquet et tomba. La colère, le mépris, la haine et tous les sentimens violens qui fermentaient au cœur de Gabriel ne lui laissaient plus de place pour la générosité. Il n'avait pas de ménagemens à garder avec un pareil ennemi. Il fut à l'instant sur lui, l'épée levée sur sa poitrine. Il n'était aucun des assistans de cette scène, émus d'une indignation si récente, qui eût voulu arrêter le bras vengeur. Mars Diane de Castro, pendant ce combat, avait eu le temps de revenir de sa défaillance. En rouvrant ses yeux appesantis, elle vit, elle comprit tout, et s'élança entre Gabriel et lord Wentworth. Par une coïncidence sublime, le dernier cri qu'elle avait jeté en s'évanouissant fut le premier qu'elle poussa en reprenant ses sens : — Grâce

I

/ LES DEUX DUNE. 1^ Elle priait pour celui-là même qu'elle avait inutilement prié. Gabriel, à l'aspect chéri de Diane, à l'accent de sa voix toute-puissante, ne sentit plus que sa tendresse et son amour. La clémence succéda tout à coup dans son âme à la rage. — Vous voulez donc qu'il vive, Diane? demanda-t-il à la bien-aimée. — Je vous en prie, Gabriel, dit-elle, ne faut-il pas qu'il ait le temps de se repentir ? — Soit ! dit le jeune homme, que l'ange sauve le démon, c'est son rôle. Et, tout en maintenant toujours sous son genou vainqueur lord Wenlworth furieux et rugissant : — Vous autres, dit-il tranquillement aux Peuquoy et aux archers, approchez-vous et liez cet homme pendant que je le tiens. Puis, vous le jetterez dans la prison de son propre hôtel, jusqu'à ce que monsieur le duc de Guise ait décidé de son sort. — Non, tuez-moi ! tuez-moi ! criait lord Wentworth en se débattant. — Faites ce que je dis, poursuivit Gabriel sans lâcher prise. Je commence à croire que la vie le punira plus que la mort. On obéit au vicomte d'Exmès, et lord Wenlworth eut beau se démener, écumer et injurier, il fut en un instant bâillonné et garrotté. Puis, deux ou trois hommes le prirent dans leurs bras et emportèrent, sans plus de cérémonie, Tex-gouverneur de Calais. Gabriel s'adressa alors à Jean Peuquoy, en présence de son cousin. — Ami, lui dit-il, j'ai raconté devant vous à Martin Guerre sa singulière histoire, et vous possédez maintenant les preuves de son innocence. Vous avez déploré la cruelle méprise qui a frappé l'innocent au lieu du coupable, et vous ne demandez, je le sais, qu'à soulager le plus vite possible la rude souffrance qu'il endure pour un autre en ce moment. Rendez-moi donc un service... — Je devine, interrompit le brave Jean Peuquoy. Il faut, T. II. II

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

n'esl-cb pas, tîùe J^àillé chercher él IrôuVêt cel Àtnbfêise Paré qui doit sauver votre pauvre écuyer ? J'y cours, et, pour qu'il Soil ttioax soigné, je le ferai Iratisportelr sur-lechamp chez nous, si la chose peut se faire sans danger pour lui. Pierre Peuquoy, stupéfait, regardait et écoutait JGrabirîël et son cousin, conrîme s'il eût été sous l'empire d'un rêve. — Venez, Pierre, lui dit Jean, vous m'aideirez en tout ceci. Ah I oui, vous êtes étotiné, vous né comprenez pas ; je vous expliquerai cela, chemin faisant, el vous convaînttBi de ma conviction isahâ jjcine. Vous serez le premier ensuite, je vous connais, à vouloir réparer le inal que vous avez involonlairoment commis. Là-dessus, après avoir salué Diane el Gabriel, Jean sortit» emmenant Pierre qui déjà le questionnait. Quand mf^dame de Castro demeura seule avec feabiiél, elle tomba à genoux pair un premier mouvement de piété et de gratitude, et, levant les yeUx et les mains, en même temps vers le ciel et vers celui qui avait été l'instrument de son salut : — Soyez béni, mon Dieu ! dit^elle. Soyez béni deux fois:]pù\xt m'àVoir sainvée, et pOiU^ m'avoir sauvée par lui 1 xto. Aftbbk UjàkbÈ: j^uis, Diane se jeta dans les bras de Gabriel. — Et vous, Gabriel, dit-elle, il faut aussi que Je vous remercie et que je vous bénisse. Dans le dernier éclair de ma pensée, j'invoquais mon ange sauveur, et vous Àtes venu. Merci ! merci ! — Ohl dit-il, Diane» que j'ai soulTert depuis qi^ Je no

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

LES BECX DIAMI. im VoQ9 ai vue, et qu'il 7 a longtemps q«è je ne tous ai vue 1 — Et moi donc l «'écrit-elle» Ils se mirent alors à se racontef 4 aVec des longu^ars peu dramatiques, H faut en ootivenir, ce qu'ils avaient fatt et sentie chacun de leur côté, pendant cette dure absence» Calais, le due de Guise* l€« vainous* les Vainqueurs^ tout était oublié; Toutes les rumeurs et toutes les passions qUI entouraient les deux araoureux né parvenaient plus jusqu'à eux. Perdus dans leui" monde d*amour et d'ivresse, lis ne voyaient pluS) ils n'entendaient plue l'autre trisie monde. Quand en a subi tant de douleurs et tant d^épeuvantes^ l'âme s'affaiblit et s'amollit en quelque sorte par la souf*franco^ et, forte contre la peine* ne sait plus résister au))ontieur. Dans cette tiède atniosphère de pures émotions^ Diane et Gabriel se laissaient aller a^ee abandon aux dOtt>ceurs, bien inaccoutumées depuis longtemps pour eux^ dtt calme et de le joie. A la scène d'amour violent que nous avons rapportée en succéda alors une autre, k La fois pareille et diflérisnte. — Qu'on est bien près de vDuSj ami I disait Diane. An lieu de la présence de cet homme impie que je haïssais et dont Tamour me faisait peur, quelle ivresse que d'avoir votre présence rassurante et chérie ! — Et moi, reprit GabrieU depuis notre enfance^ oti nt)us étions heureux sans le savoir^ je ne me rappelle pa^ Diane, avoir eu, dans ma pauvre vie agitée et isolée, Un seul moment comparable à eelui-ci ! Ils gardèrent un moment le siiemce^ absorbés par une contemplation réciproque. Diane reprit t — Venez donc là vous asseoir près de moi, Gabriel : le croiriez-vous, ami ? cet instant qui nous réunit d'une ftiçon si inespérée, je l'ai pouriant rêvé et presque préVu, dans ma captivité même. Il me semblait touJoul-Squo ma délivrance me viendrait de vous, et qu'en un danger suprême, ce serait vous, mon chevalier, que Dieu amèniMnftit tout à coup pour me sauver» «-Pour moi, reprit Gamrielv tVst votre p«bsée, DianSi

fM LES DEUX DIANE. qui m'attirait à la fois comme un aimant et me guidait comme une lumière, L'avouerai-je à vous et à ma conscience? bien que d'autres puissans mobiles eussent dû m'y pousser, je n'aurais peut-être pas conçu, Diane, cette idée, qui est mienne, de prendre Calais, je ne l'aurais pas exécutée par des moyens vraiment téméraires, si vous n'aviez été prisonnière ici, si l'instinct des périls que vous y couriez ne m'eût animé et encouragé. Sans l'espoir de vous secourir, sans l'autre intérêt sacré que ma vie poursuit aussi. Calais serait encore au pouvoir des Anglais. Pourvu que Dieu ne me punisse pas, dans son équité, de n'avoir voulu et fait le bien que dans des vues intéressées ! Le vicomte d'Exmès pensait en ce moment à la scène de la rue Saint-Jacques, à l'abnégation d'Ambroise Paré, et à cette rigide croyance de l'amiral, que le ciel veut des mains pures pour les causes pures. Mais la voix aimée de Diane le rassura un peu en s'écriant : — Dieu vous punir, vous, Gabriel ! Dieu vous punir d'avoir été grand et généreux ! — Qui sait ? dit-il, en interrogeant le ciel* par un regard chargé d'une sorte de mélancolique pressentiment. — Je sais, moi, reprit Diane avec son charmant sourire. Elle était si ravissante en disant cela, que Gabriel, frappé de cet éclat, et distrait de toute autre pensée, ne put s'empêcher de s'écrier : — Oh ! vous êtes belle comme un ange, Diane ! — Vous êtes vaillant comme un héros, Gabriel ! dit Diane, ils étaient assis tout près l'un de l'autre ; leurs mains, par hasard, se rencontrèrent et se pressèrent. La nuit commençait d'ailleurs à se faire. Diane, la rougeur au front, se leva et fit quelques pas dans la chambre. — Vous vous éloignez, vous me fuyez, Diane ! reprit tristement le jeune homme. — Oh ! non, fit-elle vivement en se rapprochant. Avec vous, c'est bien différent ! Je n'ai pas peur, ami !

LES DEUX DIANE. 185 Diane avait tort : le danger était autre ; mais c'était toujours le danger, et Tami n'était pas moins à craindre peut-être que l'ennemi. — A la bonne heure, Diane ! dit Gabriel en prenant la petite main blanche et douce qu'elle lui abandonnait de nouveau ; à la bonne heure I laissons-nous être heureux un peu, après avoir tant souffert. Laissons nos âmes se détendre et se reposer dans la confiance et dans la joie* — Oui, c'est vrai ; on est si bien près de tous, Gabriel I reprit Diane. Oublions un moment, tant pis I le monde et le bruit d'alentour. Cette heure délicieuse et unique, savourons-la ; Dieu, je crois, nous le permet, sans trouble et sans crainte. Vous avez raison : pourquoi avons-nous tant souffert aussi I Par un gentil mouvement qui lui était familier lorsqu'elle était enfant, elle posa sa tête charmante sur l'épaule de Gabriel ; ses grands yeux de velours se fermèrent lentement ; ses cheveux effleurèrent les lèvres de Tardent jeune homme. Ce fut lui qui, à son tour, se leva, tout frémissant et éperdu. — Eh bienP dit Diane en rouvrant ses yeux étonnés et languissans. Il tomba tout pâle à genoux devant elle, et ses mains l'entourèrent, — Eh bien I Diane, je t'aime I cria-t-il du fond du cœur. — Je t'aime, Gabriel I répondit Diane, sans frayer et comme obéissant à l'irrésistible instinct de son cœur. Comment leurs visages se rapprochèrent, comment leurs lèvres s'unirent ; comment, dans ce baiser, se confondirent leurs âmes. Dieu seul le sait ; car il est certain qu'ils ne le surent pas eux-mêmes. Mais, tout à coup, Gabriel, qui sentait sa raison vaciller devant le vertige du bonheur, s'arracha d'auprès de Diane. — Diane, laissez-moi I... laissez-moi friir ! s'écria-t-41 avec un accent de (erreur profonde. — Fuir 1 et pourquoi fuir ? demanda-t-elle, surprise.

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

186 l» nSUX DIAME. — DiaBel Ûaoal ai tous éiiei ma sœur!
reptit Oabriel bors de lui* — Votre sœur ! répéta Diane anéantie, foudroyée,
Gabriol s'arrôta, étonné et comme élargi de ses propres paroles, et, passant
la main sur son front brûlant : ^ Qu*ai-jo donc dit? sa demanda-t^il à voix
haute. -«< Qu'avez-vous dit en^ftet? repiit Diane, Faut-il la prendre à la
lettre, cette terrible parole 9 Quel est le mot Qe cet effrayant mystère?
serais-je réellement votre sœur, mon Dieu 1 — Va sœur f voua al-rje avoué
que vous étiez ma sœur? dit Gabriel? •»- Ah ! c'est donc la vérrté ! s'écria
Diane palpitante. — Non, ce n'est pas, ce ne peut pas être la vérité I ^ô ne la
sais pas, qui peut la savoir? Et, d'ailleurs, je npdois rien vous dire de tout
cela 1 C'est un secret de vie et de mort que j'ai juré de garder! Ah! céleste
miséricorde 1 j'avais conservé mon sang-froid et ma raison dans les
souffrances et les malheurs ; (aul-il que la première gQutte (te bonheur qui
touche mes lèvres m'enivre jusqu'à la démence, jusqu'à roubli de mes
sermensl -^ Gabriel, reprit gravem\$iblBl a'écria Gabriel avec une sorte
ij'eftrûi, — Et pourquoi impossible? dit piape. Quelque ohoae m moi
m'assure que pes secrets m'appartjepoeqt aussi bien qu'à vous, et que YPtis
^^vç« pas 1^ droit de me lea ea^ber, — C'est juste cela, rçpnt Gabriel, et
vous âve« certa^ pemfnt autant de droits que moi à ces ^ouleur^. Mais,
puis()ue lo poids m'en ^çç^We ^ei^l, ft'ep demaadw PW to moitié. — Si
fait, je la demande, je la yeu^r, je l'exiga, cette moitié de vos peines I
repartit Diane, et, poWT 4ifc P^ÇQİ© plus, Gabriel, mon ami, je Timplore I
me la fel^serezvous?

The text on this page is estimated to be only 18.47% accurate

Tw Viw Î9\ \^ «VI m \ dit G«»büel «vec anxieW. — Vous avez juré? reprit Diane. Et bien, observez loyaJ^mwt ce sPTOfint envers \q^ étr«^ngeTs, ie« iadifiiépeps, env^r^ les an)i3 mêtpes, ce ser« t^iea fait à vqqsi. Mais 9vee moi qui, de votre propre s^VQU, ^i dans ce mystère le» môraesi intérêts que vous, pouve^-vous, devez-vous gftdrfqr UR tnjuTieuf sileRcpî Non, (jqbrip|, si vous avez quflque piUé da moi. Mea doutes, mes inquiétudes à ce sujet ont déjà bien assez torturé mon cœur! ^ur ce point, sinon hé^ Us \ dans les autres aocideq^ da votre vie, je suis, en quelque sorte, un autre vous-même. Est-ce que vous vous parjurez, dites, quand vou^ pensez è votre secret dans la solitude de votre conscience? Croyez-vous que mon âme profonde et sincère, et mûrie par tant d'épreuves, ne saura pas, corn me la vôtre, contenir et renfermer jalousement le dépôt cootié, de joie ou d'amertume, qui esta elle comme à vous Y La voix douce et caressante de Diane continua, remuant les fibres intimes du jeune homme comme un instruiement docile : — Et puj3, Gabri^Ti puisque Ip sort nous défend d'êtrf joints dan^ ^^mpur et dans le bonheur, comment avezvou^ le courage çie récuser encore la seule communauté (jui nous^soit peym.i^e, celle de la tristesse? Ne sotjftirironsnpus peis meips en souffrant du mpjns ensemble? Vqye? donc I Q*est-il pas t)ien doplqureii}^ de songer que l*VIPiqqe lien qui devrait rlQ^s xè[i^x nous sépare I Et, sent^pt que Gabriel, à moitié vaincu, hésitait cepop^ dant encore : v- PFenez garde, d^ail leu?s t reprit Diane, si vous persistez à ¥Ous taire, pourquoi ne reprendrais-je pas avec vous ce langage qui vous cause à présent, je ne sais pourquoi, tant d-épûuvanle et d'apgoisse, mais que vous-même, après tout, avez autrefois appris à ma bouche et à mon cœur. Enûn, votre fiancée a le droit de vous répéter qu'elle vous aime, qu'elle n*aimeque vous. Votre promesse devant Dieu peut bien, dans ses cliastes caresses, approcher ainsi sft tête de votre épaule et ses lèvres de votre iront...

188 LES DEUX DIANE. Mais Gabriel, le cœur serré» écarta de nouveau Diane en frémissant. — Non I s'écria-t-il, ayez pitié de ma raison, Diane, je vous en supplie. Vous voulez donc absolument le savoir tout entier notre redoutable secret? Eh bien! devant un crime possible, il m'échappe I Oui, Diane, il faut les prendre à la lettre les paroles que ma fièvre avait laissé tomber tout à l'heure. Diane, vous êtes peut-être la fille du comte de Montgomery , mon père I vous êtes peut-être ma sœur ! ^ Sainte Vierge I murmura madame de Castro écrasée par cette révélation. — Mais comment donc cela se fait-il? reprit-elle. — J'aurais voulu, lui dit Gabriel, que votre vie pure et calme ne connût jamais cette histoire pleine d'épouvante et de crimes. Mais je sens bien, hélas I qu'à la fin mes seules forces ne sont plus suffisantes contre mon amour. Il faut que vous m'aidiez contre vous-même, Diane, et je vais tout vous dire. - — Je vous écoute, effrayée mais attentive, reprit Diane. Gabriel alors lui raconta tout, en effet : comment son père avait aimé madame de Poitiers, et, au vu de toute la cour, avait paru aimé d'elle ; comment le dauphin, aujourd'hui roi, était devenu son rival ; comment le comte de Montgomery avait disparu un jour, et comment Aloyse avait été à même de savoir et de révéler à son fils ce qu'il était devenu. Mais c'était tout ce que savait la nourrice, et, puisque madame de Poitiers refusait obstinément de l'avouer, le comte de Montgomery seul pouvait dire, s'il vivait encore, le secret de la naissance de Diane. Quand Gabriel eut achevé ce lugubre récit : — C'est affreux! s'écria Diane. Mais alors, quelle que soit l'issue, ami, il y aura donc un malheur au bout de notre destin I Si je suis la fille du comte de Montgomery, vous êtes mon frère, Gabriel. Si je suis la fille du roi, vous êtes l'ennemi justement irrité de mon père. Dans tous les cas, nous sommes séparés. — Non, Diane, répondit Gabriel. Notre malheur, grftce à Dieu, n'est pas tout à fait sans espérance. Puisque j'ai commencé à tout vous dire, je vais achever. Aussi bien, je

LES DEUX DUNE. 189 sens que vous aviez raison : cette confiance m'a soulagé, et mon secret, après tout, n'est pas sorti de mon cœur pour être entré dans le vôtre. Gabriel apprit alors à madame de Castro le pacto étrange et dangereux qu'il avait conclu avec Henri II, et la promesse solennelle du roi de rendre la liberté au comte de Montgommery, si le vicomte de Montgommery, après avoir défendu Saint-Quentin contre les Espagnols, reprenait Calais aux Anglais. Or, Calais était depuis une heure ville française, et Gabriel pouvait croire sans vanité qu'il avait été pour beaucoup dans ce glorieux résultat. A mesure qu'il parlait, l'espoir dissipait peu à peu la tristesse du visage de Diane, comme l'aurore dissipe les ténèbres : Quand Gabriel eut fini, elle se recueillit un instant, pensive, puis, lui tendant la main : — Mon pauvre Gabriel, lui dit-elle avec fermeté, il y a pour nous sans doute dans le passé et dans l'avenir de quoi beaucoup penser et beaucoup souffrir. Mais ne nous arrêtons pas à cela, mon ami. Nous ne devons pas nous attendrir et nous amollir. Pour ma part, je tâcherai de me montrer forte et courageuse comme vous et avec vous. L'essentiel est actuellement d'agir et de dénouer notre sort d'une façon ou d'une autre. Nos angoisses touchent, je crois, à leur terme. Vous avez dès à présent tenu, et au-delà, vos engagements envers le roi. Le roi tiendra, je l'espère, les siens envers vous. C'est sur cette attente qu'il faut concentrer désormais tous nos sentimens et toutes nos pensées. Que comptez-vous faire maintenant? — Monsieur le duc de Guise, répondit Gabriel; a été le confident et le complice illustre de tout ce que j'ai tenté ici. Je sais que, sans lui, je n'aurais rien fait ; mais il sait qu'il n'aurait rien fait sans moi. C'est lui, lui seul qui peut et qui doit attester au roi la part que j'ai eue dans cette nouvelle conquête. J'ai d'autant plus lieu d'attendre de lui cet acte de justice qu'il s'est, pour la seconde fois, ces jours-ci, solennellement engagé à me rendre ce témoignage. Or, je vais de ce pas rappeler sa promesse à monsieur

The text on this page is estimated to be only 10.36% accurate

tIN) LES DEUX DIANE. de Guise, réclamer de lui une lettre pour S^ M^j^stéi puis, ma présence ici n'étant pli4§ népeçs^ire, partir s^f-l^ champ pour Paris,.. Comme Gabriel parlait encore §Yeç «qiiipaflpn, Qt que Piane i*écoumt rqpil trilj^nt d'espéranç;^, to PQfte s'pijfrt, et Jean Pcuquoy parqt, ^i%\\i ef CQQçtfiimé. — Eh bieni qu ya-l-il dpin4»4?i Q^rtel mqutfit, Ma?UftGuerre est-il plus mal ? — Non, mgpsieur le yiçomte, réppndit Jp^n Peuqijoy. Martin-Guerre, transporté chp? nou§ par TOPs spifts, a d^à été visité par maîlre Ambrqj^p par^. Riep q^e T^put^tion de la jambe soit jugpe néqes8§\\rfi^ TOltra paré croit pouvpir assiç'er que vplrg ymlai^} §e5rvitpur §lirYiyr* k Yih pération. — L'excellente nouyeHp! dit Gabriel, AmbTQ)^ Fart est encore près de lui sans doute ? — Monseigneur, reprit tri^tpnie^t le l)QurgepJ9i \\) a été obligé de le qqilter pour un autre blpç\$é plD§ ÇQASÛîârabie et plus désespéré,,. — Qui donc cela ? demap(Jç^ Cî3brjpl ep pb^ngfiapt de coulpur. Le maréchal Strp^zj? mpnsjpurdeNevpr^t,,, — Monsieur le (JuP (Je Quise, qiii se pae^rt ei^ pQ p^Q;n^ent, répoqclit Jpap Ppgqqoy, Gabriel et pi^ne jpipreot Pft ffiêwP tfinip§ WP Crt

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

l[^] ep^{^^} mm[^]. i[^]»^{^^^^••^^^^}w l«»4WW*i Né9l[^]Tn[^]1I)§, toiilQ ef[^]p[^]ance [^]'éW| pias qiQi[^]e pour Qaferiel et Dinnei piiisrqu'qnfln le dup de Guise çaspirait e[^]r cofet l[^] aifillieuraui se ^{^^}tuipbant «vldemeat k l[^] chano[^] lA pll[^]s iuçprtaiopt CQOun[^] les aaufrag[^] à quelque déhxi» floltan(. Le vicomte d'Exmès quitta donc Diane pour aller voir pav Iqi-rnêmp jusqu'où portait le pouveau coup qui[^]yenait les frapper, au nnoment mCine où la mauvaise fortune semblait se relâcher pour eux (ie ses rigueurs. Je[^]n Pouquoy, qui raccompagna, lui raconta, cbemia faisant, ce qui s'était passé. Lord Derby, sommé par les bourgeois mutinés da se rendre avant Theure fixée par lord \Yenlworih, venait d'ei|voyer au duc de Guise des parlementaires pour traiter de la capitulation. Cependant, sur plusieurs points la combat durait encore, plus acharné dans ses derniers efforts par la colère des vaincus et Tim patience des vainqueurs. François de Lorrainp, aussi intrépide soldat qu'habile Rénéral, se montrait à Tendroit où[^]la ipôlée comblait la plus chaude et la plus périlleuse. C'était à uqo brèche déjà à moitié emportée, au delà d'un lossé enti[^]TP.mp.nt comblé. Le au6 ao Guise a i;heval, en butte aux traits dirigés sur lui de toutes pans, animait tranquillement les siens et de Pe'exemple et de la parole. Tout à coup il aperçut, au-dessus de la brèche, le drapeau blanc des parlemon[^]ires. Un fier sourire efQeura son noble visapre; car c[^]était la consécration définitive de sa victoira qu'il voyait ainsi venir à lui.

1» LES DEUX DIANE. — Arrêtez! cria-t-il, aa milieu da fracas, à ceux qui Tenlouraient. Calais se rend : Bas les armes Il leva la visière de son casque, et, poussant son cheval» il ût quelque pas en avant, les yeux fixés sur ce drapeau» signal de son triomphe et de la paix. L'ombre, d'ailleurs, commençait à tomber, et le tumulte n'avait pas cessé. Un homme d'armes anglais, qui vraisemblablement n'avait, ni vu les parlementaires, ni entendu, dans le bruit» le cri de monsieur de Guise, s'élança à la bride du cheval qu'il fit reculer, et, comme le duc distrait, sans mêmHie regarder l'obstacle qui l'arrêtait ainsi, donnait de rép«K>n pour passer outre, l'homme le frappa de sa lance à la tête. — On n'a pu me dire, continua Jean Peuquoy» à quel endroit du visage monsieur le duc de Guise avait été atteint ; mais il est certain que la blessure est terrible. Le bois de la lance s'est brisé et le fer est resté dans la plaie. Le duc, sans prononcer une parole, est tombé, le fh)nt en avant, sur le pommeau de sa selle. Il paraît que l'Anglais qui avait porté ce coup désastreux a été mis en pièces par les Français furieux. Mais cela n'a pas sauvé monsieur de Guise, hélas! On l'a emporté comme mort. Depuis» il n'a seulement pas repris connaissance. — De sorte que Calais n'est pas même à nous? demanda Gabriel. — Oh ! si fait! répondit Jean Peuquoy. Monsieur le duc de Nevers a reçu les parlementaires et a imposé en maître les conditions les plus avantageuses. Mais le gain d'une telle ville compensera à peine pour la France la perte d'un tel héros. — Mon Dieu! vous le regardez donc déjà comme trépassé? dit en frissonnant Gabriel. — Hélas 1 hélas! fit pour toute réponse le tisserand en hochant la tête. — Et où me menez-vous de ce pas? reprit GabrielL Vous savez donc où on l'a transporté? — Dans le corps de garde du Château-Neuf, a dit à maître Ambroise Paré l'homme qui P

LES DEUX DIANE. 103 velle. Maître Paré a voulu y courir tout de suite, Pierre lui a montré le chemin, et moi je suis venue vous avertir. Je pressentais bien que cela était important pour vous, et que, dans cette circonstance, vous auriez sans doute quelque chose à faire. — Je n'ai qu'à me désoler comme les autres et plus que les autres, dit le vicomte d'Exmès. — Mais, ajouta-t-il, autant que la nuit me permet de distinguer les objets, il me semble que nous approchons. — Voici le Château-Neuf, en effet, dit Jean Peuquoy. Bourgeois et soldats, une immense foule agitée, pressée et murmurante, encomrait les abords du corps de garde où le duc de Guise avait été porté. Les questions, les conjectures et les commentaires circulaient dans les groupes inquiets, comme un souffle de vent entre les ombrages sonores d'une forêt. Le vicomte d'Exmès et Jean Peuquoy eurent bieu de la peine à percer toute cette foule pour arriver jusqu'aux marches du corps de garde dont un fort détachement de piquiers et haliebardiens défendait l'entrée. Quelques-uns d'entre eux tenaient des torches allumées que projetaient leurs lueurs rougeâtres sur les masses mouvantes du peuple. Gabriel tressaillit en apercevant, à cette lumière incertaine, debout au bas des marches, Âmbroise Parésombre, immobile, les sourcils contractés, et serrant convulsivement de ses bras croisés sa poitrine émue. Des larmes de douleur et d'indignation étincelaient dans son beau regard. Derrière lui se tenait Pierre Peuquoy, aussi morne et aussi abattu que lui. — Vous ici, maître Paré! s'écria Gabriel. Mais que faites-vous là ? Si monsieur le duc de Guise a encore un souffle de vie, voire place est à ses côtés ! — Eh ! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, monsieur d'Exmès ! reprit vivement le chirurgien, lorsque, levant les yeux, il reconnut Gabriel. Dites-le, si vous avez sur eux quelque autorité, à ces gardes stupides.

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

104 LEÂ DÇqX PUHE. — Quoi I V0U8 r^f^sentrilft çIqgo 1^ passage) ((eipimda rr- Sans vouloir ri^q eptendre, reprit ^mtirûiso Faié. 0^! songer quQ pie^ fait p^ut-êltre dépen(ire imo si précitmae existence de si misérables fatalités I T- M^is il feu^ que vqgs entriez I dit gfthriel, f aua tous y serez mai pris. rr Nq^»? ftvoRs sqppié (l'abqT4i djt pp^qviQy intpnrenant, nous ftvpsn menacé pqsuiip, lls pqi répondu ft n«s prières par dos rires, ^ nos mepapes par dps coups, Majlre Paré, qui voulait forcer le passage, a été violemment renpoiçsé, et atteint, je crois, par le boijs d'une hallebarde. — C'est tout simple! rppril A^^l^i'oîse Pqré aveq amertume, je n'ai ni cojlier d'or ni éperons; je n'ai (jue le coup d'œil profnpt et la main sûre. — Attendez, dit Gabriel, je saurai bien youç fidrp entrer, moi. Il s'avança vers les marches du corps de garde. Ifals un piquier, tout en s'inclinant à sa vue, lui barra le passage. — Pardon, lui dit-il respectueusement, nous avons reçu pour consigne de ne plus laisser pénétrer qui que ce soft. — Drôle l reprit Gabriel qui pourtant se modéniit encore, ta consigne est-elle poiir le vicomte d'Exmès, capitaine aux gardes de Sa Majesté, et Tami de monsieur de Guise? Où est ton chef, que je lui parle? — Monseigneur, il garde la porte intérieure, reprit plus humblement le piquier. — Je vais donc h lui, reprit impérieusement le vicomte d'Exmfts. Venez, maître Paré, suivez-moi. — Monseigneur, passez, vous, puisque vous l'exiges, fit le soldat. Mais celui-là ne passera pas. — Et pourquoi cela? demanda Gabriel. Pourquoi le chirurgien n'iraitril point au blessé? — Tous les chirurgiens, médecins et myrrhes, reprit le piquier, du moins tous ceux qui sont reconnus et patentés, ont été appelés auprès de monseigneur. Il ji'en qw^ue pas un, nous a-t-on dit. r- Eh l voilà justement ca qui m'épouvante i dit^vee un dédain ironique Ambroise Paré,

The text on this page is estimated to be only 17.63% accurate

Les DEUX DIANE. ' 195 — Celui-ci n'a pas brevet en poche, continua le soldat. Je le connais bien. Il en a sauvé plus d'un au camp, c'est vrai ; mais il n'est point fait pour les ducs ! — Pas tant de phrases ! s'écria Gabriel en frappant du pied avec impatience. Je veux, moi, (je) maître Paré p^{asse} avec moi. — Impossible, monsieur le vicomte. — J'ai dit : je veux le drôle ! — Songoz, reprit le soldat, que j'en consigne. Qu'ordonne de vous désobéir. — Ah ! s'écria douloureusement Ambroise, l'usage m'en peut-être pendant ces ridicules débats ? Ce cri eût dissipé toutes les légèretés. Gabriel, si méprisable pour le bon (B) avait pu finir. C'est pourquoi un p^{ôte} montait, . ^ Vous venez (je) absolument que je y parviens à traverser les rangs des Anglais ! criait-il « me bailler le pied, Tⁿⁱ pis pour vous alors ! U vie de » mon ifit de Quisp v^{mi} Um vmgt ei^{isten}ces. C'est Tim^Q Ifi ? vôtres, après (oui). Nous allons voir si y en a piques. Quo^m tpuçber qapp épée, Sa {4U) G^Q m^{boya} bors du fourreau comme un éclair, et, entraînant derrière lui Ambroise Paré, il monta, répétant bftuUⁱ, les iparbes du cQrp^{4e}=gaFde. Il y avait tant de menace dans son attitude et dans son regard ; il y avait tant d⁹ puissance dans le calme et l'attitude du chirurgien ; puis, la personne et la volonté d'un gentilhomme avalent à l'époque un tel prestige, que les gardes subjugués s'écartèrent et baissèrent leurs armes, moins devant le fer qu^Q devant la nom du vicomte d'Exmès* « ^ Eh ! l'assés-le ! cria une voix dans le peuple. Ils ont vraiment Pair d'être envoyés de Dieu pour sauver le duo de Quise. Gabriel et Ambroise Paré arrivèrent donc sans autres obstacles à la porte du corps de garde. Dans l'étroit vestibule qui précédait la grande salle, il y avait encore le lieutenant des soldats du déb^{pr} f^{tv}çç trois ou quatre hommes.

196 LES DEUX DIANE. Mais le vicomte d'Exmès, sans s'arrêter, lui dit d'une voix brève et qui ne voulait pas de réplique : — J'amène à monseigneur un nouveau chirurgien. Le lieutenant s'inclina et laissa passer sans la moindre objection. Gabriel et Paré entrèrent. L'attention de tous était trop vivement et trop cruellement distraite ailleurs pour qu'on prît garde à leur arrivée. Le spectacle qui s'offrit à eux était vraiment terrible et navrant. Au milieu de la salle, sur un lit de camp, était étendu le duc de Guise, toujours immobile et sans connaissance, la figure inondée de sang. Il avait le visage traversé de part en part ; le fer de la lance, après avoir percé la joue au-dessous de l'œil droit, avait pénétré jusqu'à la nuque au dessous de l'oreille gauche, et le tronçon brisé sortait d'un demi-pied de la tête ainsi fracassée. La plaie était horrible à voir. Autour du lit se tenaient dix ou douze médecins et chirurgiens, consternés au milieu de la désolation générale. Mais ils n'agissaient pas, ils regardaient seulement et ils parlaient. Au moment où Gabriel entra avec Ambroise Paré un d'eux disait à voix haute : — Ainsi, après nous être concertés, nous nous voyons dans la douloureuse nécessité de convenir que monsieur le duc de Guise est frappé mortellement, sans espoir et sans remède ; car, pour avoir quelque chance de le sauver, il faudrait que ce tronçon de lance fût retiré de la tête : et l'arracher, ce serait à coup sûr tuer monseigneur. — Donc, vous aimez mieux le laisser mourir I dit hardiment, derrière les spectateurs du premier rang, Ambroise Paré, qui de loin avait jugé d'un coup d'oeil l'état, presque désespéré en effet, de l'illustre blessé. Le chirurgien qui avait parlé releva la tête pour chercher son audacieux interrupteur , et, ne le voyant pas, reprit : — Quel téméraire oserait porter ses mains impies sur

LES DEUX DIANE. IW cet auguste visage, et risquer, sans certitude, d'achever un tel mourant? — Moi ! dit Ambroise Paré en s'avançant, le front haut, dans le cercle des chirurgiens. Et, sans se préoccuper davantage de ceux qui l'entouraient et des murmures de surprise qu'avaient excités ses paroles, il se pencha sur le duc pour voir de plus près sa blessure. — Ah I c'est maître Ambroise Paré I reprit avec dédain le chirurgien en chef en reconnaissant l'insensé qui osait émettre un avis différent du sien. Maître Ambroise Paré oublie, ajouta-t-il, qu'il n'a pas Thonneur d'être au nombre des chirurgiens du duc de Guise. — Dites plutôt, reprit Ambroise, que je suis son seul chirurgien, puisque ses chirurgiens ordinaires l'abandonnent. D'ailleurs, il y a quelques jours, le duc de Guise , après une opération qui réussit sous ses yeux, voulut bien me dire, et très sérieusement, sinon officiellement, qu'au besoin désormais il réclamerait mes services. Monsieur le vicomte d'Ëxmès qui était présent peut l'attester. — C'est la vérité, je le déclare, dit Gabriel. Ambroise Paré était déjà retourné au corps, en apparence inanimé, du duc, et examinait de nouveau la blessure. — Eh bien? demanda le chirurgien en chef avec un sourire ironique ; après examen, persistez-vous encore è vouloir arracher le fer de la plaie? — Après examen, je persiste, dit Ambroise Paré résolument. — Et de quel merveilleux instrument comptez-vous donc vous servir ? — Mais de mes mains, dit Ambroise. — Je proteste hautement, s'écria le chirurgien furieux, contre la profanation de cette agonie. — Et nous protestons avec vous, acclamèrent tous f^t^ confrères. — Avec-vous quelque moyen de sauver le prince? repm Ambroise Paré. — Non , la chose est impossible f dirent-ils tous.

The text on this page is estimated to be only 15.27% accurate

^ n est 4ona h moi, dU Ambroise m étendtmnt tu mMP sur le corps comme pour en prendre posse^ou* ^ Et noqs, r^turons-pous, reprit le chirurgieA en ûief, qui fit en effet avec les siens un paouvement do retraitai — Mal^ qu'allez- vous fairaî dem^doil-QU de (Qusedtés ^ Ambroise, — te duc de Gpî^ est mort pour tQu\$, répondiHl, ip vais agir comme s'il était mort. Ce disant, il «e débarr^tssaU de son poorpoint Qt relevait ses manches. -r- Faire de teilw expériences sur mo«seigpeuT, tmfuim in anian4 vili i dU eft jQjgnapt les m^i^^ w viawi médeciji scandalisé. — Eh l répondit Amproise, sap£| quitta? des yeux le blessé, ja vai^ le trailer en etTat, nqn çqmme m îlommo» non PAS même comme una &me vUe, niais isomme m» chose* Regardez. l\ mit hardiment le pied sur la poitrine du duc^ Un murmure môle da terreur, de douta et de menace» courut dans rassemblée. — Prenez garde, maître I dit monsieur de Nevers, en louchant l^épaule d'Ainbroise Paré; prenez garde l ôi vous échou(;z, je ne répond» pas de la colère des amis et servi* teursduduc. — Âh I ût Ambroise avec un sourire triste en se retoumaut. — Vous risquez votre tôle I reprit un autre. Ambroise Paré regarda le ciel ; pms, avec une gTftyit^ mélancolique : — Soit l dit-il, je risquerai ma tôle pour essayer 4e §fttr ver celle-ci. Mais, au çipii^s, reprit-i(^yeç, uA û^T çpgArd, QU mpins qw'p.ft m.P Içfisse tranquille j Tous s'écarlèrent ayep upa ^orte de f^paçt dovwt \% domiuation du gépie. On n'entenSit plus, dans un silence solennel, que les reçpiriitious haletantes* Ambroise Paré posa le genou gauche sur la poitrine da duc; puis, se pauchant» prit seulement aveo ses ongles»

The text on this page is estimated to be only 24.39% accurate

LB9 DEia DIAMfi. m comme il r«yait dit, le bois de la lanee, et l'ébranla par degréodoucement d'abord, et pltrs fort ensuite. Le duc tressaillit eomme daDS une souffrance homble. L'eAroi avait mis sur tous les fronts des assistans la même pâleur. Ambroise Pafô s'arrêta lui-même une seconde, comme épouvanté. Une sueur d'angoisse mouillait son iront. Mais il se rpmit presque aussitôt ai œuvre. Au bout d'une minute, plus longue qu^une heure, le fer sortit enfin do la blessure. Ambroise Paré le jeta vivement loin de lui, et, yite^ se courba sur la plaie béante Quand il se releva, un éclair de Joie Illuminait son visage. Mais bientôt, redevenant sérieux, il tomba h genou^t joignit les mains vers Dieu, et une larme de bonheur coula lentement sur sa joue. Ce fut un moment sublime. Sans que le grand chhrorgien eût parlé, on comprenait qu'il y avait maintenant de Tespoir. Des serviteurs du duc pleuraient à chaudes larmes; d'autres baisaient peir ilerKièrè l'habit d'Ambroise Paré. Mais on se taisait, on attendait sa première parole. Il dit enfin de sa voii grave, quoique émue : — Je répons à présent de la vie do monseigneur de Guise. Et, en etfprii, une heure après, le duc de Guise avait recouvré la connaissance et même la parole. Ambroise Paré achevait de bander la blessure, et Gabriel se teiiait à côté du lit pii le Qhifur^ien avait (hit transporter son auguste client. — Ainsi, GatinpU disait le dijc, jp yQ^3 ^ofs, nop-çeule-* ment \^ pri^ d^ Calais, mais au^i la vie, puj^qqç c'e^t vous qui avez do^epé, presque 4p (orce| auprès de mol maître Paré. — Oui, monseignpur, reprenait Ambroise, san3 mOTb» sieur d'gxmèsi ils ne m^ (ai^çAt p^s même fiiprocinr de VQU\$, — 0 mes deux sauveurs I dit François de Lorraine^

800 LES DEUX DIANE. — Ne parlez pas tant, monseigneur, je vous en supplie, reprit le chirurgien. — Allons, je me tais. Biais un mot cependant, une seule question. — Qu'est-ce que c'est, monseigneur? — Croyez-vous, maître Paré, demanda le duc, que les suites de cette horrible blessure n'altéreront ni ma santé, ni ma pensée ? » J'en suis sûr, monseigneur, dit Ambroise. Mais il vous en restera, je le crains, une cicatrice, une balafre... — Une cicatrice ! s'écria le duc, oh ! ce n'est rien cela ! cela orne un visage guerrier ! et c'est un sobriquet qui ne me déplairait pas que celui de balafre. On sait que les contemporains et la postérité ont été de l'avis du duc de Guise, lequel dès lors, comme son fils depuis, fut surnommé le Balafre par son siècle et par l'histoire. XXIV, DENOUEMENT PARTIEL. Nous sommes au 8 janvier, lendemain du jour où Gabriel d'Exmès a rendu au roi de France sa plus belle ville perdue, Calais, et son plus grand capitaine en danger*^ le duc de Guise. Mais il ne s'agit plus ici de ces questions d'où l'avenir des nations dépend, il s'agit tout simplement d'intérêts bourgeois et d'affaires de famille. De la brèche devant Calais, et du lit de mort de François de Ix)rraine, nous passons à la salle basse de la maison des Peuquoy. C'est là que, pour lui éviter de la fatigue, Jean Peuquoy avait fait transporter Martin-Guerre ; c'est là que, la veille au soir, Ambroise Paré avait, avec son bonheur habituel, pratiqué sur le brave écuyer une amputation jugée nécessaire.

LES DEUX DIANE. Ml Ainsi, ce qui jusque-là n'avait été qu'espérance, était devenu certitude. Martin-Guerre, il est vrai, resterait estropié, mais Martin-Guerre vivrait. Peindre les regrets ou, pour mieux dire, les remords de Pierre Peuquoy, quand il avait appris de Jean la vérité, serait impossible. Cette âme rigide, mais probe et loyale, ne devait jamais se pardonner une si cruelle méprise. L'honnête armurier conjurait à chaque instant MartinGuerre, de demander ou d'accepter tout ce qu'il possédait, bras et cœur, biens et vie. Mais on sait que Martin-Guerre n'avait pas attendu l'expression de " ce repentir pour pardonner à Pierre Peuquoy, et, qui plus est, pour l'approuver. Ils étaient donc pour le mieux ensemble, et on ne s'étonnera plus, dès lors, de voir se passer auprès de MartinGuerre, qui était désormais de la famille, un conseil domestique pareil à celui auquel nous avons assisté déjà pendant le bombardement. Le vicomte d'Exmès, qui repartait le soir même pour Paris, était aussi de cette délibération, moins pénible après tout que la précédente pour ses vaillans alliés du fort de Risbank. En effet, la réparation qu'avait à exiger l'honneur des Peuquoy n'était sans doute plus dorénavant impossible. Le vrai Martin-Guerre était marié, mais rien ne prouvait que le séducteur de Babette le fût. Il n'y avait plus qu'à retrouver le coupable. Aussi le visage de Pierre Peuquoy, exprimait plus de sérénité et de calme. Celui de Jean, au contraire, était assez triste, et Babette, de son côté, paraissait fort abattue. Gabriel les observait tous en silence, et Martin-Guerre, étendu sur son lit de souffrance, se désolait de ne rien pouvoir pour ses nouveaux amis que leur fournir des renseignemens bien vagues et bien incertains sur la personne de son Sosie. Pierre et Jean Peuquoy revenaient, dans le moment, d'auprès de monsieur de Guise. Le duc n'avait pas voulu tarder plus longtemps à remercier les braves bourgeois patriotes de la part efficace et glorieuse qu'ils avaient eue

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

LES DEUX DIANE. dans la reddition de la ville ; Gabriel, sur sa demande expresse, les lui avait amenés. Pierre Peuquoy racontait, tout fier et joyeux, à Babet les détails de cette présentation.. — Oui» ma sœur, disait-il ; quand monsieur d'Exmès a eu raconté au duc de Guise notre coopération en tout ceci, dans des termes certainement trop flatteurs et trop exagérés, ce grand homme a daigné nous témoigner à Jean et à moi, sa satisfaction, avec une grâce et une bonté dont pour ma part, je ne perdrai jamais la mémoire, lors même que je vivrais plus de cent ans. Mais il m'a surtout ravi et touché en ajoutant qu'il désirait à son tour nous être utile, et me demandant en quoi il pourrait nous servir. Ce n'est pourtant pas que je sois intéressé, tu me connais, Babet. Seulement, sais-tu quoi service je compte réclamer de lui ?... — Non, en vérité, mon frère, murmura Babet. — Eh bien ! sœur, reprit Pierre Peuquoy, dès que nous aurons trouvé celui qui t'a si indigne ment trompée, et nous le trouverons, sois en sûre ! je demanderai à monsieur de Guise de lui rendre son crédit pour le faire rendre l'honneur. Nous n'avons ni force, ni richesse par nous-mêmes et un tel appui nous sera peut-être nécessaire pour obtenir justice — Et si, même avec cet appui la justice vous paraît défectueuse, cousin ? demanda-t-elle. — Grâce à ce bras, reprit Pierre avec énergie la vengeance du moins ne me manquerait pas. Et cependant continua-t-il en baissant la voix, et en jetant du côté de Martin-Guerre un regard timide, je dois convenir que la violence m'a jusqu'ici réussi bien mal. Il se tut et resta pensif une minute. Quand il sortit de cette distraction rêveuse, il s'aperçut avec surprise que Babet pleurait. — Eh bien, qu'y a-t-il donc, sœur ? demanda-t-il. — Ah ! je suis bien malheureuse ! s'écria Babet en sanglotant. — Malheureuse ! et pourquoi ? l'avenir, il me le montrera se rassure-t-elle.

The text on this page is estimated to be only 12.95% accurate

USS DEOX DIAUt. m -^ n se rômbuttiti reprit-eltei -- Non, tout ira bien^ sois ttanqtîtUe, dit PletWPettquof. Entre unfe douce réparation et an châlttrient terrible on hë saurait hésiter. Toti amatit ta revenir à toi, tu setÀs Sa iedime..; — Et Si Je le reftise potir ttiafl', ftôl? «'écria Babette. Jean Peuquoy ne pdt retenir tiii ttioiiVëitieit Joyéui (}iii n'échappa point à Oabrïéi. — Le HBÏlisGrT reprit Pie»e an ôiomblé dé l*élottlèittéiit; Mais tu l'aimais I ^ J'himais, dit Bâbbiiè^, teiui t\^\\ sotiffraît^ tjni pafalàtoit m'airttér, qnî me léindighall du rë\$per,l et do la tendresse. Mais celui qui m'a trompée, qdi ni*à n'ëttli, qui th'àbandonne, celui qni avait tôle, pdur iorptendre un pauvre cœur, lé langage; le nom, et peul-éire tes habits d'uii autre, ah I CPlui-ià^ jé lé hais et je m rtiépHèfe. — Mais enfin, s'il l'épouséit? reprit terre Peu({noy. — Il m'épouserait^ dit Babette, pèrce qu'il y èerâil èôntralnt, ou bien parce rjull espèreîrâii lëi faveurs du duô dô Guise. Il me donfléfâlt son tiortî par J)ëUf ôU par Irùpidité. Non l non ! à mbn tour Jé né veux pldfe dé lui, inoi i — Babette, reprit sévèreniéfit Pierre teUqubJr, vous h*^vé« pas le droit do dire : Jé né VOUX pas dé lui. — Mon bon â*re, pair grâce ! pair pitié l s'écria Babette éploréo, ne tne foroée p&\$ h épouser celui que Vous nommiez vous-mêmo un mi^rabie et un làbhé. — Babette, ^hgét k tdlfé Itonl sans hontieUr \ -^ J'aimé mieùï avoir 9 tuugil- dé mon amolir ûti instant, x\\xP> d'atoilr à h)Ugit dé mbtt mari todle ma vie. — Babette, songéi h totfé éhlhht Sâhs père ! — Il vaut mleéx pOUt* lui, je crois, dit Babette, perdre son père qui le détesterait, (}Ue sa hière qui Tâdorera. Or, si elle épouse cet homme, sa mère mouri'a cenainement de bonté et dé chagrin. — Ainsi, BabPtte, tousfèirmé:^ l^Ut^ille k méà iremonlt^aiices et à mes prières ? — J'imploire votre aflféctibn, moh frère, et volrè pitié. — feh bien l dit Pierre téliquoy, ma pitié et mon affection Vont donc toUâ tépondte avec dduléUr, mais avec

SM LES DEUX DIANE. fermeté. Comme il est nécessaire avant toute chose, Babette, que vous viviez estimée des autres et de vous-même, comme je vous préférerais malheureuse à déshonorée, vu que déshonorée vous seriez malheureuse deux fois ; je veux, moi, votre frère, votre aîné, le chef de votre famille, je veux, vous m'entendez bien ! que vous épousiez, s'il y consent, celui qui vous a perdue et qui seul peut vous rendre actuellement cet honneur qu'il vous a pris. La loi et la religion m'arment vis-à-vis de vous d'une autorité dont j'userais au besoin, je vous en préviens, pour vous contraindre à ce que je considère comme votre devoir envers Dieu, envers votre famille, envers votre enfant et envers vous-même. — Vous me condamnez à mort, mon frère, reprit Babette d'une voix altérée ; c'est bien, je me résigne, puisque c'est mon destin, puisque c'est mon châtiment, puisque personne n'intercède pour moi. Elle regardait, en parlant ainsi, Gabriel et Jean Peu^ quoy qui se taisaient tous deux, celui-ci parce qu'il souffrait, celui-là parce qu'il voulait observer. Mais, à l'appel direct de Babette, Jean Peuquoy ne sut point se contenir, et, s'adressant à elle, mais en se tournant vers Pierre, il reprit avec une amertume ironique, qui n'était pourtant guère dans son caractère: — Qui voulez-vous qui intercède pour vous, Babette? Est-ce que la chose qu'exige de vous votre frère n'est pas tout à fait juste et sage ? Sa manière de voir est admirable, en vérité I II a principalement à cœur l'honneur de sa famille et le vôtre, et, pour sauvegarder cet honneur, que fait-il? il vous contraint d'épouser un faussaire. C'est merveilleux I II est vrai que ce misérable, une fois entré dans la famille, la déshonorera probablement par sa conduite. Il est certain que monsieur d'Exmès ici présent ne manquera pas de lui demander, au nom de Martin-Guerre, un compte sévère d'une infâme substitution de personne, et que ceci pourra bien vous conduire devant les juges, Babette, comme femme de cet odieux voleur de nom. Mais qu'importe ! Vous ne lui en appartiendrez pas moins au titre le plus légitime, votre enfant n'en sera pas moins le

LES DEUX DIANE. 205 fils reconnu et avéré du faux Martin-Guerre, Vous mourrez peut-être de honte comme épouse ; mais votre réputation de jeune fille demeurera intacte aux yeux de tous. Jean Peuquoy s'exprimait avec une chaleur et une indignation qui frappèrent de surprise Babette elle-même. — Je ne vous reconnais pas, Jean ! lui dit Pierre avec étonnement. Est-ce bien vous qui parlez, vous si modéré si calme?... — C'est parce que je suis calme et modéré, reprit Jean, que je vois mieux la situation où vous voulez inconsidérément nous entraîner aujourd'hui. — Croyez-vous donc, reprit Pierre Peuquoy, que j'accepterais plus aisément l'infamie de mon beau-frère que le déshonneur de ma sœur ? Non, si nous retrouvons le séducteur de Babette, j'espère qu'après tout sa fraude n'aura causé de préjudice qu'à nous et à Martin-Guerre ; et, en ce cas, je compte sur le dévouement de l'excellent Martin pour se désister d'une plainte qui tomberait sur des innocents en même temps que sur le coupable. — Oh ! dit de son lit Martin-Guerre, je n'ai point l'âme vindicative et ne veux pas la mort du pécheur. Qu'il vous paie sa dette et je le tiens quitte envers moi. — Voilà qui est superbe pour le passé ! reprit Jean Peuquoy, qui paraissait médiocrement charmé de la clémence de Técuyer. Mais l'avenir ? qui nous répondra de l'avenir ? — C'est moi qui y veillerai, dit Pierre. L'époux de Babette ne quittera pas mes yeux, et il faudra bien qu'il reste honnête homme et marche droit, ou sinon... — Vous vous ferez encore justice vous-même, n'est-ce pas ? interrompit Jean. Il sera bien temps ! Babette, en attendant, n'en aura pas moins été sacrifiée ! — Eh ! mais, Jean, reprit Pierre avec quelque impatience, si la position est difficile, je la subis, je ne l'ai pas faite. Vous qui parlez, avez-vous trouvé une issue autre que celle que je propose ? — Oui, sans doute, il y a une autre issue, dit Jean Peuquoy. — Laquelle ? demandèrent à la fois Pierre et Babette, et T. II. 18

The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate

M UB DlinX DIAKE. Pierre, il Aïut le dire, ares autant d'eraprestemeBt que et sœur. Le Ticomie d'Exm^ gardait toujours le silence, mais il redoubla d'atteniiooi — Eh bien, dit i^an Peuquoj, ne peuHI pas se reneoiH» trer un honnête hoihme) qui^ touché plus qu'effrayé du malheur de Babette^ oansente à lui donner son ihhbI Pierre hocha la tête d'un air d'incrédulité. ^ N'espérons na» èela, dit-Il. Poitf fmnnèf ftidSi les yèiî, il fhudMtt eifé t)u atilt)di«uJt oti Ifiche. Dana totts les cas, nous serions obliffé§ dMnitier à notre douloureux secret des étrangers, des mdlflrérenâi et^ quoique monsieur d'fixm&s et Martin soient podf hdus dés amis dévoués^ Je regrette d^jà que \ed circonstanees leur aient réfèié M qui n*eftt pas dQ sortir de la famille. Jean Peuquof irëpfit av^c une émotion q^il essayait Vaihehient de dissimuler J — Je he proposerais pas h Ëabëltedil iftché tM)tiréponl^ mais votre autre supposition, Pierre, n'(*St-elle pàH egali^ ihent admissible 1 Si qUM(^ll*ûn aimait ma Cousine, si, a lui aussi, les évSnemehs àvateht appris la ftmté mais eh même temps le tepenlir, et S*il était résolu, pour s'assuMr Utt avenil' heurout et caime, d'oublier lin passé que Babette, h coUp feûr, voudrait effhcer à force de vertus?... Si cela était, que diriez-vous, Pierre ? Babette, que dirieavtJUst «— Oh! Cela hé Sé peut pas! c'est un rêve I s'écria Ba* bette, dont les yeut S'illuminèrent pourtant d'un rayon d'espoir. >i— Connaîtriez- vous un tel homme, Jeant demanda Pierre Peuquoy plus positif. Ou bien n'est-ce, de votre part, qu'une hypothèse, et, comme dii Babette, Un rêve? Jean Peuquoy, à cette question précise, hésita, balbutia» Se troubla.. i Il ne remarquait pas Tattention silencieuse ôt profonde dont Gabriel suivait tous ses mouvemehs; il était atisorbé tout entier à regarder Babette qui, palpitante et les jreiix baissés^ semblait ressentir une émotion, que le brave

The text on this page is estimated to be only 21.39% accurate

LES MUX BUM & M rand, peu expert en eea matièpes» n%
savait en quel leis interpréter. Il ne 8e détermina pas pour une traduction
favorable à ses désirs : car ce fut d'un ton piteux qu'il répondit à Hnterpe
lation directe de son cousin : r- Héte\$ I pierrQi II e^t vr-aJ!S|Brpblal)lQ, \&
r^vowerai, que tout ce que j ai dit n'était qu'un songe : il Pfi §nfflrqit pi^m
en effet, pour te réalis^lipn de mua rôvp. que Babette fût beaucoup aJwéfi,
}| fi^udr^it ^^sis^ qu'elfe aijpât u" peu; sans quoi, elle servît ^ppore
malheurpuse, Qf, celui qui voudrait acheter ainsi de Sabeito spn bonheur au
pri^ç de l'oubli aurait sans doute, de son côté, à se f^ire pardonner quelque
désavantage, et ne serait probablepieol pi iegna, x\\ bt^au, ni, qp up p)ot,
aimable, Il p'y a donc pas d'ap?» paroufia que Babette elle-rnônie popsppttt
à devenir sa femme, et p'est pourquoi tout ce que J*fti dit tt'était, je la
crains, qu'un songet — Oui, c'était un songel reprit trislement Babette, Risis
non pas, mon cousin, pour, les raisons que vous dites. L'homme assez
généreux pour me Reoourir d'un pareil ^iévoueincnt, fût-il le vieillard le
plus flétri ui le plus mor rose, je devrais, moi, le trouver jeune } car son
action témoi^:nerait d'une fraîcheur d'Ame quMn n'a pas toujours à vingt
ans; je devrais le trouver bisau < car de si bonnes et si charitables pensées
ne peuvent laisser qu'une noble empreinte sur un visage; je devrais enfin le
trouver aima^ ble, car il m^aurait donné la plus grande preuve d'amour
qu'une femme pût recevoir. Mou devoir et ma joie seraient donc de l'aimer
toute ma vie, "ietout mon cœur, et oe se» rait bien simple. Mais ce qui est
impossible et invraisem«> blable c'est do trouver une abnégation oomne
celle que vous imaginiez, mon cousin, pour une pauvre fllle comme moi
sans beauté et sans honneur. Il est pout-^tre des hom» mes assez grands et
assez démens pour concevoir ub instant l'idée d'un pareil sacriGoe, et c'est
déjà beaucoup! mais, avec la réflexion, ceux*I^ même douteraient, ceuxi»
)h reculeraient au dernier moment, et moi je retomberait de mon espérance
dans mon désespoir. Voilé, mon boa

LES DEUX DIANE. Jean, les vraies raisons pour lesquelles ce que vous avea dit n'était qu'un songe. . — Et si pourtant c'était la vérité ? fit tout à coup Gai»riel en se levant. — Ck)mment? que dites-vous? s'écria Babette Peuquoy éperdue. — Je dis, Babette, reprit Gabriel, que cet homme si dévoué, si généreux existe. — Vous le connaissez ? demanda Pierre tout ému. — Je le connais, répondit en souriant le jeune homme. Il vous aime en effet, Babette, mais d'une affection aussi paternelle que tendre, d'une affection qui aime à protéger, à pardonner même. Aussi pouvez-vous accepter sans arrière-pensée son sacrifice où ne se mêle aucun mépris, et qui n'est inspiré que par la pitié la plus douce et le plus sincère dévouement. D'ailleurs, vous donnerez autant que vous recevrez, Babette, vous recevrez l'honneur mais vous donnerez le bonheur ; car celui qui vous aime est seul, isolé au monde, sans joie, sans intérêts, sans avenir, et vous lui apporterez tout cela, et, si vous l'agréez, vous le rendrez aussi heureux aujourd'hui qu'il vous rendra un jour heureuse... N'est il pas vrai, Jean Peuquoy ?... — Mais.... monsieur le vicomte... j'ignore... balbutia Jean tremblant comme la feuille. — Oui, Jean, poursuivit toujours Gabriel souriant, oui, vous ignorez peut-être en effet une chose : c'est que, de son côté, Babette a pour celui dont elle est aimée non-seulement une profonde estime, non-seulement une reconnaissance sentie, mais aussi une pieuse tendresse. Babette a, sinon deviné, du moins pressenti vaguement l'amour dont elle était l'objet, et elle en a été d'abord relevée à ses propres yeux, et puis touchée, et puis heureuse. C'est depuis ce temps qu'elle a conçu une si violente aversion contre le misérable qui l'a trompée. C'est pour cela qu'elle suppliait tout à l'heure à genoux son frère de ne pas l'unir à celui qu'elle a cru seulement aimer par une sorte d'erreur et de surprise, et qu'elle exècre aujourd'hui de toute son affection pour celui qui veut la sauver... Est-ce que je me trompe, Babette ?...

LES DEUX DIANE. — En vérité... monseigneur ••• je ne sais, dit Babette pâle comme la neige. — L'une ne sait pas, l'autre ignore, reprit Gabriel. Comment, Babette ! comment, Jean, vous ne savez rien de vos propres consciences ? vous ignorez vos propres sentimens ? Allons donc c'est impossible ! Ce n'est pas moi qui vous révèle, Babette, que Jean vous aime ! Vous vous doutiez avant moi, Jean, que vous étiez aimé de Babette ! — Se peut-il ! s'écria Pierre Peuquoy ravi, non, ce serait trop de joie ! — Eh ! voyez-les ! lui dit Gabriel. Babette et Jean s'étaient regardés, encore irrésolus et à moitié incrédules. Et puis, Jean lut dans les yeux de Babette une si fervente reconnaissance, et Babette dans les yeux de Jean une prière si touchante, qu'ils furent tout d'un coup convaincus et décidés. Sans savoir comment cela s'était fait, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Pierre Peuquoy, dans son ravissement, n'avait pas la force de prononcer une parole, mais il serrait la main de Jean, d'une étreinte plus éloquente que tous les langages du monde. Pour Martin-Guerre, il s'était, à tous risques, soulevé sur son séant, et des larmes de joie plein la paupière, battait des mains avec enthousiasme à ce dénouement inattendu. Quand ces premiers transports furent un peu apaisés : — Voilà donc qui est conclu, dit Gabriel. Jean Peuquoy épousera Babette Peuquoy le plus promptement possible, et avant de s'installer près de leur frère, ils viendront chez moi passer quelques mois à Paris. Ainsi le secret de Babette, triste cause de cet heureux mariage, mourra enseveli dans les cinq loyales poitrines de ceux qui sont ici présents ; un sixième pourrait trahir ce secret ; mais celui-là, s'il s'informait du sort de Babette, ce qui est douteux, n'aurait plus longtemps à les troubler, c'est moi qui vous en réponds ! Vous pouvez donc, mes bons et chers amis, 13.

The text on this page is estimated to be only 17.36% accurate

eLO LES DEUX DIANE. vivre désormais contents et tranquilles, et vcms abandonner ep toute sécurité à l'avenir, — Mon noble et généreux hôte I dit Vierrç Peuqaoy en baisant la maiq 4e Gabriel. — C'est à vous, h vous seul, reprit Jeani que poos ^evon? potre bonti^ur, tout comme le roi vous doit Ciiiais. — Et chaque)owT, m^l^fi et soir, dit Babette, nonsprierO»3 Piei4 ardemment poiir notre gauveqr. — Oui, Babette, reprit Gabriel ému, oui, Je vous remercie de cette pensée ; priez IMeu pour ^^e votre sauveur puisse à présent se sauver lui-même I ^ h XXVHEUREUX 4ym

The text on this page is estimated to be only 15.60% accurate

LES DEUX DIANE. Sli du moins aucun souci en arrière^ et
réç]oi)§ i>iç9 tput ge qpi nous intéressé, On fixa alors l'époquç (ju
ffiçiriage, fmqwa] Gabrielt h sqn (jrantj regret, «P dewt p^§ ft5sisiter| puis
Ip Jpuy (}« dépai* pour Paris de Babette et c|6 4^Pf on II 190 peut, dit
iFistameiît Gabriel, que youisi ne me trouvipi; p^s h mon hPtel PPup fous
t^\$qyq\b. Catte ppért«ioa ne ^^ ré^lisarA poiat, i'wp^r», mai» •nfjfi ja saw
peqtrôtFQ pMifl^ d^ m^absAP^er peni? yn t^r^ps de P9Hii «t de la (îouir,
N'imperte (ye&efi iQMjour-ff, May^, ma bonne noiiFri^i VQU9
{lecqeillei^ à m^ pl^oe au^^i bien que j^ le ferais moi-même. Pensez
quelqu8iiii3 Afltc ellQ |^ vqt^e bdte i^bjieQt* Quant à MartiHrGuerre, il
devait, malgré qu41 en eûl, demeurer è Calais» Àmbreise FaFé avait
déclaré que sa eonvalseeenee serait longue, et exigeraitle plus grands soins
et les plus grands m(Hiagemens. Son dépit n'y ttiis^t donc rien, il Dallait
que Martin se résignai. — Mais, dès que tu seras guéri, mon fidèle, lui dit le
vicomte d*fixmès, reviens aussi à Paris, et, quoiqu'il m'arrive, je tiendrai
ma promesse, sois tranquille ! et te délivrerai de ton étrange persécuteur. J'y
suis maintenant doublement engagé. * — Oh I monseigneur, pensez à vous
et non h moi, dit Martin-Guerre. — Toute dette sera payée, reprit Gabriel.
Mais adjieu, mes bon amis. Voici l'heure où je dois retourner pu près do
rT)on3ieur de Guise. Je lyi ai demandé en votre présence certaines gr/lces
qu'il accordera, je penge, si j ai pu le servir en ces derniers événempijs,
Mais les Peuquoy ne ypqlgrent p^ç accpptfiT QÎnsj le3 adiou^ de Qabrjel,
Us iraient l'attendre h trpjs bewrep h te Porte de Paris pour pre^dri» COPgé
dçi lui et Je revoir Pttoore une fois. Martin-Guerre seul m iséparait en ce
nooment de son mettre, non sans regret et saps chagrin, Mais Gabriel le
consote un peu avec quelque^ruoen de (^ ^\mffm parolps qu'il savait
trouver*

212 LES DEUX DIANE. Un quart d'heure après le vicomte d'Ezmès était introduit auprès du duc de Guise. — Vous voilà donc, ambitieux I lui dit en riant, quand il le vit entrer, François de Lorraine. * — Toute mon ambition a été de vous seconder de mon mieux, monseigneur, dit Gabriel. — Oh I de ce côté-là, vous ne vous en êtes pas tenu à l'ambition, reprit le Balafré. (Nous pouvons à piésent donner au duc ce nom, ou pour mieux dire, ce titre.) Je vous appelle ambitieux, Gabriel, continua-t-il avec ei^ouement, à cause des demandes nombreuses et exorbitantes que vous m'avez adressées, et auxquelles je ne sais trop, en vérité si je pourrai satisfaire I — Je les ai, en effet, mesurées à votre générosité plus qu'à mes mérites, monseigneur, dit Gabriel. — Vous avez alors de ma générosité une belle opinion I reprit le duc de Guise avec une douce raillerie. Je vous en fais juge, monsieur de Yaudemont, dit-il à un seigneur assis près de son lit, et, qui, dans l'instant, lui rendit visite. Je vous en fais juge, et vous allez voir s'il est permis de présenter à un prince d'aussi piètres requêtes. — Prenez donc que j'ai mal dit, monseigneur, repartit Gabriel, et que j'ai seulement mesuré mes demandes à mes mérites, et non pas à votre générosité. — Faussement répliqué encore l dit le duc ; car votre valeur est cent fois au-dessus de mon pouvoir. Or, écoutez un peu, monsieur de Yaudemont, les faveurs inouïes que réclame de moi le vicomte d'Exmès. — Je prononce d'avance, monseigneur, dit le marquis de Vaudemont, qu'elles seront toujours trop peu de chose, et pour vous et pour lui. Cependant, voyons-les. — Premièrement, reprit le duc de Guise, monsieur d'Exmès me demande de ramener avec moi à Paris, mais jusque-là d'employer à mon gré, la petite troupe qu'il avait enrôlée pour son propre compte. Il ne se réserve que quatre hommes de suite jusqu'à Paris. Et ces vaillans qu'il me prête ainsi, sous couleur de me les reconmiander, ne sont autres, monsieur de Vaudemont, que les diables incarnés qui ont pris avec lui, par une escalade titanique,

LES DEUX DIANE. «t3 eet inexpugnable fort de Risbank. Eh bien ! lequel déjà de monsieur d'Exmès ou de moi rend service à l'autre en ceci? — Je dois convenir que c'est monsieur d'Exmès, dit le marquis de Vaudemont. — Et, ma foi I j'accepte cette nouvelle obligation, reprit gaîment le duc de Guise. Je ne gâterai point par l'oisiveté vos huit braves, Gabriel. Dès que je pourrai me lever, je les emmène avec moi devant Ham; car je ne veux pas laisser à ces Anglais un pouce de terre dans notre France. Malemort lui-même, l'éternel blessé, y viendra aussi. Maître ?aré lui a promis qu'il serait guéri en même temps que moi. — Il va être bien heureux, monseigneur I dît Gabriel. — Voilà donc, reprit le Balafré, une première grâce accordée, et sans trop d'effort de ma part. Pour seconde obligation, monsieur d'Exmès me rappelle qu'il y a ici, à Calais, madame Diane de Castro, la fille du roi, que vous connaissez, monsieur de Vaudemont, et que les Anglais détenaient prisonnière. Le vicomte d'Exmès, au milieu des préoccupations qui m'assaillent, me fait très -à-propos songer à assurer à cette dame du sang royal la protection et les honneurs qui lui sont dûs. Est-ce encore là, oui ou non, on service que me rend monsieur d'Exmès? — Sans aucun doute, répondit le marquis de Vaudemont. — Ce second point est donc réglé, dit le duc de Guise, Mes ordres sont déjà donnés, et, bien que je passe pour assez mauvais courtisan, je tiens trop à mes devoirs de gentilhomme envers les dames pour oublier actuellement les égards commandés par la personne et le rang de madame de Castro, laquelle sera accompagnée à Paris, quand et commie elle le voudra, par une escorte convenable. Gabriel s'inclina devant le duc pour tout remerciement, craignant de laisser voir l'intérêt et l'importance qu'il ajoutait à cette promesse. — Troisièmement, reprit le duc de Guise, lord Wentworth, l'ex-gottverneur anglais de cette ville, avait été fait prisonnier par le vicomte d'Exmès. Dans la capitulation

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

W LES DEUX DIANE. acoordéa à lord Derby, nous nous engagions k !• reovroir à rançon, mais monsieur d'Exmès auquel prisonniw tl rançon appartiennent, nous permet de nous montrer plus généreux encore. Il demande en effet l'autorisation de renvoyer en Angleterre lord Wentworth, sans que oelui-ci ait k payer aucun prix pour sa liberté. Cette action ne va-t-elle pas faire grand honneur, au-delà du détroit, à notre boui^toisie, et monsiour d'Exmès ne nous rend*ii pas encore ainsi un vrai service T — De la noble façon dont l'entend monseigneoTi la ^hose a^t certaine, dit monsieur de Vaudemont. — Aussi, reprit le duc, soyez salisftiit, Gabriel ; monsieur cre Therm(»s est allé, do voire part et de la mienne, délivrer lord Wentworth et lui rendre son épôe. Dès ^u'il le souhailera, il pourra partir. — Je vous remercie, monseigneur, dit Gabriel ; mçlsne me croyez pas si magnanime. Je ne fais qu*2i!Gquttter quelques gracieux procédés de lord Wentworth à mon ^ard quand j'éUus moi-même son prisonnier, et lui donner en même temps une leçon de prud'homie dont il comprendra, je le présume, le reproche et l'allusion tacjtes, — Vous avez plus qqe fout autre le droit d'être sfivls^ sur ces questions, dit sérieusement le duc de Guisfi, -^ Maintenant, monseigneur, reprit Gabriel qui voyait avec inquiétude son principal souci passé sous silence par le duc de Guise, permettez^rmoi de vous rappeler ce que vous aviez bien voulu me promettre sous ma tentai la vaille de la prise du fort de Kisbank. — Attendez donc, ô jeune homme impatient I dit la Bar lafVé. Après les trois éminens services que je vous rends, et que monsieur de Vaudemont a constatés, j'ai bien le droit, à mon tour, d'en réclamer un de vous. Je vous demands donc, puisque vous parles tantôt pour Paris, d'y portar et d*y présenter au roi les clefs de Calais... — Oh I monseigneur ! interrompit Gabriel avec une etfVvision de gratitude. — Cela ne vous gênera pas trop, je pense, reprit le duc* Vous avez déjà d'ailleurs l^habitude de ces sortes de me»»»

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

LKS DEUX DUNE. Stih sagea* vous qui vous étiez chargé des drapeaux de notre oampegne d'Ialie — Ah I vous savez doubler les bienfaits par la bonne grâce, monseigneur ! s'écria Gabriel ravi. •^ De plus, continua le duc de Guise, vous remettrez à Sa Majesté, par la même occasion, une copie de la capitulation ^ et cette lettre qui lui annonce notre succès, et que j'ai écrite tout entière de ma main ce matin, en dépit des prescriptions de matire Âmbroise Paré. Mais, ajouta-t-il d'un air signiûcatil, nul n'aurait pu saus doute, avec autant d'autorité que mol, vous rendre justice, Gabriel, e vous faire rendre justice. Or, vous serez content de moi, je l'espère, et, par conséquent, content du roi. Tenez, ami, voici cette lettre, voici, là, les clefs. Je nai pas besoin dé vous recommander d'en prendre soin. — Et moi, monseigneur, je n'ai pas besoin de me dire vôtre è la vie à la mort^ reprit Gabriel d'une voix émue. Il prit le coffret de bois sculpté et la lettre cachetée que lui tendait le duc de Guise. G'é aient là les précieux talis* tnsqui lui vaudraient peut-êtrei et la liberté de son père et son propre bonheur! -« Â pr^nt, je no vous retiens plus, dit le duc de Guise» Vous avez probablement hâte de (»artir, et moi, moins heufeux que vous, J'éprouve, après cette matinée agitée^ une fêtigue qui, plus impérieusement encore que maître Paré, m'ordonne quelques heures de repos. -^ Adiv^u donc, et^ de nouveaui merci, monseigneur, reprit le vicomte d'Exmèsi En ce moment rentra, fout consterné, monsieur de Thermes, que le duc de Guise avait envoyé à lord Wt^ntworlh. — Ah 1 dit le duc à Gabriel en l'apercevant, notre ambassadeur auprès du vainqueur ne partira pas sans avoir revu notre ambassadeur auprès du vaincu. Eh! mais, ajouta-t-il, qu'y a-t-il donc, de Thermes? Vous paraissez tout chagrin? — Aussi, le suis-jê, monseigneur, dit monsieur de Thermes. -^ Quoi I qu'èst-41 arrivé ? demanda le Balafbé. Est-ce que lord Wentworth?..,

m LES DEUX DIANE. * Lord Wentworth auquel, d'après vos ordres, monseigneur, j'avais annoncé sa délirance et remis son épée, a froidement et sans mot dire accepté cette faveur. Je le quittais, étonné de cette réserve, quand de grands cris m'oïl rappelé auprès de lui. Lord Wentworth, pour premier usage de sa liberté, s'était passé au travers da corps cette épée que je venais de lui rendre. Il est mort sur le coup et je n'ai revu que son cadavre. — Ah! s'écria le duc de Guise, c'est le désespoir de sa défaite qui l'aura poussé à cette extrémité. Ne le pensez-vous pas, Gabriel? C'est un véritable malheur I — Non, monseigneur, répondit Gabriel avec une gravité triste, non, lord Wentworth n'est pas mort parce qu'il avait été vaincu. — Comment I mais quelle cause alors T.*. demanda le Balafre. — Cette cause, permettez-moi de vous la taire, monseigneur, reprit le vicomte d'Exmès. J'eusse gardé ce secret k la vio de lord Wentworth, je le garderai encore plus k sa tombe I Cependant, devant ce fier trépas, continua Gabriel en baissant la voix, je puis vous confier, à vous, monseigneur, qu'à sa place, j'eusse agi comme il vient d'agir. Oui» lord Wentworth a bien fait car, n'eût-il pas eu à rougir devant moi, la conscience d'un gentilhomme est déjà un témoin assez importun pour qu'on doive, à tout prix lui imposer silence, et, quand on a l'honneur d'appartenir à la noblesse d'un noble pays, il est de ces chutes iktales dont on ne se relève qu'en tombant mort. — Je vous comprends, Gabriel, dit le duc de Guise. Nous n'avons donc plus qu'à rendre à lord Wentworth les honneurs suprêmes. — Il en est inaintenant digne, reprit Gabriel, et, tout en déplorant amèrement cette tin... nécessaire, j'aime néan* moins à pouvoir encore estimer et regretter, en partant, celui dont je fus l'hôte en cette ville. Quand il eut pris, quelques instans après, congé du duc de Guise avec de nouveaux remercîmens, Gabriel alla droit à l'ancien hôtel du gouverneur où madame de Ca^ro demeurait encore.

LES DEUX DIANE. 217 Il n'avait pas revu Diane depuis la veille ; mais elle avait bien vite appris, avec tout Calais, Theureuse intervention d'Ambroise Paré et le salut du duc de Guise. Gabriel la trouva donc calme et raffermie. Les amoureux sont superstitieux, et cette tranquillité de sa bien-aimée lui fit du bien. Diane fut naturellement plus contente encore quand le vicomte d'Exmès lui rapporta ce qui venait de se passer entre le duc de Guise et lui, et montra cette lettre et ce coffret qu'il avait achetés par tant et de si grands périls. Cependant, même au milieu de cette joie, elle donna un regret de chrétienne à la triste fin de ce lord Wentworth qui l'avait, il est vrai, outragée une fois, mais qui, pendant trois mois, l'avait respectée et protégée. — Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne, dit-elle. Gabriel lui parla ensuite de Martin-Guerre, des Pequoy, de la protection que lui assurait, à elle, Diane, monsieur de Guise... Il lui parla encore de tout ce qui l'entourait. Il eût voulu trouver, pour rester, mille autres sujets d'intérêt, et pourtant la pensée qui l'appelait à Paris le préoccupait bien impérieusement. Il souhaitait partir et demeurer, il était à la fois heureux et inquiet. Enfin, l'heure s'avancant, il fallut bien que Gabriel annonçât son départ, art qu'il ne pouvait plus retarder que de peu d'instans. — Vous partez, Gabriel? tant mieux pour cent raisons! dit Diane. Je n'avais pas le tourage de vous parler de ce départ, et, toutefois, en ne le différant point, vous me donnez la plus grande preuve d'affection que je puisse recevoir de vous. Oui, mon ami, partez, pour que j'aie moins longtemps à souffrir et à attendre. Partez, pour que notre sort se décide plus promptement. — Soyez béni pour ce bon courage qui soutient le mien ! lui dit Gabriel. — Oui, tout à l'heure, reprit Diane, je sentais en vous écoutant et vous deviez, en me parlant, éprouver je ne sais quelle gêne. Nous causions de cent choses, et nous n'osions aborder la vraie question de nos cœurs et de nos T. II. 13

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

LES DEUX DIANE. Existences. Mais, puisque vous pûtes dans quelques minutes, nous pouvons revenir sans crainte au seul sujet qui BOUS intéresse. — Vous lisez du même coup d'œil dans mon âme et dans la vôtre, reprit Gabriel. — Ecoutez-moi donc, dit Diane. Outre cette lettre que TOUS portez au roi, de la part du duc de Guise, vous en remettrez à Sa Majesté une autre de moi, que j'ai écrite cette nuit et que voici. Je lui raconte comment vous m'avez délivrée et sauvée. Ainsi, il sera clair pour lui et pour tous que vous avez rendu au roi de France sa cité, et au père sa fille. Je parle ainsi ; car j'espère que les sentimens que Henri II pour moi ne se trompent pas, et que j'ai bien le droit de rappeler mon père. — Chère Diane ! puissiez-vous dire vrai ! s'écria Gabriel. — Je vous envie, Gabriel, reprit madame de Casb*Ot vous soulèverez avant moi le voile de nos destinées. Cependant je vous suivrai de près, ami. Puisque monsieur de Guise est si bien disposé pour moi, je lui demanderai à partir dès demain, et, quoiqu'il me faille voyager plus lentement que vous, vous ne me précéderez pourtant à Paris que de peu de jours. — Oh ! oui, venez vite, dit Gabriel, votre présence me portera bonheur, il me semble. — En tout cas, reprit Diane, je ne veux pas être entièrement absente de vous ; je veux que quelqu'un me rappelle de temps en temps à votre pensée. Puisque vous êtes forcé de laisser ici votre fidèle écuyer Martin Guerre, prenez avec vous le page français que lord Wentworth avait placé près de moi. André n'est qu'un enfant, il a dix-sept ans à peine, et son caractère est peut-être plus jeune encore que son âge ; mais il est dévoué, loyal, et pourra vous rendre service. Acceptez-le de moi. Parmi les autres bons compagnons qui vous accompagnent, ce sera un serviteur plus aimant et plus doux que j'aimerai à savoir à vos côtés. — Oh ! merci de ce soin délicat, dit Gabriel. Mais voyez-vous ? savez que je pars dans peu d'instans...

LES DEUX DIANE. 2^{ti} — André est piévenu, dit Diane. Si vous saviez comme il est fier de vous appartenir ! Il a dû se préparer, et je n'ai plus qu'à lui donner quelques dernières instructions. Pendant que vous ferez vos adieux à cette bonne famille des Peuquoy, André vous rejoindra, avant que vous soyez sorti de Calais. — J'accepte donc avec joie ! reprit Gabriel. J'aurai du moins quelqu'un à qui parler parfois de vous. — J'y avais aussi pensé ! dit madame de Castro en rougissant un peu. Mais maintenant, adieu, reprit-elle vivement, il faut nous dire adieu. — Oh ! non pas adieu, fit Gabriel, c'est le (riste mot de la séparation; non pas adieu, mais au revoir ! — Hélas ! dit Diane, quand et surtout comment nous reverrons-nous ! Si l'énigme de notre sort se résout par le malheur, le mieux ne sera-t-il pas de ne nous revoir jamais ? — Oh ! ne dites pas cela, Diane ! s'écria Gabriel, ne dites pas cela. D'ailleurs, si ce n'est moi, qui pourra vous apprendre le dénouement funeste ou prospère ? — Ah ! Dieu ! reprit Diane en frissonnant, qu'il soit prospère ou funeste, il me semble que, si je dois l'entendre de votre bouche, je mourrai de joie ou de douleur, rien qu'en vous écoutant. — Cependant, comment faire pour que vous sachiez ?... » dit Gabriel. — Attendez une minute, reprit madame de Castro. Elle tira de son doigt un anneau d'or ; puis, elle alla prendre dans un bahut le voile de religieuse qu'elle avait porté au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin. — Ecoutez, Gabriel, dit-elle solennellement. Comme il est probable que tout se décidera avant mon retour, envoyez André hors de Paris, à ma rencontre. Si Dieu est pour nous, il remettra cet anneau nuptial à la vicomtesse de Montgomery. Si notre espérance nous ment, au contraire, il remettra ce voile de religieuse à la sœur Bénie. — Oh ! laissez moi à vos pieds vous adorer comme un ange ! s'écria le jeune homme, l'âme pénétrée de ce touchant langage d'amour.

220 LES DEUX DIANE. — Non, Gabriel, non, relevez-vous, reprit Diane ; soyons fermes et dignes devant les desseins de Dieu. Posez sur mon froat un baiser chaste et fraternel, comme j'en pose un sur le vôtre, en vous douant, autant qu'il est en mon pouvoir, de foi et d'énergie. Ils échangèrent en silence ce saint et douloureux baiser. — Et maintenant, mon ami, reprit Diane, quittons-nous, il le faut, en nous disant, non pas adieu, puisque vous craignez ce mot ; mais au revoir, dans ce monde ou dans Tautrel — Au revoir ! au revoir ! murmurait Gabriel. Il serrait Diane d'une muette étreinte contre sa poitrine, il la regardait avec une sorte d'avidité, comme pour puiser dans ses beaux yeux la force dont il avait tant besoin. Enfin, sur un signe triste mais expressif qu'elle lui fit, il la laissa aller, et, mettant à son doigt l'anneau, et le voile dans son sein : — Au revoir, Diane ! dit-il encore une fois d'une voix étouffée. — Gabriel, au revoir ! reprit Diane avec un geste d'espérance. Gabriel s'enfuit en quelque sorte comme un insensé. A une demi-heure de là, le vicomte d'Exmès, plus calme, sortait de cette ville de Calais qu'il venait de rendre à la France. Il était à cheval, accompagné du jeune page André, qui l'avait rejoint, et de quatre de ses volontaires. C'était Ambrosio, qui était bien aise d'emporter à Paris quelques menues marchandises anglaises dont il se déferait avantageusement dans le voisinage de la cour. C'était Pilletrousse qui, dans une ville conquise, où il était maître et vainqueur... avec les autres, craignait les tentations et le retour de ses anciennes habitudes. Pour Yvonnet, il n'avait pas trouvé dans ce provincial Calais un seul tailleur digne de sa confiance, et son costume avait été trop endommagé par tant d'épreuves pour être désormais présentable. On ne le lui remplacerait coavcnablement qu'à Paris.

LES DEUX DIANE. ^ Enfin, Lactance avait demandé à accompagner son maître pour aller s'assurer auprès de son confesseur que ses exploits n'avaient pas dépassé ses pénitences, et que Tactil de ses austérités égalait le passif de ses faits d'armes. Pierre et Jean Peuquoy, avec Babette, avaient voulu accompagner à pied les cinq cavaliers jusqu'à la porte dite de Paris. Là, il fallait absolument se séparer. Gabriel, de la voix et de la main, dit un dernier adieu à ses bons amis, qui, les larmes aux yeux, lui envoyaient mille souhaits et mille bénédictions. Mais les Peuquoy perdirent bientôt de vue la petite Iroupe, qui partit au trot et disparut à un tournant du chemin. Les braves bourgeois retournèrent, le cœur navré, auprès de Martin-Guerre. Pour Gabriel, il se sentait grave, mais non pas triste. Il espérait I Une fois déjà, Gabriel avait ainsi quitté Calais, pour aller chercher à Paris une solution à sa destinée. Mais, cette fois-là, les circonstances étaient bien moins favorables : il était inquiet de Martin-Guerre, inquiet de Babette et des Peuquoy, inquiet de Diane qu'il laissait prisonnière au pouvoir de lord Wentworlh amoureux. Enfin, ses vagues pressentimens de l'avenir ne lui disaient rien de bon ; car il n'avait fait, après tout, que prolonger la résistance d'une ville; mais celle ville n'en était pas moins perdue pour la patrie. Était-ce là un assez grand service pour une si grande récompense î... Aujourd'hui, il ne laissait derrière lui aucune fâcheuse préoccupation. Ses chers blessés, le général et l'écuyer, étaient sauvés l'un et l'autre, et Ambroise Paré répondait de leur guérison; Babette Peuquoy allait épouser un nomme qu'elle aimait et dont elle était aimée, et son honneur comme son bonheur étaient assurés désormais ; madame de Castro restait libre et reine dans une ville française, et, dès le lendemain, partirait pour rejoindre Gabriel à Paris. Enan, notre héros avait assez lutté avec la fortune pour pouvoir espérer qu'il l'avait lassée : l'entreprise qu'il avait

faat LES DEUX DIANE. menée à bout en fournissant Tidée et les moyens de pteadrc Calais notait pas de celles que Ton discute ou dont on marct\ande le prix. La clef de la France rendue au roi de France I une telle prouesse lé^iritimait sans aucun doute les plus extrAmos ambitions, et celle du vicomte d'Exmès était si juste et si sacrée I Il espérait I Les encouragemens persuasifs et les douces promesses de Diane retentissaient encore à son oreille avec les derniers vœux des Peuquoy. Gabriel regardait autour de lui André dont la présence lui rappelait sa bien-aimée, et les di^voués et vaillans soldats qui l'escortaient ; devant lui, solidement atiaché au pommeau de la selle, il voyait le coffret qui contenait les clefs de Calais; il touchait dans son pourpoint la précieuse capitulation, et les plus précieuses lettres du duc de Guise et de madame de Castro ; Panneau d'or de Diane brillait à son petit doigt. Que de gages présens et éloquens de bonheur I Le ciel même, tout bleu et sans nuages, semblait parler d'espérance ; l'air vif mais pur laissait bien circoler le sang dans les veines; les mille bruits de la campagne au crépuscule du soir avaient un caractère de catoe et de paix, et le soleil, qui se couchait dans sa splendeur de pourpre, à la gauche de Gabriel, donnait à ses yeux et k sa pensée le plus consolant spectacle. Il était impossible de se mettre en route vers un bat désiré sous de plus heureux auspices I Nous allons voir ce qui en advint.

XXVI. UN QUATBAIN, Le 12 janvier 1558, au soir, il y avait au Louvre, chez la reine '■ atherine de Médicis, une de ces réceptions dont nous avons déjà parlé, et qui réunissaient autour du roi tous les princes et gentilshommes du royaume.

LES DEUX DIANE. 828 Celle-ci surtout était fort brillante et fort animée, bien que la guerre retînt en ce moment, dans le nord, auprès du duc de Guise, une bonne partie de la noblesse. Il y avait là, parmi les femmes, outre Catherbae la reine de droit, madame Diane de Poitiers la reine de fait, la jeune reine dauphine Marie Stuart, et la mélancolique princesse Elisabeth qui allait être reine d'Espagne, et que sa beauté déjà si admirée devait faire un jour si malheureuse. Parmi les hommes, il y avait Te cbei actuel de la maison de Bourbon, Antoine, le roi équivoque de Navarre, prince indécis et faible, que sa femme au cœur viril, Jeanne d'Albret, avait envoyé à la cour de France pour tâcher de s'y faire rendre, par l'entremise de Henri II, les terres de Navarre que l'Espagne avait confluées. Mais Antoine de Navarre protégeait déjà les opinions calvinistes, et n'était pas vu d'un fort bon œil à une cour qui brûlait les hérétiques. Son frère, Louis de Bourbon, prince de Condé, était là aussi; mais lui savait"" se faire mieux respecter, sinon mieux aimer. Il était cependant calviniste plus avéré que le roi de Navarre, et on le donnait pour le chet secret des rebelles. Mais il avait eu le don de se faire aimer du peuple. Il montait hardiment à cheval et maniait habilement Vépée et la dague, bien qu'il eût la taille petite et tes épaules un peu exagérées. Il était d'ailleurs galant, spirituel, aimait les femmes avec passion, et la chanson popu.^ire disait de lui : Ce petit homme tant joli, Toujours cause et toujours rit,. Et toujours baise sa mignonne. Dieu gard* de mal le petit homme. Autour du roi de Navarre et du prince de Condé, se groupaient naturellement les gentilshommes qui, ouverte* ment ou secrètement, tenaient pour le parti de la réforme, l'amiral Coligny, La Renaudie, le baron de Castelnau (lui, arrivé récemment de la Touraine, sa province, était ce jour-là même présenté pour la première fois à la cour.

224 LES DEUX DIANE. L'assemblée, malgré les absons, était donc, on le voit, nombreuse et distinguée. Mais, au milieu du bruit, de l'agitation et de la joie, deux hommes restaient distraits, sérieux et presque tristes. C'étaient, pour des motifs bien opposés, le roi et le connétable de Montmorency. La personne de Henri II était au Louvre, mais sa pensée était à Calais. Depuis trois semaines, depuis le départ du duc de Guise, il songeait sans cesse, nuit et jour, à cette expédition hasardeuse qui pouvait chasser à jamais les Anglais du royaume, mais qui pouvait aussi compromettre gravement le salut de la France. Henri s'était reproché plus d'une fois d'avoir permis à monsieur de Guise un coup si dangereux. Si l'entreprise avortait, quelle honte aux yeux de l'Europe! que d'efforts il faudrait pour réparer un tel échec! La journée de Saint-Laurent ne s'était rien à côté de cela. Le connétable y avait subi la défaite, François de Lorraine serait allé la chercher. Le roi qui, depuis trois jours, n'avait pas de nouvelles de Farmée de siège, était donc tristement préoccupé et n'écoutait qu'à peine les encouragements et les assurances du cardinal de Lorraine qui, debout près de son fauteuil, essayait de ranimer son espoir. Diane de Poitiers remarqua bien la sombre humeur de son royal amant; mais, comme elle voyait d'un autre côté monsieur de Montmorency pour le moins aussi morne, ce fut à lui qu'elle alla. C'était aussi le siège de Calais qui tourmentait le connétable, mais, nous l'avons dit, dans un sens fort différent. Le roi avait peur de la défaite, le connétable avait peur du succès. Un succès, en effet, mettrait définitivement au premier rang le duc de Guise, et rejetterait tout à fait le connétable au second. Le salut de la France était la perte de ce pauvre connétable! et son égoïsme, il faut convenir, avait toujours eu le pas sur son patriotisme.

LES DEUX DIANE. 225 Aussi reçut-il fort maussadement la belle favorite qui s'avancait souriante vers lui. On se rappelle quel amour étrange et dépravé la maîtresse du roi le plus galant du monde portait à ce soudard brutal. — Qu'a donc aujourd'hui mon vieux guerrier? lui demanda-t-elle de sa voix la plus caressante. — Ah ! vous aussi, vous me raillez, madame I dit Montmorency avec aigreur. — Moi> vous railler, ami! Vous ne pensez pas à ce que vous dites. — Je pense à ce que vous dites, vous, reprit le connétable en maugréant. Vous m'appelez votre vieux guerrier. Vieux? c'est vrai, je ne suis plus un muguet de vingt ans. Guerrier? non. Vous voyez bien qu'on ne me juge plus bon qu'à me montrer en parade avec une épée dans les salles du Louvre. — Ne parlez pas ainsi, dit la favorite avec un doux regard. N'êtes- vous pas toujours le connétable? — Qu'est-ce qu'un connétable, lorsqu'il y a un lieutenant général du royaume! — Ce dernier titre passe avec les événemens qui l'ont fait déférer. Le vAtre, attaché sans révocation possible à la première dignité militaire du royaume, ne passera qu'avec vous. — Aussi suis-je déjà passé et trépassé, dit le connétable avec un rire amer. — Pourquoi dites- vous cela, ami? reprit madame de Poitiers. Vous n'avez pas cessé d'être puissant, et aussi redoutable aux ennemis publics du dehors qu'à vos ennemis personnels du dedans. — Parlons sérieusement, Diane, et ne cherchons point à nous leurrer l'un l'autre avec des mots. — Si je vous trompe, c'est que je me trompe, reprit Diane. Donnez -moi des preuves de la vérité, et non - seulement je reconnais sur le-champ mon erreur, mais je la répare autant qu'il est en moi. — Eh bien ! dit le connétable, vous faites d'abord trem* hier devant moi les ennemis du dehors, ce sont là de con13.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

5E26 LES DEUX DIANE. solantes paroles ; mais, effectivement, qui envoie-t-on contre ces ennemis? un général plus jeune et sans doute plus heureux que moi ! qui, seulement, pourrait bien un jour se servir de ce bonheur pour son propre compte. — Oï voyez- vous que le duc de Guise réussira? demanda Diane par la plus habile flatterie. — Ses revers, reprit hypocritement le connétable, seraient pour la France un malheur affreux que je déplorerais amèrement pour mon pays ; mais ses succès devraient peut-être un malheur plus affreux encore que j'en douterais pour mon roi. — Croyez-vous donc, dit Diane, que l'ambition de monsieur de Guise?... — Je l'ai sondée, et elle est profonde, répondit l'envieux courtisan. Si, par un accident quelconque, il y avait un changement de règne, avez-vous songé, Diane, à ce que pourrait cette ambition, aidée de l'influence de Marie-Stoart, sur l'esprit d'un roi jeune et sans expérience? Mon dévouement à vos intérêts m'a complètement aliéné la reine Catherine. Les Guise seraient plus souverains que le souverain. — Un tel malheur est. Dieu merci ! bien improbable et bien éloigné, reprit Diane qui ne put s'empêcher de penser que son connétable de soixante ans préjugait trop facilement la mort d'un roi de quarante. — Il est contre nous d'autres chances plus rapprochées et presque aussi terribles, dit en hochant la tête d'un air grave monsieur de Montmorency. — Ces chances contraires, quelles sont-elles, mon ami? — Avez-vous perdu la mémoire, Diane? ou laitee-voas semblant d'ignorer qui est parti à Calais avec le duc de Guise, qui lui a soufflé, selon toute apparence, l'idée de cette téméraire entreprise, qui reviendra triomphant avec lui, s'il triomphe, en sachant peut-être se faire attribuer par lui une partie de l'honneur de la victoire?... — Est-ce du vicomte d'Exmès que vous parlez? dit Diane. — Et de quel autre, madame? Si vous avez oublié son extravagante promesse, il s'en souvient, lui! Bien plus, It

LES DEUX DUNE. 227 hasard est si singulier I il est capable de la tenir et de venir réclamer hautement celle du roi. — Impossible I s'écria Diane. — Qu'est-ce qui vous paraît impossible, madame? que monsieur d'Exmès.tienne sa parole? ou que le roi tienxie la sienne ? — Les deux alternatives sont également folles et absur'dos, et la seconde plus encore que la première. ~ Si cependant la première se réalisait, dit le connétable, il faudrait bien que la seconde s'ensuivit ; le roi eet faible sur ces questions d'honneur, il serait fort capable, madame, de se piquer d'une loyauté chevaleresque, et de livrer son secret et le nôtre en des mains ennemies... — Encore une fois, c'est un rêve insensé l s'écria Diane pâissante. — Enfin, Diane, ce rêve, si vous le touchiez de vos mains et le voyiez de vos yeux, que feriez-vous? — Mais, je ne sais, mon bon connétable, dit madame de Valentinois ; il faudrait aviser, chercher, agir. Tout plutôt que cette extrémité I Si le roi nous abandonnait, eh bien! nous nous passerions du roi, et, sûrs d'avance qu'il n'oserait nous désavouer après l'événement, nous nous servirions de notre pouvoir à nous, de notre crédit personnel. — Ah I c'est ici que je vous attendais I dit le connétable; notre pouvoir à nous, notre crédit personnell parlez du vôtre, madame I mais, quant au Hiien, il est si bas, qu'à vrai dire je le considère comme mort Mes ennemis du dedans, que tout à l'heure vous plaigniez si fort, auraient certes beau jeu avec moi à cette heure. Il n'y a pas de gentilhomme dans cette cour qui n'ait plus de pouvoir que ce piteux connétable. Aussi, voyez quel vide autour de ma personne! c'est tout simple! qui donc se soucierait de faire sa cour à une puissance déchuée ? U est donc i^us sûr pour vous, madame, de ne pas désormais compter sur l'appui d'un vieux serviteur disgracié, sans amis, sans iùr tlucnce, voire même sans argent. — Sans argent? répéta Diane avec quelque incrédulité. — Ehl oui, pâsque Dieu! madame, sans argent! dit une seconde fois le connétable en colère, et c'est là peut-être,

t28 LES DEUX DIANE. à mon âge, et après de tels services rendus, ce qu'il y a de plus douloureux ! La dernière guerre m'a ruiné, ma rançon et celle de quelques-uns de mes gens ont épuisé mes dernières ressources pécuniaires. Ils le savent bien ceux qui m'abandonnent ! Je serai réduit, un de ces jours, à m'en aller, par les rues, demandant l'aumône comme ce général carthaginois, Bélisaire, je crois, dont j'ai ouï parler à mon neveu Tamiral. — Ehl connectable, n'avez-vous plus d'amis t reprit Diane, souriant à la fois de l'érudition et de la rapacité de son vieil amant. — Non, fit le connétable, plus d'amis, vous dis-je. Il ajouta avec racccnl le plus pathétique du monde : — Les malheureux n'en ont pas. ■- Je vais vous prouver le contraire, reprit Diane. Je vois bien maintenant d'où provient cette farouche humeur où vous étiez plongé. Mais que ne me le disiez-vous d*abord ! Vous manquez donc de confiance avec moi ? C'est mal. N'importe ! je ne prétends me venger qu'ep amie. Ditesmoi, le roi n a-t-il pas levé un nouvel impôt la semaine passée ? — Oui, ma chère Diane, répondit le connétable singulièrement radouci, un impôt fort juste et assez lourd pour subvenir aux frais de la guerre. — Cela suffit, dit Diane, et je veux vous montrer tout de suite qu'une femme peut réparer, et au-delà, les injustices de la fortune à l'égard des gens de mérite comme vous. Henri me paraît aussi fort mal on train ; c'est égal ! je vais de ce pas Tabordor, et il faudra bien que vous conveniez ensuite que je suis une alliée fidèle et une bonne amie. — Ahl Diane aussi bonne que belle ! je le proclame dès h présent, dit galamment Montmorency. — Mais, de votre côté, reprit Diane, quand j'aurai renouvelé les sources de votre crédit et de votre faveur, vous ne m'abandonnerez pas au besoin, n'est-il pas. vrai, mon vieux lion ? et vous ne parlerez plus à votre amie dévouée do votre impuissance contre ses ennemis et les vôtres ? — VM ! chère Diane, tout ce que je suis et tout ce que je

LES DEUX DIANE. 229 puis n'est-il pas h vous î dit le connétable, et, si je m'afflige parfois de la perte de mon influence, n'est-ce point uniquement parce que je crains de moins bien servir ma belle souveraine et maîtresse. — Bon ! reprit Diane avec le plus prometteur de ses sourires. Elle mil sa main blanche et royale sur les lèvres barbues de son adorateur émérite, qui y déposa un tendre baiser, puis, le rassurant par un dernier regard, elle se dirfgea sans relard vers le roi. Le cardinal de Lorraine était toujours près de Henri, faisant les affaires de son frère absent, et rassurant de toute son éloquence le roi sur Fissue à craindre de la téméraire expédition de Calais. Mais Henri écoutait plutôt sa pensée inquiète que le consolant cardinal. Ce fut en ce moment que madame Diane s'avança vers eux. ~ Je gage, messire, dit-elle d'abord vivement au cardinal, que Votre Éminence dit du mal au roi de ce pauvre monsieur de Montmorency? — Oh I madame, reprit Charles de Lorraine, étourdi de cette attaque imprévue, j'ose prendre à témoin Sa Majesté que le nom de monsieur le connétable n'a pas même été prononcé dans notre entretien. — C'est vrai, dit nonchalamment le roi. — Autre manière de le desservir 1 fit Diane. — Mais si je ne puis ni parler ni me taire sur le compte du connétable, que dois-je donc faire, madame, je vous prie? — Il faudrait en parler pour en dire du bien, repartit liane. — Soit donc! reprit le rusé cardinal ; en ce cas, je dirai, car los ordres de la beauté m'ont toujours trouvé obéissant et soumis, je dirai que monsieur de Montmorency est un grand homme de fruorre, qu'il a gagné la bataille de Saint-Laurent et relevé la fortune de la Frajice, et, qu'en ce moment encore, pour achever son œuvre, il a pris une

190 LES DEUX DIANE. glorieuse offensive contre les ennemie, et tente un mémorable effort sous les murs de Calais. — Calais I Calais I ah l q*n me donnera des nouvelles db Calais I murmura le roi qui^ dans cette guerre de mots entre le ministre et la favorite^ n'avait entendu que ce nom. — Vous avez une admirable et chrétienne faconde louer, monsieur le cardinal I reprit Diane, et je vous fais mou compliment d'une charité si caustique. — C'est qu'en vérité, madame, dit Charles de Lorraine, Je ne vois pas du tout quel autre éloge on pourrait trouver de ce pauvre monsieur de Montmorency, comme vous l'appeliez tout à l'heure. — Vous cherchez mal, messire, reprit Diane. Ne pourrait-on, par exemple, rendre justice au zèle avec lequel le connétable organise à Paris les derniers moyens de dâense, et rassemble le peu de troupes qui restent à la France, tandis que d'autres risquent et compromettent les vraies forces de la patrie dans des expéditions aventureuses. — Oh I fit le cardinal. — Hélas ! soupira le roi, à l'esprit duquel n'arrivait que ce qui avait trait à son souci. — Ne pourrait-on ajouter encore, reprit Diane, que si le hasard n'a pas favorisé les magnifiques efforts de monsieur de Montmorency, que si le malheur s'est déclaré contre lui, il est du moins exempt de toute ambition personnelle, il n'a d'autre cause, lui, que celle du pays, et il a sacrifié tout à cette cause, tout; sa vie, qu'il exposait le premi^; sa liberté, qu'on lui a si longtemps ravie ; sa fortune même, dont il ne lui reste plus rien à cette heure. — Ah ! dit avec l'étonnement Charles' de Lorraine. — Oui, Votre Eminence, insista Diane, monsieur de Montmorency, sachez-le bien, est ruiné. — Ruiné I vraiment? reprit le cardinal — Et si bien ruiné, continua l'impudente favorite, que je viens actuellement demander à Sa Majesté de secourir ce loyal serviteur dans sa détresse. Et comme le roi, toujours préoccupé, ne répondait pas :

LES DEUX IHANE. 231 — Oui, ^re, dit Diane, s'adressant directement à lui pour appeler son attention, je vous adjure expressément de venir en aide à voire ûdèle connétable, que le prix de sa rançon, et les frais considérablos d'une goerre soutenue pour l(î service de Votre Majesté^ ont privé de ses dernières ressources... Sire, vous m'écoutezî — Madame, excusez-moi, dit Henri, mon attention ne saurait ce soir s'arrêter sur ce sujet. La pensée d'un désastre possible à Calais m'absorbe tout entier, vous le savex bien. — C'est justement pour cela, reprit Diane, que Votre Majesté, ce me semble, doit ménager et favoriser Thomme qui s'applique d'avance à atténuer les effets de ce désastre s'il fient h tomber sur la France. — Mais Fargent nous manque à nous-même autant qu'au connétable^ dit le roi. — Et ce nouvel impôt qu'on vient d'établir î reprit Diane • — Cet argent, dit le cardinal, est destiné k la paie et à Tenlretien des troupes. — Alors, reprit Diane, la meilleure part doit en revenir au chef de ces troupes. — Eh bien l ce chef est à Calais, répondit le cardinal. — Non, il est à Paris, au Louvre, dit Diane. — Vous voulez donc qu'on récompense la défaite, madame? — Cela vaut encore mieux, monsieur le cardinal, que d'encourager la démenche. — Assez I interrompit le roi, ne voyez-vous pas que cette querelle me fatigue et m'offense. Savez-vous, madame, monsieur de Lorraine, savez-vous le quatrain que j*ai trouvé tantôt dans mon livre d'Heures? — Un quatrain ? répétèrent ensemble Diano et Charles de Lorraine. — Si j'ai bonne mémoire, dit Henri, le voici : € Sire, si vous laissez, comme Charles désire, B Comme Diane fait, par trop vous gouverner, » Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner, » Sire, vous n*êtes plus, vous n*êtes plus que cire, c

iS2 LES DEUX DIANE. Diane ne se déconcerta pas le moins du monde s — Un jeu de mots galant l dit-elle, qui m'attribue seulement sur l'esprit de Votre Majesté plus d'influence que îe n'en possède, hélas l — Eh I madame, reprit le roi, vous ne devriez pas abuser de cette influence justement parce que vous savez Favorir. — L'ai-je réellement, sire?... dit Diane de sa voix douce. Votre Majesté m'accorde donc ce que je lui demande pour le connétable?... — SoitI dit le roi importuné. Mais maintenant vous me laisserez, je pense, à mes douloureux pressentimens, à mes inquiétudes. Le cardinal, devant cette faiblesse, ne sut que lever les yeux au ciel. Diane lui lança de côté un regard triomphant. — Merci, Votre Majesté, dit-elle au roi. Je vous obéis en me retirant; mais bannissez le trouble et la crainte, sire! la victoire aime les généreux, et m'est avis que vous vaincrez. — Ah! j'on accepte l'augure, Diane! reprit Henri. Mais avec quels transports j'en recevrais la nouvelle l Depuis quelque temps je ne dors plus, je n'existe plus. Mon Dicul que le pouvoir des rois est borné I n'avoir aucun moyen d'apprendre ce qui se passe en ce moment à Calais! Vous avez beau dire?, monsieur le cardinal, ce silence de votre frère est effrayant. Ah! des nouvelles de Calais! qui donc m'en apportera? Jésus! L'huissier de service entra, et, s'inclinant dans le même instant devant le roi, annonça à voix haute : — Un envoyé de monsieur de Guise, arrivant de Calais sollicite !a laveur d'être admis par Sa Majesté. — Un envoyé de Calais I répéta le roi en se levant dobout, l'œil brillant, se contenant à peine. — Enfm I dit le cardinal tout tremblant de crainte et de joie. — Introduisez lo messenger de monsieur de Guise, introduisez-le sur-le-champ, reprit vivement le roi. Il va sans dire que toutes les conversations s'étaient tues.

LES DEUX DIANE. 281
tous les regards se tournaient vers la porte. Gabriel entra au milieu d'un silence de statues. XXVII. LE VICOMTE DE MONTGOMMERY. Gabriel était suivi, comme lors de son retour d'Italie, de quatre-vingt-cinq de ses gens, Ambrosio, Lactance, Yvonne et Pilletrousse, lesquels portaient les drapeaux anglais, mais qui s'arrêtèrent en dehors sur le seuil de la porte. Le jeune homme tenait lui-même, de ses deux mains, sur un coussin de velours, deux lettres et les clefs de ville. A cette vue, le visage de Henri II exprima un singulier mélange de joie et de terreur. Il croyait comprendre l'heureux message, mais le sévère messager Tinquielait. — Le vicomte d'Exmès murmura-t-il en voyant Gabriel s'approcher de lui à pas lents. Et madame de Poitiers et le connétable, échangeant entre eux un regard d'alarme, balbutiaient aussi à voix basse : — Le vicomte d'Exmès ! Cependant Gabriel, solennel et grave, vint mettre un genou en terre devant le roi, et, d'une voix ferme : — Sire, lui dit-il, voici les clefs de la ville de Calais qu'après sept jours de siège et trois assauts acharnés, les Anglais ont remises à monsieur le duc de Guise, et que monsieur le duc de Guise s'empresse de faire remettre à Votre Majesté. — Calais est à nous ? demanda encore le roi, quoiqu'il eût parfaitement entendu. — Calais est à vous. Sire, répéta Gabriel. — Vive le roi ! crièrent d'une seule voix tous les assis

-234 UilS DEUX DIAMb. tants, à l'exception peut-être du connétable de Montmorency. Henri II, qui ne pensait plus qu'à ses craintes dissipées et à ce triomphe éclatant de ses armes, salua d'un visage radieux l'assemblée émue. — Merci, messieurs, merci I dit-il ; j'accepte, au nom de la France, ces acclamations, mais elles ne doivent point s'adresser à moi seul : il est juste que la meilleure part en revienne au vaillant chef de l'entreprise, à mon noble cousin monsieur de Guise. Des murmures d'approbation co'ux-irent dans l'assistance. Mais le temps n'était pas venu où l'on osât crier devant le roi : Vive le duc de Guise I — Et, en l'absence de notre cher cousin, continua Henri, nous sommes heureux de pouvoir, du moins, adresser nos remerciemens et nos félicitations à vous qui le représentez ici, monsieur le cardinal de Lorraine, et à vous qu^il a chargé de cette glorieuse commission, monsieur le vicomlie d'Exmès. — Sire, dit respnctueusement mais hardiment Gabriel en s'inclinant devant le roi, Sire, excusez-moi, je ne m'appelle plus le vicomte d'Exmès, maintenant. — Comment?... reprit Henri II en fronçant le sourcil. — Sire, continua Gabriel, depuis le jour de la prise de Calais, j'ai cru pouvoir me nommer de mon vrai nom, de de mon vrai titre, le vicomte de Montgomery. A. ce nom qui, depuis tant d'années, n'avait pas été prononcé tout haut à la cour, il y eut, dans la foule, comme une explosion de surprise. Ce jeune homme s'intitulait to vicomte de Montgomery : donc, le comte de Montgomery, son père sans doute, était vivant encore I Après cette longue disparition, que signifiait le retour de ce vieux nom si fiimeux jadis? Le roi n'entendait pas ces commentaires, pour ainsi dire muets, mais il les devinait sans peine ; il était devenu plus blanc que sa fraise italienne, et ses lèvres tremblaient d'ifl»patience et de colère. Madame de Poitiers avait frémi aussi, et, dans aoiï coin,

LES DEUX DUNE. 235 le connétable était sorti de son immobilité morne, et son vague regard s'était allumé. — Qu'est-ce à dire, monsieur? reprit le roi d'une voix qu'il modérait difficilement. Quel est ce nom que vous osez prendre et d'où vous vient tant de témérité? — Ce nom est le mien. Sire, dit avec calme Gabriel, et ce que Votre Majesté croit de la témérité n'est que de la confiance. Il était évident que Gabriel avait voulu, par un coup d'audace, engager irrévocablement la partie, risquer le tout pour le tout, et fermer au roi comme à lui-même toute hésitation et tout retour. Henri le comprit bien ainsi, mais il craignit son propre courroux, et, pour ajourner du moins l'éclat qu'il redoutait, il reprit : — Votre affaire personnelle pourra venir plus tard, monsieur ; mais en ce moment, ne l'oubliez pas, vous êtes l'envoyé de monsieur de Guise, et vous n'avez pas achevé de remplir votre message, ce me semble. — C'est juste, dit Gabriel avec un profond salut. Il me reste à présenter à Votre Majesté les drapeaux conquis sur les Anglais. Les voici. De plus, monsieur le duc de Guise a écrit lui-même cette lettre au roi. Il offrit sur le coussin la lettre du Balafré. Le roi la prit, rompit le cachet, déchira l'enveloppe, et, tendant la lettre avec vivacité au cardinal de Lorraine : — A vous, monsieur le cardinal, lui dit-il, la joie de lire tout haut cette lettre de votre frère. Elle n'est pas adressée au roi, mais à la France. — Quoi ! sire ! dit le cardinal. Votre Majesté veut?... — Je désire, monsieur le cardinal, que vous acceptiez cet honneur qui vous est dû. Charles de Lorraine s'inclina, prit avec respect des mains du roi la lettre qu'il déploya, et lut ce qui suit au milieu du plus profond silence: « Sire, B Calais est en notre pouvoir ; nous avons repris ça une

2d5 LES DEUX DIANE. semaine aux Anglais ce qui leur avait coûté, il y a deux siècles, un an de siège. » Guines et Ham, les deux derniers points qu'ils possèdent encore en France, ne peuvent maintenant tenir bien longtemps ; j'ose promettre à Votre Majesté qu'avant quinze jours nos ennemis héréditaires seront définitivement expulsés de tout le royaume. » J'ai cru devoir être généreux pour les vaincus. Ils nous ont consigné leur artillerie et leurs munitions ; mais la capitulation que j'ai consentie donne aux habitants de Calais qui le souhaiteraient le droit de se retirer avec leurs biens en Angleterre. Il eût peut-être été dangereux aussi de laisser, dans une ville si nouvellement occupée, cet actif ferment de révolte. » Le nombre de nos morts et de nos blessés est peu considérable, grâce à la rapidité avec laquelle la place a été emportée. y> Le temps et le loisir me manquent, Sire, pour donner aujourd'hui à Votre Majesté de plus amples détails. Blessé moi-même grièvement.». » A cet endroit, le cardinal pâlit et s'arrêta. — Quoi, notre cousin est blessé ! s'écria le roi feignant la sollicitude. — Que Votre Majesté et Son Éminence se rassurent, dit Gabriel. Cette blessure de monsieur le duc de Guise n'aura pas de suites, grâce à Dieu 1 Il ne doit lui en rester, à l'heure qu'il est, qu'une noble cicatrice au visage et le glorieux surnom de Balafré. Le cardinal, en lisant quelques lignes d'avance, avait pu se convaincre par lui-même que Gabriel disait vrai, et tranquilisé il reprit la lecture en ces termes : « Blessé moi-même grièvement, le jour même de notre entrée dans Calais, j'ai été sauvé par le prompt secours et l'admirable génie d'un jeune chirurgien, maître Ambroise Paré ; mais je suis faible encore, et privé, par conséquent, de la joie de m'entretenir longuement avec Votre Majesté. » Elle pourra apprendre les autres détails de celui qui va lui porter, avec cette lettre^ les clefs de la ville et 1

LES DEUX DIANE. 237 ^ drapeaux anglais, et duquel il faut
pourtant qu'avant de

838 I£S DEUX DIANE. lais, libre du côté de la mer, allait oamr
passage à de formidables secours venus d'Angleterre. Dès l

LES DE^X DIANE. 39» mes qui, par la force presque, amena à mon lit de mort maître Paré, le chirurgien qui m'a sauvé. » — Oh I monsieur, à mon tour, merci ! dit en s'interrompant Charles de Lorraine d'une voix émue. Puis, avec un accent plus chaleureux, il reprit, comm» si c'eût été son frère même qui eût parlé. € Sire, on n'attribue d'ordinaire l'honneur des grands succès pareils à celui-ci qu'au chef sous lequel ils ont été remportés. Monsieur d'Exmè[^], le premier, aussi modeste que grand, laisserait volontiers son nom s'effTacer devant le mien. Néanmoins, il m'a semblé juste d'apprendre à Votre Majesté que le jeune homme qui lui remettra cette[^] lettre a vraiment été la tête et le bras de notre entreprise, et, que, sans lui. Calais, à l'heure où j'écris ceci dans Calais, serait encore à l'Angleterre. Monsieur d'Exmès m'a deinandé de ne le déclarer, si je voulais, qu'au roi, mais enfln de le dire au roi. C'est ce que je fais ici d'une voix haute avec reconnaissance et joie. » Mon devoir était de donner à monsieur d'Exmès ce glorieux cerlificat. Le reste est votre droit. Sire. Un droit que j'envie, mais que je ne peux ni ne veux usurper. W n'est guère , ce semble, de présens qui puissent payer celui d'une ville frontière reconquise et de l'intégrité d'un royaume assuré. » Il paraît cependant, monsieur d'Exmès rae l'a dit, que Votre Majesté a dans la main un prix digne de sa conquête. Je le crois, Sire. Mais il n y a en effet qu'un roi et qu'un grand roi comme Votre Majesté qui puisse récompenser, à peu près à sa valeur, ce royal exploit. » Sur ce, je prie Dieu, Sire, qu'il vous rionno une longue vie et un heureux règne. » Et suis, de Votre Majesté, » Le très humble et très obéissant serviteur et sujet, » FRANÇOIS DB LORRAINE. t A Calais, ce 8 janvier 1558. • Quand Charles de Lorraine eut achevé ainsi sa lecture

240 LE^ DEUX DIANE. et remis sa lettre aux mains du roi, lo mouvement d'approbation qui était la félicitation contenue de toute cette cour se manifesta de nouveau, et, de nouveau, fit tressaillir le cœur de Gabriel, violemment ému sous son apparence tranquille. Si le respect n*eût imposé silence à Tentliousiasmc, les applaudissemens auraient sans nni doute fêlé, avec éclat le jeune vainqueur. Le roi sentit instinctivement cet élan général, qu'il partageait d'ailleurs un peu, et il ne put s'empêcher de dire à Gabriel, comme s'il eût été l'interprète du désir inexprimé de tous : — C'est bien, monsieur ! c'est beau ce que vous avez fait I Je souhaite que, comme monsieur de Guise me le donne à entendre, il me soit réellement possible de- vous accorder une récompense digne de vous et digne de moi. — Sire, répondit Gabriel, je n'en ambitionne qn'une seule, cl Votre Majesté sait laquelle... Puis, sur un mouvement de Henri, il se hâta de reprendre : — Mais, pardon I ma mission n'est pas encore tout à fait terminée, Sire. — Qu'y a-t-il encore ? dit le roi. — Sire, une lettre do madame de Castro pour Votre Majesté. — Do madame de Castro ? répéta vivement Henri. D'un mouvement prompt et irréfléchi, il se leva de son fauteuil, descendit les deux marches de l'estrade royale pour prendre lui-même la lettre de Diane, et, bai^isant la voix : — C'est vrai, monsieur, dit-il à Gabriel, vous ne rendez pas seulement sa fille au roi, vous rendez aussi sa fille au père. J'ai contracté deux dettes envers vous !... Mais voyons cette lettre... Et, comme la cour, toujours immobile et muette, attendait avec respect les ordres du roi, Henri, gêné lui-même par ce silence observateur, reprit à voix haute : — Qiie je ne contraigne pas, messieurs, l'expression de votre joie. Je n'ai plus rien à vous apprendre, le reste est affaire entre moi et l'envoyé de notre cousin de Guise.

LES DEUX DIANE. 211 Vous n'avez donc qu'à commenter l'heureuse nouvelle ol à vous en féliciter, et vous êtes libres de le faire, messieurs. La permission royale fut vite acceptée, les groupes causeurs se reformèrent, et bientôt l'on n'entendit plus que ce chuchotement indistinct et confus qui résulte dans les foules du bruit de cent conversations éparses. Madame de Poitiers et le connétable pensaient encore seuls à épier le roi et Gabriel. D'un coup d'oeil éloquent, ils s'étaient communiqué leur crainte, et Diane, par un mouvement insensible, s'était rapprochée de son royal amant. Henri ne remarquait pas le couple envieux, il était tout entier à la lettre de sa fille. — Chère Diane I... pauvre chère Diane I... murmurait-il attendri. Et, quand il eut terminé cette lecture, entraîné par sa nature de roi, dont le premier et le spontané mouvement était certainement généreux et loyal : — Madame de Cashro, dit-il à Gabriel presque à voix haute, me recommande aussi son libérateur, et c'est justice I Elle me dit que vous ne lui avez pas seulement rendu la liberté, monsieur, vous lui avez aussi, à ce qu'il paraît, sauvé l'honneur. — Oh I j'ai fait mon devoir. Sire, dit Gabriel. — C'est donc à moi à faire le mien à mon tour, reprit vivement Henri. A vous de parler à présent, monsieur. Dites, que souhaitez-vous de nous, monsieur le vicomte de Montgomery? T. n. 14

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

212 l£S DEUX DIANE. XXVIII. IOIB ET ANGOISSB.

Mùnsienr le ticamU de Uontgommery ! Â ce nom qu! y prononcé par le roi, centenalt déjà plus qa'une promesse, Gabriel tressaillit de bonheur. Henri allait évidemment pardonner t — Le Yoilè qui faiblit ! dit à voix basse madame de Poitiers au connétable qui s'était rapproché d'elle. — Attendons notre tour, reprit monsieur de Montmoren* cy sans se déconcerter. — Sire, disait cependant au roi Gabriel, plus ëmo, eeloD son habitude, par l'espoir (Jue par la crainte. Sire, je B*ai pas besoin de répéter à Votre Majesté quelle grftce j'ose attendre de sa bonté, de sa clémence, un peu de st justice. Ce que Votre Majesté avait exigé de moi, j'espère rayoir fait... Ce que je demandais. Votre Majesté daignera-t^e le faire ?... A-t-elle oublié sa promesse, ou veut-elle bien la tenir?... — Oui, monsieur, je la tiendrai, sous les conditions de silence convenues, répondit Henri sans hésiter. -* Ces conditions, sire, j'engage de nouveau mon h(mneur qu'elles seront exactement et rigoureusement rrai» plies, dit le vicomte d'Exmès. — Approchez vous donc, monsieur, dit le roi. Gabriel s'approcha, en effet. Le cardinal de Lorraine s'écarta discrètement. Mais madame de Poitiers, assise aussi tout près de Henri, ne bougea pas, et put sans doute entendre ce qu'il disait, bien qu'il baissât la voix pour parler au seul Gabriel. Cette sorte de surveillance ne fit pourtant pas fléchir, il faut en convenir, la volonté du roi, qui reprit anec fermeté:

Montgommery, vous êtes un Yaillanl que j'eslime et que j'honore. Quand vous aurez ce que vous demandez, et ce que vous avez si bien conquis, nous ne serons pas, certes, enccMre quitte envers vous. Mais prenez toujours cet anneau. Demain matin, à huit heures, présentez-le au gouverneur du Châtelet ; il sera prévenu d'ici -là, et vous rendra sur-le-champ l'objet de votre sainte et sublime ambition. Gabriel, qui de joie sentit se dérober sous lui ses genoux, ne se retint pas et se laissa tomber aux pied? du roi^ — Ah I sire, lui dit-il, la poitrine inondée de bonheur et les yeux mouillés de douces larmes, sire, toute la volonté, toute rénergie dont je crois avoir donné des preuves sont, pom' le reste de ma vie, au service de mon dévouement à Voire Majesté, comme elles eussent été, je favoue, au service de ma haine, si vous aviez dit : Non! — En vérité? fit le roi en souriant avec bonté. — Oui, sire, je le confesse, et vous devez me comprendre puisque vous avez pardonné; ouf, j'eusse poursuivi, je crois, Votre Majesté jusque dans ses enfans, comme je vous défendrai et vous aimerai encore en eux, sire. Devant Dieu, qui punit tôt ou tard les parjures, je garderai mon serment de fidélité, comme j'eusse tenu mon serment de vengeance I — Allons! relevez-vous, monsieur, dit le roi en souriant toujours. Calmez-vous aussi, et, pour vous remettre, racontez-nous un peu en détail cette prise si inespérée de Calais, dont je ne me lasserai jamais, j'imagine, de parler et d'entendre parler. Henri II garda ainsi plus d'une heure auprès de lui Gabriel, l'interrogeant et l'écoutant, et lui faisant répéter cent fois sans se lasser les mêmes détails. Puis, il dut le céder aux dames avides de questionner à leur tour le jeune héros. Et d'abord, le cardinal de Lorraine, assez mal renseigné sur les anlécédens de Gabriel, et qui ne voyait en lui que l'ami et le protégé de son frère, voulut absolument le présenter lui-même à la reine. Catherine de Médicis, en présence de toute la cour, fut

2)4 LES DEUX DIANE. bien obliger de féliciter celui qui venait de gagner au roi une si belle victoire. Mais elle le fit avec une froideur et une hauteur marquées, et le sévère et dédaigneux regard ' do son œil gris démentait à mesure les paroles que sa bouche devait prononcer contre le gré do son cœur. Gabriel, tout en adressant à Catherine de respectueux remerciemens, se sentait l'âme en quelque sorte glacée par ces complimens menlurs de la reine, sous lesquels, en se rappelant le passé, il lui semblait deviner une ironie secrète et comme une menace cachée. Lorsqu'dprès avoir salué Catherine de Médicis, il se retourna pour so retirer, il crut avoir trouvé la cause du dooloureux pressentiment qu'il avait éprouvé. En effet, ses regards étant tombés du côté du roi, il vit avec épouvante que Diane de Poitiers s'était rapprochée de lui et lui parlait bas avec son méchant et sardonique sourire. Plus Henri II paraissait se défendre, plus elle avait l'air d'insister. Elle appela ensuite le connétable, qui parla aussi pendant longtemps au roi avec vivdcilé. Gabriel voyait tout cela de loin. Il ne perdait pas un seul des mouvemens de ses ennemis, et il souJQTrait le martyre. Mais, dans le moment même où son cœur était ainsi déchiré, le jeune homme fut gaîment abordé et interrogé par la jeune reine-dauphine, Marie Stuart, qui l'accabla à la fois de complimens et de questions. Gabriel , malgré son inquiétude » 7 répondit de son mieux. — C'est magnifique 1 lui disait Marie enthousFâsmée, n'est-il pas vrai, mon gentil dauphin? ajouta-t-elle en s'adressa nt h François, son jeune mari, qui joignit ses éloges? à ceux de sa femme. — Pour mériter de si bonnes paroles, que ne ferait-on pas? disait Gabriel dont les yeux distraits ne quittaient pas le groupe du roi, de Diane et du connétable. — Quand je me sentais portée vers vous par je ne sais quelle sympathie, continua Marie Stuart avec sa grâce aceoutumée, mon cœur m'avertissait sans doute que vous

LES DEOX DIANE. 245 fourniriez ce merveilleux exploit à la gloire de mon cher oncle de Guise. Ah I tenez, je voudrais avoir, comme le roi, le pouvoir de vous récompenser à mon tour. Mais une femme, hélas I n'a pas de titres ni d'honneurs à sa disposition. — Oh I vraiment, j'ai tout ce que je pouvais souhaiter au monde ! dit Gabriel. Le roi ne répond plus, il écoute seulem(^ntl pensait-il en lui-même. — C'est égal I reprit Marie Stuart, si j'avais le pouvoir, je vous créerais, je crois, des souhaits pour pouvoir les accomplir. Mais, pour le moment, tout ce que j'ai, tenez, c'est ce bouquet do violettes que le jardinier des Tournelles m'a envoyé tantôt comme assez rare après ces dernières gelées. Eh bien I monsieur d'Exmès, avec la permission de monseigneur le dauphin, je vous les donne ces fleurs, comme un souvenir de ce jour. Les acceptez-vous? — Oh I madame I... s'écria Gabriel en baisant respectueusement la main qui les lui offrait: — Les fleurs, reprit Marie Stuart songeuse, sont en même temps un parfum pour la joie et une consolation pour la tristesse. Je pourrai quelque jour être bien malheureuse I je ne le serai jamais tout à fait tant qu'on me laissera des fleurs. Il est bien entendu qu'à vous, monsieur d'Exmès, à vous heureux et triomphant, je n'offre ceiiies-ci que comme parfum. — Qui sait? dit Gabriel en secouant la tête avec mélancolie, qui sait si le triomphant et l'heureux n'en a pas plutôt besoin comme consolation. Ses regards, tandis qu'il parlait ainsi, étaient toujours fixés sur le roi, qui, pour le coup, semblait réfléchir et baisser la tête devant les représentations de plus en plus vives de madame de Poitiers et du connétable. Gabriel tremblait en pensant qu'assurément la favorite avait entendu la promesse du roi. et qu'il devait être question entre eux de son père et de lui. La jeune reine -dauphine s'était éloignée en se moquant doucement des préoccupations de Gabriel. L'amiral de Coligny l'aborda en ce moment, et, à son tour, lui adressa ses félicitations cordiales sur la brillante 14.

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

240 L2S DEUX DUNE. façon dont il avait soutenu et dépassé k Calais sa réparation de Saint-Quentin. On n'avait jamais trouvé le pauvre jeune homme plus favorisé du sort et plus digne d'envie que depuis qu'il endurait des angoisses jusque-là inconnues. — Vous valez autant, lui disait l'amiral, pour gagner des victoires que pour atténuer des douleurs. Je suis tout fier d'avoir pressenti votre haut mérite, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas participé avec vous à ce beau lit d'armes, si heureux pour vous et si glorieux pour la France. — L'occasion s'en retrouvera, monsieur l'amiral, dit Garbnel. — J'en doute un peu, reprit Coligny avec quelque tristesse. Dieu veuille seulement que, si nous nous rencontrons encore sur un champ de bataille, ce ne soit pas dans deux camps opposés ! — Le ciel m'en préserve, en effet I dit vivement Gabriel. Mais,

LES DEUX DIANE. 247 — Rien I rien ! monsieur l'amiral. Mais il faut que je vous quitte. Au fevoir l à bientôt I Gabriel venait de surprendre de loin un geste d'acquiescement échappé au roi, et monsieur de Montmorency s'était éloigné sur-le-champ en jetant à Diane un regard de triomphe. Néanmoins, quelques minutes après, la réception fut close, et Gabriel, en allant saluer le roi pour prendre congé, osa lui dire : — Sire, à demain. — A demain, monsieur, répondit le roi. Mais, en disant cela, Henri II ne regarda pas Gabriel en lace ; il détournait même la vue ; il ne souriait plus, et madame de Poitiers souriait au contraire. Gabriel, que chacun croyait voir radieux d'espérance et de joie, se retira l'épouvante et la douleur au cœur. Tout le soir, il erra autour du Châtelet. Il reprit un peu de courage en n'en voyant pas sortir monsieur de Montmorency. Puis, il tâta à son doigt l'anneau royal, et se rappelait ces paroles formelles de Henri II, qui n'admettaient pas !• doute et ne pouvaient cacher un leurre : L'objet de votre lainte et sublime ambition vous sera rendu. N'importe I cette nuit qui séparait encore Gabriel du moment décisif allait lui paraître plus longue qu'une année l XIX. niiiG Airno». Ce que pensa, ce que souffrit Gabriel pendant ces mortelles heures. Dieu seul le sut ; car en rentrant chez lui, il ne voulut rien dire ni à ses serviteurs, ni même à sa nourrice, et ce fut de ce moment-là que commença pour lui cette vie concentrée, et muette en quelque sorte, toute à

218 LES DEUX DIANE. réaction, avare de paroles, qu'il continua
rêdignement depuis, comme s'il eût fait, dans sa pensée, vœu de silence.
Ainsi, espérances dé

LES DEUX DIANE 219 quelqu'un de sûr, et c'est vous, André, qui les remplirez, vous qui remplacez pour moi mon fidèle Martin-Guerre. — Je suis à vos ordres, monseigneur, dit André. — Écoutez bien, reprit Gabriel; je vais dans une heure quitter cette maison, seul. Si je reviens tantôt vous n'aurez rien à faire, ou plutôt je vous donnerai de nouveaux ordres. Mais il est possible que je ne revienne pas, que du moins je ne revienne ni aujourd'hui, ni demain, ni enfin de longtemps d'ici... La nourrice leva toute éplorée les bras au ciel. André interrompit son maître. — Pardon, monseigneur I vous dites qu'il se peut que vous ne reveniez pas de longtemps d'ici ? — Oui, André. — Et je ne vous accompagne pas I et, de longtemps d'ici peut-être, je ne vous reverrai? reprit André qui, à cette nouvelle, parut à la fois triste et embarrassé. — Sans doute, cela se peut ! dit Gabriel. — Mais reprit le page, c'est que madame de Castro m'avait, avant mon départ, confié pour monseigneur un message, une lettre... — Et cette lettre vous ne me l'avez pas encore remise, André ? dit vivement Gabriel. — Excusez-moi, monseigneur, répondit André, je ne devais vous la remettre que lorsqu'au retour de Louvre, je vous verrais bien triste ou bien furieux. Alors seulement, m'avait dit madame Diane, donnez à monsieur d'Ëxmès cette lettre, qui contient pour lui un avertissement ou une consolation. — Oh I donnez, donnez vite ! s'écria Gabriel. Conseil et soulagement ne peuvent, je le crains, m'aider plus à présent. André tira de son pourpoint la lettre soigneusement enveloppée et la remit à son nouveau maître, Gabriel la décacheta en hâte, et se retira pour la lire dans l'embrasure d'une croisée. Voici ce que contenait cette lettre :

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

2;^ LES DEUX DIANE. a Ami, parmi les angoisses et les rê^es de cette dernière » nuit qui doit, pcut-^ire à jamaisi me séparer de voas, la » ponséo la plus cruelle qui ait déchiré mon cœur est cei» » Ic-ci : » Il se peut que, dans le grand et redoutable devoir que » vous allez si courageusement accomplir, vous vous trou» viez en contact et en conflii avec le roi. Il se peut que » Tissue imprévue de votre iutle vous force à le haïr ou » vous pousse à le punir... D Gabriel, je ne sais pas encore s'il est mon père; mais » je sais qu'il m*a jusqu'ici Chérie comme son enfanL La » soute prévision de votre vengeance me fait frémir en » ce momont ; Taccomplissement de cette vengeance me » ferait mourir. X) Et cependant, le devoir de ma naissance me contrainB dr.) peut-être à penser commie vous ; peut-être aurai-je D aussi è vengor celui qui sera mon père contre cehù qui » a été mon père, effroyable extrémité I » Mais, tandis que le doute et les ténèbres flottent encore » pour moi sur cette terrible question^ tandis que J'ignore i> encore do quel côté doivent aller ma haine et mon » amour, Gabriel, je vous en conjure, et, si vous m'avez » aimée, vous m'obéirez, Gabriel, respectez la personne » du roi. » Je raisonne encore maintenant, sinon sans émotion, » au moins sans passion, et je sens... il me semble, que ce » n'est pas aux hommes à punir les hommes, mais à y> Dieu... » Donc, ami, quoiqu'il arrive, ne prenez pas aux mains » de Dieu le châtiment pour en frapper même un criminel. » Si celui que j'ai nommé jusqu'ici mon père est cou» pable, il est homme, il peut l'être, ne vous faites pas » son juge, encore moins son bourreau. Soyez tranquille* » tout se paie au Seigneur, et le Seigneur vous vengera » plus terribltstnent que vous ne pourriez le faire vous* même. Remettez sans crainte votre cause à sa justice. x> Mais, à moins que Dieu ne fasse de vous l'instrument » involontaire, et en quelque sorte fatal, de cette jostioe » impitoyable ; à moins qu'il ne se serve, malgré vouSf de

LES DEUX DUNE. 214 • » votre main ; à moins que vous ne portiez le coup sans » voir et sans vouloir, Gabriel, ne condamnez pas vous-même et surtout n'exécutez pas vous-même la sentence. » Faites cela pour l'amour de moi, ami. Grâce ! c'est » la dernière prière et le dernier cri que veut jeter vers » vous » Diane de Castro. » Gabriel relut deux fois cette lettre; mais, pendant ces deux lectures, André et la nourrice ne surprirent sur son visage pâle d'autre signe que celui du sourire triste qui lui était devenu familier. Quand il eut replié et caché dans sa poitrine la lettre de Diane, il resta quelque temps en silence, la tête penchée, songeant. Puis, s'éveillant pour ainsi dire de ce rêve : — C'est bien, dit-il tout haut. Ce que j'ai à vous commander ne subsiste pas moins, André, et si, comme je vous le disais, je ne reviens pas ici tantôt, que vous appreniez sur mon compte quelque chose ou que vous n'entendiez plus parler de moi, quoiqu'il advienne ou n'advienne pas enûn, retenez bien mes paroles, voici ce qu'il vous faudra faire. — Je vous écoute, monseigneur, dit André, et je vous obéirai exactement; car je vous aime et vous suis dévoué. — Madame de Castro, dit Gabriel, sera dans quelques jours à Paris. Arrangez-vous de façon à être informé de son retour le plus promptement possible. — C'est facile cela, monseigneur, dit André. — Allez même au-devant d'elle si vous pouvez, dit Gabriel, et remettez-lui de ma part ce paquet cacheté. Prenez bien garde de l'égarer, André, quoiqu'il ne contienne pour tout le monde rien de précieux, un voile de femme, rien de plus. N'importe ! vous lui remettrez ce voile vous-même, à elle-même, et vous lui direz... — Que lui dirai-je, monseigneur? demanda André voyant que son maître hésitait. — Non, ne lui dites rien, reprit Gabriel, sinon qu'dte

252 LES DEUX DIANE. est libre, ei que je lui rends toutes ses promesses, m'fime celle dont ce voile est le gâgis, — Est-ce toul, monseigneur î demanda le page. •» C'est tout, dit Gabriel... Si pourtant on n'avait plusda tout entendu parler de moi, André, et si vous voyiez madame de Castro s'en inquiéter un peu, vous ajouteriez... Mais à quoi bon? n'ajoutez rien, André, demandez-lui, si vous voulez, de vous prendre à son service. Sinon, revenez ici et attendez-y mon retour. — Comme cela, vous reviendrez sûrement, monseigneur! demanda, les larmes aux yeux, la nourrice. C'est que, comme vous disiez qu'on n'entendrait peut-être plus parler de vous?... — Ce sera peut-être le mieux, bonne mère, si l'on n'entend plus parler de moi, reprit Gabriel. En ce cas-là^ espère et attends-moi. — Espérer! quand vous aurez disparu pour tous, et même pour votre nourrice I Ah 1 c'est bien difGcile celai reprit Aloyse. — Mais qui te dit que je disparaîtrai? repartit GabrieL Ne faut-il pas tout prévoir. Pour moi, en vérité I quoique je prenne mes précautions, je compte bien t'embrasser tantôt, Aloyse, dans toute l'effusion de mon cœur! C'est là le plus probable ; car la Providence est une mère tendre pour qui l'implore. Et n'ai-je pas commencé par dire à André que toutes mes recommandations seraient vraisemblablement inutiles et non avenues, au cas presque certain de mon retour aujourd'hui?... — Oh ! que Dieu vous bénisse pour ces bonnes paroleslà, monseigneur! s'écria la pauvre Aloyse toute émue. — Et vous n'avez pas d'autres ordres à nous donner, monseigneur, pendant celte absence, que Dieu abrège 1 demanda André. — Attendez, dit Gabriel qu'un souvenir parut frapper, et, s'asseyant à une table, il écrivit la lettre qui suit à Coligny : «Monsieur l'amiral, » Je vais me faire instruire dans votre religion, et comp» tczmoi, des aujourd'hui, pour un des vôtres.

LES DEUX DIANE. 2^e » Que ce soit la foi, votre persuasive parole ou quelque * autre motif qui détermine ma conversion, je n'en voue » pas moins sans retour à votre cause, à celle de la religion opprimée, mon cœur, ma vie et mon épée. « Votre très humble compagnon et bon ami, » Gabriel de Montgommery. » — A remettre encore si je ne reviens pas, dit Gabriel en donnant à André cette lettre cachetée. Et maintenant, mes amis, il faut que je vous dise adieu et que je parte. Voici l'heure... Une demi-heure après, en effet, Gabriel frappait d'une main tremblante à la porte du Châtelet prisonnier au secret. Monsieur de Salvoison, le gouverneur du Châtelet qui avait reçu Gabriel à sa première visite, était mort récemment, et le gouverneur actuel se nommait monsieur de Sazerac. Ce fut auprès de lui qu'on introduisit le jeune homme* L'anxiété, de sa main de fer, serrait si rudement la gorge au pauvre Gabriel qu'il ne put articuler une parole. Mais il présenta en silence au gouverneur l'anneau que lui avait donné le roi. Monsieur de Sazerac s'inclina gravement. — Je vous attendais, monsieur, dit-il à Gabriel. J'ai reçu depuis une heure l'ordre qui vous concerne. Je dois, à la seule vue de cet anneau, et sans vous demander d'autres explications, remettre entre vos mains le prisonnier sans nom détenu depuis de longues années au Châtelet soit« n° » numéro 21. Est-ce bien cela, monsieur? T. U. 15

The text on this page is estimated to be only 22.96% accurate

1134 LES DEUX DIAIiE, — Qui, oui, Tnqnsieur, répoAdit
viveiçeut Gabri(i)i qui TespéraDce rendit {a voix. Et cet ordre, mon^iieMr
le goir vemeur?... — Jo suis tout prêt ft raccomplir, monsieur^ — Oh I Qh I
vraiment I dît Gabriel ([ui tretQbla!t des pf eds à la tête. ~ Mais sans doute,
répondit monsieur de Sazerac avec un accent où un indifférent aurait pu
découvrir une nuance de tristesse et d'amertume. Pour Gabriel, il était trop
troublé et absoibè par sa)olel •^ Ah! c'est donc bien vrail s*écria-t-i]. le ne
fdva pas. Mes yeux sont ouverts. C'étaient mes folles terreurs qui étaient
des rêves. Vous allez me rendre oe prisonnier, monsieur I Oh I merci, mon
Dieu 1 Sire, mereîl Maiseoii* rons vite, je vous en supplie, monsieur. El il
fit deux ou trois pas, comme pour précéder monsieur de Sazorac Mais ses
forces, si robustes contre la souffrance, défaillirent devant la Joie. Il fut
contraint de s'arrêter un moment. Son cœur battait si vite et si fort qu'il crut
qu'il allait étouffer. La pauvre nature humaine ne pouvait suffire à tant
d'émotions accumulées. La réalisation presque inattendue de si lointaines
espérances, le but de toute une vie, le terme d'effortasiirliumains atteint tout
à coup; la reconnaissance pouy ee rcû si loyal et ce Dieu si juste; l'amour
filial enfm satisfait; ua autre amour, plus ardent encore, enfm éclairé; tanl ée
sentimens touchés et excités k la fois, iîBdsaieat déb

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

LES DEUX DIANE. S[^] qoî s'éfaît arrêté avec lui. Pardon de cette faiblesse qui m[^]a un instant comme anéanti. C'est que la joie, voyezvous, est quelquefois si lourde à porter! — Oh I ne vous excusez pas, monsieur, je vous en conjure I répondit d^{*}nne voix profonde te gouverneiiif . Gabriel, frappé cette fois de cet accent, leva les yettx sur monsieur de Sazerac. Il était impossible de rencontrer une physionomie plus bienveillante, plus ouverte et plus honnête. Tout dans ce gouverneur de prison dénotait la sincérité et la bonté f Eh Wen ! chose étrange ! le sentiment qui dans le moment se peignait sur ce visage d'homme de bien, tandis qu'il contemplait la joie expansive de Gabriel, c'était un© sorte de compassion attendrie f Gabriel surprit cette expression singulière, et, saisi par un pressentiment simslro, il pâfit tout à coup. Mais telle était sa nature, que cette crainte vague, introduite soudainement dans s

166 LES DEUX DIANE. •* Oh I monsieur, dit le gouverneur d'un ton de dou reproche. Une sueur froide mouilla le front de GabrieK — Pardon! pardon! reprit-il. Mais que signifient ces paroles? Oh ! parlez, parlez vite. — Depuis hier soir, monsieur, j'ai la douloureuse mission de vous l'apprendre, le prisonnier au secret enfermé dans cette prison a dû être transféré un étage enoore audessous. — Ah I dit Gabriel comme égaré. Et pourquoi cela? — On l'avait prévenu, monsieur, vous le savez, je crois, que s'il essayait seulement de parler à qui que ce fût, s'il poussait le moindre cri, balbutiait le moindre nom, fût-il même interpellé, il serait transporté sur-le-champ dans un autre cachot plus profond encore, plus redoutable et plus mortel que le sien. — Je sais cela, murmura Gabriel, si bas que le gouverneur ne l'entendit point. — Une fois déjà, monsieur, poursuivit monsieur deSazerac, le prisonnier avait osé contrevenir à cet ordre, et c'est alors qu'on l'avait jeté dans cette prison, déjà bien cruelle ! que voici et où vous l'avez vu. Il paraît, monsieur, on m'a dit, que vous aviez été informé dans le temps de cette condamnation au silence qu'il subissait tout vivant* — En effet, en effet, dit Gabriel avec une espèce d'impatience terrible. Eh bien I monsieur?... — Eh bien ! reprit péniblement monsieur de Sazerac, hier au soir, un peu avant la fermeture des portes extérieures, un homme est venu au Châtelet, un honmae puis!>ant dont je dois taire le nom. — N'importe, allez 1 dit Gabriel. — Cet homme, continua le gouverneur, a ordonné qu'on l'introduisît dans le cachot du numéro 21. Je l'ai accompagné seul. Il a adressé la parole au prisonnier sans obtenir d'abord de réponse, et j'espérais que le vieillard allait sortir vainqueur de celte épreuve ; car pendant une demiheure, devant toutes les obsessions et les provocationaa il a gardé un obstiné 'Hlence.

LES DEUX DIANE. tS7 Gabriel poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel, mais sans prononcer un mot pour ne pas interrompre le lugubre récit du gouverneur : — Malheureusement, reprit celui-ci, le prisonnier, sur une dernière phrase qu'on lui a glissée à l'oreille, s'est levé sur son séant, des larmes ont jailli de ses yeux de pierre 1 il a parlé, monsieur I On m'a autorisé à vous rapporter tout ceci pour que vous croyiez mieux à mon attestation de gentilhomme lorsque j'ajoute : le prisonnier a parlé ; je vous afGrme, hélas I sur l'honneur, que je l'ai moi-même entendu. — Et alors? demanda Gabriel d'une voix brisée. — Et alors, reprit monsieur de Sazerac, j'ai été sur-le-champ requis, malgré mes représentations et mes prières, d'accomplir le barbare devoir que m'impose ma charge, d'obéir à une autorité supérieure à la mienne, et qui, à mon défaut, eût vite trouvé des serviteurs plus dociles, et de faire transférer le prisonnier par son gardien muet dans le cachot placé au-dessous de celui-ci. — Dans le cachot au-dessous de celui-ci I cria Gabriel. Ah I courons-y vite t puisqu'enfin j'apporte la délivrance. Le gouverneur hochait tristement la tête ; mais Gabriel ne vit pas ce signe, il heurtait déjà ses pieds aux marches glissantes et délabrées de l'escalier dç pierre qui conduisait au plus profond abîme de la morne prison. Monsieur de Sazerac avait pris la torche des mains du valet qu'il avait congédié d'un geste, et, mettant son mouchoir sur sa bouche, il suivit Gabriel. A chaque pas que l'on descendait, l'air devenait de plus en plus rare et suffoquant. Quand on atteignait le bas de l'escalier, la poitrine haletante avait peine à respirer, et l'on sentait tout de suite que es seules créatures qui pussent vivre plus de quelques minutes dans cette atmosphère de mort étaient les bêtes immondes qu'on écrasait avec horreur sous ses pieds. Mais Gabriel ne pensait à rien de' tout cela. Il prit des mains tremblantes du gouverneur la clef rouillée que celui-€i lui tendait, et, ouvrant la lourde porte vermoulue, il se précipita dans le cachot.

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

2Se LES DEUX DIANE. A la lueur de la torche, on pouvait ydr
ëans un cofa^ sur une sorte de fumier de paille, un corps étendu. Gabriel se
jeta sur ee corps, le tira, le secoua, cria x — Mon père î Monsieur de
Sazerac trembla d'effïroi à es cri» Les bras et la tête du vieillard
retombèrent faiertM «nili le mouvement que leur imprimait Gabriel* LB
COMTE DE HOIfTGOMnniTi Gabriel, tou|ours à gf'nouic, releva
seulement sa tête pâle et effarée et promena autour de lut un regard sinistre*
ment tranquille. Il avait simplement Taîr de s'interroger et de réfléchir. Mais
ce calme émut et effraya plus mcmsieuit de 8azerac que tous les cris et tous
les sanglots. Puis, comme frappé d'une idée, Gabriel mit TiVment sa main
sur le cœur du cadavre. ^. Il écouta et chercha pendant une ou deux
minutes. — Rien t dit-il ensuite d'une voix égale et douée» mfïds terrible
par cela même ; rien ! le cœur ne bat plus du tout^ mais la place est chaude
encore. — Quelle vigoureuse nature I murmura le gouverneur ; il eût pu
vivre encore longtemps. Cependant, les yeux du cadavre étaient restés
ouTetts. Gabriel se pencha sur lui et les lui ferma pieusement* Puis il mit un
respectueux baiser, le premier et le dernier^ sur ces pauvres paupières
éteintes que tant de lamm amères avaient dû mouiller. — Monsieur, lui dit
monsieur de Sazerac qui voulut absolument le distrdire de cette affreuse
contemplation^ ai le mort vous était cher... — S'il m'était cher, monsieur!
interrompit Gabriel. lUiSy oui, c'était mon père.

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

LES bËUÏ DiANE. fSH — Èh bien t monsieur, si vous vouliez lui rendre les derniers devoirs, on m^a permis de vous le laisser enléVéf d'ici. — Ah ! vraiment^ reprit (jabriel avec le même calme effrayant. On est très juste pour moi alors, et Ton me tient exactement parole, je dois en convenir. Sachez, monsieur le gouverneur, qu'on m'avait jure devant Dieu de me rendre mon père. On mē le rend, le voilà. Je reconnais qu^OQ ne s'était nullement engagé à me le rendre vivant* Il partit d'un éclat de rire strident. — Allons, du courage l reprit monsieur de Sazerao. Il esi temps de dire adieu à celui que vous pleurez. — C'est ce que je fais, comme vous voyez, monsieur, reprit Gabriel. — . Oui, mais j*entends qu'il faut actuellement vous retirer. L'air qu'on respire ici n'est pas fait pour les poitrines des vivans, et un plus long séjour au milieu de ces miasmes délétères pourrait devenir dangereux. — En voici sous nos yeux la preuve, dit Gabriel en mon* trant le corps. — Allons I allons t venez, repartit le gouverneur qui voulu t prendre le jeune homme sous le bras pour t'en traîner dehors. — Eh bien! oui, je vous suivrai» dit Gabriel, mais par ftce I ajouta*t^ d'une voix suppUantei laissez-moi une minute encore. Monsieur de Sazerao fit un geste d'acquiescement et s'éloigna jusqu'à la porte où l'air était un peu moins méphi-> tique et épais. Pour Gabriel, il resta à genoux près du cadavre, et, la tête penchée, les mains abandonnées, demeura quelques minutes immobile et muet, priant ou rêvant. Que dit-il à son père mort? I>emanda-t-il à ces lèvres touchées un peu trop tôt par le doigt fatal de la mort, le mot de l'énigme qu'il cherchait? Jura-t-il à la sainte vio time de la venger en ce monde, en attendant que Dieu la vengeât dans l'autre? Ghercha-t-il dans ces traits défigurés déjà ce qu'avait été ce père qu'il voyait pour la seconde fois, et quelle aurait pu être une vie douce et heureuse

850 LES DEUX DIANE. passée sous la protection de son amour? Songea-t-il enfin au passé ou à l'avenir, aux hommes ou au Seigneur» à la justice ou au pardon ? Ce morne dialogue entre un père mort et son fils resta encore un secret entre Gabriel et Dieu. Quatre ou cinq minutes s'étaient écoulées. La respiration commençait à manquer déjà à la poitrine des deux hommes qu'un devoir de piété et d'humanité avait amenés sous ces voûtes mortelles. — Je vous en supplie à mon tour, dit à Gabriel le braye gouverneur, il est grandement temps de remonter. — Me voici, dit Gabriel, me voici. Il prit la main glacée de son père et la baisa; il se pencha sur son û*ont humide et décomposé, et le baisa. Tout cela sans pleurer. Il ne le pouvait pas. — Au revoir I lui dit-il, au revoir I Il se releva, toujours calme et ferme d'attitude, sinon de cœur, de front, sinon d*âme. Il envoya à son père un dernier regard et un dernier baiser, et suivit monsieur de Sazerac d'un pas lent et grave. En passant à l'étage supérieur, il demanda à revoir la cellule obscure et froide où le prisonnier avait laissé tant d'années et tant de pensées de douleur, et où lui, Gabriel, était entré déjà sans embrasser son père. Il y passa encore quelques minutes de méditation muette et de curiosité avide et désolée. Quand il remonta avec le gouverneur vers la lumière et la vie, monsieur de Sazerac, qui l'introduisit dans sa chambre, frissonna en le regardant au jour. Mais il n'osa pas dire au jeune homme que des mèches blanches argentaient maintenant par place ses cheveux châtain. Après une pause, il lui dit seulement d'une voix émue : — Puis-je à présent quelque chose pour vous, monsieur ? demandez, et je serai bien heureux de vous accorder tout ce que ne me défendent pas mes devoirs. — Monsieur, reprit Gabriel, vous m'avez dit qu'on me permettrait de faire rendre au mort les derniers honneurs.

O LES DEUX DIANE. 2^{ftl} Ce soir, des hommes envoyés par moi Tiendront, et, si vous roulez bien faire mettre d'avance dans un cercueil le corps et leur laisser emporter ce cercueil, ils iront inhumer le prisonnier dans le caveau de sa famille. — Cela suffit, monsieur, répondit monsieur de Sazerac, je dois cependant vous avertir qu'on a mis une condition à cette tolérance. — Laquelle, monsieur? demanda froidement Gabriel. — Celle de ne faire, conformément à une promesse que vous auriez donnée, aucun scandale à cette occasion. — Je tiendrai aussi cette promesse, reprit Gabriel. Les hommes viendront à la nuit, et, sans savoir eux-mêmes de quoi il s'agit, transporteront seulement le corps rue des Jardins-Saint-Paul, dans le caveau funéraire des comtes de... — Pardon I monsieur, interrompit vivement le gouverneur du Châtelet, je ne savais pas le nom du prisonnier, et ne veux ni ne dois le savoir. J'ai été obligé par mon devoir et ma parole de me taire avec vous sur bien des points; vous n'êtes donc pas tenu à moins de réserve à mon égard. — Mais, moi, je n'ai rien à cacher, répondit fièrement Gabriel. Il n'y a que les coupables qui se cachent. — Et vous êtes seulement au nombre des malheureux, dit le gouverneur. Voyons, cela ne vaut-il pas encore mieux? — D'ailleurs, monsieur, continua Gabriel, ce que vous m'avez tu, je l'ai deviné, et je pourrais moi-même vous le dire. Tenez, par exemple, l'homme puissant qui est venu ici hier soir, et qui a voulu parler au prisonnier pour le faire parler, eh bien ! je sais à peu près au moyen de quels charmes il a dû lui faire rompre le silence; ce silence d'où dépendait le reste de vie qu'il avait jusque-là disputé à ses bourreaux. ' Quoil vous sauriez?... dit monsieur de Sazerac étonné. — Mais, sans doute, reprit Gabriel, l'homme puissant a dit au vieillard : Votre fils vit! Ou bien : Votre fils vient de se couvrir de gloire I Ou encore : Votre fils va venir vous délivrer! Il lui a parlé de son fils, enfin, rinl&mel 15.

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

262 LES DEUX DIANE. Le gouverneur laissa échapper un mouyemtnt de surprise. — Et, à ce nom de son fils, continua Gabriel^ le malheureux père qui avait su jusque-là se contenir devant son plus mortel ennemi, n'a pu maîtriser un élan de joie» et, muet pour la haino, s'est écrié pour ramoûr* EsWoe Vrai, cela, monsieur, dites? Le gouverneur baissa la tête sans répondre. — C'est vrai, puisque tous ne niez pas, î^pHt Gâbftël. Vous voyez bien qu'il était inutile de vouloîttue cacher ce que l'hcmme puissant avait dit au pauvlfe pfisohfder ! fit, quant h son nom, à cet homme, vous avez eu bë^tt le passer aussi sous silence, voulez-vous que je voUd le nomme ? -^ Monsieur! monâieur! s*(é(irla itiondeuf dé Sazerac avec vivacité. Nous sommes seuls, c*esl vrail pourtantft prenez garde I ne craignez-vous pas?... — Je vous ai dit, repartit Gabriel, que je n'avais rien h craindre I Donc, cet homme s'appelle monsieur le connétable, duc de Montmorency, monsieur I Le l>oureau n'est pas toujours masqué. — Oh ! monsieur ! interrompit le gouverneur en jetant autour de lui des regards de terreur. — - Pour ce qui est du nom du prisonnier, continua tranquillement Gabriel, pour ce qui est de mon nom^ yotisles ignorez. Mais rien ne s'oppose à ce que je vous lei dlae. Au surplus, vous auriez pu me rencontrer déjà» et votM pourrez encore me rencontrer dans la vie. Puis, Toosayei été bon pour moi dans ces momens suprêmes, et, quand vous m'entendrez nommer, ce qui vous arrivera peuMhre d'ici à quel(|uos mois, il sera bon que vous sachiei que l'homme dont on parle est votre obligé d'aujourd'hui. — Et je serai, dit monsieur de Sazeracy heureut d'apprendre que le sort n'a pas toujours été aussi cruel envers vous. — Oh I il n'est plus pour moi question dé ces choSies, dit Gabriel gravement. Mais, en tout eas, pour que vous sachiez mon nom, je m'appelle, depuis la mort de mon père

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

LBB DEUX t)lA!IË Gelte nuit dans eette prisoû^ je m'appelle 16
ÈùMe de MoBt-» gommerfi Le ^ouVèrnsur du Chfttétet^ cdtiimo pétrifié,
tie titouva pas un mot à dire^ t «^ Là^desiiuâ^ adieu) itionsiéttf , yepHt
Qâbl^el. Adieil et merci. Que Dieu vous garde I Il salua monsieur de
ëaaerac et sortit d'un pas ferme du Châtelet. Mais quand l'air ef tirimir et lé
gf and Jour 16 ffâpp^ût, il s'arrêta une minute, ébloui et Chancelanti La tie
l'étcia^ nait en quelque sorte au sortir de cet entét. Pourtant^ comme les
paysans oommençaiefit ft le eoiiM» dérer avec surprise, il rassembla séa
forées et s'éloi^ba dé la iktale placer Ce fut d'abord yera tm endroit désert
de la ^te (tu'il se dirigea. Il tira ses tablettes et écrivit éeoi à sa iiou^rioiei «
Ma bonne Aloyse, * D^ddétfiëiii, &é m'attédde pfts, jô ne Iréilt^éfai i)As
àùjWitd'hal. J'ai béSoltl bbut ^UelcfUe te&pé d*êM seul, de marcher, de
penser, d attendre, fflate sois sans mquiétuâé sdf mon coftlbte. Je te
reviendrai sOrëmëit. » C« soier, fais en sôtte qtie tout iepôse de bdniiie
heure à l'hôtdl. Toi, tii Veilleras seule.- et tu ouvriras à quatre hottirtieà qui
Viendront frapper a la gtâhdé porte un peu avaiit dans la soirée, à l'heure où
la rue est déserte. tf Tu Côiiduiras toi-mêiiiô ces qUatfë hommes, chargés
d'un fârdeâU lugubre et précieux, àù caveau funéraire de la famille. » Td
leur moUti^ras la tombe ouverte où ils doivent ensevelir celui qu'ils
appoi'teront. Tu veilleras religieusementit à ées iUnèbres apprêts, tuis, qdand
ils seront terrdiflés, tu dontieras Ib cnacun des hommes quatre écua d*Of, tu
lés recotidulfas satis bruît, et tu reviendras ensuite auprès de la tombe
t'agenouiller et prier comme pour ton maître et pour ton père. » Moi aussi, h
td même héuté, je pfietdl, ttâis loin de là. Il le faut. Je sens que la Vtié de
cette tombe me jette

984 LES DEUX I»ANE. rait dans d'imprudentes et violentes extrémités, J'ai besoin de demander plutôt conseil à la solitude et à Dieu. » Au revoir, ma bonne Aloyse, au revoir. Rappelle à André ce qui concerne madame de Castro, et souviens-toi de ce qui concerne mes hôtes, Jean et Babette Peuquoy. Au revoir, et que Dieu te garde I » GABRIEL DE M. » Cette lettre écrite, Gabriel chercha et trouva quatre hommes de peuple, quatre ouvriers. Il donna d'avance à chacun d'eux quatre écus d'or et leur en promit autant après. Pour gagner cette somme, l'un d'eux devait d'abord porter sur-le-champ une lettre à son adresse ; puis, tous quatre n'avaient qu'à se prunier, le soir même au Chfitelet, un peu avant dix heures, à recevoir des mains du gouverneur monsieur de Sazerac un cercueil, et à transporter ce cercueil secrètement et sUencieusement rue des Jardins-Saint-Paul, à l'hôtel où la lettre était adressée. Les pauvres ouvriers remercièrent Gabriel avec effusion et, en le quittant, tout joyeux de Taubaine, lui promirent d'accomplir scrupuleusement ses ordres. — Eh bien I cela du moins fait quatre heureux, se dit Gabriel avec une joie triste, si l'on peut ainsi parler. Il poursuivit ensuite sa route pour sortir de Paris. Son chemin le conduisait devant le Louvre. Enveloppé dans son manteau, et les bras croisés sur sa poitrine, il s'arrêta quelques minutes à considérer le chfiteau rojal — A nous deux maintenant I murmura-t-il avec un regard de défi. Il se remit en marche, et, tout en allant, il se récitait dans sa mémoire l'horoscope que maître Nostradamus avait écrit autrefois pour le comte de Montgonunery, et qui, au dire du maître, par une coïncidence étrange, s'était trouvé, selon les lois de l'astrologie, convenir exactement à son ûls : En joute, en amour, cettuy touchera Le front du roy,

LES DEUX DIANE. SM» Et cornes ou bien trou sanglant mettra
Au front du roy, Mais le veuille ou non, toujours blessera Letrontduroy;
Enfin, Taimera, puis, las I le tuera Dame du roy. Gabriel songeait que cette
singulière prédiction s'était accomplie de tout point pour son père. En effet,
le comte de Montgomery qui, dans un jeu, avait, éta^t jeune, frappé le roi
François 1^{er} d'un tison embrasé à la tête, depuis, était devenu le rival du roi
Henri en amour, et venait enfin d'être tué la veille, par cette même dame du
roi qui l'avait aimé. Or, jusqu'à présent, Gabriel, lui aussi, avait été aimé par
une reine, par Catherine de Médicis. Suivrait-il sa destinée jusqu'au bout?
Sa vengeance ou le sort devait-il de même lui faire vaincre et frapper en
/otite le roi? Si la chose arrivait, cela était bien égal ensuite à Gabriel que la
dame du roi qui l'avait aimé le tuât tôt ou tard 1 XXXII. us GBNnLHOMfE
SMtANT. La pauvre Aloyse, faite depuis longtemps à l'attente, à la solitude
et à la douleur, passa encore une fois deux ou trois heures éternelles, assise
devant la fenêtre, à regarder si elle ne verrait pas revenir son jeune maître
bien-aimé. Quand l'ouvrier que Gabriel avait chargé de sa lettre frappa à la
porte, ce fut Aloyse qui courut ouvrir. Enfin, c'étaient des nouvelles !
Terribles nouvelles I Aloyse, dès les premières lignes, sentit un voile
s'étendre sur sa vue, et, pour cacher son émotion[^] dut rentrer promptement
dans la chambre où elle

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

acheva, non sdn^ peine, de lire l«t lettre faillie avec des yeux gonflés de larmes. Pourtant, coititiie c*était une natàfô forte et une fime vaillante, elle se raffermi^ essuya ses pleun, et sortit pour dire au messenger : — C'est bien. A ce soir. Je vous attendrai avec vos compagnonsi Le page André Tinterrogea avec anxiétés Mais elle ajouf» na toute réponse au lendemain^ Jusque là^ elle éveil eêsei k penser, asseï à faire« Le soir venu, elle envoyé au lit de botine heere lee gme de la maison» — Le maître ne reviendra sûrement pas cette fittlt, leitt* diVelle* Mais, quand elle resta seule, elle pense ^ Si ! le maîtfo i-évietidr a I Mds hélas i eê ue eefa phs le jeune^ ce sera le vieut. Ce ne Séfe pââ le Vlyâât, eê se^ ra le mort. Car quel cadavre m'ordonnerait-on de desôeiidre dans la sépulture des comtes de MOhtg^dthfiettr, d ce n'est celui du comte de Montgomery. 0 mofi tiobie sdi^> gneur I vous pour qui est mort mon pauvre Perret, vous êtes donc allé le rejoindre ce fidèle serviteur ! Mais avezvous donc emporté votre secret dans la tombe ? 0 mystères I mystères ! Partout le mystère et l'efiBroil N'importe I sans savoir, sans comprendre, sans espérer, hélas I j'o béirai. C'est mon devoir, je le ferai mon Dieu I Et la douloureuse rêverie d*Aloysô se teMina en une ardente prière. C'est l'habitude de l'âme humaine, quand le poids de la vie lui devient trop lourd, de se réfugier dans le sein de l)ieu. Yers onze heures, les rues alors étaient entièreiêient désertes, un coup sourd retentit à la graiid'pôrte. Aloyse tressaillit et pAlit, mais, rassemblant tout son courage, elle alla. Un flambeau à la main, ouvrir aux hommes chargés du fardeau lugubre. Elle reçut avec un profond et respectueux salut le metti^ (lui rentrait ainsi chez lui après une si longue absraice. Puis, elle dit dux porteurs :

LES DEUX DIANE. 287 ' Suivez-moi en faisant le moins de bruit possible. i% vais vous montrer le chemin. Et, marchant devant eux avec sa lumière, elle les ooiiduislt au caveau sépulcral. Arrivés là, les hommes déposèrent le cercueil dans une des tombes ouvertes, replacèrent le couvercle de marbre noir, puis, ces pauvres jSfens que la souffrance avait rendus religieux envers la mort, ôtèrent leurs bonnets, s'agenouillèrent, et firent une courte prière pour Tâme du mort in* connu. Quand ils so relevèrent, la nourrice tés reconduisit en silence, et, sur le seuil de la porte, glissa dans la main de l'un d'entre eux la somme promise par Qabriel. Us s'éloignèrent comme des ombres muettes, sans avoir prononcé une seule parole^ Pour Aloyso, elle redescendit au tombeau, et passa le reste de la nuit agonouiilée à prier et à pleurer. Le lendemain matin, André la trouva le ûront pAle mais calme, et elle se contenta de lui dire gravement : — Mon enfant, nous devons toujours espérer» mais nous ne devons plus attendre monsieur le vicomte d'ExmèSa Pensez doue à remplir les commissions dont il vous à chargé au cas où il ne reviendrait pas tout de suite. — Cela suffit, dit tristement le page. Je compte alon partir dès aujourd'hui pour aller au-devant de madame de Castro. — Au nom du mattre absent, je vous remercie de ce zèle, André, dit Aloyse. L'enfant fit ce qu'il disait, et, le jour mômot se nut en route. Il alla, s'informant tout le long du chemin, de la noble voyageuse* Mais ce ne fut qu'à Amiens qu'il la retrouva* Diane de Castro ne faisait que d'arriver dans cette villef avec l'escorte que le duc de Ouise avait donnée à la allé do Henri II. Elle était descendue se reposer quelques heures chez monsieur de Thuré, gouverneur do la place. Dès que Diane aperçut le page, elle changea de couleuTi mais, se maîtrisant, elle lui fit signe de la suivre dans la chambre voisine, et, lorsqu'ils furent seuls :

m LES DEUX DIANE. ~ Eh bien T lai demanda-t-elle, que
 m^apportez-vous, André T ~ Rien que ceci, madame, répondit le page en lui
 remettant le voile enveloppé. — Ah 1 ce n'est pas l'anneau ! s'écria Diane.
 C'est tout ce qu'elle vit d'abord, et puis, elle se remit un peu, et, prise de
 cette curiosité avide qui fait que les malheureux veulent aller jusqu'au fond
 de leur douleur, elle questionna vivement André. — Monsieur d'Exmès ne
 vous a-t-il pas en outre chargé de quelque écrit pour moi ? lui dit-elle. —
 Non, madame. — Mais vous avez à me transmettre du moins quelque
 message de vive voix ? — Hélas ! répondit le page en secouant la tête,
 monsieur d'Exmès a dit seulement qu'il vous rendait, madame, tou^tes vos
 promesses, même celle dont le voile est le gage ; il n'a rien ajouté de plus.
 « Dans quelles circonstances, cependant, vous a-t-il envoyé vers moi ? II
 avait reçu de vous ma lettre T Qu'a-t-il dit après T à^oir lue V En remettant
 ceci entre vos mains, qu'a-t-il dit ? Parlez, André. Vous êtes dévoué et fidèle.
 L'intérêt de ma vie est peut-être dans vos réponses, et le moindre indice
 pourra me guider et me rassurer dans ces ténèbres^ — Madame, dit André,
 je vais vous apprendre tout ce que je sais. Mais ce que je sais est bien peu
 de chose. — Oht dites 1 dites toujours ! s'écria madame de Castro. André
 raconta alors, sans rien omettre, car Gabriel ne lui v^avait pas recommandé
 le secret vis-à-vis de Diaae, tout ce que son maître, avant de partir, leur
 avait recommandé k Aloyse et à lui André, dans la prévision que son
 absence poc^rrait se prolonger. Il dit les hésitations et les angoisses du
 jeune homme. Après la lecture de la lettre de Diane, Gabriel avait paru
 d'abord vouloir parler, et puis, il avait fini par garder le silence, ne laissant
 échapper que quelques paroles vagues. Enfin, André, selon sa promesse,
 n'oublia rien, ni un geste, ni un demi-mot, ni une réticence. Biais, comme il
 l'avait annoncé, U

LES DEUX DIANE. S08 n'était guère instruit, et son récit ne fit qu'augmenter les doutes et les incertitudes de Diane. Elle regardait tristement ce voile noir, le seul messenger et le vrai symbole de sa destinée. Elle semblait l'interroger et lui demander conseil. — En tout cas, se disait-elle, de deux choses Tune : ou Gabriel sait qu'il est mon frère, ou il a perdu toute espérance et tout moyen de pénétrer un jour le fatal secret. Je n'ai qu'à choisir entre ces deux malheurs. Oui, la chose est certaine, et je n'ai plus d'illusion dont je me puisse leurrer là-dessus. Mais Gabriel n'aurait-il pas dû m'épargner ces équivoques cruelles? Il me rend ma parole; pourquoi? Pourquoi ne me confie-t-il pas ce qu'il va devenir et ce qu'il veut faire lui-même? Ah! ce silence m'effraie plus que toutes les colères et toutes les menaces 1 Et Diane s'interrogeait pour savoir si elle devait suivre son premier dessein, et rentrer, pour n'en plus sortir cette fois, dans quelque couvent de Paris ou de la province; ou si son devoir n'était pas plutôt de revenir à la cour, de chercher à revoir Gabriel, de lui arracher la vérité sur les événements du passé et sur ses desseins de l'avenir, et de veiller, en toute occurrence, sur les jours peut-être menacés du roi, de son père... De son père? mais Henri II était-il son père? n'était-elle pas précisément fille impie et coupable en entravant la vengeance qui voulait punir et frapper le roi. Terrible extrémité ! Mais Diane était une femme, et une femme tendre et généreuse. Elle se dit, que quoiqu'il advînt, on pouvait se repentir de la colère, jamais du pardon, et, entraînée par la pente naturelle de sa bonté, elle se détermina à retourner à Paris, et, jusqu'au jour où elle aurait des nouvelles rassurantes de Gabriel et de ses projets, à rester auprès du roi comme* une défense et une sauvegarde. Gabriel lui-même n'aurait-il pas, qui sait, besoin de son intervention ? Quand elle aurait sauvé ceux qu'elle aimait l'un de l'autre, il serait temps alors de se réfugier dans le sein de Dieu. Cette résolution prise, la vaillante Diane n'hésita plus et continua sa route pour Paris.

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

810 LES DEUX DIANE. Elle y arrivait trois Jours après, et d'ordinaire elle se sentait parfois embarrassé et ému en présence de sa fille. Bile lui rappelait des choses qu'il eût mieux aimé oublier. Aussi n'osait-il plus lui parler de rien d'autre, et madame de Castro fut tranquille. Elle avait bien assez d'autres soucis. Ni à l'hôtel de Mofit, ni au Louvre, ni nulle part où il n'y avait de nouvelles positives du vicomte d'Exmès. Le jeune homme avait en quelque sorte disparu. Des jours, des semaines, des mois entiers s'écoulaient, et Diane avait beau s'informer directement ou indirectement, nul ne pouvait dire ce que Gabriel était devenu. Quelques-uns croyaient cependant qu'il se trouvait morne et sombre. Mais aucun ne lui avait parlé ! Elle eût été peiné qu'ils aient pris pour Gabriel les avait tous évités et fuis dès le premier abord. D'ailleurs, tous différaient dans leurs témoignages sur le lieu où ils avaient vu passer le vicomte d'Exmès : ceul-ci disaient à Saint-Omer, ceux-là à Fontainebleau, d'autres à Vincennes, et quelques-uns même à Paris. Quels fonds pouvait-on tirer sur tant de rapports contradictoires ? Et cependant beaucoup avaient raison. Gabriel, en effet, poussé par un terrible souvenir et par une peine terrible, ne restait pas un jour à la même place. Un besoin d'action et de mouvement le chassait d'un endroit dès qu'il y était arrivé. A pied ou à cheval, dans les villes ou dans les champs, il fallait qu'il allât sans cesse, pâle et sinistre, et pareil à l'antique Ofeste par les Furies. Il errait d'ailleurs toujours dehors, sous le ciel, et n'entrait dans les maisons que lorsqu'il y était contraint par la nécessité. .

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

LÈS DEtJl ÈIAKË. àïi tJne lois pOuHant, maîtfè Âthbroise Patè

S72 . LES DEUX DUNE. lonté ? C'est de moi-même qae je parle. Voulez-vous raffermir ma foi hésitante comme vous remettez un membre rompu î — C'est mon deroir de soulager, quand je le puis, les âmes de mes semblables aussi bien que leurs corps, dit Ambroise Paré. Je suis tout à vous, monsieur d'Exmès. Et ils causèrent pendant plus de deux heures, Ambroise Paré ardent et éloquent, Gabriel calme, triste et docile. Au bout de cjq temps, Gabriel se lera, et, serrant la main du chirurgien : — Merci, lui dit-il, cette conversation m'a fait grand bien. Le temps n'est malheureusement pas encore venu oîi je puisse me déclarer ouvertement Réformé. Dans l'intérêt même de la religion, il faut que j'attende. Sinon, ma conversion pourrait bien exposer quelque jour votre sainte cause à des persécutions, ou du moins à des calomnies. Je sais ce que je dis. Mais je comprends maintenant, grftce à vous, maître, que les vôtres marchent véritablement dans la bonne voie, et, dès à présent, croyez que je suis avec vous par le cœur, sinon par le fait. Adieu, mattre Ambroise, adieu. Nous nous roverrons. Et Gabriel, sans s'expliquer davantage, salua le chirurgien philosophe et sortit. Dans les premiers jours du mois suivant, mai 1558, il reparut pour la première fois depuis son départ mystérieux à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul. Il y avait là du nouveau. Martin-Guerre y était revenu depuis quinze jours, et Jean Peuquoy y demeurait depuis trois mois avec sa femme Babette. Mais Dieu n'avait pas voulu que le dévouement de Jean souffrît jusqu'au bout, ni peut-être que la faute de Babette restât totalement impunie. Babette, quelques jours auparavant, était accouchée avant terme d'un enfant mort. La pauvre mère avait beaucoup pleuré, mais elle avait courbé la tête devant une douleur qui apparaissait à son repentir comme une expiation ; et, de même que Jean Peuquoy lui avait généreusement offert son sacrifice, elle lui offrait sa résignation à son tour. D'ailleurs, les consolations affectueuses de son mari et

LES DEUX DIANE. 273 les encouragemens maternels d'Aloyse ne manquèrent pas à la douce affligée. Martin-Guerre aussi, avec sa bonhomie accoutumée, la réconfortait de son mieux. Un jour, comme ils devisaient amicalement tous les quatre, la porte s'ouvrit, et, à leur grande surprise, à leur plus grande joie, le maître de la maison, le vicomte d'Exmès, entra tout à coup d'un pas lent et d'un air grave. Quatre cris se confondirent en un seul, et Gabriel fut promptement entouré par ses deux hôtes, son écuyer et sa nourrice. Les premiers transports apaisés, Aloyse voulut questionner celui que tout haut elle appelait son seigneur, mais que dans son cœur elle nommait toujours son enfant. Qu'était-il devenu pendant cette longue absence? que voulait-il faire, maintenant? allait-il enfin rester parmi ceux qui l'aimaient? Gabriel posa un doigt sur ses lèvres, et, d'un regard triste mais ferme, imposa d'abord silence à la tendre sollicitude d'Aloyse. Il était évident qu'il ne voulait ou ne pouvait s'expliquer ni sur le passé ni sur l'avenir. Mais, en revanche, il interrogea Babette et Jean Peuquoy sur eux-mêmes. N'avaient-ils manqué de rien? Avaient-ils eu récemment des nouvelles de leur brave frère Pierre, resté à Calais? Il plaignit avec émotion Babette, et tâcha aussi de la consoler, autant qu'on peut consoler une mère qui pleure son enfant. Gabriel passa ainsi le reste du jour au milieu de ses amis et de ses serviteurs, bon et affectueux envers tous, mais sans secouer un seul instant la noire mélancolie qui semblait l'accabler. Quant à Martin-Guerre, qui ne quittait pas des yeux son cher maître enfin retrouvé, Gabriel lui parla et s'informa de lui avec beaucoup d'intérêt. Mais, de tout le jour, il ne dit pas un mot de la promesse qu'il lui avait faite autrefois, et parut avoir oublié l'obligation qu'il avait prise de

The text on this page is estimated to be only 20.16% accurate

S7f. LES DEUX DIANE. punir le voleur de nom et d'honneur qui avait si longtemps persécuté le pauvre Martin. Martin-Guerre, de son côté, était trop respectueux «t trop peu égoïste pour ramener la pensée du vioomtt d^Bxm^i sur ce sujet. Majs, quand vîpt le soir, Qabriel se leva, et,

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

l^pppiANÇ. tS umOl{ IViH EETKOITTÇ ABV AULU dit
TBleXt* Six semaines après, le 15 juin i5SSy au yiliage d'Ar%i|^ près
R)ev}x, sur le seuil de la plyis bjelle piaison du feourg, m Yigne yerte qui
courait sur !a brune mufaiiie servait de fonds à un tipibleau domesti(^ue et
vltlageois (|lui, dans sa simplicité un peu grossière^ ne n^anquait pas
tputefqis d*uii certain accent. \5n homme qiiî, h en Juger par ses pîHs
poudreux, venait de fajr^ une ^ssez longue course, était assis là sur un banc
de bois, tendant nonchalamment ses souliers à une Ibmme qui, agenouillée
devant (qi, était en Irain de les Içd délacer. L'homn^e fronçait les sfourcîls,
la fennne souriait. — Auras-tu bientôt iftni, Beilrande t dit Thomme
durement. Tu es d'une maladresse et d*une lenteur qui me mettent hors de
nM)i ! — Voilà qui est ftiit, Martin, dit douoement la fi^»me. — Voilà qui
est f^it î hum \ grommela le préteodu Martin. Ou sont maintenant mes
souliers de reohange Y Là t Je parie que tu n'as pas eu seulemeBt la
précaution de les apporter, sottte femeke. Il va fiiiloir que je reste pieds
tttsi^au moins deux minutes! Bertrande courut dams la oiaison, et^ w
opoinç d'une seconde, miPipoaria d'^uUes^ soiuUeF» qu'elle s'eoipress^ de
chausser elle-même à son maître et seigneur. Ou «k \$au^ doutQ reconnu ie\$
Q^rs^vAnages. C'était, sous le nom de Martin-Guerre, Arnould du ThUl,
toujours impérieux et brutal ; c'êt^t Çert^aftcie de jflolles, i^ûaient
a/doucio et prodigieusement mise à la ^aisoji. — Et mon verre d'hydromel,
où est-il t reprît Martin du même ton (Knurru.

S76 LES DEUX DIANE. ~ Il est là tout prêt, mon ami, dit craintivement Bertrande, et je vais te Taller quérir. — Toujours attendre I reprit l'autre en firappant du |Hed avec impatience. Allons I dépêche, ou sinon... Un geste expressif acheva sa pensée. Bertrande sortit et revint avec la rapidité de Téclair. Martin lui prit des mains un plein verre d'hydromel qu'il avala d'un trait avec une évidente satisfaction. — C'est bien daigna-t-il dire en rendant à sa femme le gobelet vide. — Pauvre ami! as-tu chaud I se hasarda à dire alors celle-ci, en essuyant avec son mouchoir le front de son rude époux. Tiens, mets ton chapeau, de crainte d'un coup d'air. Tu es bien las, n'est-ce pas? — Eh 1 reprit Martin-Guerre tout grognant, ne fiiut-il pas se conformer aux sots usages de ce sot pays, et, à chaque anniversaire de ses noces, aller inviter à (Uner, dans tous les villages environnans, un tas de parens afOsunésT... J'avais, par ma foi I oublié cette stupide coutume, et si tu ne me Ta vais rappelée hier, Bertrande I... Enfin, la tournée est achevée ; dans deux heures, toute la parenté aux mâchoires voraces arrivera ici. — Merci, mon ami, dit Bertrande. Tu as bien raison, c'est un usage absurde, mais enfin un usage impérieux aHr quel il faut se conformer, si l'on ne veut passer pour dédaigneux et insolens. — Bien raisonné! dit Martin-Guerre avec ironie. Et toi, £sdnéante, as-iu travaillé de ton côté, au moins? la taUe est-elle dressée dans le verger? — Oui, Martin, comme tu l'avais ordonné. — Tu es allée aussi inviter le juge? demanda le tendre époux. — Oui, Martin, dit Bertrande, et il a dit qu'il ferait son possible pour assister au repas. — Qu'il ferait son possible ! s'écria Martin en colère. Ce n'est pas cela! il faut qu'il y vienne! Tu l'auras invité ëe travers! je tiens à ménager ce juge, tu le sais, mais tu fais 'tout pour me déplaire. Sa présence était la seule chose qui

LES DEUX DIANE. 277 me fît passer un peu sur la fastidieuse coutume et l'inutile corvée de ce ridicule anniversaire. — Ridicule anniversaire ! celui de notre mariage J repri« Bertrande les larmes aux yeux. Ah ! Martin, tu es certainement à présent un homme instruit, tu as beaucoup vu et beaucoup voyagé, tu peux mépriser les vieux préjugés du pays... mais n'importe ! cet anniversaire mène rappelle un temps où tu étais moins sévère et plus tendre pour ta pauvre femme. — Oui, dit Martin avec un rire sardonique, et où ma femme était moins douce et plus acariâtre pour moi, où elle s'oubliait même quelquefois jusqu'à... — Oh ! Martini Martini s'écria Bertrande, ne rappelle pas ces souvenirs qui me font rougir, et dont j'ai peine à présent à me rendre compte. — Et moi donc ! quand je pense que j'ai pu être assez bête pour supporter... Ah ! ah ! ah ! Mais laissons cela : mon caractère s'est fort modifié, et le tien aussi, j'aime à te rendre cette justice. Comme tu dis, Bertrande, j'ai vu depuis ce temps-là du pays. Tes mauvais procédés, en me forçant à courir le monde, m'ont contraint à gagner de l'expérience, et, en revenant ici l'an passé, j'ai pu rétablir les choses dans leur ordre naturel. Je n'ai eu pour cela qu'à rapporter avec moi un autre Martin appelé Martinbâton. Aussi maintenant tout marche à souhait, et nous faisons vraiment le ménage le plus uni. — C'est bien vrai, grâce à Dieu ! dit Bertrande. — Bertrande ? — Martin ! — Tu vas sur-le-champ, dit Martin-Guerre d'un ton absolu et souverain, tu vas retourner chez le juge d'Artigues. Tu renouvelleras tes instances, tu obtiendras de lui la pro* messe formelle de se rendre à notre repas, et, s'il n'y vient pas, songes-y, c'est à toi, à toi seule que je m'en prendrai. Va, Bertrande, et reviens vite. — Je vais et je reviens, dit Bertrande en disparaissant à la minute. Amauld du Thill la suivit un instant d'un regard satisfait. Puis, resté seul, il s'étendit paresseusement sur son T. u. 16

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

S78 LES DEUX DIANE. banc de bois, humant l'air et clignant des yeux avec la béatitude égoïste et dédaigneuse d'un homme heureux qui n'a rien à craindre et rien à redouter. Il ne vit pas un homme, un voyageur, qui, appuyé sur un bâton, marchait péniblement sur la route, solitaire à cette heure ardente, et qui, en apercevant Arnould, s'arrêta devant lui : — Pardon, compagne», kd dit cet homme, n'y eA-Vk pas, Je vous prie, dans votre bourg, d'auberge où Je puisfla» om reposer et dîner — Non, vraiment, répondit Arnould suis se déranger, et il faut que vous alliez à Bienx, à deux lieues d'ici, pour trouver une enseigne d'hôtelier. — Deux lieues encore! s'écria le voyageur, quand je n'en puis plus assez de fatigue. Volontiers donnerais-je une pistole pour trouver tout de suite un gîte et un repas*. — Une pistole! dit avec un mouvement Arnould, toujours le même à Tendre de l'argent. Eh bien! mon brave homme, on pourra, si vous voulez, vous donner à l'heure nous un lit dans un coin, et, quant au dîner, nous avons actuellement aujourd'hui un dîner d'anniversaire auquel un convive de plus ne paraîtra pas. Cela vous va-t-il, hein ? — Sans doute, répondit le voyageur, je vous en prie. — Eh bien! je tombe de fatigue et de faim. — Eh bien! c'est chose dite, restez, reprit Arnould, pour une pistole. — La voici d'avance, dit le voyageur. Arnould du Thill se redressa pour la prendre et souleva en même temps le chapeau qui couvrait ses yeux et son visage. L'étranger put alors seulement voir ses traits, et, reculant de surprise : — Mon neveu! s'écria-t-il. Arnould du Thill! Arnould l'envisagea et pâlit, mais, se remettant aussitôt : — Votre neveu? dit-il, je ne vous reconnais pas. Qui êtes-vous? — Tu me reconnais pas, Arnould! reprit l'étranger. Tu ne reconnais pas ton vieil oncle maître Reu, Caumont Barbeau ? >

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

LES DEUX DIANE. 9M reau, à qui tu as donné tant de souci comme à toute ta Emilie d'ailleurs?... — Par ma foi I non, dit Arnauld avec un rire insolent. ^ Eh quoil tu me renies et te renies ainsi 1 reprit Carbon Barreau, Tu n'as pas fait» -dis? mourir de chagrin ta mère, ma sœur» une pauvre veuve que tu as abandonnée à ôagias, voilà quelque di:^ ans? Ah I tu ne me reconnais pas, mauvais cœur ! m^is je tp reconnais bien^ moi ! «" Je ne sais pas du tout ce que vous voulez me dire, reprit l'impudent Amauld sans se déconcerter. Je ne m'appelle pas Arnauld, mais Martin-Guerre, je ne suis pas de Sagias, mais d'Arligues. Les vieux du pays m'ont vu naître et Tattasteralent, et, si vous voulez qu'on se moque de vous, vous n'avez qu'à répéu^r voire dire devant Bertrajide de Rolles ma femme et tous mes parens. •«■ Votre temmel vos parens 1 dit Carbon Barreau stupéfait. Pardon I est-ce que je me serais véritablement trompé? Mais non, c'est impossible I une telle ressemblance. «t — Au bout de dix ans est difficile à constater, interrompit Arnauld. Aile;;! vous avez la berluei mon brave homme! Mes vrais oncles et mes vrais parens, vous allez les voir et les entendre vous-même tout à Theure, — Oh bien I alors, reprit Carboa Barreau qui commençait à être convaincu, vous pouvez vous vanter de ressem* bler à mon neveu Arnauld du Thill, vousl ^ C'est vous qui me rapprenez, dit Amauld, en ricanant, et je ne m*en suis pas vanté encore, -" Ah I quand je dis que vous pouvez vous en vanter, reprit le bonhomme, ce n'est pas qu'il y ait de quoi être fier de ressembler à un gueu;^ pareil, au moins | Je puis en convenir puisque je suis de la famille, mon neveu était bien le plus aiïreux coquin qui se pût ioiagiuer. Et quand j'y pense, au fait, il serait fort invraisemblable qu'il vécut encore I car, à Theure qu'il est, il doit être depuis longtemps pendu, le misérable I ^ Vous croyez ? reprit Arnauld du Thill avec quelque amertume. '^ J'en suis certain, monsieur Marlin-rGuerre» dit avec assurance Carbon Barreau. Cela, d'ailleurs, ne vous fait

SSO LES DEUX DIANE. rion, n'est-ce pas, que je parle ainsi de ce drôle, paisque ce n'est pas vous, mon hôte? — Cela ne me fait rien absolument, dit Arnould assez mal satisfait. — Ah! monsieur, reprit l'oncle qui était un peu radoteur, que de fois me suis-je félicité, devant sa pauvre mère en larmes, d'être resté garçon, et de n'avoir jamais eu d'enfons, qui auraient pu, pareils à ce mauvais garnement, dés* honorer mon nom, et désoler ma vie. — Tiens, mais c'est juste, se dit Arnould, l'onde Carbon n'avait pas d'enfans, c'est-à-dire pas d'héritiers. — A quoi pensez-vous, maître Martin? demanda le voyageur. — Je pense, dit doucereusement Arnould, que, malgré vos assertions contraires, messire Carbon Barreau, vous seriez peut-être bien aise aujourd'hui d'avoir un fils, ou même, à défaut de fils, ce méchant neveu que vous regrettez si médiocrement, mais qui enfin vous serait une Section, une famille, et à qui vous pourriez transmettre vos biens après vous. — Mes biens?... dit Carbon Barreau. — Sans doute, vos biens, reprit Amaufd du Thill. Vous qui semez si libéralement les pistoles, vous ne devez pas être pauvre I et cet Arnould qui me ressemble serait votre héritier, je suppose. Pardieu ! voilà que je regrette de ne pas être un peu lui. — Arnould du Thill, s'il n'était pendu, serait mon héritier en eftet, repartit gravement Carbon Barreau. Mais il ne tirerait pas grand profit de ma succession ; car je ne suis pas riche. J'offre une pistole pour me reposer et me rassasier un peu en ce moment, parce que je suis épuisé de lassitude et de faim ; cela n'empêche point, hélas ! ma bourse d'être légère... trop légère I — Hum ? fit Arnould du Thill avec incrédulité. — Vous ne me croyez pas, maître Martin-Guerre? à votre aise. Il n'en est pas moins vrai que je me rends présentement à Lyon, où M. le président du parlement, dont j'ai été vingt ans l'huissier, m'ofifre un asile et du pain pour le reste de mes jours. Il m'a envoyé vingt-cinq pistoles pour

LES DEUX DIANE. 281 payer mes petites dettes et faire ma route, le généreux homme I Mais ce qui m'en reste est tout ce que je possède. Et, par ainsi, mon héritage est trop peu de chose pour qu'Arnauld du Thill, quand même il vivrait encore, eût intérêt à le réclamer. C'est pourquoi... — En voilà assez, bavard I interrompit avec brusquerie Arnauld du Thill, mécontent. Est-ce que j'ai le temps d'écouter vos radotages î Donnez-moi toujours votre pistole et entrez dans la maison, si cela vous platt. Vous dînez dans une heure, vous dormirez après, et nous serons quittes. Il n'y a pas besoin pour cela de tant de discours. — Mais c'est vous qui m'interrogiez? dit Carbon Barreau. — Allons! entrez-vous, bonhomme, ou n'entrez- vous pas î Voici déjà quelques-uns de mes convives, et vous me permettez bien de vous quitter pour eux. Entrez. J'agis avec vous sans façon, je ne vous conduis pas. — Je le vois bien, dit Carbon Barreau. Et il entra dans le logis, tout en maugréant contre les subits reviremens d'humeur de son hôte. Trois heures après, on était encore à table sous les ormes. Les convives étaient au complet, et le juge d'Artigues, dont Arnauld tenait tant à se concilier la laveur, était assis à la place d'honneur. Les bons vins et les propos joyeux circulaient. Les jeunes gens parlaient de l'avenir et les vieux du passé, et l'oncle Carbon Barreau avait pu s'assurer que son hôte s'appelait bien Martin-Guerre, et était connu et traité de tous les habitants d'Artigiies comme un des leurs. — Te rappelles-tu, Martin-Guerre, disait l'un, ce moine augustin, le frère Chrysostôme, qui nous a appris à lire à tous les deux? — Je me le rappelle, disait Arnauld. — Te souviens-tu, cousin Martm, disait un autre, que c'est à ta noce qu'on a tiré pour la première fois des coups de fusil en réjouissance dans le pays? — Je m'en souviens, répondait Arnauld. Et, comme pour raviver ses souvenirs, il embrassait sa femme^ assise à ses côtés toute fière et joyeuse. 16.

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

LES DEUX DIANE. — Puisque vous avez si bonne mémoire, mon mattto» dit tout à coup derrière les convives une voix haute et ferme apostrophant Amauld du Thill, puisque voua tous souvenez de tant de choses, vous vous souviendrei bêteii aussi ûe moi, peut-être I XXXIV. LA JUSnCB DANS L'eMBAREAS. Celui qni parlait ainsi, d'un ton impérieio^ Jeta le teau bnm et le large chapeau qui le caeludaiitY et !•■ vies d'Arnauld du Thill, qui s'étaient retournés en Tentendant^ purent voir un jeune cavalier de fière mine et de riches habits. A quelque distance^ un serviteur tenait par la bride les deux chevaux qui les avaient amenési Tous se levèrent respectueusement, assea surpris et fort intrigués. Pour Arnauld du Thill, il devint pâle oomme un mort. — Monsieur le vicomte d'Bxmèsl murmura-t-^1 tout effaré. — Eh bien 1 reprit d'une voix tonnante Gabriel^ en s'adressant à lui i eh bien 1 me reconnaissez-vous Y Arnauld, après un moment d'hésitation, eut bieft vite calculé ses chances et pris son parti. — Sans doute, dit-il d'une voix qui tâchait d'être ferme» sans doute, je reconnais monsieur le vicomte d'Exmès pour l'avoir vu quelquefois au Louvre et ailleurs^ du temps que i'étais au service de monsieur de Montmorency ; mais je ne puis croire que monseigneur me reconnaisse, moi pauvre et obscur serviteur du connétable. — Vous oubliez, dit Gabriel, que vous avez été aussi le mien. — Qui? moi 1 s'écria Arnauld feignant la plus profonde

LES DEUX DU!fE. IK surprise. Oh I pardon, monseigneur se
ftompe assurément. — Je suis tellement certain de ne pas ttiô tromper, t^
prit Gabriel avec calme, que je requiers ouvertement le juge d'Artigues, ici
présent, de vous faire sur-le-champ arrêter et emprisonner. Est-ce clair, cela
t Il y eut parmi les assistans un mouvement dé erreur. Le Juge s'approcha
Ibrt étonné. Àrnauld seul garda son apparence tranquille^ — Puis-je savoir
au moins de quel crime je suis accusé? demanda-t-^ih -^Je voul^aecose,
répondit Gabriel aveo termoté, de vous être iniquement substitué au lieu et
place de mon écuyer Martin-Guerre, et de lui avoir méchamment et
traîtreusement volé son nom, sa maison et sa femme^ à Taide d'une
ressemblance si parfaite qu'elle passe Timagination* A cette accusation si
nettement formulée , les conviés s'entre-regardèrent tout stupéfaits. 7-
Qu'est'Ce que cela sîsnaiûe ? murmuraient-ils. MartinGiierre n'est pas
Martin-Guerre I Quelle diabolique sorcellerie y a-t-il donc là-dessous?
Plusieurs de ces bonnes gens se signaient et prononçaient tout bas des
formules d'exorcisme. La plupart commençaient à considérer leur hôte avec
épouvatite, Arnauld du Tbill comprit qu'il était ten)ps de frapper un coup
décisif pour ramener k lui le? esprits ébranlés, et, se tournant vers celle qu'il
appelait sa femme : — Bertraude l s'écria-i-il, parle donc t suis-je, oui ou
non, Ion mari? La pauvre bertrandè, jusque-là effrayée, haletante, avait,
sans dire un mot, regardé seulement de ses yeut, tout grands ouverts, tantôt
Gabriel, tantôt son époux supposé. Mais au geste souverain d'Arnauld du
Thill, à son accent de menace, elle n'hésita pas, elle se jeta dans ses bras
avec eftusion. — Cher Martin-Guerre ! s'écria-t-elle. A ces mots, le charme
fut rompu et les murmures offensifs se tournèrent contre le vicomte
d'Exmès. -^ Monsieur, lui dit Arnauld du Thill triomphanti en

S84 LES DEUX DIANE. présence du témoignage de ma femme, et de tous mes amis et parens qui m'entourent, persistez-vous dans votre étrange accusation? — Je persiste, dit simplement Gabriel. — Un instant I s'écria maître Carbon Barreau intervenant. Je savais bien, mon hôte, que je n'avais pas la berlue I Puisqu'il y a quelque part un autre individu qui ressemble trait pour trait à celui-ci, j'afQrme, moi, que l'un des deux est mon neveu Arnauid du Thiil , natif de Sagias comme moi. — Ah I voici un secours providentiel qui arrive à point I dit Gabriel. Maître, reprit-il en s'adressant au vieillard, reconnaissez-vous donc votre neveu dans cet homme ? — En vérité, dit Carbon Barreau, je ne saurais distinguer si c'est lui ou l'autre ; mais je jurerais d'avance que, s'il y a imposture, elle est du fait de mon neveu, fort coutumier do la chose. — Vous entendez, monsieur le juge ? dit Gabriel au magistrat ; quel que soit le coupable, le délit n'est déjà plus douteux. — Mais enfin où donc est celui qui pour me frustrer se prétend frustré ? s'écria Arnauid du Thill audacieusement. Ne va-t-on pas me confronter avec lui ? Se cache-t-il ? qu'il se montre et qu'on en juge. — Martin-Guerre, mon écuyer, dit Gabriel, s'est, d'après mon ordre, constitué le premier prisonnier à Rieux. Monsieur le juge, je suis le comte de Montgomery, ex-capitaine des gardes de Sa Majesté. L'accusé lui-même m'a reconnu. Je vous somme de le faire arrêter et emprisonner comme son accusateur. Quand ils seront l'un et l'autre sous la main de la justice, j'espère pouvoir aisément prouver de quel côté est la vérité et de quel côté l'imposture. — C'est évident, monseigneur, dit à Gabriel le juge. 5bioui. Qu'on mène à la prison Martin-Guerre. — Je m'y rends moi-même de ce pas, dit Arnauid, fort que je suis de mon innocence. Mes bons et chers amis, ajouta-t-il en s'adressant à la foule qu'il jugea prudent de se gagner, je compte sur vos loyaux témoignages pour me

LES DKUX DIANE. 285 secourir dans cette extrémité. Vous tous qui m'avez connu, vous me reconnaîtrez, n'est-ce pas ? — Oui, oui, sois tranquille, Martini dirent tous les amis et parens émus de cet appel. Quant à Bertrande, elle avait pris le parti de s'évanouir. Huit jours après, l'instruction du procès s'ouvrit devant le tribunal de Rieux. Un curieux et difficile procès assurément ! et qui méritait bien de devenir aussi célèbre qu'il l'est encore, après trois cents ans, de nos jours. Si Gabriel de Montgomery ne s'en était un peu mêlé, il est probable que ces excellens juges de Rieux, auxquels fut déférée Taifaire, ne s'en seraient jamais tirés. Ce que Gabriel demanda avant tout, ce fut que les deux adversaires ne fussent mis, jusqu'à nouvel ordre, en présence l'un de l'autre sous aucun prétexte. Les interrogatoires et confrontations eurent lieu séparément, et Martin, comme Âmauld du Thiil, resta soumis au plus rigoureux secret. Martin-Guerre, enveloppé d'un manteau, fut amené tour à tour en face de sa femme, de Carbon Barreau, de tous ses voisins et parens. Tous le reconnurent. C'était bien son visage, c'était sa tournure. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mais tous reconnaissaient également Amauld du Thill, quand on le leur présentait à son tour. Ils s'écriaient, Us s'épouvantaient, aucun ne trouva d'indice qui put faire éclater la vérité. Comment la distinguer en effet entre deux Sosies aussi exactement semblables qu'Amauld du Thill et MartinGuerre ? " — Le diable d'enfer y perdrait son latin, disait CarbonBarreau fort embarrassé de ses deux neveux. Mai^ devant ce jeu inouï et merveilleux de la nature, ce qui devait guider Gabriel et les juges, c'étaient, à défaut de différences matérielles, les contradictions des faits et surtout les oppositions des caractères. Dans ie récit de leurs premières années, Amauld et Mar^ tin, chacun de son côté, racontait les mêmes faits, rappe

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

m LE9 DEUX DIANE. lait les mêmes dates, citait les mêmes noms avec une éfrayante identité. A l'appui de ses dires, Arnould apportait de plOs des lertres de Bertrande, des papiers de famille et Tanili^a bénî le jour do ses noces. Mais Martin narrait comment Arnould, après ravoit fait pendre à Noyon, avait pu lui voler ces papiers et son anneau de mariage. Donc, la perplexité des juges était toujours la mêfûê, leur incertitude toujours aussi grande. Lesapparences et les indices étaient aussi clairs et aussi éloquens d'une paît que de Tautrc; les allégations des deux accusés semblaient auatf sincères. Il fôillait des preuves formeHes et des témoignages évidens, pour trancher une question si ardue, Gabriel de chargea de les trouver et de les fournir. D'abord, sur sa demande, le président du tribunal posa de nouveau à Martin et à Arnould du ThlU, interrogés toujours séparément d'ailleurs, cette question : — od avez-vous passé votre temps de douze II soize ans? Réponse immédiate des deux accusés pris chacun & part : — A Saint-Sébastien, en Biscaye, chez mon ÇQusiA Sauxl. Sanxi était là, témoin assigné, et certifiait quô lô M\ gtût exact. Gabriel s'approcha de lui, et lui dit un mot à l'oreUto* Sanxi se prit à rire et interpella Arnould en llingu^ t^ que. Arnould pâlit et ne dit mot. — Comment? reprit Gabriel, vous avez passé quatfO ônh à Saint-Sébastien, et vous ne çompreñç;; pQ\$ Iç patois du pays? — Je l'ai oublié, balbutia Arnould. Martin-Guerre, soumis à cette épreuve h \$on tOttîi bavarda en basque pendant un quart d'heur^ h la grande J0i9 du cousin Saiixi, et à la parfaite édification de Tasslstand et des juges. Cette première épreuve, qui commençait k faire luire la vérité dans les esprits, fut bientôt suivie d'une autre, la

The text on this page is estimated to be only 15.78% accurate

tP DEUX DIANE. 287 quelle^ pour être renouvelée de
FOdyssée, n'en était pas moins significative. Les habitaqs d'Artigues, de
Tâge de Martin-QaexTe, se rappelaient encore avec admiration et jalousie
son habileté au jeu de paume. Mais, depuis son retour, le faux Martin avait
refusé ton-* tes les parties qu'on lui proposait, sous prétexte d'une blessure
reçue à la main droite. Le véritable Martin-Guerre se fit au contraire un
pTafslr^ en présence des juges, de tenir tête aux plus forts jouettts de
paumç. îf Joua même assis et toujours enveloppé de son manteau. Son
second ne faisait que lui ramener les balles, qu^ îaiiçait avec une dextérité
vraiment merveilleuse. De ce moment-là-, la sympathie ptrblique, si
importante dans ces occasions, fut du côté de Martin, c'est-à-dire, chcwe
assez rare f du eété do bon drcwt. Un dernier fait bizarre aehev» de rainer
dans l'esprit les juges Arnould du Thill. Les deux aceusés étoient
absolumeRt ele la même taille ; nuiis Gabriel,, èi l'affût du moindre indice,
avait cru remarqfo«at que son brave écujFei avait le pio4, son pied unique,
hélas I beaucoup plus petit que le pied d' Arnould du Tbill. Le vieux
ootdonnier d'Ailigoes comparut devant le tri^ bunailt et apporta ses
anciennes et Aomvelles mesureft. — Oui^ dit le bvave hommev il est
certain qu'autrefois Itartii^uanre se cbaussait à neuï pointe» et j'ai été bi^
surpris en voyant qu'à son retour sa chaussure en portait éoûie; mais j'ai cru
que c'était l'eSet de ses longs voyages* Lo véritable Martin-Guenre tendit
akHrs ièrement au cordonnier le pied unique que lui avait conservé la
Providence, sans doute pour le plus grand triomphe de la vérité. Le naïf c

«n LES DEUX DUNE. Mais ce n'était pas assez de ces preuves matérielles, âé^ briel voulait encore des témoignages moraux. Il produisit le paysan auquel Ârnauld du ThiD avait donné la commission étrange d'aller annoncer à Paris la pendaison de Martin-Guerre à Noyon. Le bonhoname lacontanaïvement sa surprise en retrouvant rue des JardinsSaint-Paul celui qu'il avait vu prendre la route de Lyon. C'était cette circonstance qui avait inspiré à Gabriel le plumier soupçon de la vérité. On entendit ensuite de nouveau Bertrande de Relies. La pauvre Bertrande, malgré le revirement de l'opinion» était toujours pour celui qui se faisait craindre. Interrogée pourtant si eue n'avait pas remarqué de changement dans le caractère de son mari, depuis qu'il était revenu : ~ Oh I oui, certes, dit-elle, il est revenu bien changé» mais à son avantage, messieurs les juges, se hflta-t-elle d'ajouter. Et, comme on la pressait de s'expliquer nettement : — Autrefois, dit la naïve Bertrande, Martin était plus faible et plus bénin qu'un mouton, et se laissait mener, voir même gourmer par moi, au point que j'en avais parfois honte. Mais il est revenu un homme, un mal^. Il m'a prouvé sans réplique que j'avais eu bien tort dans le tenais, et que mon devoir de fiemme était d'obéir à sa parole et à sa baguette. A présent c'est lui qui ordonne et moi quisen» lui qui lève la main et moi qui baisse la tête. C'est de ses voyages qu'il a rapporté cette autorité-là, et c'est depuis son retour que nos rôles à tous deux sont devenus ce qu'ils devaient être. Maintenant le pli em est pris et J'en suis bien aise. D'autres habitants d'Artigues attestèrent à leur tour que l'ancien Martin-Guerre avait toujours été aussi inoflén^, pieux et bon, que le nouveau était agressif, impie et ter quin. Comme le cordonnier et comme Bertrande, ils avideoc attribué ces changeraens à ses voyages. Là comte Gabriel de Montgomery daigna prendre en

LES DEUX DIANE. 289 fin la parole au milieu du respectueux silence des juges et des assistans. Il raconta par quelles étranges circonstances il avait en tour à tour à son service les deux Martin-Guerre, comment il avait été si longtemps à s'expliquer les variations d'humeur et de nature de son double écuyer, mais quels événemens l'avaient mis à la fin sur la voie. Gabriel dit tout enfin, les terreurs de Martin, les trahisons d'Arnauld du Thill, les vertus de \n, les crimes de l'autre ; il rendit nette et évidente à tous les yeux cette histoire obscure et embrouillée, et finit en demandant châtiment pour le coupable et réhabilitation pour l'innocent. La justice de ce temps-là était moins complaisante et moins commode pour les accusés que celle de nos jours. C'est ainsi qu'Arnauld du Thill ignorait encore les charges accablantes acquises contre lui. Il avait bien vu avec inquiétude les épreuves de la langue basque et du jeu de paume tourner à sa confusion, mais il croyait après tout avoir donné des excuses suffisantes. Quant à l'essai du vieux cordonnier., il n'y avait rien compris. Enfin, il ne savait pas si Martin-Guerre, qu'on s'obstinait à lui cacher, s'était tiré mieux que lui, en somme, des interrogations et des difficultés. Gabriel, mû par un sentiment d'équité et de générosité, avait exigé qu'Arnauld du Thill assistât au plaidoyer qui le chargeait, et pût au besoin y répondre. Martin, lui, n'avait qu'y faire et resta dans sa prison. Mais Arnauld y fut amené, pour qu'on pût le juger contradictoirement, et ne perdit pas un mot du récit convaincant de Gabriel. Pourtant, quand le vicomte d'Exmès eut achevé, Arnauld du Thill, sans se laisser intimider ni décourager, se lova tranquillement et demanda la permission de se défendre. Le tribunal la lui aurait bien refusée ; mais Gabriel se joignit à lui, et Arnauld put parler. Il parla admirablement. L'astucieux drôle avait réellement une éloquence naturelle, jointe à l'esprit le plus habile et le plus retors. Gabriel s'était surtout appliqué à répandre la clarté do T. II. 17

890 LES DEUX DUNE. • l'évidence sur les ténébreuses aventures des denx MartiiL Arnould s'appliqua à brouiller tous les fils et à jeter une seconde lois dans Tcsprit de ses juges une confusion salutaire. Il avoua lui-même ne rien comprendre à tous ces événemens emmêlés de deux existences prises Tune pour l'autre. Il n'avait pas à expliquer tous ces quiproquos dont on Tembarrassait. Il devait seulement répondre de sa propre vie et jusliûer de ses propres actions. C'est ce qu'il était prêt à faire. ' Il reprit alors le récit logique et serré de ses ûits et gestes, depuis son enfance jusqu'au jour présent Il interpella ses amis et parens, leur rappelant des circonstances qu'ils avaient eux-mêmes oubliées, riant à de certains souvenirs, s'attendrissant à d'autres. Il ne pouvait plus, il est vrai, parler le basque, ni jouer à la paume ; mais tout le monde n'avait pas la mémoiredes langues, et il montrait la cicatrice de sa main. Quand même son adversaire aurait satisfait les juges sur ces deux points, rien n'était plus facile au bout du compte que d'apprendre un patois et do s'exercer à un jeu. Finalement, le comte de Montgomery, induit certainement en erreur par quelque intrigant, l'accusait d'avoir volé à son écuyer les papiers qui établissaient son état et sa personnalité ; mais il n'y avait de ce fait aucune preuve. Quant au paysan, qui pouvait afûrmer que ce n'était pas un compère du soi-disant Martin? Pour l'argent de la rançon que lui, Martin-Guerre, aurait volé au comte de Montgomery, il était en eflfet revenu à Artigues avec une certaine somme, mais plus forte que celle annoncée par le comte, et il expliquait l'origine de cette somme en exhibant le certificat de très haut et très puissant seigneur le connétable duc de Montmorency. Arnould du Thill, pour sa péroration, fit jouer avec une adresse infinie ce nom prestigieux du connétable aux yeux des juges éblouis. Il suppliait instamment qu'on envoyât prendre des informations sur son compte auprès de son illustre maître. Il était assuré que sa justification sortirait nette et palpable de cette enquête. Bref, le discours -du rusé coquin fut si habile et si cap

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

LES DEUX DUNE. 291 tieux, il s'exprima avec une telle chaleur, et Hmpudence ressemble quelquefois si bien à Tinnocence, que Gabriel vit les juges de nouveau indécis et ébranlés. U s'agissait donc de frapper un coup décisif, et Gabriet s'y détermina, quoique avec peine. Il vint dire un mot à l'oreille du président, etcelui-ûi ordonna qu'on ramenât Arnauld du Thill dans sa piisoo* et /l'on introduisît Martin-Guerre. -4 F» OU JtBDXtÈUE VOLeHI» UNIV. OF rio^iu^ • .- -•'

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

TABLE DES CHAPITRES Pages. j, Où de noml freux
évédements sont rassemblés avec beaucoup d'art t II. -- Comment Arnaud
du Thill fit pendre Arnaud du Thill, à Noyon 4® m. — Les rêves bucoliques
d'Arnaud du Thill 24 IV. — Les armes de Pierre Peuquoy, les cordes de
Jean Peuquoy, et les pleurs de Babette Peuquoy 35 V. — Suite des
tribulalious de Martin-Guerre 4Ô VI. — Où la vertu de Martin-Guerre
commence à se réhabiliter. 54 Vil. — Un philosophe et un soldat 61 VI II.
— Où la grâce de Marie Stuart passe dans le foman aussi fugitivement que
dans l'histoire do France. 73 IX. — L'autre Diane ...*. 79 X. — Une
grande idée pour 'un grand homme 85 XI. — Divers profils de gens d'épée
92 XII. — Adresse de la maladresse 104 Xill. — Le 31 décembre IS*)? * ttl
XIV. — Pendant la canonnade ... ; . 119 XV. — Sous la tente 129 XVI. —
Los petites barques sauvent les grands navires. • • . 136 XVII. — Obscuri
solà sub nocta . 146 XVIII. — Entre dcjc ab:rae« ,,,..... 152 XIX. — Arnaud
du Thill absent exerce encore sur ce pauvre Martin-Guerre une mortelle
influence 158 XX. — Lord Wentworth aux abois 166 XXI. — Amour
dédaigné 174 XXII. — Amour partagé 182 XXUI. ~ Le Balafré 191 XXIV.
— Dénouement partiel 200 XXV. — Heureux auspices 210 XXVI. — Un
quatrain 222 XXVII. — Le vicomte de Montgomery, • 233 XXVIII. —
Joie et angoisse 242 XXIX. — Précautions 247 XXX. — Prisonnier au
secret ••• 253 XXXI. — Le comte de Montgomery 258 XXXII. — Le
gentilhomme errant , 265 XXXIII. — Où l'on retrouve Arnaud du Thill
..... 275 XXXIV. — La j ustice dans l'embarras ••• 282 FIN DE LA
TABLE DI' OEUXlèsiB VOLUME. i\ Aurouu. — Ijuprimerie de Lagny



The text on this page is estimated to be only 4.15% accurate

Pini ik.in li iJilliliiuvini'i'rnii taUUND 3 9015 03077 6762 MI6
34 1990

